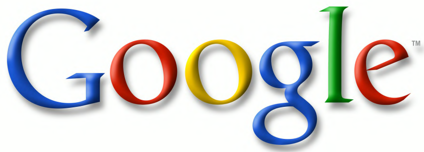


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

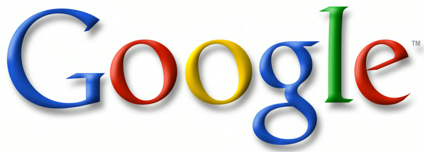
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`







LE

PAMPHLET

COMÉDIE

EN DEUX ACTES, EN PROSE

PAR

ERNEST LEGOUVÉ

De l'Académie française

Deuxième édition

PRIX: 1f 50



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1858

LE PAMPHLET

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre Français,
par les Comédiens ordinaires de l'Empereur,
le 7 octobre 1857.

Paris.—Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.

LE

PAMPHLET

COMÉDIE

EN DEUX ACTES, EN PROSE

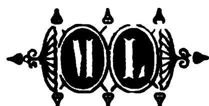
PAR

ERNEST LEGOUVÉ

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

—

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—

1857

— Représentation, reproduction et traduction réservées. —

-17204-



A

MAURICE DESVALLIÈRES-LEGOUVÉ

MON PETIT-FILS

A

MAURICE DESVALLIÈRES-LEGOUVÉ

MON PETIT-FILS

C'est à toi, cher fils, toi qui fais revivre
Un nom si cruel et si doux pour moi,
A toi que je veux dédier ce livre,
Venu dans ce monde un jour après toi.

Vous êtes tous deux frères, ce me semble,
Car pendant les jours de mon cher labeur,
Je vous ai tous deux sentis vivre ensemble :
Lui dans ma pensée, et toi dans mon cœur.

Bien grande est la joie au cœur de l'artiste
Lorsqu'à ses regards, un jour, tout à coup,
Son idée obscure éclot, naît, existe,
Et jaillit enfin, vivante et debout!

Plus grand mon bonheur quand un pur mirage
Faisait devant moi, dans un doux lointain,
Poindre obscurément ton petit visage,
Confus, mais charmant comme un paysage,
Qui sort tout voilé des pleurs du matin.

Combien différente est votre fortune!
Tandis que, couché, toi, dans ton berceau,
De tout ce qui blesse ou même importune
Nous te défendons, doux et frêle oiseau;

Le voilà déjà, lui, courant le monde,
Le voilà déjà, ton cadet pourtant,
Par le flot qui berce et le flot qui gronde,
Poussé, repoussé, luttant, combattant;
Et, bien que ta voix commence à s'entendre,
Le voilà criant bien plus haut que toi,
Et même plus haut, si je sais comprendre,
Que ne le voudraient gens connus de moi.
Que de chers regards tendrement te suivent!
Que d'anges gardiens autour de tes pas!
Sans compter celui que l'on ne voit pas,
Et qui veille plus que tous ceux qui vivent!
Comme toi, ton frère a des cœurs à soi,
Quelque sympathie aussi l'environne,
Mais si j'en suis fier, c'est lorsque je croi
Que le peu d'éclat qui sur lui rayonne
Peut aussi, cher fils, rayonner sur toi!

Rayon fugitif! clarté passagère!
Éclat d'un moment! Et comme bientôt

Tu te vengeras, enfant, de ce frère,
Qui semble aujourd'hui te traiter de haut!
Les jours et les mois, dans leur cours rapide,
A chacun de vous portant, pour sa part,
A toi quelque grâce, à lui quelque ride,
Te feront jeune homme et le font vieillard.
Il ne faudra pas même un si long âge
Pour mettre en oubli son faible renom;
Et quand tu liras son nom sur la page,
Las! il ne sera déjà plus qu'un nom!

Il n'importe, enfant! Mort pour tout le monde,
Ce livre, du moins, pour toi revivra:
Bien que nulle voix lors ne lui réponde,
De moi, je l'espère, il te parlera;
Et de tes beaux jours quand viendra l'aurore,
Si je n'y suis plus, il te redira
Qu'à toi, mon enfant, je pensais déjà,
Quand tu ne pouvais, toi, penser encore!
Dans la vie, ensemble, entrez donc tous deux!
S'il faut qu'à ton tour notre art te séduise,

Pour que vers le bien le beau te conduise,
Que mon père, enfant, soit devant tes yeux !
Sans prendre souci qu'on s'en effarouche,
Fais ce que tu dois, dis ce que tu sens,
Et qu'à son exemple enfin, tes accents,
Partant de ton cœur plus que de ta bouche,
Aillent droit au cœur des honnêtes gens !

ERNEST LEGOUVÉ.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE

LA MARQUISE DE URREAZ.	Mme JOUASSAIN.
HENRI DE URREAZ, son fils.	MM. DELAUNAY.
DON GUILLEN DE AZAGRA, son neveu.	RÉGNIER.
DON JOSEPH CLAVIJO.	GEFFROY.
DONA ISABELLE TORDOVA.	Mlles D. FIX.
VIOLANTE, sa nourrice.	LAMBQUIN.
UN DOMESTIQUE.	M. MASQUILLIER.

La scène se passe à Madrid.

LE PAMPHLET

ACTE PREMIER

Le théâtre représente un pavillon élégant; porte au fond et deux portes latérales. Au premier plan, à gauche, une fenêtre; sur le devant, une petite table à écrire avec un tiroir. A droite, au premier plan, un clavecin adossé au mur; au-dessus, un paysage à l'huile et une gravure représentant une forteresse; sur le devant, une table-bureau, avec un encrier où se trouvent des plumes fichées dedans.

SCÈNE PREMIÈRE

VIOLANTE, D. GUILLEN.

GUILLEN, *entrant du fond.*

Eh bien! aimable matrone, qu'est-ce que cela prouve?

VIOLANTE.

Mais, seigneur, écoutez-moi donc!

GUILLEN.

Mais, charmante duègne, répondez-moi donc?

VIOLANTE, *avec une colère concentrée.*

Voyons, parlez... Ah! quelle patience!

GUILLEN.

N'est-ce pas ici que demeure votre jeune maîtresse, dona Isabelle Tordova?

VIOLANTE.

Oui, mais...

GUILLEN.

Fille du colonel Tordova, en expédition dans le Mexique? Le brave défenseur du fort de Bogota?

VIOLANTE.

Oui, mais...

GUILLEN.

Ce pavillon, situé à la porte de Madrid, ne fait-il pas partie de son appartement?

VIOLANTE.

Sans doute, mais...

GUILLEN.

N'est-elle pas forcée, par suite de la maladie de sa mère, de le céder pour deux cents ducats, tel qu'il est, avec tous les meubles?

VIOLANTE.

J'en conviens, mais...

GUILLEN.

Cela ne lui crève-t-il pas le cœur?... car ces lieux lui rappellent sa pure et chaste tendresse pour le jeune marquis de Urreaz.

VIOLANTE.

Peut-être, mais...

GUILLEN.

Vous voyez bien que nous sommes d'accord... Je prends ce pavillon.

VIOLANTE.

Mais je vous le répète pour la dixième fois : Il est loué! il est loué! il est loué! il est loué!

GUILLEN.

Je le sais! je le sais! je le sais!... je le sais!

VIOLANTE.

Eh bien!... alors?...

GUILLEN.

Eh bien! alors... je le loue!

VIOLANTE.

A-t-on jamais vu chose pareille? vouloir louer l'appartement de quelqu'un malgré lui!

GUILLEN.

Il le faut bien, chère aïeule, puisque vous ne voulez pas y consentir de bonne grâce. Nous disons donc que ce pavillon a une sortie...

VIOLANTE, avec colère.

Je vous dis que ce pavillon appartient, dès aujourd'hui, à un

seigneur qui demeure en face; qu'il va le joindre à son appartement; que le prix est fixé, accepté, payé... M'entendez-vous?

GUILLEN.

Parbleu! si je vous entends!... Je ne fais pas autre chose depuis un quart d'heure. (Tirant sa bourse.) Nous disons donc que je vais vous compter...

VIOLANTE.

Oh! il me fera perdre la tête! (Criant.) Mais j'ai reçu l'argent de ce seigneur!

GUILLEN.

Eh bien! vous le lui rendrez!

VIOLANTE.

Il a ma parole.

GUILLEN.

Eh bien! vous la lui reprendrez! (Il se met à compter son argent.) Cent... cent dix...

VIOLANTE, hors d'elle.

Il compte son argent!... Ah! c'est trop fort!... Pourquoi ne vous asseyez-vous pas?

GUILLEN.

Vous avez raison... je serai plus à mon aise... (Il s'assied et compte sur la table, à droite.)

VIOLANTE.

Ah!...

GUILLEN, toujours comptant.

Cent cinquante... (A Violante, qui s'est approchée de lui.) Hein! comme c'est heureux que je n'aie pas perdu cela hier soir, avec le reste!... Car, ma chère... c'est le fond de ma bourse.

VIOLANTE.

Je vous ordonne de sortir, impertinent!

GUILLEN.

Taisez-vous donc!... vous m'aimez de tout votre cœur, sans le savoir... et si je prononçais un mot... si je vous disais pourquoi je loue ce pavillon, vous me sauteriez au cou!... je vous arrêterais... mais, vous me sauteriez au cou!

VIOLANTE, passant à droite du bureau.

Ah!... Pour la seconde fois, voulez-vous sortir?

GUILLEN.

Je me lève, douce colombe, car j'ai achevé mon compte.

VIOLANTE.

Ah! enfin! (Elle remonte et va regarder au fond.)

GUILLEN, sur le devant.

Oui, les deux cents ducats y sont bien.

VIOLANTE, au fond, voyant que Guillen ne bouge pas.

Encore!... Ah! nous allons voir... (Elle sort un instant par la gauche.)

GUILLEN.

Pauvre jeune fille, cela l'aidera à soigner sa mère, et elle ne quittera pas sa chère retraite... car, ce soir, je lui écrirai : «Mademoiselle, veuillez continuer à occuper ce pavillon jusqu'à ce que je revienne. »... Et comme je ne reviendrai pas... pour une bien bonne raison... Ma foi! Guillen, voilà le premier argent que tu aies bien dépensé dans ta vie!

VIOLANTE, rentrant.

Ah! voici monsieur Henri de Urreaz.

GUILLEN.

Henri! (Il va à la porte de gauche.)

VIOLANTE.

C'est l'heure ordinaire de sa visite, la seule que lui accorde mademoiselle, et nous allons voir si vous oserez devant lui...

GUILLEN, à lui-même.

Devant lui!... oh! non, non!... il se fâcherait... il ne veut pas que je vienne ici. (Haut.) Tenez, bonne femme, voici l'argent.

VIOLANTE, s'éloignant à droite.

Je n'en veux pas! je n'en veux pas!

GUILLEN.

Il faudra bien que vous le preniez...

VIOLANTE.

Je n'en veux pas, mauvais sujet!

GUILLEN.

Vous n'en voulez pas?... Alors, ma foi, tant pis pour ma bonne action!... Je vais le jouer... Adieu! (Il sort par le fond.)

VIOLANTE.

Enfin! nous en voilà débarrassés!... (Au fond.) Je savais bien que je ne les prendrais pas tes ducats!

SCÈNE II

HENRI, VIOLANTE.

HENRI, *entrant par la gauche.*

Où est Isabelle?... Puis-je la voir?... (*Voyant l'agitation de Violante.*) Mais qu'as-tu donc, Violante?

VIOLANTE.

Un fou, qui croyait...

HENRI.

Mais à qui en as-tu?

VIOLANTE.

Vouloir louer malgré moi ce pavillon qui est déjà loué!

HENRI.

Comment! c'en est fait! Isabelle a le courage de quitter ces lieux où nous nous sommes vus pour la première fois?... de vendre ces chers meubles?

VIOLANTE.

Il le faut! la maladie de sa mère a épuisé ses dernières ressources... elle ne se réserve que quelques objets qui lui viennent de vous, et cette gravure (*elle la montre*) représentant la plus belle action de son père, la défense du fort de Bogota.

HENRI.

Pourquoi ne me permet-elle pas de racheter ce pavillon?

VIOLANTE.

Parce qu'elle vous aime, et qu'elle ne peut pas être votre femme. (*Mouvement de Henri.*) Oh! elle le sait bien! Ce n'est pas seulement votre mère qui s'y oppose, c'est le chef de toute votre famille, c'est le fier et vénérable don Aguilar de Silva... Il a juré que jamais votre union n'aurait lieu.

HENRI.

C'est ce que nous verrons! Mais, d'abord, quel est cet homme qui vient s'emparer ici de tous mes souvenirs?...

VIOLANTE.

Je ne le connais pas. Je n'ai eu affaire qu'avec son tapissier, qui a seul tout vu et tout réglé.

HENRI.

Quel est son nom?

VIOLANTE.

Je n'ai pas plus demandé le sien qu'il ne nous a fait demander le nôtre.

HENRI.

Mais enfin quel est-il? que fait-il? A-t-il une profession?

VIOLANTE.

Demandez-le à lui-même... car le voici!

HENRI.

Déjà!

VIOLANTE.

Il vient prendre quelques dispositions, puisque l'appartement doit lui être livré aujourd'hui même.

SCÈNE III

HENRI, CLAVIJO, suivi d'UN TAPISSIER, VIOLANTE.

CLAVIJO, entrant du fond, au Tapissier.

Vous m'entendez bien?... je veux que ce meuble... (Apercevant Henri.) Ah! le maître de la maison, sans doute... Pardonnez, monsieur... je vous dérange peut-être?...

HENRI.

Nullement, monsieur.

CLAVIJO.

Mais il est indispensable pour moi que ce meuble soit placé dès ce soir. Me permettez-vous d'achever?

HENRI, avec un geste affirmatif.

Monsieur!... (A part.) Ce visage me déplaît.

CLAVIJO, au Tapissier.

Prenez bien vos mesures, et ayez soin de disposer ici, sur cette muraille, toutes mes armes...

HENRI, à part.

Ses armes!... C'est un militaire!

CLAVIJO, au Tapissier.

Là... une porte sous tenture conduisant à mes bureaux...

HENRI, *à part.*

Ses bureaux!... C'est donc un banquier?

CLAVIJO.

A cette place, mon piano et mon chevalet.

HENRI.

Son piano!... C'est donc un artiste?

CLAVIJO, *continuant.*

Et ici... mon casier en ébène... Et n'oubliez pas surtout, sur chacun des vingt-quatre compartiments, d'écrire une des lettres de l'alphabet...

HENRI, *à part.*

Vingt-quatre compartiments!... (*A Clavijo.*) Mon Dieu, monsieur... peut-être vais-je vous paraître indiscret à mon tour...

CLAVIJO.

Indiscret?

HENRI.

Oui; je ne suis ici qu'en ami... (*Geste de Clavijo.*) Mais... ce clavecin, ces armes et ces vingt-quatre lettres de l'alphabet...

CLAVIJO.

Vous intriguent un peu?

HENRI.

Ah! monsieur, je craindrais...

CLAVIJO, *souriant.*

Voyons, convenez-en, vous intriguent un peu sur ma profession?...

HENRI.

Eh bien! c'est vrai.

CLAVIJO.

Profession assez étrange, en effet, et nouvelle surtout!... où la matière première n'est pas coûteuse, car il n'y faut que deux instruments : une plume et une épée;... profession où l'on marche l'égal des plus puissants, à une seule condition : tout voir, tout entendre, tout savoir et tout dire;... profession où il faut de l'audace et de la finesse, du talent et du courage...

HENRI.

Y faut-il aussi de la modestie?

CLAVIJO.

De la modestie?... A quoi bon, quand on a pour associés les plus grands souverains du monde?

HENRI.

Des souverains?...

CLAVIJO.

Sans doute : la vanité, l'envie et l'ambition!... En connaissez-vous de plus puissants? (Il remonte au fond à gauche.)

HENRI.

Ah! ah! voilà vos associés! (Il passe à droite.) Mais, pardon, monsieur... et qu'êtes-vous donc, de grâce?

CLAVIJO, descendant à gauche.

Je suis biographe, monsieur.

HENRI.

Biographe!... Il y a des écrivains qui ont élevé la biographie à la hauteur de l'histoire; et l'art de peindre les hommes supérieurs dans la vie privée, avec le détail du caractère et des mœurs, est une des gloires de notre temps.

CLAVIJO.

De tous les temps!... Plutarque est un biographe.

HENRI, souriant.

Malheureusement tous les biographes ne sont pas des Plutarque. Depuis quelque temps surtout, il s'est formé à Madrid une école d'écrivains qui, sous prétexte de biographies : — biographies de l'armée, biographies du commerce, biographies de l'industrie, biographies de l'administration, biographies des beaux-arts, — s'emparent de tout ce qui a un nom, traduisent à leur barre tout ce qui a une valeur; et arrangeant, commentant, défigurant...

CLAVIJO.

Et là, là! monsieur... savez-vous qu'il ne tiendrait qu'à moi de me fâcher?... J'aime mieux vous dire simplement que tout cela c'est le mélodrame, le faux; mais que le vrai, c'est-à-dire la comédie...

HENRI.

La comédie?... Monsieur, me permettez-vous de vous la dire?

CLAVIJO.

Dites... dites, monsieur... je prends des notes.

HENRI.

Eh bien! la comédie, la voici : Vous êtes assis au coin de votre feu; un homme entre; il est doux, modeste; il vous apprend que, chargé d'une grande œuvre biographique, il lui faut la vie d'un

homme comme vous; que son travail serait incomplet, sans un article sur un homme comme vous; et il vient vous demander des notes, car on n'a pas le droit d'être inexact quand il s'agit d'un homme comme vous! Touché de tant de sympathie, vous lui donnez ce qu'il désire... et, en effet, quinze jours après, arrive votre biographie. Éloge de votre esprit, éloge de votre talent, éloge de votre caractère, rien n'y manque!... Vous savourez cet hommage si délicat, si désintéressé... quand, à la fin de la dernière page, vous apercevez un petit papier rose, modeste comme son auteur... Vous regardez... vous lisez : « Je reconnais avoir reçu cent ducats de monsieur... » Votre biographie est une quittance.

CLAVIJO, riant.

Il y a du vrai! il y a du vrai!

HENRI.

Ce n'est pas tout. Indigné, vous renvoyez avec mépris l'éloge et l'acquit. Qu'arrive-t-il, quelques jours après?... Une nouvelle épreuve, — épreuve est bien le mot, — l'apothéose s'est convertie en pamphlet...

CLAVIJO, riant.

C'est bien cela!

HENRI.

Vous êtes un ignorant, un niais... Vous n'avez plus ni cœur, ni esprit, ni talent...

CLAVIJO, riant toujours.

Ah! ah! Admirable!... C'est que c'est vrai... absolument vrai! — Seulement le tableau n'est pas complet, vous en oubliez la moitié.

HENRI.

La moitié?

CLAVIJO.

Sans doute!... Un biographe est assis au coin de son feu; un homme entre; il est digne, imposant, fier même... Il a appris que vous avez conçu une grande œuvre, où il aura nécessairement sa place : la biographie des hommes supérieurs de l'Espagne... et il vient vous éclairer. Il ne vous demande pas d'éloges... il n'en veut pas!... Ce qu'il vous offre... ce sont quelques petites notes, quelques dates... rien de plus! Vous acceptez avec reconnaissance. Les petites notes arrivent... Vingt-cinq pages d'éloges sur son ca-

ractère, sur ses vertus, sur son courage, etc., etc. Le tout accompagné d'un billet de banque, qu'on renvoie... quelquefois!

HENRI.

Ce n'est pas possible!

CLAVIJO.

Pas possible?... Écoutez: vous me parliez tout à l'heure de mes vingt-quatre lettres de l'alphabet. Eh bien! à chacune de ces lettres correspond une série de noms... A chacun de ces noms, j'ai soin de joindre tout ce que j'apprends sur celui qui le porte.

HENRI.

Ah! voilà l'emploi de votre casier?

CLAVIJO.

Précisément. Ce qui fait que je sais bien des choses sur bien des gens. Ainsi, vous, monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous connaître... je suis sûr que j'ai sur vous une foule de renseignements.

HENRI, avec hauteur.

Et que pouvez-vous savoir, monsieur, sur le marquis de Urreaz?

CLAVIJO.

Ah! vous êtes M. le marquis de Urreaz... petit-fils de don Aguilar, neveu du commandeur de Calatrava, officier au régiment du roi... Vous avez votre dossier!

HENRI.

Et puis-je vous demander ce qu'il contient?

CLAVIJO.

Si vous pouvez me le demander? Je le crois bien! Seulement, je puis ne pas vous répondre : c'est ce que je vous demande la permission de faire.

HENRI.

Comment?...

CLAVIJO.

Je ne parle jamais... j'écris! — Et savez-vous, monsieur, qui me donne des renseignements sur tous mes personnages?

HENRI.

Qui donc?

CLAVIJO.

Ah! c'est bien simple : le mal m'est fourni par leurs amis intimes... le bien par eux-mêmes.

HENRI.

Et vous les écoutez?

CLAVIJO.

Si je les écoute? Je fais plus... je les interroge : je leur fais dire tout le bien qu'ils pensent d'eux-mêmes... puis, quand ils sont partis, j'écris précisément le contraire de ce qu'ils m'ont dit, et cela se trouve toujours la vérité.

HENRI.

A ce jeu-là, on doit se faire plus d'un ennemi?

CLAVIJO.

Dieu merci!... Des ennemis?... mais c'est la moitié du talent! On n'a jamais d'esprit que contre quelqu'un.

HENRI.

Mais si ce quelqu'un se fâche?

CLAVIJO.

Ah! dam!... alors... on le tue. Que voulez-vous? il faut bien vivre!

VIOLANTE, entrant avec le Tapissier.

Le tapissier demande si monsieur a encore des ordres à donner.

CLAVIJO, au Tapissier.

Vos mesures sont prises? Je vous emmène. (Il va pour sortir.)

VIOLANTE, l'arrêtant.

Pardon, monsieur, il y a ici quelques meubles, quelques objets, que ma maîtresse désirerait se réserver.

CLAVIJO.

Quels sont-ils?

VIOLANTE, tirant un papier.

En voici la liste.

CLAVIJO.

Très-bien, je vais la parcourir. (Il prend le papier et fait signe au Tapissier de sortir.) Allez.

HENRI, bas à Violante pendant que Clavijo prend le papier.

Sache quel est son nom.

VIOLANTE, bas.

Oui! (Elle va au Tapissier et sort avec lui.)

CLAVIJO, lisant.

« Une coupe en bronze, modèle antique .. » (Désignant un vase sur

la cheminée.) Le voici!... (L'examinant.) Charmante de forme, en effet! (Continuant de lire.) « Un petit paysage de Hernandès. » (Le désignant.) Je vois... (Continuant de lire.) « Une gravure représentant la défense du fort de Bogota!... » (Avec un cri de colère.) Le fort de Bogota!... (A part.) Je retrouverai donc cet homme partout!...

HENRI, lui désignant la gravure.

La voici, monsieur... Vous connaissez sans doute ce beau fait d'armes?...

CLAVIJO, avec une amertume ironique.

Je le crois bien!... Qui ne le connaît pas, ne fût-ce que par cette gravure?... (S'approchant du tableau.) Oui... voilà bien la disposition des lieux!... Et ce militaire... qui se tient debout auprès de la poterne, à la façon des héros antiques... c'est sans doute l'illustre défenseur de la forteresse... le colonel Tordova!...

HENRI.

Lui-même! Et vous ne vous étonnerez pas que la maîtresse de ces lieux...

CLAVIJO.

Tienne à cette gravure!... Je ne m'en étonne pas!... Comment donc!... (Avec une emphase ironique.) La défense de Bogota!... un des plus grands faits de notre histoire!... Le colonel Tordova!... une des plus belles gloires de notre armée!... Vous pouvez dire à la maîtresse de ces lieux, monsieur le marquis, qu'elle est libre d'emporter tous les objets inscrits sur cette liste, y compris la défense du fort de Bogota! (Saluant.) Monsieur le marquis!

HENRI.

Monsieur! (Clavijo sort.)

SCÈNE IV

HENRI, seul, puis ISABELLE.

HENRI.

Qui peut-il être?... Quelle physionomie impudente et mauvaise! Quand il parlait du colonel, on sentait sous ses éloges un accent de sourde colère, presque de haine! (Avec colère.) Serait-il son ennemi? Penserait-il à l'attaquer? Ah!... l'idée qu'un tel homme habitera ces lieux tout pleins d'Isabelle... de notre tendresse... cette idée m'est insupportable!...

SCÈNE V

HENRI, ISABELLE, entrant par la droite.

ISABELLE.

On n'est pas plus exact.

HENRI.

Vous, chère Isabelle !... Ah! je vous en supplie encore !... ne vendez pas ce pavillon, ces meubles, ces souvenirs...

ISABELLE.

Je le dois... mon ami... pour ma mère !...

HENRI.

Votre mère ?... Ne l'ai-je pas aimée, soignée... avec vous, comme vous ? Eh bien ! permettez-moi... d'être pour un jour comme son fils... comme votre frère... et que ce pavillon, racheté par moi...

ISABELLE.

C'est impossible, mon ami !

HENRI.

Ce qui est impossible, c'est que vous me refusiez !...

ISABELLE.

Il le faut! Je suis forcée d'être fière avec vous ! Je suis pauvre !...

HENRI.

On n'est fier qu'avec ceux qu'on n'aime pas !

ISABELLE.

Vous croyez ? Venez donc me dire cela ici... en face... Vous verrez bien si je vous aime... le jour...

HENRI.

Le jour ?...

ISABELLE.

Écoutez, ami, voici l'heure de notre entretien de chaque matin.

HENRI.

Oui ! la seule que vous vouliez jamais me donner ! Une heure par jour ! comme si c'était suffisant ! Qu'est-ce qu'on peut se dire en une heure ?

ISABELLE, *s'asseyant à droite.*

Asseyez-vous là !... Et l'heure d'aujourd'hui... employons-la à parler raison!

HENRI, *allant prendre au fond un petit tabouret.*

Je le veux bien!... mais alors elle ne comptera pas!

ISABELLE.

Écoutez-moi.

HENRI, *s'asseyant sur le tabouret aux pieds d'Isabelle.*

Toujours! avec délices!... Mais cela ne comptera pas!...

ISABELLE.

Eh bien! non, cela ne comptera pas! mais vous serez raisonnable.

HENRI.

Comme un commandeur de Calatrava!

ISABELLE.

Vous vous le rappelez, ami, quand la Providence nous réunit... il y a trois ans... car il y a trois ans que nous nous aimons!

HENRI.

Oui!... trois ans qui ont passé comme un jour! trois ans où je n'ai pas vécu un seul instant sans remercier...

ISABELLE, *souriant.*

Vous appelez cela parler raison?...

HENRI.

C'est votre faute!... Si vous croyez que je vais ressembler à un commandeur quand vous dites : Nous nous aimions!

ISABELLE.

C'est juste! je suis dans mon tort. (*Avec malice.*) Je ne le dirai plus! (*Reprenant.*) Le jour où la mort de votre frère aîné fit de vous le marquis de Urreaz, mon ami, j'aurais dû vous éloigner, vous fuir!... car un mariage était désormais impossible entre nous; puis je me dis... j'avais tant besoin de prétextes, je me dis... que vous repousser sans pitié après vos soins pour ma mère... c'était une ingratitude;... je me dis que si je ne pouvais pas être votre femme, il m'était permis, du moins, d'être votre sœur, votre sœur protectrice... vigilante... maternelle;... que vous aviez besoin de moi...

HENRI.

Eh! maintenant, croyez-vous donc?...

ISABELLE, *souriant.*

Oh! maintenant, vous n'avez plus besoin de personne, vous êtes parfait...

HENRI.

Moqueuse!

ISABELLE.

Mais alors vous étiez si fou! si ardent! si facile à entraîner!

HENRI.

Et vous, vous étiez si noble... si touchante, quand vous me disiez que la bravoure n'était que la moindre qualité d'un officier qui s'appelait de Urreaz, qu'il fallait m'instruire...

ISABELLE, *gaiement.*

Et que nous lisions ensemble des pages entières de vos grands historiens militaires... dont je ne comprenais pas un mot : César, Polybe... car j'ai lu du Polybe, moi!

HENRI.

Et le jour où vous m'avez apporté la vie de notre héroïque aïeul don Firmin de Urreaz... et que vous m'avez dit... Voilà ce qu'il faut que vous soyez! Vous le compreniez celui-là... car il y avait dans votre voix, dans votre regard...

ISABELLE, *l'arrêtant.*

Oh! c'est que... vous savez!... vous me répétez quelquefois en riant qu'on voit bien que je suis la fille d'un colonel... que j'ai l'âme vaillante!... C'est peut-être vrai!... Eh bien! cette âme, je jurai de l'employer à agrandir la vôtre... Cet amour, qui ne sera sans doute qu'une douleur pour moi, je jurai qu'il serait un bienfait pour vous... que je vous rendrais digne de cette famille qui me repousse... de ce monde qui ne sera pas le mien...

HENRI.

Isabelle!

ISABELLE.

Oh! j'ai versé souvent des larmes bien amères à cette pensée... mais au milieu de ma douleur, j'ai une consolation souveraine... c'est de me dire... que j'aurai fait pour vous... ce qu'aucune autre femme ne fera jamais;... que vous ne pourrez pas être heureux... admiré, illustre peut-être... sans vous dire... c'est à elle que je le dois!... Et le jour où... une autre plus heureuse... ce jour-là... (*Éclatant en pleurs.*) Oh! mon ami, ce jour-là... plaignez la pauvre Isabelle... car elle sera bien à plaindre!...

SCÈNE VI

HENRI, VIOLANTE, ISABELLE.

VIOLANTE, venant du dehors.

Ma fille !... ma fille !...

ISABELLE.

Qu'as-tu donc ?

VIOLANTE.

Une grande nouvelle !

ISABELLE.

Laquelle ?

VIOLANTE.

Voici la marquise de Urreaz !

HENRI.

Ma mère !

ISABELLE.

Votre mère !

VIOLANTE.

Je ne la précède que de quelques pas.

ISABELLE.

Votre mère chez moi, Henri !

HENRI.

Ne craignez rien, Isabelle, je suis là !

ISABELLE.

Mais pourquoi ?... Dans quel but ?... Elle que je n'ai jamais vue !...

HENRI.

Silence !... la voici ! (Il va au-devant de sa mère et lui baise la main.)

SCÈNE VII

HENRI, VIOLANTE, LA MARQUISE, ISABELLE.

LA MARQUISE.

C'est à mademoiselle Isabelle Tordova que j'ai l'honneur de parler ?

ISABELLE, tremblante.

Oui, madame la marquise.

LA MARQUISE.

Pourrais-je voir madame votre mère, mademoiselle?

ISABELLE.

Ma mère est absente, madame.

LA MARQUISE.

Il n'importe! C'est devant vous et c'est de vous que je venais lui parler. Ce que je lui aurais dit, je puis donc vous le dire, et si ma présence ne vous est pas importune...

ISABELLE.

Madame!... (Elle fait un signe à Violante, qui approche un siége pour la marquise et sort. Isabelle en prend un auprès de la marquise.)

HENRI, à part.

Quel est son projet?... Ah! quel qu'il soit, ma résolution est prise. (Il s'assied à gauche.)

LA MARQUISE.

Mademoiselle, vous aimez mon fils?...

ISABELLE, se levant, et après un moment de silence.

Oui, madame, depuis trois ans! (Elle se rassied.)

LA MARQUISE.

Mon fils vous aime...

HENRI, vivement.

Oui, ma mère, et pour toujours!

LA MARQUISE.

Veuillez ne pas m'interrompre, Henri... Mademoiselle, vous êtes sans fortune, et mon fils est un des plus riches héritiers de Madrid... Vous êtes la fille...

ISABELLE, avec fierté.

Du colonel Tordova, madame!

LA MARQUISE.

Qui, aujourd'hui, sert vaillamment l'Espagne en Amérique, je le sais!... Mais mon fils est le marquis de Urreaz, mademoiselle... vous ne pouvez pas être sa femme.

HENRI, avec impétuosité et se levant.

Elle le sera cependant!

LA MARQUISE.

Mon fils!

HENRI.

Pardon, ma mère! mais ne l'avez-vous pas entendue, elle m'aime!... et moi, mon amour pour elle n'est pas un caprice éphémère de jeune homme, vous le savez! Vous m'avez ordonné un long voyage; j'ai obéi, en suis-je revenu moins plein de son image? Vous m'avez presque imposé la vie brillante de Madrid... plaisirs, séductions, tout est venu échouer contre son souvenir... Ah! ma mère! que la mémoire de l'amour que vous inspira mon père protége votre fils auprès de vous! car, je vous l'ai dit ce matin, et je vous le répète, si vous êtes sans pitié pour moi... eh bien! je me souviendrai que j'ai bientôt vingt-cinq ans, que dans quelques mois je serai mon maître... (Mouvement d'Isabelle.)

LA MARQUISE, se levant.

Oui, mademoiselle, il me l'a dit; et voilà ce qui m'amène auprès de vous; oui, mon fils m'a déclaré que, si je lui refusais mon consentement, il me contraindrait, la loi à la main, de le lui accorder.

ISABELLE, vivement.

Croyez, madame...

LA MARQUISE.

Je viens vous interroger, mademoiselle: êtes-vous décidée à permettre que Henri m'impose la volonté de la loi. Si votre résolution est prise, dites-le-moi, et à l'instant, pour m'épargner, à moi une insulte, et à mon fils... ce que je regarde comme un crime... je signe!

ISABELLE.

Quoi, madame, vous voulez?...

HENRI.

Ma mère!...

LA MARQUISE.

Prononcez, mademoiselle: voulez-vous entrer dans ma famille malgré moi? vous êtes libre.

ISABELLE, d'une voix tremblante.

Madame la marquise, j'aime Henri de toutes les forces de mon âme, et Dieu sait si j'ai jamais aimé en lui autre chose que lui-

même, mais, j'ai une mère, je ne serai jamais cause qu'un fils outrage sa mère; vous ne signerez pas, madame la marquise.

HENRI.

Isabelle!

LA MARQUISE, avec joie.

Ainsi, vous me promettez que jamais?...

ISABELLE.

Non, madame, jamais!

LA MARQUISE, avec effusion.

Eh bien!... eh bien! venez, Isabelle, venez, ma fille! (Elle l'embrasse.)

HENRI.

Ma mère!

LA MARQUISE, à Henri.

J'étais bien sûre, ingrat, qu'elle vaudrait mieux que toi!

ISABELLE.

Que dites-vous?

LA MARQUISE.

Je dis... je dis... que je suis la plus heureuse des mères... je dis que ce dernier trait achève de me désarmer...

ISABELLE.

Comment, madame?... Mais c'est un rêve!... qu'ai-je fait pour tant de bonheur?

LA MARQUISE.

Ce que vous avez fait?... ce qu'elle a fait!... J'ai longtemps déploré l'amour de mon fils pour vous comme un malheur, et, il y a un mois encore, j'étais résolue à opposer une invincible résistance à votre union, quand tout à coup un témoignage aussi étrange qu'irrésistible a commencé à m'éclairer.

ISABELLE.

Quel témoignage?

LA MARQUISE.

Celui... je vais bien vous surprendre... celui du plus mauvais sujet de Madrid, de notre jeune parent don Guillen.

HENRI.

Guillen!

LA MARQUISE.

C'est lui dont la voix s'est élevée la première pour elle : « Vous » repoussez cette jeune fille, me dit-il avec énergie ; vous ne sa- » vez donc pas que, sans elle, Henri ne vaudrait peut-être pas » mieux que moi ?... je le perdais, elle l'a sauvé !

HENRI, vivement.

C'est vrai !

LA MARQUISE.

» Qui lui a donné, ajouta-t-il, la force de marcher sur les traces » de son père ? c'est elle !... qui l'a fait rougir de m'imiter ? » c'est elle ! Je voudrais la haïr... eh bien ! je la respecte et je la » vénère !... »

HENRI.

Brave Guillen !

LA MARQUISE.

Un tel éloge me fit une impression profonde. Alors, j'observai Henri plus attentivement ; je remarquai que chaque fois qu'il vous quittait, ses sentiments étaient plus nobles, plus élevés ; je le vis devenir sous vos regards le fils que je rêvais. Dès ce moment, mon cœur fut vaincu... je vous aimai, je vous bénis !

HENRI.

Et tu ne me l'as pas dit ?

LA MARQUISE.

Ah ! je n'étais pas seule, je ne le suis pas encore ; don Aguilar, le chef de la famille... mon frère, me répètent sans cesse : « At- » tendez ! attendez ! vous verrez ce que deviendra toute cette vertu » à la première épreuve ! » Eh bien ! cette épreuve ! je viens de la tenter : je puis leur dire maintenant : Voilà ce qu'elle a fait !... Et s'ils résistent encore, je leur résisterai à mon tour. Je passe dans votre camp, et nous combattrons ensemble.

HENRI, lui baisant les mains.

O ma mère ! ma bonne mère !

LA MARQUISE, souriant.

C'est cela... baisez-moi les mains... Ah ! vous me le devez bien ! (A Isabelle.) Avez-vous entendu avec quel accent de colère il me parlait tout à l'heure ?... (Riant.) Il me détestait ! (Mouvement de Henri.) Je te pardonne... Voyons, mes enfants, portons un grand coup.

HENRI et ISABELLE.

Lequel ?

LA MARQUISE, *à Isabelle.*

Votre père, après sa belle défense de Bogota, n'a-t il pas reçu l'ordre de Saint-Jacques ?

HENRI.

Oui... et avec cet ordre, une lettre du feu roi qui l'appelait un héroïque honnête homme.

LA MARQUISE, *à Isabelle.*

Eh bien ! venez ce soir chez moi, à une réunion de famille.

ISABELLE, *avec crainte.*

Chez vous !

LA MARQUISE.

N'ayez pas peur, je serai là ! Apportez cette lettre. Je suis d'une maison où l'honneur passe même avant le rang, et quand don Aguilar, quand mon frère verront le nom de votre père ainsi vénéré, leur fierté satisfaite fera taire leur orgueil blessé.

HENRI.

C'est cela ! ce soir, la présentation... demain, le contrat !

LA MARQUISE.

Oh ! n'allons pas si vite ! la partie est bien loin encore d'être gagnée !

HENRI, *avec bonheur.*

Ce soir ! ce soir !... Pourvu que je ne meure pas d'ici là !

ISABELLE, *allant à lui et lui mettant la main sur la bouche.*

Voulez-vous vous taire !

HENRI.

Soyez tranquille... je n'en pense pas un mot ! Allons, je vais convier Guillen.

LA MARQUISE.

Tu lui dois bien cela ! Il y a huit jours, le commandeur lui a proposé de payer ses dettes s'il voulait ne plus me vanter Isabelle !... Il a refusé !

HENRI.

Ah ! c'est sublime !

LA MARQUISE, *à Isabelle.*

Allons, à ce soir ! et surtout... faites-vous bien belle ! c'est une bataille rangée que nous aurons à soutenir... A ce soir !

HENRI, au milieu, leur pressant les mains.

Ma mère!... Isabelle!... comment vous dire?...

LA MARQUISE.

Tiens, tu ne nous diras jamais rien de mieux que cela. Viens! (A Isabelle.) A ce soir! (Elle sort avec Henri.)

SCÈNE VIII

ISABELLE, seule.

Sa femme!... je serai sa femme!... on m'appellera dona Isabelle de Urreaz!... Oh! je ne regrette plus rien maintenant, ni larmes, ni désespoir, ni épreuves!... Non... Dieu ne m'a fait attendre mon bonheur que pour me le faire sentir plus vivement!... Sa femme!... ce seul mot métamorphose jusqu'à ces murailles, jusqu'à cette chambre... Il me semble qu'elle est toute lumineuse!... Et je te quitterais, chère petite retraite!... non, jamais, tu es trop pleine de son souvenir!... C'est de cette fenêtre que je l'ai vu passer à cheval pour la première fois!... c'est près de ce clavecin qu'il m'a dit pour la première fois : Je vous aime!... Oh! si je l'osais, je vous embrasserais tous, chers objets qu'il a touchés, regardés... car, vous ne savez pas, j'épouse Henri... je serai sa femme!... Allons, le bonheur me trouble la tête... je parle à ces meubles, maintenant!... Voyons, voyons, calmons-nous... (elle se met à la table à gauche) et écrivons au vieil ami de mon père, le général Torellas, pour le prévenir, et envoyons-lui Violante... Non! il vaut mieux y aller moi-même. (Elle se lève et aperçoit Henri qui entre.) Vous!

SCÈNE IX

ISABELLE, HENRI.

HENRI, vivement.

Oui, moi... je reviens pour vous dire qu'à tout prix, il faut rompre avec l'homme qui prétendait prendre possession de ces lieux.

ISABELLE.

Eh! pourquoi, mon ami?

HENRI.

Pourquoi? parce que je sais son nom maintenant, Violante vient de me l'apprendre; et quand je songe que ce vil pamphlétaire, ce calomniateur public, ce Clavijo...

ISABELLE, *avec effroi.*

Clavijo!

HENRI.

Vous le connaissez?...

ISABELLE.

Oh! oui, je le connais!.. N'était-il pas, il y a six ans, archiviste à la guerre?...

HENRI.

Oui.

ISABELLE.

N'en a-t-il pas été chassé pour une action coupable, pour un trafic de places?

HENRI.

Oui!

ISABELLE.

Et depuis, repoussé par tous, méprisé de tous!...

HENRI.

Oui, pendant deux années!... Mais en un instant tout changea. Ulcéré de rage, il cherche autour de lui, en lui, une arme, une force... il la trouve. Biographe condottiere, il se jette dans le monde une plume à la main, en guise d'épée, ne s'attaquant qu'aux plus grands noms : hommes de guerre, hommes de tribune, hommes d'État; fouillant leur vie avec une sagacité infernale, leur demandant compte d'actions qu'il altère, de paroles qu'il dénature, de projets qu'il travestit; calomniant leurs pensées, quand il ne peut pas calommier leurs actes; et, comme il est verveux, incisif, spirituel, amusant, éloquent, tout ce qu'il écrit se lit, tout ce qu'il dit se répète; c'est un misérable, c'est un bandit, mais c'est une puissance!

ISABELLE.

Arrêtez, mon ami.... vous me faites peur!...

HENRI.

Peur, pourquoi?

ISABELLE.

Savez-vous qui a fait chasser Clavijo de sa place! qui a révélé sa vénalité?... C'est mon père!

HENRI.

Votre père!... et Clavijo ne s'est pas vengé de lui.... il n'a pas cherché à le déshonorer?...

ISABELLE, avec indignation.

Déshonorer mon père?... Comment le pourrait-il?...

HENRI.

Comment a-t-il pu diffamer le général Mercedes? Comment a-t-il pu réduire au désespoir le brave d'Aranda?...

ISABELLE.

C'est vrai!

HENRI.

Hélas! il a pour lui le plus redoutable des appuis! la malignité humaine... le monde est si heureux quand il voit renverser une statue! les envieux, les méchants, se pendent tous à la corde pour la jeter plus vite à terre. Regardez.... voyez! toutes ces boutiques de diffamation qui s'élèvent de toutes parts, à Madrid, à Séville... Ne sont-elles pas encombrées d'acheteurs? ne se dispute-t-on pas leurs misérables pamphlets, plus avidement que les œuvres même du génie? Les plus honnêtes gens ne se font-ils pas, sans le savoir, les échos, c'est-à-dire les complices de leurs scandales? Que dis-je! ne voit-on pas chaque jour le monde accorder confiance même à ces calomniateurs posthumes, qui, laissant après eux, sous le titre de *Souvenirs historiques*, leur testament de haine, profitent de ce qu'ils sont morts pour insulter tous les vivants, et se cachent derrière leur tombeau pour assassiner impunément les plus saintes mémoires? Oh! croyez-moi!... pas de liens avec cet homme! qu'il ignore votre existence.... qu'il ne sache pas votre nom!...

ISABELLE.

Oui!... oui!... vous dites vrai!... Mais pour cela, au lieu de l'irriter par une rupture, il faut partir dans deux heures, sans le voir, sans lui parler!...

HENRI.

Partir de ces lieux?...

ISABELLE.

Eh! qu'importent, à présent, ces lieux, ces meubles, ces souve-

nirs?... Est-ce que nous avons besoin que quelque chose nous parle de notre tendresse, maintenant que nous nous en parlerons sans cesse?...

HENRI.

Mais, pourtant...

ISABELLE.

Oh! il le faut!... Je ne suis plus la fille vaillante de ce matin!... Le bonheur est venu... je suis peureuse!...

HENRI.

Allons!... vous avez toujours raison... je vous obéis...

ISABELLE.

A la bonne heure!... Retournez près de votre mère, près de don Aguilar, et moi, je vais me rendre chez le général Torellas, pour le prévenir; puis, je reviens bien vite ici préparer tout pour le départ, et me faire bien belle pour ce soir...(souriant) si je peux!...

HENRI.

Coquette!

ISABELLE.

Adieu, monsieur le marquis...

HENRI.

Adieu, madame la marquise!

ISABELLE, s'éloignant par la gauche, en envoyant un adieu à Henri.

Adieu!...

HENRI.

Adieu!... (Seul, en s'éloignant par le fond.) Ah! Pourquoi ce Clavijo est-il entré ici?

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

ISABELLE, VIOLANTE, entrant par le fond.

ISABELLE.

Que me dis-tu? Quel regret! Comment, le général Torellas est venu pendant que j'étais chez lui?...

VIOLANTE, un livre à la main.

Oui!... et il a paru très-contrarié de ne pas te rencontrer...

ISABELLE.

Est-ce qu'il savait quelque chose de la grande nouvelle?

VIOLANTE.

Non! Il t'apportait ce livre, qu'il m'a chargée, avec toutes sortes de recommandations, de te remettre.

ISABELLE.

Quel est ce livre?

VIOLANTE.

Je ne sais.

ISABELLE.

Pourquoi me l'a-t-il apporté?

VIOLANTE.

Il ne me l'a pas dit; mais il était très-agité... très-troublé...

ISABELLE.

En te remettant ce livre?...

VIOLANTE.

Oui... il se parlait à lui-même... disant tout bas... avec des larmes dans les yeux : Mon vieux compagnon!... mon vieil ami!...

ISABELLE.

C'est donc de mon père qu'il parlait?

VIOLANTE.

Je le crois...

ISABELLE.

Ce livre s'occupe donc de mon père?

VIOLANTE.

Cela se peut bien!... car le général a ajouté: Dites à mademoiselle Isabelle... de lire ce livre avec attention... et que je viendrai en causer avec elle ce soir...

ISABELLE.

Et le général avait des larmes dans les yeux?

VIOLANTE.

Oui!...

ISABELLE.

Des larmes de joie?...

VIOLANTE.

Je ne pourrais pas trop dire!... Ces vieux militaires, ça fait de si singulières grimaces en pleurant, qu'on ne sait jamais s'ils pleurent ou s'ils rient...

ISABELLE.

Il riait!... Oh! il ne pourrait pas m'arriver un chagrin aujourd'hui!... Allons, va achever nos préparatifs, et moi je vais parcourir ce livre... (Violante sort.)

SCÈNE II

ISABELLE, seule, lisant le titre.

Mémoires historiques sur nos dernières campagnes!... Ah! oui! il me semble, en effet, que j'ai entendu parler de ce livre, et même avec enthousiasme. (Parcourant le livre.) Des récits de bataille!... des considérations politiques!... des portraits de nos différents généraux!... Je ne vois pas... Ah! une page marquée!... Le nom de mon père!... (Tout en lisant.) Oh! je comprends!... je comprends!... un hommage à sa gloire!... (Lisant.) « Toute l'Espagne a retenti du nom de l'héroïque défenseur du fort de Bogota!...» C'est cela!... (Lisant.) « On a répété que le commandant ne s'était

rendu que parce qu'il n'avait plus de poudre pour le faire sauter !... » C'est cela!... Oh! mon pauvre père !... comme il sera heureux quand il lira... Oh ! voyons, voyons, quel est l'auteur de ce livre. (Lisant la couverture.) Rien sur la couverture. (Elle ouvre la première page.) Et sur cette page... rien non plus!... Anonyme !... Quel dommage !... je ne pourrai prier pour lui !...

GUILLEN, au dehors.

Il faut que je parle à la senora Isabella.

ISABELLE.

Qu'est-ce? que me veut-on? Quel regret de ne pouvoir continuer cette lecture!

VIOLANTE, au dehors.

Elle n'y est pas.

SCÈNE III

ISABELLE, VIOLANTE, DON GUILLEN.

GUILLEN, entrant.

Vous voyez bien qu'elle y est.... j'en étais sûr!

VIOLANTE, à Isabelle.

Ne le reçois pas : c'est mon fou de ce matin.

GUILLEN.

Pas si fou que vous, qui avez refusé ma bourse.... Où est-elle maintenant?

ISABELLE.

Que désirez-vous, monsieur?... c'est sans doute à ma mère....

GUILLEN, avec cordialité.

Non, mademoiselle, c'est bien à vous, à vous seule que j'ai à parler (Violante se place entre eux.) Je voudrais beaucoup que cette bonne femme s'en allât. (Violante ne bouge pas.) Vous aimez mieux rester?... décidément, ma figure ne vous revient pas.... cela prouve votre perspicacité, bonne femme.... (L'écartant et passant devant elle.) Mais, soyez tranquille, si jamais il n'y a que moi pour vouloir du mal à votre maîtresse....

ISABELLE, à Violante.

Laisse-nous. (Guillen fait signe à Violante de sortir; celle-ci s'exécute à

regret : en passant devant lui et arrivée à la porte de gauche, elle se retourne. Guillen lui fait un nouveau signe. Violante s'en va en grommelant. Guillen la suit un peu et Isabelle passe à droite.)

SCÈNE IV

GUILLEN, ISABELLE.

ISABELLE.

Veuillez m'expliquer, monsieur...

GUILLEN, *vivement.*

Eh bien! c'est donc vrai? la présentation a donc lieu ce soir? Ah! quand j'ai appris cette nouvelle, je n'ai pas pu y résister, je me suis dit: Il faut que je la voie au moins une fois!... Donnez-moi votre main, que je la presse!...

ISABELLE.

Mais, monsieur....

GUILLEN.

Laissez-vous donc faire, que diable! je n'ai déjà pas tant de bonheur dans ce monde!

ISABELLE.

Mais, qui êtes-vous, monsieur?... votre nom?

GUILLEN.

Au fait, c'est vrai, vous ne m'avez jamais vu. Ce n'est pas ma faute, c'est celle de Henri! il prétendait que les regards d'un triple diable comme moi souilleraient un ange comme vous!

ISABELLE.

Henri!

GUILLEN.

Il avait tort.... c'est plutôt l'ange qui aurait séduit le diable!

ISABELLE.

Henri?... Quoi! vous seriez?...

GUILLEN.

Précisément! le seigneur sans seigneurie, l'aventurier sans aventures, l'héritier sans héritage, le don Quichotte sans Dulcinée.... un extravagant, un bandit, un vaurien, et peut-être un quart de héros.... don Guillen de Azagra!

ISABELLE, avec effusion.

Vous?... que je suis heureuse! je puis vous remercier.

GUILLEN.

De quoi?

ISABELLE.

Et ce que vous avez dit à la mère de Henri?... et l'offre que vous avait faite votre oncle le commandeur?...

GUILLEN.

De payer mes dettes?... n'en croyez rien. Oh! le vieux ladre! il savait bien ce qu'il faisait, il ne me l'a proposé que parce qu'il était sûr que je refuserais.

ISABELLE.

Et votre dévouement pour moi?

GUILLEN.

Ah! cela, c'est vrai, je vous aime!... je pleure quand Henri me lit vos lettres.... ma parole d'honneur! je pleure.... et cela me fait plaisir, parce que je me dis: Je ne suis donc pas si mauvais qu'ils le prétendent tous.... puisque j'ai des larmes pour ce qui est si pur!

ISABELLE, lui tendant la main.

Ah! don Guillen!

GUILLEN, la lui prenant.

Eh bien! quand je vous disais tout à l'heure que ce n'était pas la peine de la retirer!... Ah ça! parlons de ma visite.... car c'est probablement la première et la dernière que je vous ferai....

ISABELLE.

Comment? est-ce que vous partez?

GUILLEN.

Oui, comme vous dites, je pars.... je m'embarque.

ISABELLE.

Ce voyage est-il long?

GUILLEN.

Oui, oui, assez long! Il y a des gens qui disent qu'on en revient... mais c'est rare!

ISABELLE.

C'est donc par delà les mers?... En Amérique, peut-être

GUILLEN.

En Amérique.... oui, précisément..... dans un autre monde!

ISABELLE.

Dans un autre monde! pourquoi?

GUILLEN, gaîment.

Pourquoi, ma pauvre enfant? parce que je trouve celui-ci trop bête. Que voulez-vous qu'on fasse aujourd'hui?..; Ah! si j'avais vécu il y a seulement quatre mille ans.... du temps des grands bandits mythologiques : don Hercule et don Bellérophon!... voilà une vie!... assommer des géants.... s'habiller avec des peaux de lions, tuer des monstres, des hydres.... Oh! une hydre! qui est-ce qui pourrait m'indiquer une hydre?

ISABELLE, souriant.

Ah! ce n'est pas moi! Mais ce que je puis vous dire, c'est le vrai motif de votre départ. Don Guillen, combien avez-vous perdu au jeu la nuit dernière?

GUILLEN.

Est-elle fine! (Tirant sa bourse qui est complétement vide.) Voilà!

ISABELLE.

Vous êtes donc ruiné?

GUILLEN.

A fond.

ISABELLE, naïvement.

Eh bien! qu'est-ce que cela fait?

GUILLEN.

Comment, qu'est-ce que cela fait?

ISABELLE.

Sans doute : qu'importe votre pauvreté puisque nous sommes riches?

GUILLEN, la regardant et à lui-même.

Comme c'est bon! comme ça a de l'âme! (Haut.) Merci; mais quant à cela, jamais!... Pour des dettes, soit; cela ne déshonore que les oncles qui ne les payent pas; mais à l'aumône, don Guillen de Azagra... non!

ISABELLE.

A l'aumône! Est-ce que vous n'en feriez pas autant pour nous?

GUILLEN.

Pour vous, je donnerais tout!

ISABELLE.

Acceptez donc alors, ou vous ne savez pas ce que c'est que d'aimer. Écoutez, don Guillen : Henri m'appelait quelquefois son bon ange, eh bien! permettez-moi d'être le vôtre!... J'ai été pauvre, moi; je sais ce que c'est que l'ordre, l'économie... je me ferai votre homme d'affaires, et dans quelques années, riche, heureux...

GUILLEN.

Vous voulez me ranger?... Voilà une idée!... Elle devait vous venir.

ISABELLE.

Ne me refusez pas!... Si ce n'est pas pour vous, que ce soit pour nous!... Quand un grand bonheur nous arrive, on ne le conserve, dit-on, qu'en le méritant par une bonne action!... Eh bien! vous serez notre bonne action!

GUILLEN.

Serpent!... (Passant à droite.) Allez-vous-en au diable! A-t-on jamais vu?... Parlons sérieusement. Isabelle, une seule considération pourrait me déterminer à... rester.

ISABELLE.

Laquelle?

GUILLEN.

Puis-je vous rendre un grand service? Je n'ai plus le sou, mais il me reste ma vie... Ce n'est pas grand'chose... la voulez-vous?

ISABELLE.

Votre vie?

GUILLEN.

Oui!... Auriez-vous besoin pour vos intérêts, pour vos plaisirs, pour une fantaisie même, que quelqu'un se fît casser pour vous les deux bras et les deux jambes?...

ISABELLE, avec reproche.

Don Guillen!

GUILLEN.

Cela pourrait se rencontrer!... Enfin, cela ne vous va pas?...

n'en parlons plus. Et maintenant que je vous ai fait mon offre... et que vous l'avez refusée, ingrate! je pars tranquille, content... quand je dis content... ah! bah!... Adieu!

ISABELLE.

Quel adieu!... On dirait que vous partez pour toujours.

GUILLEN.

Dam! tout est possible... surtout quand on a follement perdu sa vie, comme moi; quand, comme moi, on n'a eu autour de sa jeunesse ni une mère... ni une sœur...

ISABELLE.

Vous en avez une maintenant.

GUILLEN.

Trop tard!... Ah! si j'avais rencontré sur ma route un être comme vous, j'aurais été capable... Allons, en voilà assez... en voilà trop!... Adieu, et si nous ne nous revoyons pas, parlez quelquefois de don Guillen avec Henri... Adieu! (Il sort précipitamment par le fond.)

SCÈNE V

ISABELLE, seule.

Je suis tout émue!... Le mystère des paroles de don Guillen, sa physionomie, m'ont troublée jusque dans le sentiment de mon bonheur... Il me semble qu'une catastrophe... Je suis folle!... que puis-je craindre?... (Elle s'assied à gauche.) La marquise n'est-elle pas chez don Aguilar? ne lui parle-t-elle pas pour moi? (Prenant le livre.) Et ce livre... ce livre qui va réveiller dans tout Madrid le souvenir de la belle action de mon père... ce livre ne parlera-t-il pas plus haut encore? Oh! vraiment, il y a des jours où la Providence est bonne comme une mère!... M'envoyer, aujourd'hui, dans ce moment où j'en ai le plus besoin, ce défenseur inespéré, cet ami inconnu.

SCÈNE VI

ISABELLE, LA MARQUISE.

ISABELLE.

O ma mère! c'est Dieu qui vous amène... venez... Mais, que vois-je? comme votre visage est attristé!

LA MARQUISE.

Ce n'est pas sans raison, Isabelle!

ISABELLE.

Qu'avez-vous? Une nouvelle pénible?

LA MARQUISE.

Plus que pénible... douloureuse!

ISABELLE.

Oh! que vous avez bien fait de venir! je vais vous consoler.

LA MARQUISE.

Ne me parlez pas ainsi, chère enfant... vous me faites mal!

ISABELLE.

J'en suis si sûre! Je sais bien que tout à l'heure vous serez joyeuse comme moi, souriante comme moi!... Ainsi, parlez, parlez!

LA MARQUISE.

Je sors de chez don Aguilar.

ISABELLE.

Et il résiste?... Nous le gagnerons.

LA MARQUISE.

Il ne résistait plus... il consentait!... Un coup imprévu est venu tout renverser.

ISABELLE.

Quel coup?

LA MARQUISE.

Une atteinte nouvelle à ce qui touche le plus notre famille, au seul point où don Aguilar soit inflexible, ainsi que moi .. une atteinte à l'honneur de votre père!

ISABELLE.

A l'honneur de mon père!

LA MARQUISE.

Depuis quelques jours, il circule contre lui, dans Madrid, une imputation terrible...

ISABELLE.

Laquelle?

LA MARQUISE.

Un accusateur redoutable... un livre qu'on a apporté devant

moi à don Aguilar, reproche à votre père, comme un crime, son plus beau titre de gloire, sa défense de Bogota.

ISABELLE.

Sa défense?... Ah! je respire!...

LA MARQUISE.

Comment?

ISABELLE.

Ah! c'est que s'il a des calomniateurs qui l'attaquent... il a des amis qui le défendent aussi!... Et son défenseur n'est pas un libelle obscur et méprisé, c'est un livre aussi... (Elle va le prendre sur la table.) Mais un livre que tout le monde croira, car tout le monde l'admire!

LA MARQUISE.

Donnez. (Elle prend le livre.) Ciel!... Quoi! c'est là?... Mais, malheureuse enfant, vous n'avez donc pas lu?...

ISABELLE, reprenant le livre.

Pas lu!... pas lu!... « Toute l'Espagne a retenti du nom... »

LA MARQUISE.

Plus loin.

ISABELLE, lisant.

« On a répété que la place ne s'était... »

LA MARQUISE.

Plus loin!... Là, là!...

ISABELLE, lisant.

« Serait-il vrai, comme nous en donnons la preuve presque cer-
» taine, que cette héroïque défense n'a été qu'une habile trahi-
» son? » Une trahison!

LA MARQUISE.

Ce n'est pas tout.

ISABELLE, lisant.

« Serait-il vrai que le général des assiégeants a fait offrir se-
» crètement deux cent mille ducats au colonel Tordova, et que la
» place s'est rendue le lendemain de cette offre? » (La Marquise reprend le livre.) Infamie!... Mon père!... mon père flétri comme un traître!...

LA MARQUISE.

Du courage, mon enfant!

ISABELLE.

Du courage !... mais songez donc que déjà des milliers de personnes ont lu ces horribles paroles.

LA MARQUISE.

Isabelle !

ISABELLE.

Que des milliers d'autres les liront encore !

LA MARQUISE.

Isabelle !...

ISABELLE.

Mais il en mourra, madame !... Et pensez que moi... moi, sa fille ! je ne puis rien pour le défendre... non, rien !... pas même dire à son calomniateur : Vous mentez !... puisque je ne sais pas qui l'a calomnié... Mais, où est cet homme ?... quel est-il ?... où le chercher ?... (Poussant un cri.) Ah !

LA MARQUISE.

Qu'avez-vous ?

ISABELLE, avec terreur.

Nous sommes perdus !... je devine tout !... je sais qui c'est.

LA MARQUISE.

Qui ?

ISABELLE.

C'est lui... lui... l'homme le plus redoutable de Madrid !

LA MARQUISE.

Mais qui ?... qui donc ?

ISABELLE.

Clavijo !

LA MARQUISE, avec terreur.

Clavijo ! il est donc l'ennemi de votre père ?

ISABELLE.

C'est mon père qui a dévoilé sa bassesse !... c'est mon père qui l'a fait chasser de sa place !

LA MARQUISE.

Mais pourquoi se cacher derrière l'anonyme ?

ISABELLE.

Pourquoi ?... pourquoi ? Pour frapper plus sûrement !... Pour

ne pas être contraint de se rétracter!... Oh! je vois tout!... je devine tout!... nous sommes perdus! (Elle tombe assise sur le siége à gauche du spectateur.)

LA MARQUISE.

Allons, mon enfant, du calme!... nous en avons besoin. Raisonnons... Clavijo prétend citer les paroles textuelles du général ennemi, la lettre où il fait des offres d'argent à votre père; qu'y a-t-il de vrai dans ces allégations?

ISABELLE.

C'est un mensonge! (Elle se lève.) Mais, non... attendez, je me rappelle... oui... ces offres ont été faites à mon père... car il a répondu.

LA MARQUISE.

Par écrit?

ISABELLE.

Par écrit!... il a répondu: « Il n'y a qu'un lâche capable de se vendre qui puisse proposer à un honnête homme de l'acheter! »

LA MARQUISE.

Vous avez cette lettre?

ISABELLE.

Non... mais je sais où elle est.

LA MARQUISE.

Où donc?

ISABELLE.

Aux archives de la guerre.

LA MARQUISE.

Aux archives?...

ISABELLE.

Oui... oui... tout me revient!.. Mon père me l'a répété cent fois... elle est là, avec la lettre du général ennemi. Mon père, à dessein, les y a déposées toutes deux.

LA MARQUISE.

Le salut!... le salut, enfin!... Dans mes bras, ma chère fille!... Ce refus répare tout... il confond Clavijo... il illustre votre père! Venez, venez, courons!... (On aperçoit Henri.) Mon fils!... pas un mot!

ISABELLE.

Soyez tranquille!

SCÈNE VII

ISABELLE, HENRI, LA MARQUISE

HENRI, au fond, immobile, à part.

Ma mère ici !... que savent-elles?

ISABELLE, avec une gaieté forcée.

Eh! quel heureux hasard vous ramène sitôt, cher Henri?

HENRI, souriant.

Un hasard?... ingrate !... Est-ce donc un hasard que ma tendresse? (Il s'est approché d'elle.) Mais qu'avez-vous donc?... je vous trouve pâle.

ISABELLE.

Moi!

HENRI, regardant la Marquise qui a fait un mouvement.

Et ma mère aussi.

LA MARQUISE.

Moi!

HENRI, à sa mère.

On dirait que vous avez pleuré.

LA MARQUISE.

Pleuré?...

HENRI, regardant Isabelle.

Oui... toutes deux.

ISABELLE.

Pleuré? pleuré de joie, sans doute.

HENRI.

Ah!... vous allez me trouver bien curieux peut-être... mais j'aperçois sur cette table un volume.

ISABELLE, avec un mouvement d'effroi.

Un volume...

HENRI.

Isabelle... vous savez tout!

ISABELLE.

Eh bien ! oui... car ce que nous savons, c'est que cette calom-

nie est déjà détruite... c'est qu'un témoin irrécusable de la loyauté de mon père...

HENRI.

Oui, je sais... les deux lettres dont vous m'avez parlé souvent?... les lettres déposées par votre père aux archives?

ISABELLE.

Oui.

HENRI.

Elles n'y sont plus!

LA MARQUISE et ISABELLE.

Ciel !

HENRI.

A peine don Aguilar m'a-t-il montré ce pamphlet... j'ai couru aux archives... les lettres sont enlevées !

ISABELLE.

Par qui?

HENRI.

Par Clavijo.

LA MARQUISE.

Qui te l'a dit?

HENRI.

Personne... mais j'en suis sûr!... N'était-il pas archiviste?... Tout son plan de vengeance n'est-il pas là : publier l'offre qui accuse, supprimer le refus qui justifie? Oh! il ne faut pas se le dissimuler, la position est terrible!... car enfin cette lettre est authentique? oui!... textuelle? oui!... compromet-elle votre père? oui!... peut-on la réfuter? non... excepté par la réponse; et cette réponse c'est Clavijo qui l'a.

LA MARQUISE.

Mais nos protestations?... mais notre indignation?...

HENRI.

Votre indignation? aujourd'hui, peut-être, le cri de votre indignation soulèvera les cœurs contre lui... mais demain, quand Clavijo renouvellera ses attaques... car il les renouvellera... quand on verra que nous ne répondons pas... car nous ne pouvons pas répondre... quand chaque matin apportera à la malignité une insinuation nouvelle... (tirant un journal) car voilà une feuille qui déjà répète cette calomnie...

LA MARQUISE.

Déjà?

HENRI.

Alors les sceptiques commenceront à douter. Dans quelques jours, on se dira tout bas : Il y a peut-être quelque chose de vrai. — Et dans trois mois, la réputation de votre père...

ISABELLE.

Mais la vérité... la vérité!...

HENRI.

Où est-elle la vérité?

LA MARQUISE.

Mais les honnêtes gens?

HENRI.

Les honnêtes gens sont timides et parlent à voix basse... Les calomniateurs crient haut et toujours! (Il va se jeter sur la chaise au fond.)

LA MARQUISE.

Mais c'est horrible!... Comment, parce qu'il a plu à un misérable de se jeter au milieu de notre bonheur, nous voilà enchaînés dans un cercle de fer, sans pouvoir en sortir! nous voilà condamnés au désespoir, sans un moyen de nous défendre?

HENRI, se levant.

Il y en a un, ma mère... mais il n'y en a qu'un!

ISABELLE.

Lequel?

LA MARQUISE.

Ah! je tremble!

HENRI.

Isabelle!... un seul mot... Si votre père était ici, que ferait-il?

ISABELLE, avec un cri.

Ce qu'il ferait?

LA MARQUISE, s'élançant vers elle.

Ne répondez pas!

HENRI, l'arrêtant.

Elle a répondu!

LA MARQUISE.

Mon fils, par pitié!

HENRI.

Il n'y a que ce moyen, vous dis-je!

LA MARQUISE ET ISABELLE.

Un duel!

HENRI.

La force seule peut arracher ce désaveu à Clavijo.

ISABELLE.

Vous battre pour moi!

HENRI, allant vivement à Isabelle.

Eh! pour qui me battrais-je, sinon pour vous? Si aujourd'hui vous portez le nom de votre père, demain ne porterez-vous pas le mien?

LA MARQUISE.

Mais, malheureux! tu ne connais donc pas cet homme? il se bat a coup sûr!... Et déjà deux morts!

ISABELLE.

Deux morts!... Henri, Henri, au nom du ciel!

HENRI.

Je ne vous écoute pas! — Il faut enfin que justice se fasse... il faut qu'un homme de cœur châtie ces insulteurs publics, qui, s'abattant sur notre honneur comme sur une proie, déchirent les plus pures gloires pour faire curée de leurs lambeaux; qui, violant ce que le monde même honore du nom de sanctuaire, entrent dans nos maisons, en dévoilent les secrets, en vendent les mystères, en calomnient les plus saintes joies!... Il faut que cela finisse! Et puisque le plus redoutable d'entre eux se rencontre sur ma route... eh bien! malheur à lui! — Je le saisirai, moi... comme je saisis cette feuille... je le mettrai en pièces... je marcherai dessus! (Il passe à gauche.)

SCÈNE VIII

HENRI, ISABELLE, LA MARQUISE, VIOLANTE.

VIOLANTE, entrant au fond.

Don Clavijo demande s'il peut venir prendre possession de ces lieux?

ISABELLE, avec épouvante.

Clavijo!

HENRI, s'élançant vers la porte.

C'est le ciel qui me l'envoie!

LA MARQUISE.

Isabelle!

ISABELLE.

Henri!... par pitié!

HENRI.

Non! je ne laisserai pas déshonorer votre père!

ISABELLE.

Une grâce! je ne vous demande qu'une grâce!

HENRI.

Laquelle?

ISABELLE.

Accordez-moi une heure pour lui arracher son secret... pour le contraindre à se rétracter.

HENRI.

Et que lui direz-vous?

ISABELLE.

Je ne sais... mon amour pour mon père et pour vous m'inspirera; mais, je vous le demande à genoux, partez!

HENRI.

Non!

ISABELLE, à la Marquise.

Emmenez-le!

LA MARQUISE.

Mon fils, par grâce!

HENRI.

Non!

ISABELLE.

Une heure... une heure! — je ne vous demande qu'une heure!

HENRI.

Eh bien! soit; mais pas une minute de plus!

ISABELLE.

Oui... oui... partez! — Là, là! chez ma mère. (Elle pousse Henri, qui est entraîné par la Marquise vers la porte de gauche. Ils sortent vivement.)

SCÈNE IX

ISABELLE, VIOLANTE.

VIOLANTE.

Puis-je faire entrer?

ISABELLE, *éperdue.*

Pas encore. Que vais-je lui dire? comment lui faire avouer Mon Dieu! je ne suis qu'une pauvre fille sans esprit, sans finesse, et mon ennemi est le plus artificieux des hommes... mais je veux défendre l'honneur de mon père; prenez pitié de moi!... Donnez-moi la force d'étouffer mes larmes et mon indignation. — Donnez-moi l'art de faire tomber le masque derrière lequel il se cache, et de réduire sa haine à l'impuissance, en lui arrachant l'aveu!... (*A Violante.*) Qu'il entre! — Allons, de la force!

SCÈNE X

ISABELLE, CLAVIJO. (*Violante introduit Clavijo et sort.*)

VIOLANTE.

Voici ma maîtresse.

CLAVIJO, *à Isabelle.*

Veuillez excuser mon exactitude indiscrète, madame; mais l'espoir de vous rencontrer peut-être encore!...

ISABELLE, *tremblante.*

Monsieur!... (*A part.*) Je ne puis lui parler.

CLAVIJO.

Vous semblez souffrante, madame, et si ma présence vous était importune...?

ISABELLE, *vivement.*

Restez, monsieur, restez!... une douleur passagère... déjà passée. (*Avec bienveillance.*) D'ailleurs, ce serait à moi de sortir, car vous êtes chez vous.

CLAVIJO.

C'est trop de bonne grâce, madame. (*A part.*) Quel charmant visage!

ISABELLE, *à part.*

Par où commencer?

CLAVIJO.

Mais voulez-vous me prouver, madame, que je suis réellement chez moi?

ISABELLE.

Vous le prouver, monsieur?... comment?

CLAVIJO, lui désignant un siége.

En me faisant l'honneur de vous y arrêter un moment.

ISABELLE.

Monsieur... (Elle s'assied. A part.) Quel supplice!

CLAVIJO va prendre une chaise, et à part.

Je n'ai jamais vu de plus jolie femme! (Il s'assied.) Voilà une faveur qui m'est bien précieuse, madame... et me sera-t-il permis de m'autoriser de notre voisinage pour vous offrir quelquefois mes respects et mes services?

ISABELLE, l'observant.

Qui ne serait heureux de recevoir l'homme le plus spirituel de Madrid?

CLAVIJO, avec joie, s'inclinant.

Madame!...

ISABELLE, à part.

Il est vaniteux!

CLAVIJO, à part.

Elle me flatte!... Est-ce qu'elle aurait quelque chose à me demander? (Avec plus de retenue.) Aurais-je donc, en effet, le bonheur d'être connu de vous, madame?

ISABELLE.

De qui ne l'êtes-vous pas, monsieur?

CLAVIJO.

Plus attaqué encore que connu!

ISABELLE.

Comme tous les hommes qui ont beaucoup...

CLAVIJO.

De crédit... n'est-ce pas?

ISABELLE.

Je parlais d'une autre puissance.

CLAVIJO.

Ah!... (A part.) Je me trompais.

ISABELLE.

Je parlais de l'autorité qui entoure nos grands historiens publicistes : don Lopez, don Hurtado de Mendoza...

CLAVIJO.

Don Hurtado!... un nom si grave dans une bouche si jeune!...

ISABELLE.

Le vôtre y est bien plus souvent encore, monsieur.

CLAVIJO.

En vérité?... Oh! voilà qui chatouille singulièrement ma vanité d'auteur! m'entendre louer par une femme de vingt ans, par une femme aussi charmante!...

ISABELLE, jouant avec le livre.

Monsieur!...

CLAVIJO, apercevant le livre avec lequel Isabelle joue.

Oh! mais je vois, en effet, que vous vous occupez de lectures sérieuses... et ce livre...

ISABELLE.

Ce livre?...

CLAVIJO.

Oui... je ne me trompe pas... ce sont les mémoires sur nos dernières campagnes.

ISABELLE.

Vous connaissez ce livre?

CLAVIJO.

Oui... un peu... Et qu'en pensez-vous, madame?

ISABELLE.

Oh! monsieur... juger un ouvrage d'esprit devant vous... je n'oserais... Qu'en pensez-vous vous-même?

CLAVIJO.

Parlez la première, je vous en prie... j'ai quelques raisons de le désirer.

ISABELLE.

Oh! non, monsieur.

CLAVIJO.

Je vous en supplie!

ISABELLE.

Eh bien! alors, et puisque vous le voulez absolument...

CLAVIJO.

Oui, absolument!

ISABELLE.

Eh bien! je vous avouerai que ce livre m'a singulièrement émue... Je veux dire charmée!...

CLAVIJO.

Ah! vraiment?

ISABELLE.

J'ai eu tort, peut-être!

CLAVIJO, *vivement.*

Je ne dis pas cela... Mais en quoi ce livre...?

ISABELLE, *l'observant.*

Tant de finesse!... tant d'élégance!... tant d'énergie!... Du reste, il n'y a pas lieu de s'en étonner; et quand on en connaît l'auteur...

CLAVIJO.

Vous le connaissez, madame?

ISABELLE.

Je voudrais surtout le connaître davantage.

CLAVIJO, *avec satisfaction.*

Ah!... mais vous savez donc son nom?

ISABELLE.

Je le crois.

CLAVIJO.

C'est singulier! je pensais... on m'avait dit, du moins, que cet écrit était anonyme.

ISABELLE.

Il est vrai, mais n'est-il pas signé à chaque page?

CLAVIJO.

Et de qui est-il, madame?

ISABELLE.

De qui serait-il, sinon de l'écrivain le plus populaire de l'Espagne?... du célèbre...

CLAVIJO.

Du célèbre?...

ISABELLE.

Du célèbre don Hurtado de Mendoza.

CLAVIJO, *un peu piqué.*

Hurtado?... Ah! vous croyez que cet écrit est de don Hurtado?

ISABELLE.

J'en suis presque certaine... D'abord, on me l'a affirmé... Puis,

quel autre que lui sait allier ainsi l'éloquence à la raillerie?... Quel autre...?

CLAVIJO.

Prenez garde, madame!... Ne vous hasardez pas trop... car je crois, moi, que cet écrit n'est pas de don Hurtado.

ISABELLE, s'efforçant de garder le ton du badinage.

Et moi, monsieur, à moins de preuves évidentes, je continuerai à croire qu'il est de lui.

CLAVIJO, souriant.

Et si je vous donnais des preuves évidentes?

ISABELLE.

Des preuves?... (Se remettant.) Eh bien! je crois que je ne croirais pas encore.

CLAVIJO.

Et si je vous disais le nom du véritable auteur?

ISABELLE.

Le nom?... Eh bien! monsieur, je... je ne dirais rien... car c'est impossible!... Ce style, cette grâce, cette éloquence...

CLAVIJO.

Arrêtez, madame... Ma modestie souffre trop de tant d'éloges!...

ISABELLE.

Votre modestie?... Comment! l'auteur de ce livre?...

CLAVIJO.

C'est moi, madame!

ISABELLE, avec explosion.

Vous!... c'est vous!... (Se levant.) Eh bien! monsieur, puisque c'est vous qui avez écrit ce livre... je me nomme Isabelle Tordova.

CLAVIJO.

Isabelle Tordova!...

ISABELLE.

Votre pâleur me dit que vous me comprenez.

CLAVIJO, avec colère.

Un pareil piége!..

ISABELLLE.

Un piége!... Auriez-vous laissé tomber votre masque, si je ne vous l'avais pas arraché?

CLAVIJO.

Mon masque !... Vous êtes bien impudente, jeune fille... car, le masque tombé, c'est le juge qui vous apparaît... le juge offensé et vengeur !...

ISABELLE.

Je l'attends sans peur !... Monsieur, mon père vous a blessé mortellement ; on vous représente comme redoutable, même comme cruel... Les hommes les plus braves vous craignent... Moi, je ne vous redoute pas... J'espère en vous, car vous avez les traits d'un homme... et si vous repoussiez ma prière, vous ne seriez pas un homme, vous seriez un monstre !...

CLAVIJO.

Votre prière ?...

ISABELLE.

Dites-moi que l'on vous a trompé... que demain vous rétracterez...

CLAVIJO.

Me rétracter !... mademoiselle, je ne me rétracte jamais !... Quand j'avance un fait, c'est que je suis certain qu'il est vrai.

ISABELLE.

Il ne l'est pas !...

CLAVIJO.

Avez-vous des preuves qui le démentent ?

ISABELLE.

En avez-vous qui l'attestent ?

CLAVIJO.

J'en ai.

ISABELLE.

Où sont-elles ?

CLAVIJO.

Mademoiselle, de grâce, n'insistez pas !... Mon devoir est déjà assez pénible.

ISABELLE.

Votre devoir ?... Quel devoir peut vous obliger à déshonorer un honnête homme ?

CLAVIJO.

Un honnête homme !... Eh ! sans doute, je dois respecter et dé-

fendre tous ceux qui sont dignes de ce titre ; mais ceux qui l'usurpent, ceux qui, sous un masque d'héroïsme, cachent une trahison !...

ISABELLE.

Monsieur !...

CLAVIJO.

Pardonnez-moi, mademoiselle, mais puisque vous m'interrogez, je répondrai. Eh bien ! ceux-là je les poursuis, je les flagelle sans pitié ! C'est mon rôle, à moi, c'est ma mission. On m'appelle pamphlétaire... que m'importe ?... Il y a là une force qui brave tout et domine tout... ma conscience !...

ISABELLE.

Votre conscience ?... Eh bien ! c'est à elle seule que j'en appelle ; car ne croyez pas que je viens implorer une grâce... c'est la vérité que je veux, rien que la vérité !... Vous citez mon père à votre tribunal... Qui l'accuse ? Des preuves écrites ? montrez-les-moi... Des témoins ? faites-les paraître. Confrontez-nous ensemble ; qu'ils apportent leurs preuves, j'apporterai les miennes, moi aussi... Ce ne sont pas quelques vaines paroles... un discours tronqué ou défiguré... Ce sont des milliers de défenseurs vivants et respectés : les vieux soldats qui ont combattu sous lui... les chefs qui l'ont commandé... les amis qui pleurent encore son absence... Ce sera ma mère !... Oh ! monsieur, je me jette à vos pieds !...

CLAVIJO.

Mademoiselle !...

ISABELLE.

Je ne parle plus de droit, de justice, non !... je veux tout devoir à votre bonté. Vous avez des motifs de ressentiment contre mon père, je le sais ; mais vous ne briserez pas, pour une vengeance stérile, la vie de trois êtres qui ne vous ont jamais fait de mal... car, sachez-le, monsieur, cette parole... cette parole serai un triple arrêt de mort ! J'ai une vieille mère malade... elle en mourrait !... J'aime, depuis trois ans, le marquis de Urreaz... Si cette tache ne s'efface pas, notre union est rompue !... N'est-ce pas, monsieur, que vous ne voudrez pas faire couler tant de larmes ? Oh ! ne détournez pas les yeux !... Écoutez-moi !... écoutez-moi !...

CLAVIJO.

Mademoiselle, croyez que jamais sacrifice ne m'a été plus dou-

loureux; mais, je vous l'ai dit, je suis certain de ce que j'ai avancé; et quand mon devoir parle... je suis inflexible.

ISABELLE, *se levant.*

Misérable !... sois maudit !... Tu oses couvrir du nom de devoir tes atroces projets de haine? Tu oses appeler mission ton infâme métier? Sois maudit avec tous tes pareils!... Car, sache-le bien, ce qui vous attend, ce n'est pas seulement le mépris de tout ce qui porte un cœur d'homme, c'est l'exécration et l'anathème de toutes les femmes!... ce sont les mères, les filles, les sœurs que vous avez outragées dans leurs sentiments les plus chers, et qui vous disent par ma voix: « Violateurs du foyer domestique... profanateurs de la gloire publique et de la vertu privée... destructeurs de la paix et de l'honneur des familles... au nom de toutes les familles, soyez maudits !... » (*Elle sort.*)

SCÈNE XI

CLAVIJO, *seul.*

Le cœur me bat!... Ses paroles m'ont troublé jusqu'au fond de l'âme... et j'ai failli lui dire : (*Tirant une lettre.*) Prenez cette lettre!... Que prouve-t-elle cette lettre?... L'innocence de son père?. . Oui, pour des niais!... Quand on veut trahir, la première chose qu'on fait, c'est d'écrire : Je ne trahirai pas!... D'ailleurs, n'a-t-il pas brisé ma vie, lui aussi? Ne m'a-t-il pas déshonoré, chassé? (*Silence.*) Comme cette jeune fille pleurait!... Puis après, quelle énergie dans ses anathèmes!... C'est affreux cependant d'être exécré ainsi! (*Mettant la main sur son cœur.*) Si là, du moins, j'étais heureux! Que dans la rue un homme qui est mon obligé me tende la main... il regarde autour de lui pour voir si on ne le voit pas. Le soir surtout, le soir, quand je rentre, et que, là, tout seul, je me rappelle tous les mépris dont je suis l'objet... oh! alors, ma maladie de haine me prend, et, en vérité, je ferais pitié à mes plus cruels ennemis! (*Silence.*) Si je renonçais à cette vie-là? La vieillesse accourt... comme je serai triste quand je serai vieux! (*Silence.*) Parfois, lorsque je rencontre un de ces hommes de bien, dont la plume a toujours été pure et généreuse, j'éprouve à sa vue je ne sais quel sentiment de honte et d'envie. Comme on le salue avec respect! comme les regards, en s'attachant sur lui, sont pénétrés de sympathie et d'estime!...

Ce doit être bien doux d'être regardé ainsi!... Si je pouvais un jour... Pourquoi non?... (Il se lève.) J'ai autant de talent qu'eux... Qui m'empêche, un matin, dans quelque écrit public, de me confesser de toutes mes vengeances, de demander pardon à Dieu et aux hommes du mal que j'ai fait, et d'inaugurer une nouvelle vie?... Ce serait grand! quel effet dans tout Madrid!... Oui, effet d'un jour!... on en parlerait vingt-quatre heures au Prado... puis, le lendemain, on dirait : Vous ne savez pas? Clavijo est devenu imbécile!... (Riant avec amertume.) Clavijo vertueux!... quelle idée! Plus de force! plus de crédit! je n'ai de talent que quand j'attaque. Et tous ces puissants qui me flattent aujourd'hui, en me détestant, comme ils se rueraient sur le vieux tigre édenté, pour le frapper du pied comme le misérable chien qu'ils tiennent en laisse!... Aux orties, mon froc de pénitent! Est-ce ma faute à moi si Dieu ou le diable me condamne à être un fléau?... Allons, maudissez-moi, vous tous!... vos malédictions sont le témoignage de ma force. Oui, en dépit de vos anathèmes, je veux grandir encore, et je grandirai! Je veux un rôle, je l'aurai!... Je veux plus! je veux que l'on me considère!... je veux que tout ce que l'Espagne compte de plus illustre vienne ici, chez moi, chez Clavijo! Et ils y viendront! (Il s'assied à droite et prend une plume.) O plume!... plume! penser qu'avec cet instrument fragile je conquiers tout : richesses, plaisirs, honneurs!... que j'ébranle les renommées! que je brise les âmes! que je triomphe même du mépris public!... Oh! qu'il y a de joie dans cet orgueil!

SCÈNE XII

CLAVIJO, UN DOMESTIQUE.

CLAVIJO.

Qu'est-ce? que me veut-on?

LE DOMESTIQUE.

Des lettres pour monsieur.

CLAVIJO.

Donnez. (Le Domestique donne les lettres, pose un flambeau sur la table et sort.)

CLAVIJO ouvre une lettre et lit.

Ah! de la marquise de Urreaz!... Des larmes sans doute? Non,

des menaces!... Elle m'accusera devant le roi... A merveille!... Et cette autre lettre?... De son frère le commandeur... Il me traduira devant la justice... Mieux encore!... Et cette troisième?... De son fils, le jeune marquis de Urreaz... Un duel si je ne me rétracte pas... A la bonne heure! voilà une lutte digne de moi!... (Il se lève.) La cour, madame la marquise, je la brave!... la justice, monsieur le commandeur, je la défie!... un duel, jeune homme, je refuse! d'abord... et si vous m'insultez, malheur à vous! A l'œuvre donc! Oui, maintenant, je le jure, rien n'arrachera ce héros prétendu à ma vengeance... rien! rien!

LE DOMESTIQUE.

Un étranger demande à parler à monsieur.

CLAVIJO.

Quel est son nom?

LE DOMESTIQUE.

Il dit que monsieur ne le connaît pas, mais qu'il vient pour une affaire importante.

CLAVIJO.

Faites-le entrer.

SCÈNE XIII

CLAVIJO, DON GUILLEN.[1]

(Le Domestique introduit don Guillen et sort.)

GUILLEN.

C'est à don Joseph Clavijo que j'ai l'honneur de m'adresser?

CLAVIJO.

Oui, monsieur. Puis-je savoir quel motif...?

GUILLEN.

Rien de plus facile... Monsieur, je viens pour vous brûler la cervelle.

[1] On ne saurait trop recommander aux artistes qui joueront le rôle de don Guillen de jouer toute cette scène en comédie et non en drame.

CLAVIJO, *éclatant de rire.*

Ah! vraiment? Il paraît que monsieur aime la raillerie!... j'en suis charmé, car j'y trouve de même un fort grand plaisir. Veuillez donc vous asseoir.

GUILLEN.

Il ne s'agit pas de raillerie, et vous allez bien le voir, si vous voulez me prêter cinq minutes d'attention.

CLAVIJO.

Comment donc! une demi-heure, si vous le voulez. Votre début promet trop pour que je ne cherche pas à vous retenir. Quelle charmante entrée en matière de la part d'un homme que je ne connais pas et que je n'ai jamais vu!

GUILLEN.

Je ne vous connais pas davantage.

CLAVIJO.

Admirable! Continuez donc.

GUILLEN.

Je continue. Tel que vous me voyez, monsieur, j'ai eu, parbleu! quarante mille ducats de rente, que j'ai galamment et lestement mangés.

CLAVIJO.

Nous nous ressemblons d'une façon incroyable... j'en ai déjà mangé soixante.

GUILLEN.

Je me suis toujours dit : Quand je n'aurai plus que vingt ducats, j'achèterai deux pistolets, quatre balles, et j'irai voir s'il y a un autre monde. Ce que j'ai résolu une fois, je le fais toujours. Donc, hier, lorsque je vis s'évanouir au jeu mon dernier écu, je rentrai chez moi, je pris les vingt ducats que j'avais mis à part il y a un an, et je me rendis chez l'armurier.

CLAVIJO.

C'est très-bien! c'est très-bien! Mais cela ne vaut pas le début.

GUILLEN.

Attendez la fin. Je suis sûr que vous la trouverez digne du commencement. Tout à l'heure j'étais au Prado, je faisais un dernier déjeuner avec quelques amis, car je ne veux pas paraître

là-haut comme un va-nu-pieds, qui est mort de faim. On parla de calomniateurs, de pamphlétaires infâmes... on parla de vous.

CLAVIJO.

A la bonne heure, cela se renoue!

GUILLEN.

A ce moment, un jeune homme entra : c'est un de mes parents, plein de cœur et de courage, le marquis de Urreaz; il raconta votre dernière infamie, et le cartel qu'il venait de vous envoyer.

CLAVIJO, riant et montrant la table à droite.

Il est là.

GUILLEN.

Tout à coup, une pensée traversa mon esprit comme un éclair. Parbleu! me dis-je, voilà une belle occasion! ma vie n'a pas été trop pure, ma conscience n'est pas surchargée de bienfaits... il faut qu'avant de mourir je fasse une bonne action... je vais aller tuer ce gredin-là.

CLAVIJO.

Bravo! très-inattendu! Et comment comptez-vous vous y prendre pour cela?

GUILLEN.

Ah! mon Dieu! tout bonnement.

CLAVIJO.

Souffrez que je vous fasse une question. Est-ce que vous seriez amoureux de la senora Isabelle?

GUILLEN.

Pas le moins du monde! Non, je vous jure. Je fais là une affaire de conscience. J'ai idée que, puisqu'il y a quelqu'un là-haut, cela me comptera auprès de lui. Pour les assassins, il y a le bourreau; pour les peuples dépravés, la peste; pour les criminels au-dessus de la loi, Dieu invente un châtiment, un fléau particulier... Eh bien! je suis votre fléau!

CLAVIJO.

Vous me permettrez au moins de prendre quelques dispositions? (Il va à la table à gauche.)

GUILLEN, avec politesse.

Faites donc; c'est trop juste. (Clavijo sonne.) Que voulez-vous faire?

CLAVIJO.

J'appelle mes gens pour vous faire jeter à la porte.

GUILLEN.

Ah! don Clavijo, c'est mal répondre à ma confiance. (Il s'approche de lui et lui montre le canon d'un pistolet qu'il arme. Un domestique entre de la droite.) Ordonnez à ce valet de sortir, et défendez-lui de rentrer, ou je vous tue comme un chien.

CLAVIJO, effrayé.

Hein?... Comment! vous oseriez?...

GUILLEN.

Croyez-moi, faites ce que je vous dis. Je suis Valençais... je suis têtu... très-décidé à mourir aujourd'hui... Ainsi, renvoyez cet homme, sinon...

CLAVIJO, d'une voix tremblante, au Domestique.

Sortez!

GUILLEN.

Ajoutez donc : Et ne rentrez pas.

CLAVIJO, au Domestique.

Et ne rentrez pas. (Le Domestique sort.—A part.) Comment me tirer de là?

GUILLEN.

A la bonne heure! Ah ça! maintenant il ne faut pas perdre de temps. Vous avez, dites-vous, quelques dispositions à prendre? Hâtez-vous. (Il regarde à sa montre.) Il est six heures un quart... à six heures vingt minutes... (A part.) J'ai mon hydre.

CLAVIJO, avec épouvante.

Comment! m'assassiner?

GUILLEN.

Dites donc exécuter, s'il vous plaît!... (Mouvement de Clavijo.) Ah! tu as peur!

CLAVIJO.

Écoutez : j'ai servi cinq ans; j'ai trois fois bravé la mort dans un duel; mais être frappé ainsi, sans défense, comme un animal qu'on égorge.... eh bien! oui, cela me fait peur!

GUILLEN.

Tant mieux!

CLAVIJO.

Un duel, au moins, un duel!

GUILLEN.

Un duel?... Tu n'es pas degoûté! (Regardant sa montre.) Vingt minutes.

CLAVIJO, avec énergie.

Eh bien! soit, tuez-moi! tirez sur un ennemi désarmé. (A part.) Il hésite. (Haut.) Assassinez un homme comme Clavijo, au lieu d'en faire....

GUILLEN.

Que veux-tu que j'en fasse?

CLAVIJO.

Quelque chose de grand et d'utile!

GUILLEN.

De toi?

CLAVIJO, se frappant le front.

Il y a là un écrivain....

GUILLEN.

Pas assez châtié.

CLAVIJO, continuant.

Il y a là une puissance, vous dis-je.... et si je vivais, je pourrais faire plus de bien en un an que je n'ai fait de mal en dix; mais vous ne le voulez pas.... tuez-moi! tuez-moi!

GUILLEN.

Pas maladroit!... mais les phrases et moi!...

CLAVIJO.

Pas de phrases! des faits!

GUILLEN.

Je n'en connais qu'un. (Tenant son pistolet tout avancé, et indiquant la table à droite.) Mettez-vous là et écrivez.... (Il tient son arme dirigée contre Clavijo, qui traverse le théâtre sous l'impression de la peur, et va se mettre à la table de droite.) Écrivez: J'ai calomnié le général Tordova....

CLAVIJO.

Signer cela!... moi?... et après?... me voilà écrasé, anéanti!

GUILLEN.

J'y compte bien!... allons!....

CLAVIJO, avec rage.

Non, jamais!... j'aimerais mieux mourir cent fois!...

GUILLEN, *portant la main à son habit comme pour prendre l'arme.*

Eh bien! donc....

CLAVIJO, *avec terreur.*

Un moment!... s'il y avait un autre moyen de le réhabiliter!...

DON GUILLEN.

Lequel?

CLAVIJO, *avec effort.*

Si je pouvais le sauver sans me perdre!

DON GUILLEN.

J'aime mieux que tu te perdes en même temps!... Mais enfin... quel est ce moyen?

CLAVIJO, *avec effort.*

S'il existait un papier, une lettre...

DON GUILLEN.

Une lettre?... (*A part.*) Allons donc!

CLAVIJO.

Qui, rendue publique, rétablirait l'honneur du colonel Tordova!...

DON GUILLEN.

Où est cette lettre?

CLAVIJO, *avec effort, portant la main à son habit.*

Cette lettre... elle est...

HENRI, *dans la coulisse.*

Non! pas une minute de plus!

DON GUILLEN.

Qui vient là?

CLAVIJO, *à part.*

Sauvé!

SCÈNE XIV

DON GUILLEN, ISABELLE, HENRI, LA MARQUISE, CLAVIJO.

HENRI, *furieux.*

Clavijo... à nous deux enfin!

ISABELLE, le retenant.

Henri !

LA MARQUISE, de même.

Mon fils !

CLAVIJO, à Isabelle avec autorité.

Retenez-le, mademoiselle !... retenez-le !... l'honneur de votre père en dépend !

HENRI.

Son honneur !... misé...

CLAVIJO.

Pas un mot de plus !

DON GUILLEN, arrêtant Henri.

Laissez-le parler ! (A part.) Quelle comédie va-t-il jouer ?

CLAVIJO.

Tout à l'heure, ici même, on a eu recours, pour m'arracher une signature que rien au monde ne m'aurait fait donner, à bien des violences qui ont été inutiles.

DON GUILLEN, à part.

Impudent !

CLAVIJO.

Et maintenant, il est tel écrit, telle preuve.... que je n'avais pas.... quand je vous ai vue, mademoiselle....

DON GUILLEN.

Il l'avait !

CLAVIJO.

Et qu'un seul mot d'offense ferait rentrer à l'instant dans mes mains.... car je ne cède jamais à la force. (Rire de don Guillen.) Je ne cède jamais à un homme.... mais à une femme, et à une femme aussi généreuse que vous, mademoiselle.... (Lui tendant un papier.) Tenez !...

ISABELLE, prenant la lettre.

Ciel ! sauvés !... la lettre de mon père au général ennemi !...

GUILLEN, allant à Clavijo.

Bien joué, seigneur Clavijo !

CLAVIJO.

Vous trouvez?

ISABELLE.

Henri! ma mère! venez!... et vous aussi, don Guillen, car vous ne partez plus....

HENRI.

Tu partais....

DON GUILLEN.

Oui, je voulais aller voir ce qui se passe là-haut ou là-bas; mais je n'y trouverais pas d'ange plus pur que celui-ci, ni de diable plus noir que celui-là.... Je reste....

ISABELLE.

Don Guillen!...

DON GUILLEN.

Je reste pour le surveiller. (A Clavijo.) Vous vous souvenez de ce que vous m'avez dit sur votre puissance.... hé bien, j'en prends acte.... Je te condamne à la vertu à perpétuité.

CLAVIJO.

Vraiment?

DON GUILLEN.

Et pour commencer, demain, librement, spontanément, vous vous déclarerez l'auteur de ce libelle anonyme, et vous reconnaîtrez l'innocence du colonel Tordova!

CLAVIJO.

Pourquoi ne le ferais-je pas, puisque c'est la vérité? (Il sonne.)

DON GUILLEN.

Un vrai petit saint! (Un Domestique entre et va prendre le flambeau afin d'éclairer.)

CLAVIJO, au Domestique à voix basse.

Restez! (Le Domestique reste près de la table où est le flambeau.)

DON GUILLEN, saluant.

Seigneur Clavijo! (Tout le monde salue. A Isabelle et à Henri.) Décidément! je suis plus fort qu'Hercule! Il assommait les monstres, je

les métamorphose! (Ils remontent tous le théâtre pour sortir. Clavijo les reconduit, puis redescendant vivement en scène, et se dirigeant vers la table à gauche du spectateur :)

CLAVIJO, au Domestique.

Pedro! (Le Domestique va à lui. Clavijo ouvrant vivement le tiroir de la table.) Pedro, ayez soin qu'il y ait toujours dans ce tiroir deux pistolets chargés.

La toile tombe.

FIN.

Paris.—Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.

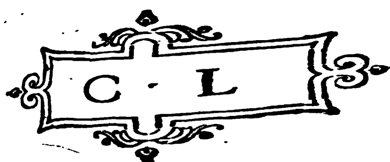
ÉRNEST LÉGOUVÉ

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PAR DROIT DE CONQUÊ

COMÉDIE

NOUVELLE ÉDITION



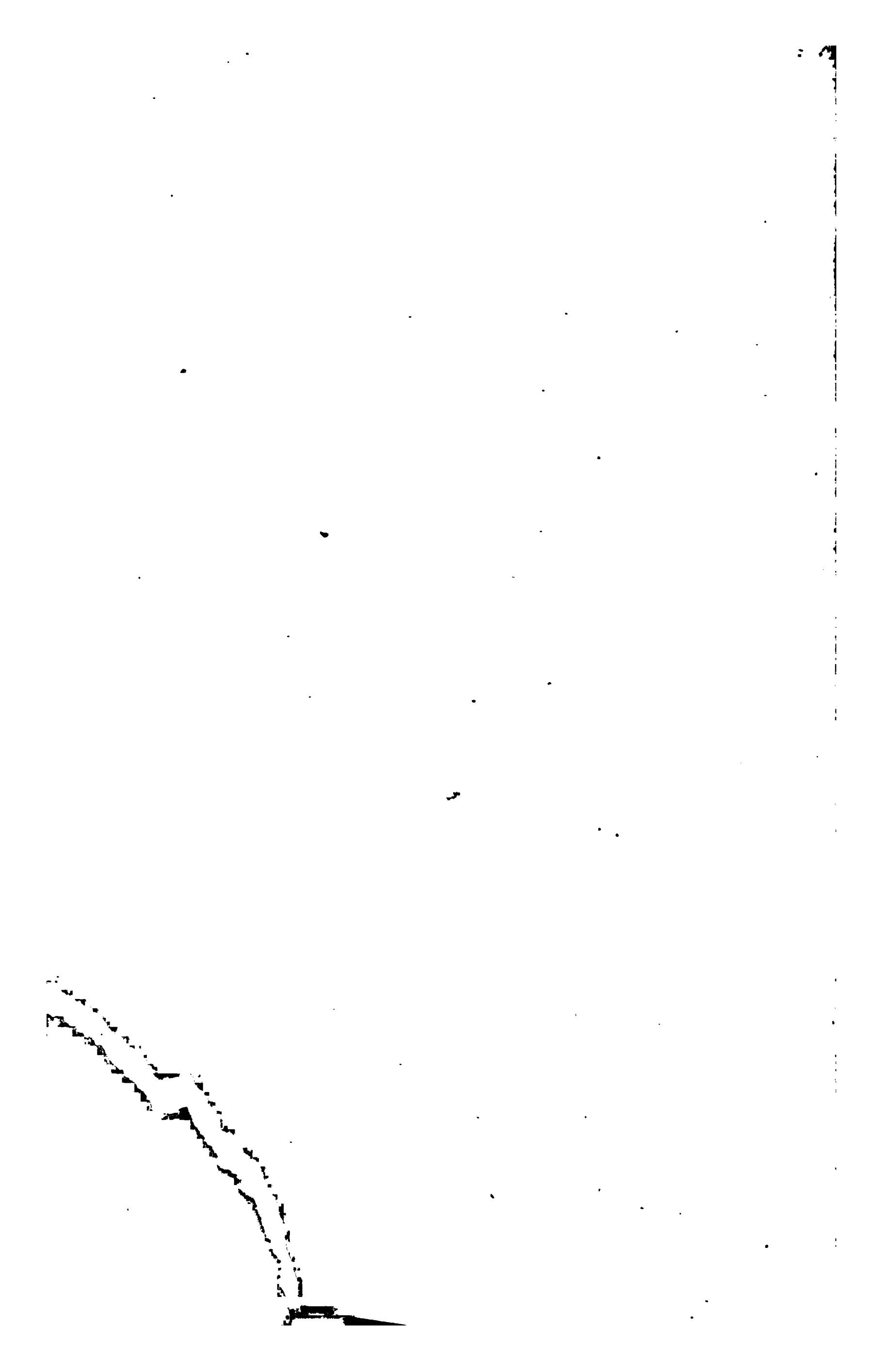
PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIE

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1888



PAR DROIT

DE

CONQUÊTE

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris
sur le Théâtre-Français, par les comédiens ordinaires de l'Empereur
le 7 juin 1855

Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2.

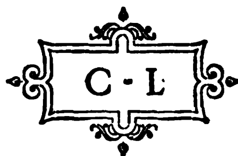
PAR DROIT
DE
CONQUÊTE

COMÉDIE EN TROIS ACTES, EN PROSE

PAR

ERNEST LEGOUVÉ
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

NOUVELLE ÉDITION

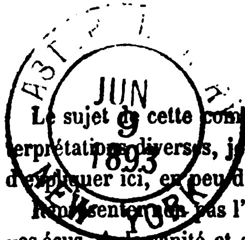


PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1888

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés.

-17205-



Le sujet de cette comédie ayant donné lieu à quelques interprétations diverses, je demande au lecteur la permission d'expliquer ici, en peu de mots, l'idée de mon ouvrage.

Représenter non pas l'alliance trop commune des titres et des écus, de la vanité et de la cupidité, mais l'union des qualités diverses de deux classes différentes ; me moquer des roturiers qui prennent des noms de grands seigneurs, et conseiller aux grands noms de se mettre à la tête des grandes choses ; produire sur la scène, autant que le permet une comédie légère, la science qui, le compas à la main, remplit l'office des anciens héros mythologiques en asservissant la nature à l'homme ; et peindre enfin, d'un côté, dans le marquis de Rouillé, le véritable noble qui veut garder noblement sa place à la tête de la Société, et de l'autre, dans Georges Bernard, l'énergique enfant du peuple qui conquiert tout dans la vie, depuis sa bourse de collégien jusqu'à sa femme, voilà ce que j'ai voulu faire. Puisse le lecteur trouver que j'ai fait ce que j'ai voulu !

E. L.

A

M. JEAN REYNAUD

Permettez-moi, mon ami, d'inscrire votre nom en tête de cet ouvrage, car rien n'est plus doux, dans un succès, que de le dédier à un ami comme vous.

ERNEST LEGOUVÉ.

PERSONNAGES :

LE MARQUIS DE ROUILLÉ	MM.	PROVOST
LE VICOMTE GONTRAN DE SILLY		LEROUX.
GEORGES BERNARD, ingénieur.		BRESSANT.
LE BARON DE VERDIÈRES		FONTA.
WILSON, ami de Georges Bernard		CANDEILLE.
LA MARQUISE D'ORBEVAL.	MMmes	NATHALIE.
ALICE DE ROCHEGUNE, sa nièce		BROHAN.
MADAME GEORGES, fermière		ALLAN.
MARIE, cousine d'Alice.		SAVARY.
AMÉLIE, cousine d'Alice		MANTELLI.
LA BARONNE DE VERDIÈRES		MARCUS.
JUSTINE.		VALÉRIE.

La scène se passe, en 1840, au château de Rochegun, en Languedoc.

PAR DROIT
DE CONQUÊTE

ACTE PREMIER.

Un salon donnant sur un jardin, porte au fond et portes latérales. Sur le devant, à gauche, un petit canapé, avec un petit meuble auprès et une chaise ; à droite, une grande table couverte d'un tapis, avec ce qu'il faut pour écrire ; une cheminée au premier plan. Au fond, de chaque côté de la porte, une fenêtre garnie de son store.

SCÈNE PREMIÈRE.

JUSTINE, seule, entrant du fond, où on l'aperçoit s'occupant à arroser des fleurs.

Rappelons-nous bien les ordres que madame m'a donnés hier soir, en arrivant de Bagnères-de-Luchon : « Demain, il » viendra sans doute des acquéreurs pour cette propriété ; » vous ferez voir le parc ; mais vous direz que, moi, je » suis souffrante, et vous ne laisserez entrer que mon méde- » cin... » (A elle-même.) Il est près d'elle... « M. de Cernay... » — Il se promène du côté de la ferme... — « et mon notaire. » — Un médecin ! un notaire et un jeune homme ! Il me ---ble qu'il y a là quelque mystère, et le soin que madame ıs, en passant hier par Toulouse, de ne voir personne de mille... (Apercevant le marquis, qui est entré.) Ah ! un acquéreur doute.

SCÈNE II.

LE MARQUIS DE ROUILLÉ, JUSTINE.

LE MARQUIS DE ROUILLÉ, venant du fond; il entre en lisant et parle à Justine sans la regarder.

Ces dames sont-elles arrivées?

JUSTINE.

Hier soir, monsieur; mais madame est si faible, si fatiguée, qu'elle ne pourra pas recevoir.

LE MARQUIS DE ROUILLÉ, lisant toujours.

Dis-lui que je suis ici. (Frappant sur son livre avec enthousiasme et passant à droite.) Oui, aujourd'hui, voilà le seul rôle de la noblesse.

JUSTINE.

Monsieur, je croyais vous avoir dit...

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Que madame de Rochegune ne recevait pas; je l'ai bien entendu. Mais dis-lui que c'est moi.

JUSTINE.

Monsieur, c'est que je ne sais pas qui vous êtes.

LE MARQUIS DE ROUILLÉ, avec impatience.

Comment! tu ne sais pas... (Regardant Justine.) Au fait, c'est vrai, un nouveau visage!... Elle est gentille. (Justine salue.) Annonce à ces dames le marquis de Rouillé.

JUSTINE.

Ah! le frère de madame! l'oncle de mademoiselle! Je sais, maintenant, monsieur, et j'y cours. (Elle sort par la gauche.)

SCÈNE III.

LE MARQUIS DE ROUILLÉ, seul.

Oui, morbleu, voilà ce que nous, vieille noblesse de province, nous avons à faire : refuser les ambassades, les ministères, et reconquérir notre place à la tête de la Fra par la science et par le talent!... (Frappant sur son livre.) Aussi t'aime, toi, mon brave marquis de Jouffroy!... parce que

premier, tu as fait marcher un bateau à vapeur!... Oui, oui, vous avez beau crier, messieurs les bourgeois, ce n'est pas vous, c'est un des nôtres, un marquis, comme vous dites, qui a trouvé cela... (Se désignant) Et voici un autre marquis, que je vous présente et qui vous en trouvera bien d'autres!

SCÈNE IV.

ALICE, LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

ALICE, venant de la gauche.

Mon oncle! mon cher oncle!

LE MARQUIS DE ROUILLÉ, jetant son livre sur la table.

Toi?... Ah! je me sens dix ans de moins. (Alice l'embrasse.) Encore un, encore dix! Il y a si longtemps que ce bruit n'a retenti sur mes vieilles joues!

ALICE.

Oh! tant que vous voudrez... Que je suis donc heureuse!

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Ah çà, voyons, que je te regarde, que je voie un peu ce que les Pyrénées ont fait de cette figure-là... (Après l'avoir regardée.) C'est désagréable! tu es toujours plus jolie que moi... Enfin!... (Avec tendresse.) Et ta mère?

ALICE.

Elle ne pourra voir personne, pas même vous, avant ce soir; elle est toujours souffrante.

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Et toujours douce envers la souffrance, comme envers tout le monde. Pauvre sœur! je sais bien pourquoi je ne vaux rien, c'est qu'elle a pris tout ce qu'il y avait de bon dans la famille.

ALICE.

Ah! quel oncle coquet, qui veut qu'on lui fasse des compliments!...

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Foi, non! Je veux seulement que tu m'aimes un peu

trop, voilà tout. (Il s'assied à droite, Alice se met près de lui sur un tabouret.) Et t'es-tu bien amusée? as-tu fait de belles excursions? as-tu bien monté à cheval?

ALICE.

J'ai dépensé toute la bourse que vous m'aviez donnée pour mes plaisirs.

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Beau présent!... Quelques malheureux louis aussi vieux que moi! (Avec colère.) Ce que je devrais te donner!... c'est un mari! car penser que, faute de ce misérable argent qu'une faillite vous a enlevé, une fille comme celle-là. . un ange...

ALICE, gaiement.

Oui, un ange sans dot... ce qui est encore pis qu'un ange sans ailes!

LE MARQUIS DE ROUILLÉ, avec colère.

Comment, il ne se trouvera pas, dans tout mon sexe, un garçon de cœur pour relever l'honneur des hommes, en épousant un tel trésor!

ALICE, gaiement.

C'est vrai!... ces hommes sont incroyables... ils ont là, sous la main, des perles, des diamants, et ils les laissent perdre... C'est inouï!... Aussi, mon oncle, si vous m'en croyez, nous les abandonnerons à leur impénitence finale... et nous reviendrons à nos bonnes causeries sur toutes vos inventions... car vous savez que je suis votre confidente...

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Je le crois bien!... et même mon aide dans mes expériences de chimie. Quand je pense que j'ai eu la maladresse de brûler ces jolis doigts-là...

ALICE, gaiement.

Oui, en voulant faire de la soie avec des pavés. Eh bien! avez-vous obtenu votre produit?

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Parbleu! je t'en ai commandé une robe de bal!

ALICE.

Je crains que ce ne soit un peu lourd!... Et votre pro de canalisation pour le département? et le percement d puits artésien? et votre société zoologique?... Je veux t

savoir, je veux que vous me racontiez tout ce que vous avez fait.

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Ce que j'ai fait?... ce que j'ai fait?... je me suis rongé, dévoré. (Il se lève et passe à gauche; Alice se lève aussi.) L'état où se réduit la noblesse me frappe au cœur. Avec nos titres et nos croix, que sommes-nous? de belles enveloppes de chrysalides, d'où le papillon s'est envolé. Ah! lorsque, me promenant dans ma galerie de Rouillé, je regarde les portraits de mes pères, et que je me dis : Celui-ci a doté son pays de deux ports; celui-là a fertilisé vingt lieues de landes; cet autre était président des États; ce quatrième, maréchal de France!... et toi, qu'est-ce que tu es? marguillier!... alors, la rage me prend... la rage du travail... je rêve mille projets scientifiques pour relever ici le nom des Rouillé et des Rochegune!

ALICE, gravement.

Et vous le relèverez!... Un jeune homme très savant, et qui a lu vos mémoires à l'Académie des sciences, nous disait que vous aviez du génie!

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Vrai?... Eh bien! il a de l'esprit ce garçon-là! Mais, avec tout mon génie, je passerai toujours pour un fou... (Gaiement.) D'abord, parce que j'en ai un peu l'air; et puis, parce que je ne peux pas appliquer mes idées. Ah! si j'avais un pouvoir... une force... (Lui prenant le bras et en confidence.) Tiens! il vient de se former une compagnie immense, dont l'ingénieur arrive, dit-on, aujourd'hui même, pour le desséchement de tous les marais de Luxeuil!

ALICE, gravement.

Il me semble, mon oncle, que nous avons des idées pour ce desséchement-là.

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Je le crois bien... Vingt-trois!... Et il est impossible que quand l'ingénieur les entendra... car je le guette... Voici une lettre où je lui demande un rendez-vous. Quand il saura la moitié du village de Rochegune vient d'être dévastée une inondation...

ALICE.

Que dites-vous ?... Notre cher village ?...

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Ruiné ! ravagé ! J'ai fait pour ces malheureux une pétition au conseil général et une souscription...

ALICE, vivement.

Une souscription !... Je souscris pour mille... (Tristement.) J'oubliais que nous n'étions plus riches. Quel malheur d'avoir sa bourse d'aujourd'hui avec son cœur d'autrefois !

LE MARQUIS DE ROUILLÉ, avec colère.

Mais voilà pourtant un mot qui vaut dix mille francs ! Et quand je pense que ces misérables hommes !...

ALICE, gaiement.

Puisqu'ils sont incorrigibles !

LE MARQUIS DE ROUILLÉ, passant à droite.

C'est qu'ils ne le sont pas tous... dont j'enrage !... Mademoiselle Hélène de Kerdroguen, qui est aussi pauvre que toi, épouse M. de Vilcreuse.

ALICE.

Ne voulez-vous pas abolir le mariage, parce que je dois rester vieille fille ?

LE MARQUIS DE ROUILLÉ, avec indignation.

Vieille fille !... Toi !...

ALICE, gaiement.

Voilà le mot qui vous effraie !... Eh bien ! vous avez tort. Je ferai une petite vieille délicieuse : j'aurai une belle croix de chanoinesse sur l'épaule, de belles petites lunettes d'or sur mon nez ; je copierai des mémoires pour mon oncle, je ferai des confitures pour mes neveux, et j'apprendrai à lire à tous mes petits cousins.

LE MARQUIS DE ROUILLÉ, la regardant.

Ah ! tu parles bien gaiement de ton célibat ?

ALICE.

Si c'est ma vocation !...

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Au fait ! c'est vrai... si c'est ta vocation !... Mais, dis-moi donc, on rencontre beaucoup de monde aux eaux..

Ne serait-ce pas là, par hasard, que tu aurais vu ce jeune homme... très savant?

ALICE.

Quel jeune homme?...

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Quel jeune homme!... Tu sais bien, celui qui trouve que j'ai du génie?...

ALICE.

En effet... je crois...

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Je voudrais bien savoir son nom.

ALICE.

Son nom?... Mais...

SCÈNE V.

JUSTINE, ALICE, LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

JUSTINE, venant de la gauche.

Mademoiselle, madame votre mère...

ALICE, vivement.

Me demande?... J'y cours. Adieu, mon oncle.

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Mais attends donc un moment.

ALICE.

Je ne peux pas, ma mère me demande.

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Mais je...

ALICE.

Vous voulez donc que je fasse attendre ma mère? Oh! le mauvais oncle! Je ne peux pas écouter davantage un si mauvais oncle!... Adieu, monsieur! Adieu mon... (Revenant. Oh! non, ce serait trop mal de tout vous cacher.

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Il ne faut me rien cacher du tout!

ALICE.

Je voudrais bien... mais ma mère m'a tant recom-

mandé le silence !... Elle veut vous apprendre tout elle-même ce soir.

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Cela n'empêche pas que tu ne m'en dises un peu tout de suite.

ALICE.

Oh ! que vous êtes curieux !... Et Dieu sait que si j'étais aussi indiscrète... certainement...

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Allons, voyons !...

ALICE, s'approchant.

Il est jeune... il est beau... il est bon... il a autant d'esprit que vous... et... et vous n'en saurez pas davantage.

Elle sort vivement par la gauche.

SCÈNE VI.

JUSTINE, LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Je ne t'en demande pas plus ! Ah ! voilà la plus grande joie que j'aie éprouvée depuis dix ans !... Allons, préparons-lui un cadeau de noce digne d'elle, et que le nom de notre famille, relevé dans cette province... (A Justine.) Peux-tu me trouver un messager sûr ?

JUSTINE.

Oui, monsieur le marquis.

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

C'est pour courir à Toulouse, à l'hôtel de France, savoir si l'ingénieur de la compagnie des marais est arrivé.

JUSTINE.

Comment s'appelle-t-il ?

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

On ne sait pas encore son nom ; mais n'importe ! Il s'appelle M. l'ingénieur. Ton messager lui remettra cette lettre, et lui demandera... Mais, au fait, puisque ma sœur ne peut me recevoir encore... il vaut mieux que j'y aille moi-même

Il va pour sortir par le fond. Justine sort par la gauche.

SCÈNE VII

AMÉLIE, LE MARQUIS DE ROUILLÉ, MARIE.

AMÉLIE, *entrant par le fond.*

Ah ! voici le marquis.

MARIE.

Il nous dira peut-être...

AMÉLIE, *prenant le marquis au passage.*

Mon oncle, vous qui passez votre vie dans les découvertes, avez-vous découvert ?...

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Quoi ?

AMÉLIE.

Comment se nomme votre neveu ?

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Mon neveu !... Je vais donc avoir un neveu ?

MARIE.

Alice se marie !

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Ah ! bah !

AMÉLIE.

Le notaire de Toulouse l'a dit en secret à quelqu'un qui me l'a répété en confidence.

MARIE.

Et nous sommes accourus tous à Rochegune pour savoir le mot de cette énigme... car le notaire n'a même pas voulu nommer le futur.

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Voyez-vous cela !

AMÉLIE, *prenant le bras au marquis.*

Pourquoi ce mystère ?

MARIE, *de même.*

Pourquoi notre tante, en passant hier par Toulouse, ne nous a-t-elle rien dit ?

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Qui sait ? C'est peut-être pour que vous ne disiez rien

AMÉLIE.

Pourquoi n'a-t-elle pas consulté la famille ?

MARIE.

Pourquoi nous cacher les titres, la position de notre nouveau cousin ?

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Ah ! cela... c'est cruel, j'en conviens !... D'autant plus que vous ne saurez rien avant ce soir, car ma sœur ne recevra personne maintenant... C'est ce qui fait que je vous présente mes très humbles salutations, et que je cours après mon ingénieur. (Il va pour sortir par le fond.)

SCÈNE VIII [1].

LA BARONNE, LA MARQUISE, AMÉLIE, LE BARON, MARIE.

LE BARON, trouvant le marquis au fond.

Hé ! où allez-vous donc, monsieur le marquis ?

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Je reviens ! je reviens ! (Il sort vivement.)

AMÉLIE, au baron.

Eh bien ! savez-vous quelque chose ?

LE BARON.

Oui !... Ma femme vient d'apprendre par Justine...

LA BARONNE.

Que madame de Rochegune recevait beaucoup, à Bagnères, un jeune homme nommé M. de Cernay.

MARIE.

Mais notre cousin Gontran, à titre d'ancien adorateur d'Alice, et par conséquent de jaloux, connaîtra peut-être...

LE BARON.

Le vicomte ?... Je viens de le voir plus fou que jamais, racontant mille extravagances au vidame.

[1] En province, on pourra supprimer les deux personnages du baron et de la baronne. Lire à la fin de la pièce les instructions données à ce sujet.

AMÉLIE, à la marquise qui entre à gauche.

Mais vous, ma tante, vous la marquise d'Orbeval, vous qui avez servi de mère à Alice...

LA MARQUISE.

Impossible de voir encore ma belle-sœur... le médecin l'a défendu... et elle ne pourra quitter sa chambre de quelques jours. (Regardant à droite.) Quel est ce jeune homme que j'aperçois dans le jardin ?

MARIE.

Nous l'avons rencontré tout à l'heure près de la ferme... Il cause à merveille.

AMÉLIE.

C'est un acquéreur, peut-être...

LE BARON.

Vous voulez dire deux acquéreurs, car une autre personne l'accompagne.

MARIE.

Justine leur indique ce salon.

AMÉLIE.

Ils se dirigent de ce côté.

GEORGES, en dehors.

Merci, mademoiselle, merci ! Je comprends... nous attendrons dans cette pièce.

Il entre avec Wilson ; tous deux saluent la compagnie, qui leur rend leurs salutations, et va se grouper à gauche.

SCÈNE IX.

LA BARONNE, AMÉLIE, LA MARQUISE, MARIE, LE BARON, GEORGES, WILSON.

AMÉLIE, bas à la marquise.

Il a l'air distingué !

LA MARQUISE, bas.

Si c'était M. de Cernay !

MARIE, bas.

Non ! j'ai entendu son ami l'appeler de Bernard.

LA MARQUISE, bas.

N'importe, puisque ces messieurs sont ici, ce sont sans doute des parents de M. de Cernay.

AMÉLIE et MARIE.

C'est vrai.

LA MARQUISE.

Ils peuvent nous éclairer.

AMÉLIE et MARIE.

Sans doute.

LA MARQUISE.

Essayons.

TOUS, à voix basse.

Oui, oui!

LA MARQUISE, gracieusement à Georges.

Monsieur... vous avez peut-être entendu dire que les femmes étaient curieuses?

GEORGES, s'avançant et souriant.

Jamais, madame!

LA MARQUISE.

Voyons... avouez-le!... Eh bien! on vous a dit vrai... elles le sont presque autant que les hommes! C'est ce qui fait que je meurs d'envie de vous demander si, par hasard, vous ne venez pas dans ce château pour le même motif que nous?

GEORGES.

Je le crois, madame.

LA MARQUISE.

Pour le mariage?

GEORGES.

Précisément.

LA MARQUISE.

Par conséquent, pour M. de Cernay.

GEORGES.

Vous l'avez dit, madame.

LA MARQUISE.

Ainsi vous le connaissez?

GEORGES.

Oh! beaucoup!

WILSON, à part.

D'où le connaît-il ?

LA MARQUISE, gaîment.

Eh bien ! nous, nous ne le connaissons pas, ce dont je me plains très fort... et j'ai bien envie, monsieur, d'abuser de mon titre de tante pour vous adresser sur lui quelques questions.

GEORGES, s'inclinant.

Madame !...

LA MARQUISE.

D'abord, est-il ici ?

GEORGES.

Nous sommes arrivés ensemble ce matin.

WILSON, à part.

Tiens ! je ne l'ai pas vu.

LA MARQUISE.

Quelle est sa famille ?

GEORGES.

Tout ce qu'il y a de plus honorable.

LE BARON.

Sa fortune ?

GEORGES.

Considérable, non par lui, mais par sa mère.

LA MARQUISE.

Son penchant l'a donc seul guidé dans son choix, car la fortune de ma belle-sœur est plus que médiocre.

GEORGES.

Il a obéi à une passion ardente et profonde.

MARIE, bas à Amélie.

Un roman !... Quel bonheur !

LA MARQUISE.

Voilà déjà qui me gagne le cœur... et il me semble que je commence à aimer monsieur mon neveu. Mais enfin, faudrait-il le voir, ce bel invisible ! Le connaître ! (Gracieusement et comme en confidence.) Voyons, est-il jeune ? Est-il beau ? Est-il élégant ? A-t-il de l'esprit ? A-t-il...

GEORGES, souriant.

Oh ! oh ! madame, voilà des questions plus délicates, surtout

pour un ami intime! Et quoique mon métier soit de résoudre des problèmes...

AMÉLIE.

Des problèmes!

LA MARQUISE.

Des problèmes!... Je ne comprends pas.

GEORGES, s'inclinant.

Georges Bernard, ingénieur.

LE BARON, un peu dédaigneux.

Un ingénieur!...

MARIE.

M. Bernard!

LA MARQUISE, après un court silence.

N'est-ce pas vous, monsieur, qui avez exécuté les beaux travaux d'assainissement dans le Dauphiné?...

GEORGES, s'inclinant.

Madame!...

WILSON, s'avançant.

Oui, madame, c'est lui.

GEORGES.

Wilson!

WILSON.

C'est lui qui a créé la grande exploitation de Valcreuse!

GEORGES.

Wilson!

WILSON.

C'est lui qui a renouvelé la face du pays.

GEORGES.

Wilson!

WILSON.

C'est lui!

GEORGES, souriant.

M. Wilson mon ami intime.

LA MARQUISE, à Georges.

Je suis charmée, monsieur, que M. de Cernay ait choisi pour son témoin un homme d'autant de mérite.

AMÉLIE, bas à la baronne.

Elle le flatte un peu.

GEORGES, avec une certaine émotion.

Voilà un accueil, madame, que je n'osais pas espérer.

LA MARQUISE.

Et pourquoi donc, monsieur?

GEORGES, avec hésitation.

Mais parce que...

LA MARQUISE.

Ah! je comprends!... Parce que vous n'êtes pas des nôtres... parce que vous n'appartenez pas à l'aristocratie. Comment! monsieur, un homme d'esprit comme vous en est encore là!... Vous aussi vous croyez à la vanité de la noblesse?

GEORGES, souriant.

Un peu...

LE BARON.

Vous vous trompez, monsieur... nous avons de l'orgueil, nous n'avons pas de vanité.

GEORGES, souriant.

Vous avez du moins la vanité d'avoir de l'orgueil.

WILSON, à part.

Pas mal!

LA MARQUISE.

Et oserai-je vous demander, monsieur, sur quoi vous fondez l'opinion qui nous accuse?

GEORGES, gaiement.

Ne me le demandez pas, madame la marquise, car je serais capable de vous répondre.

LA MARQUISE.

Répondez, monsieur, répondez!... Attaquez-nous, nous nous défendrons.

AMÉLIE, à part.

Cela devient intéressant.

GEORGES.

Je gage, madame la marquise, que vous habitez Paris?

LA MARQUISE.

Oui, monsieur... Et certainement vous y avez pénétré ..s d'une fois dans ce monde de l'aristocratie... Y avez-..us jamais senti la morgue et l'esprit de caste?

GEORGES.

A Paris... ? jamais.

LA MARQUISE.

Ne faisons-nous pas accueil à tout ce qui est talent et supériorité d'esprit ?

GEORGES.

Toujours !.. à Paris !

LA MARQUISE.

Paris !.. Paris !.. Mais, ici même, où sont-ils donc nos préjugés ?

GEORGES.

Ils sont... (Souriant.) Mais, pardon, vous m'interrogez sur M. de Cernay, et je m'aperçois que je vais répondre sur moi.

LA MARQUISE.

C'est la même chose. On connaît un homme, quand on connaît ses amis ; et je croirai entendre mon invisible neveu en vous écoutant.

GEORGES.

Voilà un argument qui me décide.

LA MARQUISE, prenant une chaise.

Eh bien ! voyons, où sont ces préjugés ? (Elle s'assied.)

Georges a pris une chaise et s'assied aussi. La baronne, Marie et Amélie sont sur le canapé à gauche ; le baron est accoudé au canapé. Wilson près de la cheminée.

WILSON, à part.

Voyons !

GEORGES.

Ils sont dans un petit sentiment caché au fond du cœur, et d'autant plus vivace peut-être qu'il est plus concentré ; qui ne se traduit plus, comme autrefois, par des actes violents et palpables, mais par mille intonations intimes, délicates et vibrantes comme des fils électriques ; qui s'indignerait d'entendre appeler un roturier, mon cher, mais qui en lui disant, mon ami, se sait bon gré de le lui dire, et qui fait enfin que, vous admirant dans votre politesse pour nous, vous ne vous sentez jamais si bien nos supérieurs que quand vous consentez à devenir nos égaux.

LA MARQUISE.

A toutes ces finesses je n'opposerai qu'un fait irréfutable !... M. de Cernay, qui est noble, vous a choisi pour son témoin, vous qui ne l'êtes pas.

GEORGES, souriant.

Cela ne prouve rien !... M. de Cernay et moi nous ne faisons qu'un. Mais voyons, madame la marquise, soyez franche ! Vous croyez-vous tout à fait de la même espèce que... moi, par exemple ? Évidemment, non ! et c'est naturel !... Car tous s'inclinent devant votre titre : le paysan, l'ouvrier, le marchand... Oui, tous, jusqu'au magistrat qui vous juge, jusqu'au ministre qui vous reçoit ! Que dis-je? moi-même, moi, Georges Bernard, moi (souriant) qui me pose en champion de l'égalité, je ne suis pas bien sûr de ne pas être flatté de ma réunion passagère avec une noble famille ; et votre accueil si gracieux, madame, ne m'eût peut-être pas autant touché venant de madame... Thomas (avec grâce) que de madame la marquise d'Orbeval.

TOUS, sauf la marquise.

Très bien ! très bien !

GEORGES, souriant, mais avec un peu d'amertume.

Vous voyez, madame, que mon opinion a des partisans !...

LA MARQUISE.

Je ne sais pas ce que les autres pensent, mais je soutiens que moi...

GEORGES.

Vous, madame la marquise !... (Souriant.) Voulez-vous me permettre de vous mettre très en colère ?

LA MARQUISE.

Je vous permets tout.

GEORGES, gaiement.

Eh bien ! vous, madame la marquise, vous ment pareille aux autres !

MARIE, bas au baron.

Il est très amusant !

LA MARQUISE.

Moi ?

GEORGES.

Vous avez exactement les mêmes préjugés.

LA MARQUISE.

Voilà qui est un peu fort !

GEORGES.

Et si vous le voulez, je vais vous le prouver à l'instant !

LA MARQUISE.

Me le prouver ?

GEORGES.

Mieux que cela ; vous en faire convenir !

TOUS, riant.

Ah ! ah ! ah !

LA MARQUISE, riant aussi et se levant, ainsi que tous les autres.

De merveille en merveille ! (Faisant un pas vers la droite.) Voyons, monsieur, prouvez-moi que je pense ce que je ne pense pas.

TOUS, s'approchant.

Voyons, voyons !

GEORGES, à la droite de la marquise.

Eh bien ! madame la marquise, supposons... je ne parle que parce que vous l'avez voulu... supposons que votre nièce, la seule descendante de l'illustre famille des Rochegune, au lieu de s'allier à M. de Cernay, eût choisi, par exemple, pour mari, Monsieur... M. Rondin ! (Murmures dans le groupe des parents.)

LA MARQUISE, vivement.

Je ne la reverrais de ma vie !

GEORGES, éclatant de rire.

Vous voyez bien !

LA MARQUISE.

C'est qu'aussi vous supposez des choses impossibles !

TOUS.

Oui ! oui !

GEORGES.

Impossibles !... Et George Dandin !

LE BARON.

George Dandin était un maraud qui n'a eu que ce qu'il méritait.

GEORGES, se retournant vers le baron.

Et Georges Rondin, s'il l'imitait, en aurait autant.

LA MARQUISE.

Monsieur...

GEORGES, gaiement.

Oh! il se défendrait mieux, je le crois. (S'animant peu à peu malgré lui.) Il lutterait avec courage, avec énergie, comme on lutte pour conserver ce qu'on aime et ce qu'on croit mériter. Mais que d'adversaires!... les préjugés, le monde, une famille... celle même qu'il adorait!... Oui, il verrait sa femme le repousser peut-être, rougir de lui; et alors blessé, désespéré...

WILSON, à part.

Qu'a-t-il donc?

GEORGES, se mettant à rire.

Mais que fais-je? et où vous entraîne l'imagination!... Me voilà finissant comme une aventure de roman une causerie de salon... J'y reviens bien vite; et je conclus qu'à moins d'être violenté par la passion, il faut en user avec les classes plus élevées que la sienne comme avec les beaux pays étrangers, — l'Italie, l'Espagne; c'est-à-dire y aller en voyage, en admirer les grandeurs, y nouer même, si l'on peut, des sympathies et des amitiés, mais revenir se marier... chez soi!

TOUS.

Bravo! bravo!

MARIE, bas à la marquise.

Avais-je tort de dire qu'il était fort bien!

LA MARQUISE.

Je suis vaincue, monsieur... Mais vous l'êtes aussi! car je vous atteste que la marquise d'Orbeval, en vous tendant la main en signe d'estime, ne se sent nullement au-dessus de vous, et qu'elle sera toujours heureuse de trouver en M. Georges Bernard un partner... un ami, un hôte...

GEORGES, riant.

Tout enfin, excepté un neveu!

LA MARQUISE, riant.

Bien entendu! (Bas à Marie.) Il est fort aimable! (Elle remonte

vers le fond à gauche, comme pour sortir, puis revient vers Bernard.) Monsieur..., monsieur, permettez-moi une dernière question. Où avez-vous pu puiser ces idées si justes ?

GEORGES.

Dans un chef-d'œuvre, madame... dans le beau roman d'Édouard.

AMÉLIE.

Édouard !

LA MARQUISE.

L'ouvrage d'une des plus grandes dames de France ! (Avec grâce.) Décidément, monsieur, vous êtes un courtisan.

LE BARON.

A la bonne heure ! Aussi je me disais, il est impossible qu'un ingénieur... à lui tout seul !...

Il se retourne vers Georges, qui le salue ; le baron, un peu interdit, lui rend son salut et se dirige vers le fond.

SCÈNE X.

LES MÊMES ; JUSTINE, venant du fond.

JUSTINE.

Madame la marquise, le père Rabourdin est à la ferme avec une riche fermière qu'il a amenée.

LA MARQUISE.

C'est bien ! j'y vais ! (A ses parents.) Un marché de bestiaux et de grains que madame de Rochegune m'avait priée de faire pour elle. (A Georges.) Car vous me parlez comme à une grande dame, monsieur, il n'en est rien... je suis une fermière, je vends mes génisses et mes œufs.

GEORGES, riant.

Comme Charlemagne !

LA MARQUISE.

A vous le dernier ! (A ses nièces.) Venez-vous avec moi, mes enfants ?

MARIE

Nous vous suivons, ma tante.

Tous les parents sortent par le fond.

SCÈNE XI.

WILSON, GEORGES, assis à droite.

WILSON.

Mon cher, tu as parlé comme un ange !

GEORGES, préoccupé.

Merci !

WILSON.

Mais si j'y comprends un mot, je veux être mort !... Voyons, explique-moi toutes ces énigmes ; dis-moi pourquoi...

GEORGES.

Pourquoi je t'ai amené dans ce château ? Pourquoi je t'ai conduit à ce mariage ?... Parce que ce mariage, c'est le mien !

WILSON.

Comment ! le fiancé de mademoiselle de Rochegune ?...

GEORGES.

C'est moi !

WILSON.

M. de Cernay ?...

GEORGES.

C'est moi !

WILSON.

Toi, Georges Bernard !... Toi, fils d'une fermière !... Mais comment se peut-il ?...

GEORGES, se levant.

Comment ! comment !... Comment y a-t-il des passions qui envahissent votre cœur, qui bouleversent votre tête, qui renversent vos idées ? Tu me demandes pourquoi toutes ces énigmes ?... Parce que j'aime... que j'aime comme un fou, comme un insensé !

WILSON.

'es parce que ne sont pas plus clairs que le reste. Tu es ! tu aimes ! L'amour ne change pas les noms. Et bord, qu'est-ce que ce nom de Cernay ?

GEORGES.

Le nom d'une terre en Suisse, que ma mère a achetée pour moi.

WILSON.

Et tu en as pris le titre ?

GEORGES, avec fierté.

Je ne l'ai pas pris.

WILSON.

Comment le portes-tu, alors ?

GEORGES.

Malgré moi.

WILSON.

Ah ! voilà qui est étrange !

GEORGES.

Le reste l'est bien davantage ! Tu te rappelles qu'au mois de juillet je te laissai la direction de notre grande exploitation minière ?

WILSON.

Oui, pour aller étudier ce beau projet de routes et de canaux dont on te confie l'exécution.

GEORGES.

J'étais à Bagnères-de-Luchon dans ce dessein, depuis peu de jours, quand un soir, à la promenade, je rencontrai une femme délicieuse,... de soixante-cinq ans !

WILSON, riant

Ah ! ta passion pour les aimables vieilles !

GEORGES.

Si tu avais une mère comme la mienne, tu me comprendrais ! Madame de Rochegune, — car c'était elle, — était donc à la promenade, se reposant tous les cent pas sur un petit siége qu'elle tenait à la main ; et ainsi assise au bord de la route, avec ses beaux cheveux blancs, elle avait l'air si triste, si doux, et portait autour d'elle ses regards avec une mélancolie si affectueuse... que je me sentis ému malgré moi ; et m'avançant vers elle, je lui offris mon bras. Elle accepta en souriant... je n'ai jamais manqué une conquête cet âge-là... et bientôt après, elle m'avait tout confié... chagrins, ses revers de fortune... sa crainte surtout,

crainte de laisser sa fille, seule au monde, sans fortune et sans protecteur.

WILSON.

Cela ne m'explique toujours pas comment ce titre de Cernay...

GEORGES.

M'y voici! Cette terre, comme quelques baronnies d'Allemagne, donne au propriétaire le droit d'en prendre le titre et le nom. J'avais raconté ce détail à madame de Rochegune qui, dans la conversation, m'appelait toujours par badinage M. le baron de Cernay. Un matin, j'arrive chez elle, comme de coutume, et je trouve à son chevet sa fille, qui revenait d'une excursion de plusieurs jours dans la montagne; mais quelle est ma surprise, quand la malade me présentant à elle, lui dit : « M. Bernard de Cernay, dont je t'ai tant » parlé! » Je veux me récrier, elle m'arrête d'un regard et me dit tout bas : « Ne la détrompez pas, je vous en prie! » Je me tus, ou plutôt je ne songeais plus ni à parler ni à me taire ; car j'étais sous le charme d'une apparition céleste!

WILSON.

Et pourtant elle n'avait pas soixante ans!

GEORGES, avec émotion.

Ne plaisante pas, je t'en prie!... Alice, — c'était son nom, — avait dans le regard autant de bonté que sa mère, avec je ne sais quoi de fier, d'altier, de royal! On lisait sur ce jeune front si noble et un peu dédaigneux, comme un reflet éclatant de toute une race glorieuse,... le rayonnement de dix générations qui ne s'étaient occupées que de grandes choses! Et lorsque, dans la conversation, elle laissait percer son dédain ingénu pour tout ce qui n'était pas la noblesse, ce dédain, le croirais-tu? me plaisait comme légitime... c'était comme un attrait de plus qui irritait ma passion insensée... Je l'aimais... je l'aimais de me dédaigner!

Il passe à gauche, où il s'assied sur le canapé.

WILSON, à part.

Pauvre garçon! (Haut.) Tu as raison... tu étais fou!

GEORGES.

Si fou, que le lendemain je demandai à madame de Roche-

gune la main de sa fille. « Cette union est mon vœu le plus
» cher, me répondit-elle... mais voulez-vous réussir ? D'a-
» bord, ne parlons pas encore à ma fille de votre grande
» fortune... »

WILSON.

Voilà une noble louange pour la fille !

GEORGES.

« Et quant à votre nom, laissez-moi choisir le moment de
» le lui apprendre. »

WILSON.

Elle avait raison.

GEORGES.

Je refusai pourtant ; je ne pouvais me résoudre à prolonger l'erreur d'Alice... Mais madame de Rochegune me parla en termes si touchants de sa santé détruite, de l'abandon qui menaçait sa fille ; elle en appela si vivement à mon amitié, à mon amour, que je consentis à me taire jusqu'à son retour ici.

WILSON.

C'est-à-dire jusqu'à aujourd'hui ?

GEORGES.

Oui !... nous convînmes qu'aujourd'hui elle apprendrait à Alice et ma fortune et mon nom ; qu'aujourd'hui je viendrais dans ce salon à dix heures et que j'y attendrais sa réponse.

WILSON.

Et tu l'attends ?

GEORGES.

Je l'attends !... Tu comprends maintenant mon anxiété, mon angoisse !... Madame de Rochegune a-t-elle déjà parlé ? Parle-t-elle en ce moment ? Dira-t-elle tout ? Que répondra Alice ?... Ah ! je tremble ! L'épreuve que je viens de tenter t'a montré toute l'inflexibilité de cette noblesse du Midi. Tu as entendu la marquise elle-même s'écrier : « Je ne la rever-
» rais de ma vie ! » Que dira-t-elle donc, elle, quand elle va tout apprendre ?

WILSON.

Une femme qui aime pardonne tout.

GEORGES.

Excepté ce qui l'humilie !

WILSON.

Elle pleurera d'abord, et puis elle dira : Oui !

GEORGES.

Par condescendance pour sa mère !... et demain, peut-être... Oh ! tiens, ma jalousie est une injure pour elle... et pourtant, je ne puis m'en défendre. Je suis jaloux de tout : du passé, du présent, de l'avenir !

LE VICOMTE, dans le fond, à droite.

Allons, Justine !

GEORGES.

Quelqu'un !

WILSON, regardant au fond.

C'est le vicomte Gontran de Silly.

GEORGES.

Le cousin d'Alice !... Tu le connais ?...

WILSON.

Je l'ai vu souvent à Niort. Malgré ses vingt-cinq ans, c'est le plus vieux de toute la famille, car il date d'avant 89. Tiens, regarde !

SCÈNE XII.

WILSON, JUSTINE, LE VICOMTE, GEORGES.

Le vicomte paraît avec Justine qu'il cherche à embrasser.

LE VICOMTE, au fond, à Justine.

Ne sois donc pas cruelle !

Il l'embrasse. Justine aperçoit Georges et Wilson, et s'enfuit en poussant un cri.

JUSTINE.

Ah !

LE VICOMTE, se retournant et riant.

M. Wilson ! je suis pris !

WILSON, le saluant en riant.

Monsieur le vicomte !...

LE VICOMTE.

Que voulez-vous, mon cher !... (En décalquant.) « *Je n'avais rien encore embrassé d'aujourd'hui !* »

WILSON, lui montrant Georges.

Un de mes amis intimes qui a eu l'honneur de rencontrer à Bagnères madame de Rochegune.

LE VICOMTE.

Ma tante ?...

GEORGES.

Et le plaisir de causer de longues heures avec elle.

LE VICOMTE.

Avec ma vieille tante ?... C'est singulier !... Je croyais qu'on ne pouvait causer deux heures avec une femme que quand on lui disait toujours la même chose.

GEORGES.

Le mot est joli.

LE VICOMTE.

Oui... il n'est pas mal... (A part.) Je le redirai. (Haut.) Mais, j'y pense... Bagnères !... vous avez dû voir ma femme ?

GEORGES.

J'ai eu quelquefois cet honneur, monsieur le vicomte.

LE VICOMTE.

Donnez-moi donc de ses nouvelles. C'est une des femmes de mes amies... que j'estime le plus... et que je vois le moins.

WILSON.

Tant d'autres vous consolent.

LE VICOMTE, riant avec fatuité.

C'est vrai, c'est vrai.

WILSON.

Et je ne sais pourquoi, mais je trouve qu'aujourd'hui surtout vous avez un air de conquête !

LE VICOMTE, avec un rire de joie.

Aujourd'hui, mon cher... je rêve l'aventure la plus piquante, la plus délicieuse...

WILSON.

Qu'est-ce donc ?

LE VICOMTE.

Figurez-vous que, depuis quatre ans, je suis amoureux.

mais amoureux fou d'une jeune personne charmante, de Toulouse... une amie d'enfance !

GEORGES, qui était rêveur, à part.

Une amie d'enfance !

LE VICOMTE.

Des yeux bleus... Oh !...

GEORGES, à part.

Des yeux bleus !

LE VICOMTE.

Des cheveux noirs comme une aile de corbeau !

GEORGES, à part.

Des cheveux noirs !

LE VICOMTE.

Et des dents !... une bouche !... sans compter un orgueil enragé qui en fait bien la femme la plus piquante !

GEORGES, à part.

C'est elle !... (S'approchant du vicomte et s'efforçant de sourire.) Je suis bien sûr que monsieur le vicomte n'était pas homme à adorer tout seul.

LE VICOMTE.

Bien entendu !... Je voulais à toute force l'épouser...

GEORGES.

Et sans doute elle aussi...

LE VICOMTE.

N'avait pas d'autre espoir... Nous avions été destinés l'un à l'autre ; mais elle perdit sa fortune... On nous sépara.

GEORGES.

Sans séparer vos cœurs !

LE VICOMTE.

Au contraire !... je l'en aimai encore davantage... et elle aussi !

GEORGES.

Elle vous l'a dit ?

LE VICOMTE.

Mille fois... par ses regards... par son silence même. Mais t cela n'avançait pas mes affaires. Il y avait entre nous obstacle insurmontable.

WILSON.

Votre mariage?

LE VICOMTE.

Mon mariage?... Ah! ah! quelle ingénuité!... Eh! que faisait mon mariage à cela? Comment, vous ne comprenez pas?

GEORGES, à Wilson.

Comment, tu ne comprends pas?

WILSON.

Tu comprends, toi?

GEORGES.

Certainement!... L'obstacle n'était pas que monsieur le vicomte fût marié... mais que la jeune fille ne le fût pas.

LE VICOMTE.

Précisément!

GEORGES.

Ah! vois-tu, que j'ai bien compris?

WILSON.

Mais cependant il me semble...

GEORGES.

Que tu es donc bourgeois!... On ne séduit pas ainsi, dans la société, une jeune fille de grande maison!

LE VICOMTE.

Non, nous attendons.

GEORGES, à Wilson.

Tout votre monde crie au scandale, on vous appelle... corrupteur... Mais suppose, au contraire, qu'elle se marie...

LE VICOMTE, riant.

C'est cela!

GEORGES.

Suppose qu'elle se marie... et alors, plus d'obstacle!

LE VICOMTE.

Précisément! (Avec mystère.) Eh bien! mes chers amis, jugez de ma joie!... Elle se marie!

GEORGES.

Oh! c'est parfait.

LE VICOMTE.

La suite va toute seule.

GEORGES, avec joie.

Je la devine !

LE VICOMTE.

Elle n'a pas de fortune... donc, c'est un mariage d'affaire.

GEORGES, comme enchanté.

Donc, elle n'aime pas son mari !

LE VICOMTE.

Ce mari... sera...

GEORGES.

Un imbécile... Ils le sont tous !

LE VICOMTE.

Je deviens son ami.

GEORGES.

C'est dans l'ordre !

LE VICOMTE.

Il me prie d'être le chevalier de sa femme...

GEORGES.

Bien entendu !

LE VICOMTE.

Et alors... appel touchant aux souvenirs d'enfance, de famille... Je peins mon désespoir quand on nous a séparés... je maudis les parents barbares qui m'ont fait épouser... deux cent mille livres de rente...

GEORGES.

La femme est attendrie...

LE VICOMTE.

Et le pauvre mari... vaincu, déçu... et content !... Ah! ah ! ce sera charmant !

GEORGES, riant aussi.

Ah ! ah ! c'est délicieux !... (Voyant Wilson qui le regarde ébahi.) Mais ris donc aussi, Wilson !

LE VICOMTE.

C'est vrai, Wilson, vous avez une figure d'enterrement.

GEORGES.

On dirait que c'est le mari !

LE VICOMTE.

Oh ! l'excellente idée !... C'est vrai... je me le figure

ainsi. Mais regardez donc!... cet air hagard .. ces yeux écarquillés... Décidément, c'est le mari!

GEORGES.

C'est le mari!

LE VICOMTE, s'éloignant.

Adieu, mari!

GEORGES, se joignant au vicomte.

Adieu, malheureux mari!

LE VICOMTE.

Ah! ah! la bonne idée! (A Georges.) Mon cher, enchanté d'avoir fait votre connaissance.... (En regardant Wilson.) La bonne figure de mari! Ah! ah! ah! (Il sort, en riant, par le fond.)

SCÈNE XIII.

WILSON, GEORGES.

GEORGES, sans bouger de place.

Eh bien! qu'en dis-tu?

WILSON.

Le coup est rude.

GEORGES.

Et que ferais-tu à ma place?

WILSON.

Ce que je ferais?... Je rendrais grâce au ciel de n'avoir pas encore dit oui.

GEORGES, venant en scène.

Pour pouvoir dire non?... Eh bien! je ferai précisément le contraire.

WILSON.

Pense au cousin! pense au cousin!

GEORGES.

J'y pense... mais pour le combattre! Ce nouveau danger a dissipé toutes mes incertitudes, toutes mes irrésolutions Oh! si seulement ma mère était ici!...

WILSON.

N'a-t-elle pas dû partir hier de Montpellier?

GEORGES.

Sans doute!... Et après deux mois de séparation, nous devons nous retrouver à Toulouse, mais seulement ce soir! De grands achats qu'elle doit faire en route... (Regardant à gauche.) Que vois-je?... Alice!

WILSON.

Son regard semble chercher quelqu'un.

GEORGES.

Moi, peut-être!... Sans doute madame de Rochegune a parlé!... Cours à Toulouse, et si ma mère est arrivée, viens me chercher.

WILSON.

Je cours et je reviens. (Il sort par la droite.)

SCÈNE XIV.

ALICE, GEORGES.

ALICE, s'approchant avec précaution, à voix basse.

Il n'y a personne?

GEORGES.

Qu'avez-vous, chère Alice?

ALICE.

Chut!... pas si haut!... Ma mère m'a bien recommandé de n être ni vue ni entendue!

GEORGES.

Votre mère! Vous quittez votre mère?

ALICE.

Eh! sans doute, ingrat!...

GEORGES.

Elle vous a parlé?

ALICE.

Oui.

GEORGES.

le vous a interrogée?

ALICE.

i.

GEORGES.

Et votre réponse?...

ALICE.

Je vous l'apporte... (Lui tendant la main.) La voici!...

GEORGES.

Quoi!...

ALICE, s'avançant.

J'accepte!

GEORGES.

Vous?... Est-il possible!

ALICE.

Cela vous étonne?... Vous ne pensiez pas que l'orgueilleuse fille de mes pères pût se résoudre à un tel sacrifice!... Mais c'est que je n'ai qu'un seul orgueil, voyez-vous: c'est celui de mon nom!

GEORGES, stupéfait.

Que dites-vous?

ALICE

Que je sais le mystère!... Je sais que vous êtes riche, très riche... trop riche!... Et que si j'étais la digne descendante des Rochegune, je refuserais d'allier ma pauvreté à tant d'opulence; mais que voulez-vous! ce n'est pas ma faute, c'est la vôtre!

GEORGES.

Quoi!

ALICE.

C'est si bien ce que vous avez fait là! Me cacher votre fortune au lieu de vous en vanter, craindre que ma fierté ne s'offensât de vos richesses... Oh! il y a dans cette pensée quelque chose de si délicat, que je n'ai plus qu'un seul sentiment dans le cœur: une joie profonde de ne rien avoir, afin de tenir tout de votre tendresse!

GEORGES.

Oh! Alice!... chère Alice!... Mais... mais votre mère ne vous a-t-elle pas dit autre chose?

ALICE.

Est-ce qu'il y a autre chose?.. Ah! c'est donc cela, qu' a ajouté mystérieusement qu'elle vous attendait.

GEORGES.

Elle m'attend ?...

ALICE.

Il paraît que vous avez encore quelque secret ensemble ?... Mouvement de Georges.) Oh ! je ne vous le demande pas, monsieur !... Il ne faut pas que je le sache... ni personne de ma famille... (Gaiement.) Sans cela tout serait perdu !... Allez vers ma mère, et moi je vais me faire belle pour ce soir. Oh ! monsieur le millionaire, vous êtes bien fier, parce que vous êtes mon créancier... mais je jure que bientôt vous serez mon débiteur... Devinez comment ! (Elle sort par la gauche.)

SCÈNE XV.

GEORGES, seul.

Oh ! charmante !... charmante fille !... Oui, mais quand elle saura le reste !... Et sa famille... et le vicomte... le vicomte surtout ! Il faudrait le combattre avec ses propres armes : l'esprit, la légèreté... Du courage ! Allons trouver madame de Rochegune, et montrons-leur à tous, au vicomte comme aux autres, que pour être sorti du peuple, on n'en est pas moins gentilhomme ! (Il sort par la gauche.)

ACTE DEUXIÈME.

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME GEORGES, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, entrant du fond.

Venez, venez, madame, nous nous assiérons dans ce salon.

MADAME GEORGES.

Merci, madame la marquise; je ne m'assieds jamais, je fais les affaires en marchant. Ainsi, continuez.

LA MARQUISE.

Convenez avec moi que les bêtes sont belles!

MADAME GEORGES.

Ah! que les bêtes sont belles... oui. Il y a surtout un petit goret à poil noir, bas sur pattes, avec la queue en trompette... Ah! quel bijou!... Mais vous voulez me les vendre trop cher.

LA MARQUISE.

Trop cher!... de charmants petits cochons qui sont propres comme des...

MADAME GEORGES, en amateur.

Je les ai bien vus... Pas une mouche de crotte sur leurs petits habits de soie... et des museaux d'un rose... Mais vous voulez me les vendre trop cher!

LA MARQUISE.

Venez seulement les revoir!

MADAME GEORGES.

Non, non! Je me connais... si je les revoyais, je ne p. rais plus résister. Une fois... comme cela... je me amourachée d'une bande de veaux!... je les ai payés

fois leur valeur. Ainsi vous avez mon dernier mot, six cents francs!

LA MARQUISE, allant s'asseoir à droite.

Allons, on fera ce que vous voulez... terrible femme!... Mais la moisson?...

MADAME GEORGES.

Oh! la moisson... c'est différent! J'ai pris des renseignements ce matin... la vôtre vaut mille francs de plus que vous n'en demandez... et je vous les offre!

LA MARQUISE.

Oh! vous êtes une brave femme!

MADAME GEORGES.

Je le crois bien! Ainsi voilà qui est convenu : trois mille francs pour les blés, mille pour les avoines, six cents pour le bétail... avec neuf mille de ce matin... total, treize mille six cents... C'est écrit...

LA MARQUISE, riant.

Où donc?

MADAME GEORGES, montrant son front.

Là!...

LA MARQUISE.

Vous ne le marquez pas sur votre carnet?

MADAME GEORGES.

Est-ce que j'ai un carnet?

LA MARQUISE.

Comment écrivez-vous?

MADAME GEORGES.

Est-ce que je sais écrire?

LA MARQUISE.

Quoi!... vous ne savez pas...

MADAME GEORGES.

A quoi cela sert-il?... Savez-vous ce que c'est que l'écriture, madame la marquise? c'est une mauvaise habitude... comme les béquilles... comme si l'on avait besoin d'une canne pour marcher, d'un fauteuil pour s'asseoir et d'un calepin [illegible]ur se souvenir.

LA MARQUISE.

Mais enfin vous tenez des livres?

MADAME GEORGES.

Pourquoi faire?... pour sept ou huit pauvres cent mille francs que je remue dans l'année... Ah! mes livres, ils sont bientôt tenus!... — Père Antoine, vous avez là un joli troupeau! — Il est à vous, madame Georges. — Oui, finaud, quand je l'aurai payé. Combien en voulez-vous? — Deux mille francs. — Quinze cents! — Soyez bonne femme, madame Georges, il n'y a plus entre nous qu'un fil. — Oui, mon garçon; mais ce fil-là, c'est le cordon de la bourse!... — Il se met à rire, moi aussi... on s'arrange... j'emmène son troupeau, il emporte mon argent, et voilà mes écritures finies... Oh! l'écriture, c'est un des sept péchés capitaux... c'est la mère de la paresse!

LA MARQUISE, riant.

Ah!

MADAME GEORGES.

Ah çà, je cause... et j'oublie que l'heure me presse... (Elle remonte le théâtre.)

LA MARQUISE, se levant et passant à gauche.

Quelque grand achat de céréales!

MADAME GEORGES, avec effusion.

Non! non! une vraie affaire... l'affaire de mon cœur... ... Mais je ne veux pas entamer ce chapitre-là... parce qu'une fois lancée, je ne m'arrêterais plus... Je serais capable de m'asseoir!

LA MARQUISE.

Eh bien, asseyez-vous là...

MADAME GEORGES.

Quand il m'attend?

LA MARQUISE, souriant.

Qui est-ce donc... il?...

MADAME GEORGES.

Et qui serait-ce, sinon mon orgueil, ma joie... mon fils!...

LA MARQUISE.

Votre fils!

MADAME GEORGES.

Oui, mon fils, que je n'ai pas vu depuis deux mois...

je n'ai pas embrassé depuis deux mois... et que je retrouverai tout à l'heure... deux fois heureux, deux fois radieux... car il va revoir sa mère... et il se marie !

LA MARQUISE.

Votre fils se marie !... Alors... parlez-moi de lui, je comprendrai toutes vos joies, toutes vos sollicitudes, car moi aussi j'ai un fils... et puis je marie aujourd'hui ma fille adoptive.

MADAME GEORGES, avec joie.

Vrai !... C'est donc ça que je sentais en vous quelque chose de maternel... et quand deux mères se rencontrent, l'une a beau être fermière... et l'autre marquise, les deux cœurs battent bien vite à l'unisson !

LA MARQUISE.

Bien dit !

MADAME GEORGES.

Eh bien, madame la marquise, permettez-moi de faire un souhait pour vous ! Je vous souhaite un gendre comme mon fils !

LA MARQUISE, riant.

A charge de revanche !... Je vous souhaite une bru comme ma nièce !...

MADAME GEORGES.

Oh ! quant à ma bru, je n'ai pas de désir à former.

LA MARQUISE.

C'est donc quelque belle fille de riche cultivateur ?

MADAME GEORGES.

Mieux que cela !...

LA MARQUISE.

De négociant ?

MADAME GEORGES.

Mieux que cela !...

LA MARQUISE.

D'avocat ?

MADAME GEORGES.

Mieux que cela !...

LA MARQUISE, riant.

C'est donc la fille d'un prince ?

MADAME GEORGES.

Ce ne serait pas trop pour mon fils!

LA MARQUISE, lui prenant la main.

Tenez! je vous aime,... parce que vous êtes une vraie mère... Vous n'avez pas le sens commun...

MADAME GEORGES.

Oh! je sais bien ce que je dis!

LA MARQUISE, riant.

Voyons! voyons! Monsieur votre fils vous aide sans doute dans vos affaires?

MADAME GEORGES.

Lui!... vendre des bœufs et du foin! par exemple... c'est un homme de talent!...

LA MARQUISE, souriant.

Vous lui avez donc fait apprendre l'écriture!

MADAME GEORGES.

Je le crois bien! Et le latin! et le grec! et les mathématiques! Ah! que madame Georges soit une ignorante, c'est juste ce qu'elle vaut! Elle n'a pas besoin de plus que cela pour faire son salut... la bonne femme! Mais mon fils!... il n'y a rien de trop beau pour lui! Et je vous réponds que quoique je ne connaisse pas encore ma bru...

LA MARQUISE, l'interrompant.

Vous ne connaissez pas votre bru?

MADAME GEORGES.

Non!

LA MARQUISE, riant.

Quelle rencontre incroyable!.. Imaginez-vous que je ne connais pas mon futur neveu!

MADAME GEORGES, riant.

Vraiment! mais au moins, vous, madame la marquise, vous savez son nom?...

LA MARQUISE.

C'est tout au plus! Je ne le sais que depuis un quart d'heure!

MADAME GEORGES, riant.

Et moi je ne le sais pas du tout.

LA MARQUISE.

Voilà qui est plus fort. (Elle s'assied sur le canapé, à gauche.)

MADAME GEORGES.

Une surprise que mon fils veut me ménager !

LA MARQUISE.

Comme ma belle-sœur.

MADAME GEORGES.

Il m'a seulement écrit que je serais contente ? contente souligné, à ce qu'on m'a dit. Mais n'importe ! elle aura beau être charmante et belle... et riche... et avoir par-dessus le marché son cœur de vingt ans, je la défie bien de l'aimer autant que je l'aime... et elle aura bien de la peine à être aimée autant que je le suis !

LA MARQUISE.

Votre fils vous aime à ce point ?

MADAME GEORGES.

Songez donc que pendant dix-huit ans nous ne nous sommes pas quittés un jour, et que maintenant nous ne nous quitterons plus !

LA MARQUISE.

Mais pourtant !... s'il se marie ?

MADAME GEORGES.

Qu'importe ?... je vends ma ferme pour aller demeurer avec lui ! J'ai là mon contrat de vente... je le signe aujourd'hui... Il me l'a fait jurer ! nous ne nous séparerons jamais !... Il y a entre nous tant de liens de souffrances, de privations !...

LA MARQUISE.

De privations ?... N'avez-vous pas toujours été riches ?

MADAME GEORGES.

Riches !... nous avons connu la faim, madame.

LA MARQUISE.

Comment, alors, avez-vous pu l'élever ?

MADAME GEORGES.

Oh ! les commencements ont été bien durs ! .. (S'asseyant penser.) Et lorsque je me rappelle ce temps-là !... (S'aper qu'elle est assise et se relevant.) Quand je vous disais que j'al- 'asseoir !

LA MARQUISE, la faisant rasseoir.

Hé bien! où est le mal?

MADAME GEORGES.

Au fait!... vous avez raison! Ce sera une occasion de parler de lui... (Elle s'assied.) Je m'établis d'abord avec un panier de fruits sur les marches du collége de Montpellier... Il me semblait, que des marches de collége, ça devait savoir un peu de latin! Je vendais aux enfants... lui, il essayait de se rendre utile à tout le monde, et quand, le soir, il revenait tout pâle de fatigue et que je me mettais à pleurer... Ne pleure pas, mère, me disait-il, je serai un jour professeur dans la classe que je balaye aujourd'hui.

LA MARQUISE.

Brave enfant!

MADAME GEORGES.

Peu à peu, en effet, sa gentillesse... il était si gentil!. le rendit l'enfant gâté de tout le collége... Et un jour, le proviseur passant près de nous, sourit... l'embrasse... et lui demande son nom. Mon petit homme ne perd pas la tête, et avec cette voix d'argent qui vous remue le cœur malgré vous... il lui répond... Georges Bernard, qui voudrait bien apprendre!

LA MARQUISE, vivement.

Georges Bernard!... Quoi!... votre fils est M. Georges Bernard!...

MADAME GEORGES.

Vous le connaissez?...

LA MARQUISE.

Oui!

MADAME GEORGES.

Vous l'avez vu? vous lui avez parlé?

LA MARQUISE.

Oui!

MADAME GEORGES.

Eh bien! avouez qu'il est... Mais non! vous ne le connaissez pas!... Que savez-vous de lui?... Qu'il est beau, qu'il est aimable... qu'il est décoré... qu'il a du talent qu'il sera illustre et peut-être ministre un jour... Eh bien!

tout cela n est rien... rien !... Ce qu'il y a de divin en lui... c'est son cœur ! c'est sa tendresse pour sa mère... ignorante... inculte... et qu'il aime comme si elle était jeune comme votre nièce, et savante comme lui ?... Oh ! je n'y tiens plus, il faut que j'aille l'embrasser !... (Elle se lève.) Adieu, madame la marquise !... (Elle va pour sortir.)

LA MARQUISE, l'arrêtant de la voix.

Pas si vite ! pas si vite !... Je ne vous laisse pas partir !...

MADAME GEORGES.

Je pars... il m'attend à Toulouse.

LA MARQUISE.

Il n'est pas à Toulouse !

MADAME GEORGES.

Vous savez où il est ?

LA MARQUISE.

Oui !

MADAME GEORGES.

Où, de grâce !

LA MARQUISE.

Je vous le dirai à une condition.

MADAME GEORGES.

Laquelle ?

LA MARQUISE.

Que vous resterez ici encore un quart d'heure.

MADAME GEORGES.

Oh ! vous ne serez pas assez cruelle...

LA MARQUISE.

Mon Dieu, si !... C'est affreux... j'en conviens !... mais, que voulez-vous ? je suis égoïste... je veux vous présenter ma nièce.

MADAME GEORGES.

Et vous me promettez qu'ensuite...

LA MARQUISE.

Je vous promets que vous verrez votre fils plus tôt que si vous alliez à Toulouse.

SCÈNE II.

LA MARQUISE, LE VICOMTE, MADAME GEORGES.

LE VICOMTE, gaiement.

Ma tante !... ma tante !...

LA MARQUISE.

Hé ! qu'avez-vous, Gontran ?

LE VICOMTE.

J'ai découvert...

LA MARQUISE.

Quoi donc... grand Dieu !

LE VICOMTE.

Le mari d'Alice !

LA MARQUISE.

Vraiment !...

LE VICOMTE.

Je l'ai vu !... Et vous aussi. C'est votre ingénieur de ce matin !

LA MARQUISE, stupéfaite.

Quoi... cet ingénieur !...

MADAME GEORGES.

Un ingénieur...

LE VICOMTE.

M. Georges Bernard !

LA MARQUISE.

M. Bernard !...

MADAME GEORGES.

Mon fils !...

LE VICOMTE, se retournant.

Votre fils ? (A part.) Ah ! je n'en demandais pas tant !

MADAME GEORGES.

Mon fils ! Quoi !... c'est mon fils... qui... Ce mariage dont je me réjouissais tant... Cette jeune fille que j'aimais sans la connaître... c'est votre nièce... Hé bien ! vrai, j'en suis enchantée !

LE VICOMTE.

Ah! bah!

MADAME GEORGES.

Pour vous tous, d'abord... car votre famille acquiert là un homme distingué de plus... Et puis pour moi!... madame la marquise m'a montré tant de cordialité... tant d'affabilité... car c'est vrai, nous causions là comme deux vieilles connaissances, comme deux amies... Ah! il faut que la joie soit complète!... Et puisque nous voilà presque parentes, permettez-moi de vous embrasser. (Elle va à la marquise.)

LA MARQUISE, avec embarras.

Certainement... avec plaisir. (Elles s'embrassent.)

LE VICOMTE.

Un instant! je suis de la famille, je veux être embrassé aussi.

MADAME GEORGES.

Soit... mon...

LE VICOMTE.

Achevez donc... mon neveu!... car, parbleu! je compte bien vous appeler ma tante. (Il s'avance.)

MADAME GEORGES, tendant les joues.

Hé bien... mon neveu!... Allez, vous en avez embrassé de plus fripées. (Ils s'embrassent.) Mais lui! où est-il?...

LE VICOMTE.

Mon cousin?... Il est là... dans le jardin, à deux pas!...

MADAME GEORGES.

A deux pas! Oh! alors j'y cours!... Adieu, madame la marquise... Adieu mon neveu!... Je l'aperçois! (Appelant.) Mon fils! mon fils! (Elle sort.)

Le vicomte remonte; la marquise passe à droite, où elle s'assied.

SCÈNE III.

LE VICOMTE, LA MARQUISE.

LE VICOMTE, regardant dans la coulisse.

Bravo! reconnaissance!... effusion de larmes! Mon fils!

Ma mère ! Ah ! que c'est touchant !... (Redescendant en scène, à la marquise.) Ah çà, ma tante... vous avez l'air consterné ?

LA MARQUISE, après un silence.

Ce n'est pas possible !...

LE VICOMTE.

Par exemple !... C'est le notaire qui me l'a dit !...

LA MARQUISE.

Ce n'est pas possible ! vous dis-je... Alice ne peut pas avoir consenti...

LE VICOMTE.

A l'aimer, non !... A l'épouser, oui ! on épouse toujours cent mille francs de rente. Le contrat, dit-on, se signe ce soir !...

LA MARQUISE, sortant.

C'est ce que nous verrons !... Je vais trouver ma sœur, et il faudra bien qu'elle m'entende, car c'est de l'honneur de la famille que je vais lui parler ! (Elle sort à gauche.)

SCÈNE IV.

LE VICOMTE seul d'abord, puis JUSTINE.

LE VICOMTE, lui parlant.

Allez... ma chère tante !... allez... vous aurez beau faire, elle l'épousera !... elle l'épousera... pour moi !... Oh ! quelle chance !... tomber juste sur le mari qu'il me fallait ! un mari qu'elle détestera tout de suite !... Ne perdons pas de temps ! (Apercevant Justine, qui entre.) Justine !

SCÈNE V.

LE VICOMTE, JUSTINE.

LE VICOMTE.

Justine, que fait Alice ?

JUSTINE.

Elle achève sa toilette.

LE VICOMTE.

Parfait !... Et elle ne sait rien encore ?

JUSTINE.

Rien.

LE VICOMTE.

A merveille!... Justine, il y a longtemps que je ne t'ai rien donné.

JUSTINE.

Monsieur, vous allez me demander quelque chose.

LE VICOMTE. Il l'embrasse.

Tiens, voilà pour ton mot!... (Lui remettant un billet.) Et voici pour Alice.

JUSTINE.

Comment!... lui écrire un billet doux le jour de son contrat!

LE VICOMTE

Oh! sois tranquille!... je lui en écrirai encore après.

JUSTINE.

Mais, monsieur... cela ne se fait jamais!

LE VICOMTE.

Au contraire!... c'est le premier article du code des cousins! Ils pénètrent auprès de leur cousine au moment où elle met le voile nuptial, ils se jettent à ses pieds avec désespoir, ils lui jurent qu'ils se tueront si elle marche à l'autel; elle y marche, ils ne se tuent pas; mais n'importe, leur image la suit, la trouble, et elle se dit tout bas... Pauvre cousin!... Ce qui se traduit le lendemain par : Pauvre mari!

JUSTINE.

Et voilà ce que contient votre billet?

LE VICOMTE.

Précisément.

JUSTINE.

Je ne le remettrai pas.

LE VICOMTE, souriant.

Oh! que si! (Tirant une bourse.) Et quand tu sauras ce que le post-scriptum!

JUSTINE.

Je m'en doute.

LE VICOMTE.

Pas le moins du monde. Il dit: Si Justine veut être la

messagère de ce joli message, il y aura dix louis pour Justine.

JUSTINE, vivement.

Il dit cela!

LE VICOMTE, lui faisant poser la bourse.

La preuve!...

JUSTINE.

Oh! alors... s'il dit cela, c'est bien différent!... Vous concevez, monsieur, que quand on n'a pas lu! (Elle prend la bourse et le billet; puis avec componction.) Monsieur, je plains le mari.

LE VICOMTE, sérieusement.

Rassure-toi, je l'ai prévenu!

JUSTINE.

Comment?....

LE VICOMTE.

Oui! oui! je l'ai prévenu que j'aimais sa femme, que je lui ferais la cour... que j'avais beaucoup de chances de réussite... Ce sont des égards qu'on se doit entre parents...

JUSTINE.

En vérité?

LE VICOMTE, riant.

Parole d'honneur!... je lui ai conté tout cela!... Et il est si dandin, qu'il n'a pas compris qu'il s'agissait d'Alice.

JUSTINE.

Il n'a pourtant pas l'air bête, monsieur.

LE VICOMTE.

Il ne l'est pas! mais il est bourgeois!... Et ces pauvres bourgeois, ils ont beau faire... ils sont tous nés... maris.

JUSTINE.

Maris...

LE VICOMTE.

Je m'entends... Allons!... cours!... porte mon billet! Oh! vrai Dieu!... si je réussis, ce n'est pas dix louis que je te donnerai, c'est vingt-cinq!...

Il sort par le fond, à gauche.

SCÈNE VI.

JUSTINE seule, puis GEORGES.

JUSTINE, suivant le vicomte des yeux.

L'autre est mieux... Hé bien, je parie pour celui-là !

GEORGES, à part, en entrant par la droite.

A nous deux, jolie messagère ! (Il s'assied à droite et appelle.) Justine !

JUSTINE.

Monsieur.

GEORGES, s'asseyant.

As-tu été quelquefois à la comédie?...

JUSTINE.

Oh ! oui, monsieur, très souvent, au théâtre de Toulouse. (A part.) Où veut-il en venir ?

GEORGES.

Te rappelles-tu les pièces que l'on y représentait ?

JUSTINE.

Sans doute, monsieur.

GEORGES.

As-tu remarqué qu'elles se composent presque toujours de quatre personnages, d'abord une femme qui n'aime pas son mari !...

JUSTINE, embarrassée.

Le fait est que souvent...

GEORGES.

Mais en revanche, elle en aime un autre.

JUSTINE.

C'est assez naturel.

GEORGES.

Cet autre second personnage est un jeune homme à moustaches... militaire... ou vicomte, plus souvent vicomte.

JUSTINE, embarrassée.

Je n'ai pas remarqué...

GEORGES.

Si !... si !... Puis pour quatrième acteur, car je ne parle

pas du mari... tu le vois d'ici!... pour quatrième acteur, une soubrette à l'œil vif, ou une paysanne plus futée qu'une soubrette... et dont le vicomte s'approche en lui remettant un billet...

JUSTINE.

Oh! pour cela, monsieur... je n'ai jamais vu...

GEORGES.

Que si!... te dis-je!... c'est que tu ne te le rappelles pas bien, parce qu'il y a très longtemps que tu ne l'as vu! (Il se lève.) Mais, tiens, le vicomte s'approche d'elle ainsi, sur la pointe du pied, une bourse dans une main et une lettre dans l'autre... (Mouvement de Justine.) Vois!... ma description est si vraie, que malgré toi tu figures le personnage, et que tu enfonces tes mains dans les petites poches de ton tablier, comme si tu y cachais une lettre!

JUSTINE, embarrassée.

Mais, monsieur... (A part.) Je suis perdue!

GEORGES.

Sais-tu quelle est ma conclusion?...

JUSTINE, à part.

C'est que je vais me faire chasser!...

GEORGES, gaiement.

C'est que tout cela est bien vieux, puisqu'on le voit dans toutes les comédies; et moi, si j'étais soubrette, soubrette jeune et jolie, je voudrais un rôle plus nouveau... plus piquant... celui d'alliée du mari, par exemple... de ce pauvre mari que tout le monde abandonne... et qu'en vraie femme, je voudrais défendre!...

JUSTINE.

Mais... monsieur...

GEORGES.

Il y aurait à cela bien des avantages... D'abord, je ne courrais pas risque d'être chassée... tu me comprends...

JUSTINE.

Certainement... monsieur...

GEORGES.

Puis je romprais ainsi avec un vilain métier qui ne convient pas à une brave fille!

JUSTINE, un peu émue.

Monsieur...

GEORGES, gaiement.

Et puis ce serait bien plus amusant! Songe donc!... tromper le trompeur!... vaincre le vainqueur!... rire aux dépens de celui qui se moque de tout le monde! Que dis-tu de cela?

JUSTINE, l'interrompant.

Je dis... je dis... que vous êtes le plus brave homme de la terre, et moi... je ne suis qu'une méchante coquette dont ma mère rougirait si elle me voyait, et qui serait perdue sans vous! Aussi vous pouvez me punir, me chasser, mais je vous défie bien de m'empêcher de vous servir et de vous aimer!... Voici le billet! (Elle lui tend le billet.)

GEORGES, le prenant.

Très bien, mon enfant! Ce billet est une déclaration d'amour?...

JUSTINE.

Passionnée!...

GEORGES.

Alors, je n'ai pas besoin de le lire pour y répondre.

Il se met à la table à droite.

JUSTINE.

Mais qu'allez-vous donc faire?

GEORGES, assis à la table.

Tu le vois bien, écrire.

JUSTINE.

A qui?...

GEORGES, écrivant.

Au vicomte!... Il écrit, il faut bien qu'on lui réponde

JUSTINE.

Quoi! vous allez le provoquer?

GEORGES, écrivant toujours.

Par exemple!... est-ce qu'une femme se bat?

JUSTINE.

Une femme?

GEORGES, lui montrant le billet qu'il vient d'écrire

Sans doute... regarde... « Si vous m'aimez... silence! »

JUSTINE.

Quoi! monsieur! vous prenez la place de mademoiselle !...

GEORGES.

Le vicomte veut bien prendre la mienne !...

JUSTINE.

C'est juste !

GEORGES, se levant.

Va le trouver, rends-lui ce billet ! Et surtout ne te trahis pas !

JUSTINE.

N'ayez pas peur, monsieur, je ne veux plus trahir personne ! (Elle va pour sortir, puis revient. Georges est passé à gauche.) Monsieur... monsieur, s'il m'offre encore de l'argent?...

GEORGES, gaiement.

Prends-le ! sans cela tu te trahirais !...

JUSTINE.

C'est juste!... Brave jeune homme !...

GEORGES.

Allons !... va ! (Justine sort par le fond.)

SCÈNE VII.

GEORGES, MADAME GEORGES.

GEORGES.

Et d'un ennemi d'écarté !

MADAME GEORGES, entrant par la droite.

Sais-tu ce qui arrive?...

GEORGES.

Je crois que oui !...

MADAME GEORGES.

Sais-tu que toute cette famille t'accuse de l'avoir trompée?

GEORGES.

Je le sais, mais calme-toi !

MADAME GEORGES.

Me calmer ! me calmer ! je ne fais pas autre chose depuis une heure !... Quand la baronne s'est écriée si arrogamment : Ma cousine ! Dieu sait ce qu'il y avait en moi de colère !

mais tu m'avais dit de me calmer... je me suis calmée... Et d'une fois!... Quelques instants après, je les entends tous qui s'écrient qu'ils ne reconnaîtront jamais pour leur parent le fils d'une marchande... Marchande!... marchande!... Eh!... que sont-ils donc, eux?... Est-ce que le duc ne vend pas ses bois?... Est-ce que le baron ne vend pas ses blés?... Est-ce que la marquise ne vend pas ses bestiaux?... Et à quel prix? je le sais, moi! Oh! la belle occasion de leur répondre. (Mouvement de Georges.) Mais tu m'avais dit de me calmer, je me suis calmée... Et de deux! Mais qu'est-ce que je viens d'apprendre... là... à l'instant... de la bouche même du vieux marquis de Rouillé!...

GEORGES.

Mais entends-moi!

MADAME GEORGES.

Oh! ce marquis! en voilà un que j'aimerai longtemps,... car je ne l'aime pas beaucoup à la fois...

GEORGES.

C'est pourtant un homme de mérite... il a fait un livre!..

MADAME GEORGES.

Que m'importent son livre et son mérite! Sais-tu ce qu'il m'a appris?... Que ton mariage est rompu! Oh! pour le coup... c'est trop fort... et je ne me connais plus!... Destituer un mari comme celui-là! avec des yeux comme cela!... une bouche comme cela!... une taille comme cela!... Mais qu'ils m'en trouvent donc un pareil dans toute leur noblesse!... (Mouvement de Georges qui sourit.) Non!... vois-tu, cela m'exaspère!... cela m'humilie!... Ils parlent toujours de leur race!... leur race!... leur race!... Eh! qu'ils la croisent leur race! Que diable!... je m'y connais!... c'est le seul moyen d'avoir de beaux produits!

GEORGES.

Mais, encore une fois, écoute-moi donc!... Qu'importe que toute cette noblesse me repousse, si elle... elle, Alice, elle me justifie, et m'accepte?...

MADAME GEORGES.

Que dis-tu?...

GEORGES.

Ce que j'ose à peine dire, ce que je n'ose pas croire, mais ce qui va se décider dans ce moment.

MADAME GEORGES.

Comment?...

GEORGES.

Je l'attends! elle va venir! elle va tout apprendre de ma bouche... Oh! le coup sera terrible!... Le culte de toute sa vie, l'orgueil de toute sa famille s'élèveront contre moi!... Si je triomphais cependant!... si son amour était plus fort que ses souvenirs... que sa fierté... son orgueil!... Ah! tiens, mère, ne le désire pas trop! car à cette pensée ma vue se trouble... mon cœur cesse de battre! Oh! mon Dieu! comme je l'aime!...

MADAME GEORGES.

Cher enfant!

GEORGES.

Tais-toi!... je l'entends!

MADAME GEORGES.

Oh! laisse-moi la voir... (Elle passe à gauche.)

GEORGES.

C'est elle!...

MADAME GEORGES.

Oh! la belle fille!... Elle est presque aussi bien que toi!... Allons, ferme, du courage! Rappelle-toi qui tu es.

Elle sort par le fond.

SCÈNE VIII.

ALICE, GEORGES.

GEORGES, qui d'abord s'est détourné à la vue d'Alice.

Allons!

ALICE, gentiment.

Comment!... monsieur!... vous ne me regardez pas!

GEORGES, souriant.

Moi?... chère Alice!...

ALICE.

Oui! monsieur!... vous!... Vous avez beau prendre

votre voix tendre et tourner maintenant vers moi des yeux, des yeux bien doux... Tout à l'heure, quand je suis entrée... vous avez détourné la tête... (Avec gentillesse.) Est-ce que ma toilette ne vous plaît pas?... Est-ce que vous m'aimeriez mieux avec une autre coiffure?... Dites-le moi bien vite pour que j'aille la changer tout de suite.

GEORGES, sérieusement.

Alice, j'ai quelques paroles sérieuses à vous dire; mais, pour cela, j'ai besoin de force et de courage, et, si vous voulez m'en laisser un peu... je vous en prie, ne me montrez pas tant de grâce de caractère, tant de charme...

ALICE, gaiement.

Vous avez peur que je ne dépense tout aujourd'hui et qu'il ne m'en reste plus pour mon ménage!... Rassurez-vous... ma grâce, comme vous dites, ne ressemblera pas à cette belle robe de fête, ce sera mon costume de tous les jours... (Voyant que Georges reste pensif.) Eh bien... cela ne vous rassure pas?...

GEORGES, toujours pensif.

Si!... si!...

ALICE.

Non, monsieur!... Oh! vous ne pouvez pas me tromper... on voit tout dans les regards de ceux qu'on aime, la joie comme la peine... la peine surtout, ce me semble, et je crois apercevoir des larmes dans vos yeux?...

GEORGES.

Vous croyez?...

ALICE.

J'en suis sûre!... Dites, pourquoi êtes-vous triste quand je suis gaie?... (Plus vivement.) C'est peut-être parce que je suis gaie; vous m'en voulez de ne pas paraître plus sérieuse un jour comme celui-ci? Ce n'est pas ma faute, j'ai fait tout ce que je pouvais pour être inquiète, je n'ai pas pu...

GEORGES.

Oh! Alice, chère Alice!... pardonnez-moi mes angoisses souffrance.

ALICE.

De la souffrance?... Puis-je la dissiper?

GEORGES.

Oui !...

ALICE.

Quelle est-elle ?

GEORGES.

Vous allez sourire, peut-être... Je souffre, parce que je doute de vous, parce que je crains que vous ne m'aimiez pas comme je vous aime.

ALICE.

Il m'a fait une peur !... Ah ! voilà ce qui vous trouble la tête, monsieur...

GEORGES.

C'est peut-être insensé ; mais, quand on aime comme moi, tout épouvante, on est jaloux de tout. Ce que j'adore en vous, moi... c'est vous-même... c'est vous seule... tandis que vous... Tenez... j'ai appris ce matin une rupture de mariage qui m'effraie.

ALICE.

Laquelle ?...

GEORGES.

Vous connaissez mademoiselle Hélène de Kerdroguen, qui semblait si fière de son fiancé ?...

ALICE.

Eh bien ?...

GEORGES.

Aujourd'hui, elle le refuse.

ALICE.

Pourquoi ?

GEORGES, l'observant.

Parce qu'il n'est pas, comme elle le croyait, le baron de Vilcreuse, mais un simple ingénieur !

ALICE, avec surprise.

Un ingénieur ?...

GEORGES, à part.

Quel accent !... (Haut.) Vous approuvez donc cette rupture ?

ALICE, naïvement.

Sans doute ! on ne peut pas épouser quelqu'un qui n'es pas de votre classe.

GEORGES.

Vous aussi? .. Vous tenez donc à un vain titre?...

ALICE, naïvement.

Si j'y tiens!... J'y tiens comme à ma foi... comme à mes devoirs... comme vous devez y tenir vous-même, mon ami, vous qui portez si bien un beau nom!... (Mouvement de Georges.) Ne m'accusez pas de vanité, mon ami, je sens que c'est de l'honneur. Si une jeune fille noble est trop pauvre pour se marier, hé bien, elle reste vieille fille, elle se fait religieuse; elle vit, s'il le faut, dans la pauvreté et dans l'abandon, mais elle ne se mésallie pas!

GEORGES, après un moment de silence et se rapprochant d'elle.

Même si elle est aimée comme vous, chère Alice?...

ALICE, troublée.

Comme moi...

GEORGES, avec tendresse.

Même... si elle aime?...

ALICE, émue.

Si elle aime...

GEORGES.

Si elle aime comme vous m'avez aimé... un jour?...

ALICE, souriant.

Un jour?... Ah! je vous ai aimé... un jour... Et lequel, s'il vous plaît?

GEORGES.

Le 10 septembre, à Bagnères. Vous l'avez oublié, vous!...

ALICE, souriant.

C'est probable!... Pourtant, en cherchant bien, en me rappelant toutes nos excursions, celle du port de Vénasque, par exemple...

GEORGES.

Quoi!... vous vous rappelez...

ALICE.

Tout!...

GEORGES.

...ue, saisis d'émotion à l'aspect de ce magnifique spec-
... nous tombâmes tous deux à genoux en silence?...

ALICE.

Oui...

GEORGES.

Que, tout éperdu, je me précipitai sur votre main en la couvrant de baisers et de larmes?...

ALICE.

Oui! oui!...

GEORGES.

Eh bien, si à ce moment, changeant tout à coup de langage, je vous avais dit : Alice, je suis toujours l'homme d'honneur que vous avez choisi; mais votre classe n'est pas la mienne, ma naissance n'égale pas la vôtre... je ne suis pas M. de Cernay, je ne suis que Georges, rien que Georges... qu'auriez-vous fait?...

ALICE, *avec terreur.*

Moi!...

GEORGES.

Oui! répondez!... Qu'auriez-vous fait?...

ALICE.

Taisez-vous!... ne m'interrogez pas!...

GEORGES.

Je veux vous interroger : il le faut, je le dois!...

ALICE.

Ah! vous êtes cruel, mon ami! Pourquoi me torturer par un malheur fictif? Pourquoi livrer mon âme à ces combats imaginaires entre le devoir et la tendresse?...

GEORGES.

Je vous l'ai dit! Parce que je veux savoir si vous m'aimez comme je vous aime, pour moi-même... pour moi seul!... Dites donc!... dites!... Si j'étais Vilcreuse et si vous étiez Hélène, et que vous me vissiez là devant vous, suppliant et pleurant écouteriez-vous votre cœur ou votre orgueil? Seriez-vous touchée de cette voix que naguère vous aimiez tant, disiez-vous ou bien, insensible à mon désespoir, inexorable à mes prières, me repousseriez-vous en disant : Je ne vous connais plus, vous n'êtes rien pour moi!

ALICE.

Au nom du ciel !... qu'avez-vous, mon ami ?... Des larmes... des larmes véritables coulent de vos yeux !...

GEORGES, avec élan.

Ah ! c'est que tout est véritable ici ! C'est que Vilcreuse, c'est moi ! c'est qu'Hélène, c'est vous !... C'est que je ne m'appelle pas M. de Cernay, mais Georges Bernard, et que je meurs à vos pieds, si vous n'avez pitié de moi !

ALICE, éperdue.

O ciel ! que dites-vous !...

SCÈNE IX.

ALICE, LA MARQUISE, GEORGES.

LA MARQUISE, entrant du fond avec plusieurs lettres à la main.

Il dit la vérité, mon enfant.

ALICE.

Ma tante !...

LA MARQUISE.

Oui ! ta tante qui vient ici envoyée par ta mère, au nom de ta mère qu'elle représente, pour te sauver... (à Georges) pour vous sauver aussi peut-être.

ALICE.

Comment ?

LA MARQUISE.

Mais qui doit d'abord te faire entendre la voix de tes parents... C'est ta vénérable aïeule qui te supplie de ne pas abréger ses jours par ce mariage !

ALICE.

Moi !... hâter sa fin !...

GEORGES, à part.

Je tremble !...

LA MARQUISE, montrant une lettre.

C'est ton tuteur qui t'écrit : « Tu es pauvre et M. Ber-d est riche ; si tu l'épouses, on dira que tu as vendu nom pour de l'argent. »

ALICE.

Moi !... vendre mon nom !

GEORGES, à part.

Ah ! je suis perdu !

LA MARQUISE.

C'est le marquis de Rouillé qui te défend de déshonorer ta famille.

GEORGES, avec indignation.

Déshonorer !...

LA MARQUISE.

Pardonnez ce langage, monsieur, M. le marquis de Rouillé ne vous connaît pas; mais moi qui vous connais et vous honore, je viens à vous, non pour vous offenser ou pour nous plaindre, mais pour vous dire que, malgré tant d'obstacles, il y a peut-être un moyen de rendre cette union possible.

ALICE.

Un moyen !

GEORGES.

Que dites-vous !

LA MARQUISE.

Ce que l'affection de madame de Rochegune m'a priée de vous dire, et ce dont mon estime pour vous a consenti à se charger.

GEORGES.

Mais quel est ce moyen ?

ALICE.

Parlez, ma tante.

LA MARQUISE.

Je ne puis parler qu'à M. Bernard lui seul, mon enfant. Éloigne-toi pour quelques instants.

ALICE, s'éloignant et regardant Georges.

Que va-t-elle lui dire ? (Elle sort par le fond.)

SCÈNE X.

LA MARQUISE, GEORGES

LA MARQUISE, montrant une chaise à gauche.

Asseyez-vous et écoutez-moi comme une amie, car je n'ai jamais donné à personne une plus véritable marque d'amitié. (Elle s'assied sur le canapé et Georges sur une chaise.) Chaque jour nous montre quelque comte, quelque duc, allant chercher une femme dans la bourgeoisie, et deux heures après le mariage, la bourgeoise de la veille est aussi grande dame que l'héritière de trois cents ans de noblesse, car elle est duchesse ; mais ce que notre monde ne connaît pas, ou du moins ne reconnaît pas, c'est une jeune fille de grande maison s'alliant à un homme qui n'est pas de sa classe, parce qu'au lieu de l'élever à elle en lui donnant son titre, elle descend à lui en prenant son nom !

GEORGES.

Son nom !

LA MARQUISE.

Oh ! ne riez pas du nom ! Le nom est une grande chose dans la vie, c'est une partie de nous-mêmes, c'est comme notre image ! Un nom ridicule est un supplice éternel ; un nom illustre est une joie qui ne cesse jamais... et croyez-en mon expérience, une femme, une jeune fille surtout, ne change pas impunément un nom dont elle est fière contre un nom qui l'embarrasse... (Mouvement de Georges.) Laissez-moi achever ! je veux tout vous dire, je le dois !... Eh bien ! mademoiselle de Rochegune ne peut pas s'appeler madame Bernard !... Quand elle entrerait dans un salon et qu'on l'annoncerait sous ce titre, elle rougirait ! Quand elle recevrait une lettre et qu'elle verrait ce nom sur l'adresse, elle souffrirait, et alors, mécontents l'un de l'autre, malheureux l'un par l'autre...

GEORGES, se levant et allant à droite.

Mais que faire alors, et de quel moyen me parliez-vous ?

LA MARQUISE, qui s'est levée aussi s'avançant vers lui.

l'avez-vous pas deviné ?

GEORGES.

Deviné !...

LA MARQUISE.

Un des privilèges de la baronnie de Cernay... car c'est une baronnie... n'est-il pas d'en conférer le nom et le titre au propriétaire?

GEORGES.

Moi! prendre un titre qui n'est pas à moi!

LA MARQUISE.

Il est à vous, puisque vous l'avez acheté.

GEORGES.

Quitter le nom de mon père!

LA MARQUISE.

Qui est-ce qui s'appelle aujourd'hui comme son père?

GEORGES.

Mais vous ne vous souvenez donc pas, madame la marquise, de vos sarcasmes impitoyables sur les acheteurs de savonnettes à vilains?

LA MARQUISE.

Et vous, monsieur Bernard, vous ne vous souvenez donc pas d'Alice?

GEORGES.

Alice!

LA MARQUISE.

Alice, qui vous aime, et qui est à vous si vous consentez!

GEORGES.

Ah! ne me parlez pas ainsi!

LA MARQUISE.

Eh! croyez-vous qu'il ne m'en coûte pas plus qu'à vous de parler?... Mais madame de Rochegune vous aime tant... et moi-même je me sens si près de faire comme elle, qu'en dépit de mes principes, j'ajoute... Allons, mon ami, cédez... nous avons sacrifié notre orgueil pour vous, ne pouvez-vous sacrifier votre fierté pour Alice... et voudrez-vous que je retourne vers elle en lui disant... Il n'avait qu'un mot à prononcer pour que tu fusses à lui, et ce mot, il a refusé de le dire : il te refuse!

GEORGES.

Oh! c'est trop!... c'est trop!... Un tel courage est au-dessus de mes forces!... Eh bien!... (Avec force et passant à gauche.) Mais, non! non!... je ne le peux pas!

LA MARQUISE.

Monsieur Bernard!...

GEORGES.

Songez donc que ce que vous me demandez : c'est de me livrer à la risée de tous les honnêtes gens, c'est de démentir toute une vie sérieuse et honorée; c'est d'imiter ces bourgeois gentilshommes qui glissent d'abord timidement la particule DE après leur nom de baptême, puis hasardent avant leur nom de famille le nom d'une terre qui n'est pas toujours à eux, puis réduisent ce vulgaire nom de famille à sa plus simple expression, la lettre initiale, et après ces différentes métamorphoses orthographiques, apparaissent un beau jour transformés en grands seigneurs de théâtre!... Non, madame la marquise, de tels travestissements ne sont pas faits pour nous!... Non! dussé-je en mourir de douleur, je ne quitterai pas le nom qu'a honoré mon père et que ma mère porte encore, car j'estime trop le peuple pour le trahir, et je respecte trop la noblesse pour l'acheter.

LA MARQUISE, avec dignité.

Il suffit! monsieur!

GEORGES.

Madame la marquise!

LA MARQUISE, l'arrêtant.

Pas un mot!... Je vous l'ai dit, le consentement de madame de Rochegune était à ce prix... vous refusez, je le reprends en son nom! et il ne me reste plus qu'à vous adresser mes adieux et à recevoir les vôtres!...

GEORGES.

Madame!

LA MARQUISE

Pas un mot! (Elle sort par le fond.)

SCÈNE XI.

GEORGES seul. Il tombe accablé sur un siége à droite, et puis après un moment de silence.

Eh bien, elle sera madame Bernard ! elle s'appellera madame Bernard, malgré sa mère... malgré sa tante... malgré elle-même ! (Se levant.) Ah ! madame la marquise ! ah ! vous croyez que moi, moi dont la vie entière a été un combat, moi qui ai lutté pendant vingt ans contre la douleur et la misère, j'abandonnerai, sans le disputer, ce que j'aime le plus au monde !... Eh ! que diraient mes aïeux... les roturiers !... Eux aussi ils avaient pour adversaires des barons et des comtes, ils ne se désespéraient pas pour cela, ils luttaient ! Ils luttaient pour conquérir leurs droits, leurs franchises. Eh bien ! je les imiterai, je conquerrai ma femme ; et quand je l'aurai conquise... il faudra bien que l'on me permette de l'aimer !

Il fait un pas pour sortir, et voit sa mère qui entre vivement.

SCÈNE XII.

MADAME GEORGES, GEORGES.

GEORGES.

Ma mère ! je suis sauvé !

MADAME GEORGES.

J'y compte bien ; mais que t'a dit la marquise ?

GEORGES.

Que mon nom était trop vulgaire.

MADAME GEORGES.

Je lui montrerai qu'il est déjà plus puissant que le sien.

GEORGES.

Comment ?

MADAME GEORGES.

C'est mon affaire. Et toi ?...

GEORGES.

Moi, je vais droit à cette famille qui me repousse, à ce marquis de Rouillé qui écrit que mon alliance est une tache, et je leur prouve...

MADAME GEORGES.

Que... tu es leur parent... parent éloigné, ce qui permet le mariage et même le commande... c'est clair comme le jour!... Leurs aïeux faisaient des aqueducs, tu fais des ponts; ils creusaient des canaux, tu traces des routes; ils plantaient des forêts, tu crées des prairies : on ne peut pas être plus cousins que cela... A l'œuvre donc, et qu'avant ce soir ils soient tous conquis.

GEORGES, souriant.

Avant ce soir!

MADAME GEORGES.

Certainement! Beau mérite si tu prenais deux ans pour cela!... (Avec force.) Dans deux ans, il faut que tu sois ministre!...

GEORGES.

Oh! tu es une femme singulière!

MADAME GEORGES.

Ma mère m'a toujours dit qu'elle n'avait pu en avoir qu'une comme cela!... Allons à mon projet!... Je pars pour Toulouse!

GEORGES.

Et moi, je reste ici, sur le champ de bataille...

MADAME GEORGES, souriant.

Et près d'Alice...

GEORGES.

C'est là qu'est ma force!... Si tu savais comme son noble cœur...

MADAME GEORGES, remontant.

C'est bien! nous reparlerons de cela plus tard.

GEORGES.

Comme sa physionomie...

MADAME GEORGES.

Oh bien! si nous entamons son portrait... (Arrivée à la porte.) Pense à ton ministère... Adieu, Excellense.

GEORGES.

Adieu, ambitieuse!...

MADAME GEORGES.

Adieu, monseigneur !...

GEORGES.

Adieu, homme d'État !... homme d'affaires,... mauvaise mère ! (L'embrassant avec passion.) Oh ! quand je t'ai embrassée, je me sens capable de tout !... Va ! pars ! tu seras contente de moi !...

Il lui envoie un baiser que madame Georges renvoie en s'éloignant. La toile tombe.



TROISIÈME ACTE.

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARQUISE, assise sur le canapé et travaillant ; ALICE, assise sur une chaise à côté du canapé et rêveuse ; JUSTINE ET LE MARQUIS DE ROUILLÉ, entrant par le fond.

JUSTINE.

Monsieur le marquis, voici ces dames.

LE MARQUIS DE ROUILLÉ, lui donnant un rouleau de papiers.

C'est bien ! Porte ces papiers dans la bibliothèque.

JUSTINE.

Oui, monsieur le marquis.

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Ah ! s'il vient pour moi un messager de Toulouse ou de Rochegune, avertis-moi aussitôt. Va ! (Justine sort par la gauche.)

LE MARQUIS DE ROUILLÉ, à la marquise.

Qu'est-ce que je viens d'apprendre en arrivant ? Comment ! madame de Rochegune donnait son consentement à cette condition ?

LA MARQUISE.

Oui.

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Vous avez eu la faiblesse d'offrir à ce prix notre alliance à M. Bernard ?

LA MARQUISE.

Oui !...

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Et lui ?...

ALICE, se levant et passant à droite.

Lui !... Il m'a refusée, mon oncle !

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Il t'a refusée!... Tu es indignée!... j'espère!...

ALICE.

Si je le suis!... Et cependant j'ai tort, car enfin c'est très bien!... c'est d'un honnête homme!...

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Comment?...

ALICE.

Rejeter un titre d'emprunt, ne pas vouloir quitter le nom de son père! Et plutôt que de faire ce qu'il regarde comme une lâcheté, renoncer à celle qu'il aime... car il m'aime, mon oncle, je n'en puis douter! Si vous aviez entendu ce matin, avec quel accent il me parlait de sa tendresse, si vous l'aviez vu, là, tout pâle, les yeux pleins de larmes, s'écrier qu'il mourrait s'il devait me quitter... Et il me quitte, pourtant!... il me quitte volontairement... Ah! que c'est mal!... mais que c'est bien!

LE MARQUIS DE ROUILLÉ

Comment!... tu le défends!... un homme qui voulait que tu t'appelasses madame Bernard!...

ALICE.

Oh! vous avez raison!... je ne le défends plus! je ne veux plus le défendre!... Et pour que j'en sois plus sûre encore, venez à mon aide!... Dites-moi que son refus est un outrage, afin que si je verse des larmes malgré moi, ce soient des larmes d'indignation et non de regret. (Elle pleure.)

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

De regret!... Beau sujet de regret... un fils de fermière... que je vois d'ici... sans élégance... sans...

LA MARQUISE, qui s'était levée et avait remonté au fond, vient entre le marquis et Alice.

(Bas.) N'insistez pas là-dessus; le monstre est charmant.

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Bah!...

LA MARQUISE.

Trop charmant même, ce n'est pas naturel... Il faut que quelqu'une de ses grand'mères ait eu un regard de gentilhomme!...

LE MARQUIS DE ROUILLÉ, riant.

Ah ! ma sœur !

ALICE.

Quoi donc, mon oncle ?

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Rien.

LA MARQUISE.

Rien !... sinon... que le marquis a raison ; qu'il y a un moyen bien simple de chasser ce souvenir...

ALICE, vivement.

Quel est-il, ma tante ?...

LA MARQUISE.

Oublie les qualités de M. Bernard, et pense à ses défauts.

Elle remonte, puis redescend à droite.

ALICE.

Ses défauts ?...

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Sans doute, crois-tu qu'il n'en ait pas, par hasard ?...

ALICE.

Mais je ne sais comment...

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Les trouver ? Oh ! rien de plus facile... songe à tes amis... à nous !... Je vais t'aider... Voyons... est-il brusque, et un peu colère... comme moi ?...

ALICE, vivement.

Lui !... c'est la bonté et la douceur mêmes !...

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Diable !

LA MARQUISE.

Est-il joueur ?

ALICE.

Lui !... il n'a jamais tenu une carte de sa vie !

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

...e fatalité !... Mais, enfin, joli homme comme vous le d... ...ez, il doit être, ainsi que le vicomte, léger, coquet, fa... ...ur à toutes les femmes ?...

ALICE.

Je ne le sais pas ! mais ce que je sais, c'est qu'à Bagnères, il ne regardait que moi... il n'écoutait que moi...

LE MARQUIS DE ROUILLÉ, avec explosion.

Oh bien, alors, ma chère ! il n'y a plus rien à te dire !... Que veux-tu qu'on fasse avec un caractère pareil ?... Il ne nous reste qu'à te plaindre et à gémir avec toi...

ALICE.

N'est-ce pas, mon oncle, que je suis bien malheureuse ?... car, vous l'avouerai-je ? toutes mes idées sont bouleversées !... Je croyais qu'il y avait des sentiments... des manières qui n'appartenaient qu'à notre classe... tandis que... (Avec impatience.) Mais, de grâce, expliquez-moi ce mystère ?... Comment se fait-il que lui, lui, le fils d'une fermière, il soit si noble, si élégant, et que je voie, tous les jours, des barons, des comtes, et même des ducs, qui sont... qui ne sont pas...

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Qui ne sont pas beaux !... Que veux-tu ? c'est cette maudite révolution de 89 qui a tout confondu ! On n'y reconnaît plus rien !... Il n'y a plus de hiérarchie !... (Sérieusement.) Si ! il y en a une !... celle de l'honneur !... Ainsi, ma fille, sèche tes larmes, et du courage !

ALICE.

J'en ai, mon oncle !

LA MARQUISE, à part.

Pas trop !...

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Nous nous consolerons en faisant du bien !...

ALICE.

Oui, mon oncle !

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Tu sais, ton cher village de Rochegune qui vient d'être dévasté par une inondation ?

ALICE.

Et pour lequel vous avez adressé une pétition au conseil général.

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

J'ai fait mieux que cela !... J'ai joint à la pétition

projets qui le préserveront pour toujours d'un tel désastre... le plan d'une levée... et d'un canal de dérivation... Et tu comprends que quand le conseil général verra ma signature...

SCÈNE II.

JUSTINE, LE MARQUIS DE ROUILLÉ, ALICE, LA MARQUISE.

JUSTINE.

Une lettre pour M. le marquis, de la part du curé de Rochegune.

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Donne! donne! (A Alice.) C'est justement pour ma pétition... j'avais prié le curé de m'écrire... (A Alice, lui donnant la lettre.) Lis! lis!... Nous te trouverons un mari... sois tranquille!

ALICE, lisant.

« Monsieur le marquis... nous sommes sauvés!... »

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Je te le disais bien!... (Il l'embrasse.) Embrasse-moi!...

ALICE, lisant.

« Votre pétition a été rejetée... »

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Hein?

ALICE, lisant.

« ...votre projet de canal refusé... »

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Quoi?

ALICE, lisant.

« ...votre levée déclarée impossible...! »

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Comment?

ALICE.

« ...Et je désespérais du succès, quand la mère d'un homme éminent dans la science s'est intéressée à nous à cause de mademoiselle Alice... »

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

A cause de toi !... Quelle est cette dame ?

ALICE.

Je ne sais, mon oncle... (Lisant.) « ...Elle a parlé au nom de son fils... »

LA MARQUISE.

Son fils !

ALICE, continuant de lire.

« ...Et il faut que ce nom soit en effet bien considéré, car » à peine le président du conseil général a-t-il su que notre » demande serait signée par M. Georges Bernard... »

LA MARQUISE et LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Georges Bernard !...

ALICE.

Quoi !... ce nom dont je rougissais !...

LE MARQUIS DE ROUILLÉ, lui prenant la lettre.

Ce n'est pas possible !... Je ne croirai jamais que ce que l'on m'a refusé à moi, monsieur le marquis de Rouillé... (Lisant.) Si ! si ! vraiment ! c'est bien la mère de M. Georges Bernard...

LA MARQUISE, à part.

Voilà une bonne femme qui a plus d'esprit que nous.

ALICE.

Mais, mon oncle, comment se peut-il que ce nom ?...

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Comment !... comment !... Parce que la bourgeoisie envahit tout, et que la noblesse laisse tout envahir ; parce que la bourgeoisie travaille et que la noblesse ne fait rien ; parce que nos jeunes gens, au lieu de chercher comme moi à relever notre influence par de grands services rendus au pays, s'imaginent, comme le vicomte, que c'est faire œuvre de gentilhomme que de chasser, de pêcher, de fumer, de jouer et de conduire à grandes guides comme des cochers anglais !... Ah ! tiens, j'ai le cœur navré !...

SCÈNE III.

LES MÊMES, JUSTINE.

JUSTINE.

Monsieur le marquis.

LE MARQUIS DE ROUILLÉ, avec impatience.

Qu'est-ce que tu me veux encore ?

JUSTINE.

C'est un exprès qui vient annoncer à monsieur le marquis que monsieur l'ingénieur est arrivé à Toulouse.

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

L'ingénieur ! Je suis sauvé peut-être !

LA MARQUISE.

Que voulez-vous dire ?

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Qu'il me reste un espoir !

LA MARQUISE.

Lequel ?

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Si cet ingénieur me comprend, comme je veux le croire pour lui... bientôt revivra tout entier le nom des Rouillé et des Rochegune. (A Justine.) Où as-tu mis mes papiers, mes plans ?

JUSTINE.

Là, dans la Bibliothèque.

LE MARQUIS DE ROUILLÉ, à Justine.

Va me les chercher !...

LA MARQUISE, au marquis de Rouillé.

Nous vous laissons, monsieur le marquis. (Elle remonte.)

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Pourvu que je ne sois pas en retard !

ALICE, à part, assise à droite.

nom plus puissant que le nôtre !...

ARQUIS DE ROUILLÉ, à Justine, qui lui donne ses papiers.

st cela !

LA MARQUISE, près de la porte, à droite.

Viens-tu, Alice?

ALICE, à part et s'éloignant.

Je vous suis, ma tante. (Elle sort à droite avec la marquise.)

LE MARQUIS DE ROUILLÉ, tirant sa montre.

Deux heures et demie!... Avant trois heures... Mon chapeau... (Il fait un pas pour sortir et aperçoit Georges qui vient d'entrer.)

SCÈNE IV.

GEORGES, LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

GEORGES.

Pardon, monsieur!

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Un étranger!

GEORGES.

N'est-ce pas à M. le marquis de Rouillé que j'ai l'honneur de parler?

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Oui, monsieur... au marquis de Rouillé, fort pressé... qui court...

GEORGES.

Chercher l'ingénieur?... C'est inutile, monsieur le marquis... il vous attend...

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Et où donc?...

GEORGES, souriant.

Mais ici...

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Quoi! monsieur, vous seriez...

GEORGES.

L'ingénieur lui-même...

LE MARQUIS DE ROUILLÉ, après avoir déposé ses papiers s[ur la] table à droite.

Et vous êtes venu pour me montrer vos plans?... p[our] me demander les miens?... Eh bien, franchement, v

avez raison... car je suis l'homme de France qui en sait le plus là-dessus.

GEORGES, gaiement.

Il faut que ce soit bien vrai pour que vous en conveniez aussi... franchement !

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Vous en conviendrez comme moi... quand vous aurez vu ce que je vous portais là... Un trésor... un vrai trésor !...

GEORGES.

Voyons, monsieur, voyons !...

LE MARQUIS DE ROUILLÉ, avec joie, lui remettant ses papiers.

Enfin ! je touche au port ! (Il passe à gauche.)

GEORGES, tout en parcourant les papiers.

Oui ! oui ! Bravo !

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Eh bien ?

GEORGES.

Eh bien, ces plans sont fort ingénieux... profonds même... (souriant) mais je les connaissais !...

LE MARQUIS DE ROUILLÉ, vivement.

Vous les connaissiez ?...

GEORGES.

Quoiqu'il y ait plusieurs années déjà que je les aie trouvés...

LE MARQUIS DE ROUILLÉ, avec colère.

Trouvés !... trouvé mes idées ! Et où cela, s'il vous plaît ?

GEORGES.

Dans un fort beau livre, ma foi, le *Traité des richesses du midi de la France.*

LE MARQUIS DE ROUILLÉ, avec joie.

Publié à Amsterdam ?

GEORGES.

Oui.

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

En 1810 ?

GEORGES.

Oui

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Sans nom d'auteur ?

GEORGES.

Précisément !

LE MARQUIS DE ROUILLÉ, à part.

C'était la première édition ! (Haut.) Mais il est de moi, monsieur, il est de moi !

GEORGES, gaiement.

C'est ce que j'allais vous dire, si vous m'aviez laissé parler...

LE MARQUIS DE ROUILLÉ, riant.

Ah ! ma tête !... toujours la même... Ainsi, jeune homme, ce livre vous a paru...

GEORGES.

Ma foi, monsieur le marquis, je n'ose vous dire tout mon sentiment, de peur de blesser votre modestie...

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Que cette crainte ne vous arrête pas !... car vous aurez beau me dire du bien de ce livre-là, j'en penserai toujours dix fois davantage !...

GEORGES.

Je le crois bien ! c'est ce livre qui m'a appris les grands travaux, le grand rôle de vos ancêtres dans cette province.

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Et c'est ce rôle que je veux renouveler en m'alliant avec vous, alliance de l'aristocratie... et de la bourgeoisie !... alliance...

GEORGES, souriant.

Prenez garde, monsieur le marquis... prenez garde... voilà une alliance qui pourrait compromettre un grand seigneur comme vous !

LE MARQUIS DE ROUILLÉ, riant.

Grand seigneur !... Comme s'il y avait encore des grands seigneurs !

GEORGES.

Hum ! hum !

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Comme si nous n'étions pas tous égaux !...

GEORGES.

Je connais bien des gens qui parlent encore de leur saison.

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Laissez donc !

GEORGES.

De leurs titres.

LE MARQUIS DE ROUILLÉ

Quelques vieux retardataires !

GEORGES.

Du tout ! du tout ! Des hommes d'un vrai mérite que j'estime fort... et vous aussi !

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Pas possible !

GEORGES.

Un mot va vous convaincre... Monsieur le marquis, je suis monsieur Georges Bernard.

LE MARQUIS DE ROUILLÉ, troublé.

Vous ! mon... celui... ce jeune homme... à qui ?...

GEORGES.

A qui vous avez si nettement refusé votre nièce ! Êtes-vous convaincu qu'il y a encore des grands seigneurs ?... Oui ? Eh bien ! reprenons nos plans.

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Quoi ! vous consentez ?...

GEORGES.

Est-ce une raison parce que vous n'avez pas voulu être mon oncle pour que je ne veuille pas m'unir à vous dans l'intérêt de tous ? Vous et moi, monsieur le marquis, nous avons une pensée commune... arracher les pauvres paysans de ces marais à la famine, à la fièvre, à la misère ! Eh bien !... associons-nous... J'ai quelque expérience, servez-vous-en ; vous avez des idées, prêtez-les-moi... et que le bien qu'ont fait vos aïeux m'aide dans le bien que je veux faire.

LE MARQUIS DE ROUILLÉ, à part.

du cœur, ce garçon-là ! (Haut.) Jeune homme ! ac-
mes excuses, j'ai écrit sur vous une lettre... dont je
les termes.

GEORGES, vivement.

Ah! monsieur le marquis, ne parlons pas de cela, car je veux être maître de moi, et si je ne m'étais dit que pour écrire une lettre aussi absurde...

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Comment!...

GEORGES.

Eh! certainement aussi absurde! Venir, en 1840, dire que l'alliance d'un homme de cœur et de talent est un déshonneur!...

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Mais...

GEORGES.

Un déshonneur?... Est-ce que si vos pères étaient les preux de l'ancienne France, nous, hommes de science et de travail, nous ne sommes pas les chevaliers de la nouvelle?... Vos pères ont conquis ce sol par l'épée, nous le conquérons aujourd'hui par le compas!... Vos pères défendaient les opprimés, repoussaient les invasions, exterminaient les brigands; nous combattons, nous, des ennemis bien plus terribles... les inondations, les incendies, les pestilences mortelles; nous forçons la toute-puissante nature à servir comme un esclave l'homme qu'elle écrasait comme un despote... Quel est le plus noble de nous?...

LE MARQUIS DE ROUILLÉ, avec hauteur.

Monsieur l'ingénieur...

GEORGES, plus froidement.

Ingénieur?... N'aspirez-vous pas à l'être, quand vous me présentez ces plans! Vos pères ne l'étaient-ils pas, quand ils couvraient ce sol de leurs travaux?...

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Avec cette différence, monsieur, que nos pères prodiguaient leur fortune dans ces travaux, et que vous y faites la vôtre...

GEORGES.

Et qui vous dit, monsieur, qu'il n'y ait pas des ingénie qui, eux aussi, n'ont rien voulu tirer de leurs entreprises c la gloire de les avoir faites?...

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Quoi, vous auriez?...

GEORGES.

Je n'y avais nul mérite, ma mère est riche; mais ne l'eût-elle pas été, j'aurais fait de même, car si vous avez l'orgueil des titres, j'ai l'orgueil de la science, moi, et c'est cet orgueil qui me dictera ma vengeance envers vous...

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Votre vengeance?...

GEORGES.

Oui, ma vengeance!... Oh! vous pouvez bien m'arracher Alice! vous pouvez bien m'empêcher de la rendre heureuse comme je le voulais... à toute heure, à toute minute... mais vous ne m'empêcherez pas d'avoir ma part dans son bonheur!... La gloire de ses pères est éteinte dans cette province, c'est moi qui la relèverai!... Je reprendrai leurs travaux interrompus! J'inscrirai leur nom sur mes propres œuvres, pour qu'Alice soit glorifiée à cause de moi! adorée à cause de moi! et qu'elle se dise, en se voyant bénie de toutes parts : Oh! personne n'a jamais aimé comme lui...! Adieu, monsieur le marquis!

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Arrêtez, jeune homme!

GEORGES.

M'arrêter... pourquoi?

LE MARQUIS DE ROUILLÉ, ému.

Pourquoi?... Parce que je ne veux pas que vous croyiez que pour être marquis on n'a ni cœur ni entrailles... et que la peinture d'un amour si pur... si noble... (Avec colère.) Mais, au fait, pourquoi l'aimez-vous?... Qu'est-ce qui vous obligeait à aller à Bagnères pour devenir amoureux fou d'une fille que vous ne pouvez pas épouser... car enfin... ce mariage est impossible... insensé...

GEORGES.

Dites donc... déshonorant... comme votre lettre!

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Eh! ma lettre!... ma lettre!... Savez-vous ce que j'en

ferais de ma lettre, si je l'avais reçue... je l'enverrais à tous les diables, et je dirais à celui qui l'a écrite...

GEORGES.

Vous lui diriez !...

LE MARQUIS DE ROUILLÉ, avec colère.

Non, je ne lui dirais rien !... Laissez-moi !... allez-vous-!... (Il passe à droite.)

GEORGES.

Que lui diriez-vous, au nom du ciel !...

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Allez-vous-en !...

GEORGES.

Au nom d'Alice !...

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Au nom d'Alice !... Eh bien ! je lui dirais... Vieux marquis de Rouillé... tu n'es qu'un égoïste... Comment ! voilà une enfant qui demain peut-être sera seule au monde... une pauvre fille dont la mère est mourante... un ange à qui tu ne peux donner une dot, car tu es trop pauvre ; à qui tu ne peux promettre appui... car tu es trop vieux... Et quand la Providence t'envoie pour elle un homme supérieur, tu le refuses, parce que son nom est fait de cette façon-ci ou de cette façon-là... Eh bien ! nous verrons !... Et puisque tu es assez niais pour ne pas vouloir être mon oncle, je serai ton neveu à ton nez et à ta barbe !... Voilà ce que je lui dirais !...

GEORGES.

O ciel !... mais vous consentez donc ?...

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Voyez-vous l'habile homme ! il a deviné cela !...

GEORGES.

Mais les autres !... les autres !...

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Eh ! parbleu ! les autres... traitez-les comme moi ! Retournez-les ! faites-les pleurer !...

GEORGES.

C'est que vous avez un cœur ! vous ! Mais eux ! ils frémissent au seul nom de Bernard.

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Bernard ! Bernard ! ce nom n'est pas plus roturier que bden ! que Peel... et il peut devenir aussi illustre qu'eux

GEORGES, vivement.

Un instant ! je n'en réponds pas... (Avec grâce.) Et puis je ne peux pas leur adresser cet argument-là, moi... Il faudrait qu'un autre me défendît... (avec câlinerie) qu'une voix respectée, considérée, éloquente...

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Ah ! le traître ! il veut que j'y aille !...

GEORGES, avec force.

Eh bien ! oui, monsieur le marquis, je le veux !

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Ah ! voilà qui est trop fort ! Prétendre que moi... moi qui étais le plus furieux contre lui, j'irai plaider en faveur de cette mésalliance !

GEORGES, avec force.

Oui, vous irez, et non plus seulement pour moi ou pour Alice, mais pour la noblesse même...

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

La noblesse !

GEORGES.

Certainement !... Nos deux classes, — votre beau livre le prouve, — nos deux classes deviendraient si fortes en s'unissant !... Vous avez, vous, ce que la France adorera toujours, l'éclat du nom, le chevaleresque, les grands souvenirs ; nous avons, nous, ce qui vous manque : le travail, l'épargne, la volonté, l'industrie... Vous êtes le passé, nous sommes le présent ; unissons-nous, et nous fondons l'avenir !

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Ce diable d'homme-là fait de moi tout ce qu'il veut... J'y cours !... (Il fait un pas pour sortir par la gauche, et revient.)

GEORGES, passant à droite.

Ah ! je suis sauvé.

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Monsieur l'ingénieur, avez-vous bonne mémoire ?...

GEORGES, souriant.

Excellente, monsieur le marquis.

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Eh bien ! citez-moi une seule ligne de mon beau livre, le titre d'un seul de mes chapitres.

GEORGES, hésitant.

D'un de vos chapitres ?...

LE MARQUIS DE ROUILLÉ, éclatant.

Il ne l'a pas lu !... Ah ! vieux marquis de Rouillé, tu n'as pas deviné que depuis un quart d'heure il se joue de toi !... qu'il flatte tes manies pour te gagner !... que...

GEORGES, froidement.

Monsieur le marquis... pourquoi donc dites-vous... chapitre... six, alinéa... trois... que le pont de Marmande a été construit au XV[e] siècle, il est du XIII[e].

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Oh ! le monstre !... la seule erreur que j'aie commise, il l'a relevée... (Affectueusement.) Dans mes bras, mon ami ! dans mes bras !... Cœur contre cœur !... afin que j'aille combattre pour vous plus vaillamment... Je ne sais pas ce que faisait votre père ni comment votre mère s'appelait... mais ce que je sais bien, c'est que nous sommes tous deux de la même race, car vous aimez le bien comme moi... le beau comme moi... Alice plus que moi... et en vous défendant, je défendrai les deux adorations de ma vie, la science et mon enfant ! Adieu ! (Il sort par la gauche.)

SCÈNE V.

GEORGES, seul.

Oh ! le brave cœur ! Et la noble chose qu'un vrai gentilhomme !... Que vois-je ?... le vicomte !... Oh ! celui-là c'est différent... et maintenant que je ne le crains plus pour rival, je vais lui montrer... (S'arrêtant.) Quoi ! de l'emportement ! un duel... Est-ce que j'y pense ?... C'est en vicomte qu'il faut me venger, c'est-à-dire, me moquer un peu de lui, et après le forcer à me défendre... Allons, mon ingénieur, mets des talons rouges à tes gros souliers !

SCÈNE VI.

LE VICOMTE, GEORGES.

LE VICOMTE, entrant par le fond, tenant une lettre à la main, et qu'il couvre de baisers.

Ah ! délicieux ! adorable !

GEORGES.

Eh ! mon cousin, quel air de triomphe ! Je gage que vous arrivez de Toulouse, et que vous avez revu l'objet de vos amours...

LE VICOMTE.

Mieux encore !... Je lui ai écrit... elle m'a répondu.

GEORGES.

Ah !

LE VICOMTE.

Un petit mot charmant de pudeur, de trouble, d'amour !... (Lisant.) « Si vous m'aimez, silence ! »

GEORGES.

Silence !... c'est-à-dire parlez !... Ah ! ah ! que c'est amusant !

LE VICOMTE, le regardant.

C'est encore bien plus amusant que vous ne croyez !... surtout... si je pouvais vous conter... parce que si vous saviez... comme en vous regardant... Ah ! ah ! ce bon cousin !... Ah ! ah !... Il faut que je rie tout à mon aise !...

GEORGES.

C'est cela, rions ! Ah ! ah ! Et ma foi, cousin... Vous permettez que je vous appelle cousin ?...

LE VICOMTE.

Je le crois bien... je m'en honore !...

GEORGES.

Eh bien ! cousin, puisque je vous vois si bon pour moi, il faut que je vous conte un bon tour que j'ai fait aussi, moi, ce matin.

LE VICOMTE.

Voyez-vous cela !... le petit mystificateur !...

GEORGES.

Écoutez donc, mon cousin... l'esprit, ça se gagne, et vous êtes si spirituel !...

LE VICOMTE.

C'est vrai !... Eh bien ! voyons ce tour...

GEORGES.

Il faut vous dire, mon cousin, que je suis un peu jaloux.

LE VICOMTE.

Ah bah !

GEORGES.

C'est comme cela !... c'est dans le sang des Bernard ! Et j'avais une peur terrible qu'on ne fît la cour à ma fiancée !..

LE VICOMTE.

Faire la cour à la fiancée de mon cousin !... Je voudrais bien voir cela !...

GEORGES.

Eh bien, c'est tout vu... on a commencé !

LE VICOMTE.

Déjà !... Quel est l'insolent ?

GEORGES.

On lui a écrit une déclaration.

LE VICOMTE, avec un peu d'embarras

Une déclaration !...

GEORGES.

Qu'heureusement j'ai arrêtée au passage !... et alors !... (S'arrêtant.) Mon cousin, qu'est-ce que vous auriez fait à ma place, si vous aviez trouvé cette lettre ?...

LE VICOMTE, essayant de rire.

Mais... je ne sais !

GEORGES.

Oh ! que si... Je suis bien sûr que vous auriez trouvé quelque chose de très fin, de très spirituel... Vous avez tant d'esprit ! vous... Mais un pauvre bourgeois comme moi invente ce qu'il peut !... J'ai donc imaginé de mettre cette lettre dans ma poche... et de répondre au galant au nom d'Alice...

LE VICOMTE.

Comment ?...

GEORGES.

Oui!... Je lui ai répondu un petit mot charmant de pudeur, de trouble... « Si vous m'aimez, silence! »

LE VICOMTE.

Hein?... quoi!... c'est vous... qui?...

GEORGES.

Vous en doutez?... vous ne me croyez pas assez de malice pour cela!... Mais, tenez... voici la preuve... la déclaration. (Il lui tend sa lettre.)

LE VICOMTE, à part.

Ma lettre!... Je suis joué!... (A Georges, très sérieusement.) Monsieur Bernard, vous vous êtes moqué de moi?...

GEORGES.

Ah! mon bon cousin... par exemple!...

LE VICOMTE.

Pardon!... pardon!... vous vous êtes moqué de moi!...Et avez-vous prévu la conséquence de cette petite plaisanterie!...

GEORGES.

C'est pour la conséquence que je l'ai faite!...

LE VICOMTE.

Et quelle est-elle, de grâce?

GEORGES.

Que d'ici à dix minutes, vous allez devenir mon plus chaud défenseur auprès de votre famille.

LE VICOMTE.

En vérité!... Mais c'est du dernier ingénieux, cela!...

GEORGES.

Du tout! du tout! c'est tout simple!. Suivez bien mon raisonnement!... Que pouvez-vous faire?

LE VICOMTE.

Mais vous donner un bon coup d'épée, par exemple...

GEORGES.

Vous en êtes bien capable... car vous êtes aussi brave qu'adroit! mais cela ébruiterait votre mystification... Impossible! Me desservirez-vous auprès d'Alice?... Après votre [illegible]éclaration, encore impossible!... M'attaquerez-vous de[illegible]t vos parents; mais je leur conterais votre petite aven[illegible]e, et ils se moqueraient de vous!... Toujours impossible!

Il ne vous reste donc qu'un parti à prendre... c'est de déclarer ma plaisanterie parfaite, de me trouver un homme de beaucoup d'esprit et de venir à moi en me disant : Mon cousin, qu'est-ce que je peux faire pour vous ?...

LE VICOMTE, après un moment de silence, éclate de rire.

Ha !... ha ! ha ! ha !

GEORGES.

Vous avez beau rire !... je vous défie de vous en tirer autrement.

LE VICOMTE.

Ha ! ha ! ha !

GEORGES.

Et de quoi donc riez-vous ?...

LE VICOMTE.

De quoi je ris ?... Eh ! parbleu ! je ris de moi !... Connaissez-vous une situation pareille ? être forcé de faire les affaires de l'homme que l'on croyait supplanter !... car, comme vous le dites très bien, à moins d'être un sot, je ne peux pas m'en tirer autrement !... Et cette lettre que je couvrais de baisers !... Ah ! ah ! ah ! mon cher, c'est excellent ! Je cours auprès de la famille, je raconte que vous vous êtes moqué de moi en vrai gentilhomme, et à ce titre je demande pour vous la main d'Alice... Adieu... (l'imitant) mon bon cousin. (Il va pour sortir.)

GEORGES.

Ah ! vous êtes un brave garçon ! (Il passe à droite.)

LE VICOMTE, revenant.

Ah !... J'imagine que vous ne tenez pas à mon autographe ?

GEORGES.

Ni vous au mien ?

LE VICOMTE, lui montrant sa lettre.

Eh bien ! si...

GEORGES, tirant sa lettre.

Oui ! si... (Ils échangent les billets.)

LE VICOMTE.

Nous nous rendons nos lettres !... c'est charmant ! J cours auprès de la famille !... (Il va pour sortir.)

SCÈNE VII.

LE VICOMTE, LA MARQUISE, GEORGES.

LA MARQUISE.

C'est inutile !... du moins, je l'espère...

GEORGES, avec joie.

Que dites-vous ?...

LA MARQUISE.

Je dis que monsieur a si bien ensorcelé le marquis, que le marquis a entrepris le baron, qui a gagné le vidame, qui a entraîné la duchesse, et que tous, vaincus ou persuadés, ils consentent !...

LE VICOMTE et GEORGES.

Ils consentent ?

LA MARQUISE.

A une condition... *sine qua non*, il est vrai !... mais si simple, si naturelle, que je meurs d'envie de vous embrasser comme mon neveu.

GEORGES.

Ne vous gênez pas !... Je meurs d'envie de vous embrasser comme ma tante !...

LA MARQUISE, gaiement.

Pas encore !... pas encore !... (Au vicomte.) Cher Gontran, veuillez prévenir Alice que je l'attends ici !...

LE VICOMTE.

Autrement dit, cher Gontran, allez-vous-en... J'y vais ! .. Adieu, Georges ! (Il sort par la gauche.)

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, GEORGES.

GEORGES, gaiement.

Eh bien ! quelle est cette grande condition ?

LA MARQUISE.

Une simple mesure de prudence que prennent toutes les filles sages ! Vous aviez, je crois, formé le projet de de-

meurer avec votre mère, de la donner pour compagne à votre femme... Eh bien! nous vous demandons... ou plutôt la raison demande que vous renonciez à ce projet.

GEORGES, avec un cri.

Quitter ma mère!

LA MARQUISE.

Comme tous les fils quittent la leur, comme Alice quittera la sienne!

GEORGES.

Quitter ma mère! rompre cette douce vie où pendant vingt-cinq ans nous n'avons pas eu une pensée qui ne fût à deux!... manquer à ma parole!... détruire le rêve de sa vieillesse!... Et pourquoi, grand Dieu!

LA MARQUISE, avec retenue.

Pourquoi? Ne comprenez-vous pas, mon ami, que si l'orgueil de la naissance est un préjugé, l'éducation n'en est pas un?

GEORGES.

L'éducation?... Eh! qu'importe que ma mère, en parlant, offense la grammaire... (gaiement) presque autant que le faisaient vos aïeules, madame la marquise, si chacune de ses paroles est un mot de cœur, d'esprit ou de raison?...

LA MARQUISE.

Mais...

GEORGES.

Mais vous ne savez donc pas ce que c'est que ma mère pour moi! Vous ne savez donc pas qu'elle m'a nourri de son âme comme de son lait! Vous ne savez donc pas que si je vaux quelque chose... bien moins qu'elle sans doute, oh! cent fois moins! chère et admirable femme!... mais enfin si je vaux quelque chose, c'est à elle seule que je le dois!... Et vous venez me proposer...

LA MARQUISE.

Ce qui me coûte autant qu'à vous, croyez-le bien, mon ami; mais songez qu'il s'agit du bonheur d'Alice; songez que chez une femme comme elle, il est des délicatesses exquises et faciles à blesser; que le commerce habituel d'une personne de cœur, de mérite, sans aucun doute, mai

élevée dans un autre monde qu'elle... serait pour votre femme une cause réelle de souffrance... (Mouvement de Georges.) Laissez-moi achever... de grâce!... Songez enfin que nous ne pouvons, nous, consentir à trouver dans le salon de notre nièce, du moins comme sa compagne assidue, une personne que j'honore... je le répète... mais enfin une fermière...

GEORGES.

J'ai écouté, madame la marquise... et je ne vous répondrai qu'un mot : Vous savez ce qu'Alice est pour moi... je l'aime passionnément... éperdument, comme un insensé... Eh bien, si elle était là... là... devant moi, et si elle me disait, en me prenant les mains : Renoncez à votre mère, et je suis à vous !... je lui dirais : Puisque vous ne comprenez pas l'amour que j'ai pour ma mère, puisque vous voulez que je la quitte, vous n'êtes pas la femme que j'aimais !... Je ne vous connais plus... je vous refuse !

SCÈNE IX.

LA MARQUISE, ALICE, GEORGES.

ALICE, qui a paru vers le milieu de la scène précédente.

Bien, Georges, bien !

GEORGES.

Ciel !...

LA MARQUISE.

Ma nièce !

ALICE.

Oh ! ne craignez rien, ma tante !... Je sais bien que l'arrêt de ma famille est irrévocable... et que nous sommes désunis pour jamais... mais, avant de quitter Georges, il faut bien que je lui dise que je l'aime, que je l'admire, et que je ne serai jamais à personne, puisque je ne puis pas être à lui.

GEORGES.

madame la marquise, vous l'entendez ! laissez-vous

LA MARQUISE.

Non !

ALICE.

Ma tante ! ma tante ! si vous saviez ce qui se passe en moi !... Ce nom de Bernard qui me faisait rougir, je sens que je serais fière de le porter...

LA MARQUISE.

Laisse-moi !

ALICE.

Cette fermière dont vous aviez honte pour moi... je serais heureuse de l'appeler ma mère !...

LA MARQUISE.

Non ! je ne fléchirai pas... je ne dois pas fléchir, car il s'agit de ton bonheur, de ta dignité !... Suis-moi !

ALICE.

Ma tante, au nom du ciel !...

GEORGES.

Madame la marquise, je vous supplie...

MADAME GEORGES, en dehors, à droite.

Je reviens !

GEORGES.

Ma mère !... Pas un mot devant elle !

Alice et la marquise vont s'asseoir sur le canapé à gauche.

SCÈNE X.

LA MARQUISE, ALICE, GEORGES, MADAME GEORGES.

MADAME GEORGES, *entrant et parlant à la cantonade.*

Puisque je vous dis de faire atteler.

GEORGES, *essayant de sourire et allant à elle.*

Et où vas-tu donc ainsi, mauvaise mère, sans prévenir ton fils ?

MADAME GEORGES.

Ma foi, mon garçon, tu dis vrai... mauvaise mère !... car je vais faire une mauvaise action.

GEORGES.

Toi ?

MADAME GEORGES.

Une action d'égoïste !

GEORGES.

Je t'en défie.

MADAME GEORGES.

J'en disais autant ce matin... et maintenant... tu te rappelles la promesse que je t'avais faite de vendre ma ferme pour demeurer toujours avec toi ?

GEORGES.

Eh bien ?...

MADAME GEORGES.

Eh bien !... notre cœur est bien étrange, et l'on a bien raison de dire que l'habitude est plus forte que nature !...

GEORGES.

Que veux-tu dire ?

MADAME GEORGES.

Qu'il me semblait que je n'aimais que toi au monde, que je n'avais besoin que de toi : eh bien ! croirait-on qu'au moment de dire adieu à cette ferme... à ces champs... à ces beaux bestiaux,... des bestiaux !... des créatures qui ne vous entendent pas !... je vous demande un peu si ça a le sens commun de les regretter,... eh bien ! pourtant... c'est vrai !... au moment de les quitter.... j'ai senti le cœur qui me manquait !

GEORGES.

Comment !... Explique-toi !

MADAME GEORGES.

Je n'ose pas... ça me coûte... Je sais que je vais te faire de la peine; moi-même, j'en souffre aussi... Mais, enfin, il faut bien te l'avouer, puisque c'est irrévocable... ce contrat de vente que je t'avais promis de signer aujourd'hui, je viens de le déchirer... Je retourne à ma ferme.

Alice et la marquise se lèvent vivement ; Georges les regarde, puis se retournant vers sa mère, et avec beaucoup d'émotion.

GEORGES.

Tu pars ? Tu ne veux donc plus vivre avec moi ?

MADAME GEORGES.

C'est mal... je le sais ! Mais, que veux-tu ?... les vieilles

gens... ça a la cervelle dure... ça ne se plie à rien !... Je serais dépaysée dans tes beaux salons !... je ne serais pas heureuse !...

GEORGES, avec une vive douleur.

Pas heureuse !... Ah ! tu ne m'aimes pas comme je t'aime !

MADAME GEORGES, avec élan.

Moi !... je ne t'aime pas... (Plus calme.) C'est mal ce que tu dis là ! (S'efforçant d'être insouciante.) Car, enfin, il ne s'agit pas d'une séparation... nous nous reverrons quelquefois, n'est-ce pas, madame la marquise ? n'est-ce pas, mademoiselle Alice ?... Vous me permettrez bien, quoique je ne sois qu'une fermière, de venir l'embrasser quelquefois... ce cher enfant... Ce n'est pas pour toujours que je pars aujourd'hui !...

GEORGES.

Aujourd'hui !...

MADAME GEORGES, avec plus de fermeté.

Oui... aujourd'hui !... tout de suite... parce que j'ai beau faire la brave, j'ai le cœur un peu gros, et tu sais, moi, les choses douloureuses... il ne faut pas que cela traîne... C'est ce qui fait que j'ai dit d'atteler, et que maintenant il faut nous séparer... il faut nous dire adieu !

GEORGES.

C'est bien, ma mère !... c'est bien !

Il tombe accablé de douleur sur une chaise à droite.

MADAME GEORGES, allant à lui.

Est-ce que tu ne veux pas m'embrasser ? est-ce que nous nous quitterons, fâchés ?... Tu aurais bien tort, va !... (Elle l'embrasse longtemps, puis avec résolution.) Allons... adieu !... Adieu... madame la marquise !... adieu, mademoiselle Alice, je reviendrai... je reviendrai bientôt. (Elle s'éloigne lentement, pendant que Georges, qui a deviné le motif qui la fait partir, la suit du regard, s'élance vers elle et la ramène vivement près des deux femmes, et, lui prenant la tête dans ses deux mains, lui baise avec passion le front, les cheveux, tout le visage en prononçant des mots entrecoupés.)

GEORGES, à la marquise et à Alice.

Mais vous ne voyez donc pas qu'elle ment ?

MADAME GEORGES, tout éperdue.

Mais, que veux-tu ?

GEORGES.

Vous ne voyez donc pas qu'elle se sacrifie pour assurer notre bonheur !

MADAME GEORGES, éperdue.

Mais, je te jure !...

GEORGES, la forçant à le regarder.

Nie-le donc, si tu l'oses ! Dis-moi donc là, en face, que les larmes ne t'étouffent pas !... et que, quand tu essaies de sourire, ton cœur n'est pas déchiré !... Mais, parle... parle donc !...

MADAME GEORGES.

Eh bien, oui ! tu as dit vrai !... Mais ne me plains pas !... J'emporte dans mon âme une joie immense et qui suffira pour remplir toute ma solitude... Je t'ai entendu résister à toutes les prières... Je t'ai vu préférer ta pauvre vieille mère à cet ange de beauté, de vertu, d'amour !... Oh ! toutes mes douleurs sont payées d'avance... et je puis partir sans regrets... Adieu !...

ALICE.

Partir !... Vous croyez que ma tante vous laissera partir ?... Mais, regardez-la... (mouvement de la marquise) elle pleure comme moi... (idem) elle vous admire comme moi (idem)... et elle se dit tout bas : Je suis mère, je ne causerai jamais une telle douleur à une mère.

LA MARQUISE.

Ah ! résiste qui pourra !... Je m'en repentirai peut-être demain ; mais le cœur est le plus fort.

ALICE.

J'en étais sûre ! N'est-ce pas que mon devoir ?...

LA MARQUISE.

Ton devoir est de rester près d'une pareille mère.

GEORGES.

ıdame !... Alice...

LA MARQUISE.

devoir est de ne pas la quitter un jour, une seconde...

tu n'y auras pas grand mérite ! Dans un an... elle sera aussi grande dame que toi !

MADAME GEORGES, avec grâce, en allant à elle.

Ah ! madame... vous me donnerez donc des leçons !

LA MARQUISE.

Vous vous les donnerez bien toute seule. Un homme n'en viendrait jamais à bout ; mais une femme comme vous, et une mère !... son éducation recommence tous les jours.

SCÈNE XI ET DERNIÈRE.

LE VICOMTE, LE MARQUIS DE ROUILLÉ, LA MARQUISE, MADAME GEORGES, ALICE, GEORGES.

LE MARQUIS DE ROUILLÉ, en dehors, à gauche.

Victoire ! victoire !... (En entrant.) Venez, ma sœur !...

LE VICOMTE.

Venez, ma tante !

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

J'ai gagné la famille en faveur de madame Georges.

LE VICOMTE.

Et moi je vous amène deux cents alliés !

LA MARQUISE.

Qui donc ?

LE VICOMTE.

Des paysans, des propriétaires à qui l'on a distribué les plans de monsieur l'ingénieur...

LE MARQUIS DE ROUILLÉ.

Nos plans !...

LE VICOMTE.

Et qui remplissent la cour en criant : Vive Georges Bernard !...

GEORGES, désignant sa mère.

Encore elle !... toujours elle !

MADAME GEORGES.

Oui, toujours !... car il s'agit de toi !... Et pour toi, voi

tu, je peux tout faire, je suis capable de tout... même de savoir tenir ma place dans le salon de ta femme !...

ALICE.

Quoi !...

MADAME GEORGES.

Oh ! je ne me dissimule rien ! je sais bien que si je n'y prenais pas garde, je pourrais vous faire rougir !...

GEORGES et ALICE.

Rougir !...

MADAME GEORGES.

Oui, rougir !... mais... Mais je vais vous conter une toute petite histoire. Il y a trois ans, on m'envoya de la Havane une perruche charmante, et dont chacun vantait le babil... Impossible d'en tirer une parole pendant trois mois... Savez-vous ce qu'elle faisait ? Elle apprenait le français en dedans. Eh bien ! je ferai comme elle : je me tairai pour apprendre à parler !

FIN

Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2.

ERNEST LEGOUVÉ

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

UNE SÉPARATIO[N]

DRAME

PRÉCÉDÉ D'UNE CONFÉRENCE

SUR LA SÉPARATION DE CORPS AU THÉATRE



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1878

ERNEST LEGOUVÉ

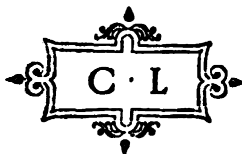
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

UNE SÉPARATIC

DRAME

PRÉCÉDÉ D'UNE CONFÉRENCE

SUR LA SÉPARATION DE CORPS AU THÉ



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈ

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1878

3

UNE SÉPARATION

DRAME

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du VAUDEVILLE le 23 décembre 1877.

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR :

A deux de Jeu, comédie en un acte.
L'Amour africain, opéra-comique en deux actes.
Bataille de Dames, comédie en trois actes.
Béatrix ou la Madone de l'Art, drame en cinq actes.
Les Contes de la reine de Navarre, comédie en cinq actes.
Deux Reines de France, drame en quatre actes, en vers.
Les Doigts de Fée, comédie en cinq actes.
Un Jeune Homme qui ne fait rien, comédie en un acte, en vers.
Médée, tragédie en trois actes.
Miss Suzanne, comédie en quatre actes.
Le Pamphlet, comédie en deux actes.
Par droit de conquête, comédie en trois actes.
Un Souvenir de Manin, épisode.

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny

UNE

SÉPARATION

DRAME EN QUATRE ACTES

PAR

ERNEST LEGOUVÉ

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1878

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés.

17206.



LA

SÉPARATION DE CORPS

AU THÉATRE

Mesdames et messieurs,

Deux questions doivent, ce me semble, se poser dans votre esprit. Vous devez vous demander : Pourquoi je donne ma pièce le matin au lieu de la donner le soir? Comment j'ose faire une conférence sur mon propre ouvrage?

Une seule réponse suffira pour ces deux demandes. Je donne ma pièce le jour, parce qu'on ne fait pas de conférences le soir; et je fais une conférence, non pas, bien entendu, pour louer mon ouvrage, ni même pour le défendre, mais pour l'expliquer. Expliquer une pièce de théâtre? A quoi bon? Si elle est bien faite, elle doit s'expliquer elle-même. Sans doute, mais celle-ci se présente dans des circonstances qui ne sont peut-être pas les circonstances ordinaires. Elle porte sur une question très-controversée et très-obscure encore; elle se rattache, pour moi, à tout un ensemble d'études sur

la position des femmes au XIXe siècle; enfin, j'y ai mis une part de mes convictions les plus intimes ; de là vient que j'ai besoin avant tout de dire ce que j'ai voulu faire, et, dût cette représentation être la seule, j'aime mieux n'être joué qu'une fois, et pouvoir marquer nettement devant un auditoire comme celui-ci la pensée, la marche et le but de mon drame.

Son titre n'annonce pourtant pas un sujet bien neuf: *Une Séparation !* Que de séparations n'avons-nous pas vues sur la scène! Oui! mais pendant très-longtemps les séparations, au théâtre, n'étaient que des prétextes à raccommodements ; on ne nous montrait les époux désunis au premier acte que pour avoir le plaisir de les faire voir réconciliés au dénoûment. *Adolphe et Clara*, à l'Opéra-Comique ; *Il y a seize ans*, à la Gaîté; la *Julie* de M. Empis au Théâtre-Français, sont les modèles de ces comédies aimables ou touchantes qui se terminent toujours par le dernier mot du mari dans *Misanthropie et Repentir* : « Malheureuse Clémentine, embrassez votre époux ! »

Les temps sont bien changés. Les époux séparés ne s'embrassent plus. Sur deux cents séparations, il n'y a pas deux réconciliations ; nos études sur la famille, sur la société, sur les lois nous ont fait peu à peu pénétrer dans la sombre réalité de la séparation de corps, nous avons vu qu'elle établissait entre les époux, non pas un éloignement, mais un abîme, et du fond de cet abîme est sorti à nos yeux un tel amas de désespoirs, d'iniquités, d'immoralités, que nous

avons rejeté violemment ces doucereux et menteurs dénoûments, et le théâtre a produit toute cette série de drames poignants dont les unions brisées sont le sujet, dont *Madame Caverley* est le chef-d'œuvre, et à laquelle j'ai essayé à mon tour d'ajouter une page.

Mettre brièvement en regard le drame d'Augier et le mien ; puis mettre en lumière les idées générales sur lesquelles ils reposent, tel sera le sujet de cet entretien. D'abord s'y trouvent quelques ressemblances extérieures et singulières. L'idée de l'ouvrage nous est venue à tous deux en même temps, il y a plus de dix ans ; nous nous sommes communiqué notre projet : je lui ai même lu mon manuscrit. Notre pièce faite, nous l'avons portée tous deux au comité du Théâtre-Français ; nous avons été reçus tous deux avec une froideur égale... si égale, que, convaincus de la sympathie et des lumières de nos juges, nous avons tous deux remporté notre manuscrit pour le laisser dormir. On dit que le bien vient en dormant ; je ne sais si ce proverbe est vrai pour les ouvrages de théâtre, mais le fait est que nos deux pièces, qui s'étaient endormies en trois actes, se réveillèrent un beau jour toutes deux en quatre. Cette transformation accomplie, Augier porta son drame au Vaudeville, moi, le mien au Gymnase. Mais ni le Gymnase ni le Vaudeville ne nous offrant alors l'interprétation que nous désirions, nous pensâmes tous deux, pour notre héroïne, à une artiste de premier ordre, a Mlle Favart, et nous la demandâmes presque en

même temps à la Comédie-Française. La Comédie-Française, vous le savez, ne ressemble pas à la fourmi; elle est prêteuse et généreuse, et personne n'a plus que moi le droit de rendre hommage à la courtoisie. Mais cette courtoisie ne put empêcher que, Mlle Favart nous fût refusée à tous les deux : à moi, parce que les nécessités du théâtre le commandaient; à Augier, parce qu'on me l'avait refusée à moi. Enfin, en 1875, le drame d'Émile Augier fut représenté. Avec quel succès... Vous vous le rappelez ! Le mien... Oh ! ici, malheureusement, la ressemblance s'arrête ! Le mien fut retiré du Gymnase au milieu des répétitions et retiré par moi : Pourquoi ? Parce que j'eus peur ! De quoi ? de la comparaison; peur du succès d'Augier, peur qu'on n'écoutât ma pièce à travers la sienne... et qu'on ne fît comme moi, qu'on ne trouvât la sienne meilleure; j'eus peur surtout qu'on ne sentît pas bien les différences qui séparaient les deux ouvrages.

Ces différences sont profondes.

Augier et moi, nous avons bâti sur le même terrain deux maisons absolument dissemblables.

Son drame est un plaidoyer en faveur du divorce ; le mien un réquisitoire contre la séparation.

Il appelle une loi future ; je proteste contre une loi actuelle.

Nos deux héroïnes sont deux victimes; mais il nous montre dans madame Caverley une créature naturellement honnête, noble de cœur, faite pour le bien,

et précipitée dans le mal, condamnée au mal par l'indissolubilité.

J'ai peint dans madame Delpierre une femme sans tache, restée pure au milieu de toutes les tentations, restée ferme au milieu de toutes les épreuves, et torturée par la séparation, non-seulement dans ses sentiments, mais dans chacune de ses vertus, blessée dans sa probité, dans sa pureté, dans sa maternité !

On a accusé la pièce d'Augier d'être immorale ; rien de plus faux ! Seulement, chose curieuse ! c'est l'immoralité de son héroïne qui fait la moralité de son drame. On se dit après *Madame Caverley :* quelle horrible chaîne que l'indissolubilité, puisqu'elle pousse une telle femme à de telles fautes ! Je voudrais faire dire : Quelle affreuse loi que la séparation, puisqu'elle condamne un être si noble à de telles tortures ?

En réalité, ma pièce est la mise en accusation d'une loi, un procès dramatique intenté à une loi ! Pas une des péripéties de ma pièce qui ne naisse d'un des textes de cette loi. La scène capitale du premier acte, celle du second, celle du troisième, celle du quatrième, autant d'articles de cette loi, mis en action. Elle est pour ainsi dire mon personnage principal ; je l'ai prise à partie, comme un de ces êtres funestes et malfaisants que nous fournit l'histoire ou l'imagination, et qu'on dessine implacablement et trait à trait devant le public, afin de lui en inspirer l'horreur.

Cette horreur est-elle légitime ? Jugez-en.

Messieurs, une réflexion me vient à l'esprit. L'ordre

d'idées où je vous entraîne n'est-il pas bien sérieux ? Sans doute ! Seulement, remarquez que vous n'êtes pas encore des spectateurs, vous n'êtes que des auditeurs; jusqu'à deux heures et demie, vous n'êtes pas ici pour vous amuser. J'en profite!... Faites-moi crédit d'un quart d'heure d'ennui, et cet ennui-là vous aidera peut-être à passer deux heures plus agréables.

Revenons donc à la séparation. Ce que je lui reproche, c'est de reposer sur un mensonge; elle brise la vie commune, l'autorité du père, la subordination de la femme, et, en même temps, elle a la prétention de conserver de nom tout ce qu'elle renverse de fait; de maintenir en principe ce qu'elle anéantit en réalité, de laisser la porte ouverte aux désirs de réconciliation entre ceux qu'elle désunit, et pour justifier cet espoir qui est une chimère, elle laisse au mari et à la femme des débris de pouvoir, des restes de droits, qui deviennent dans leurs mains égarées comme des tronçons d'armes avec lesquels ils se meurtrissent et s'assassinent.

En voulez-vous la preuve?

Une femme séparée, vous le savez, vit comme elle veut, va où elle veut, fait ce qu'elle veut, dispose en maîtresse absolue de ses actions, de ses relations, de son honneur. Eh bien, cette même femme ne peut déplacer le moindre capital sans le consentement de son mari ; vendre une action quelconque sans le consentement de son mari; faire ou même recevoir une

donation sans le consentement de son mari. Elle est à la fois majeure et mineure. Ce n'est pas tout. Cet homme qui ne peut plus veiller sur les actions de sa femme peut encore les punir; il n'est plus son gardien, il peut encore être son espion : Il ne peut plus pénétrer chez elle comme mari, il peut y pénétrer comme accusateur. La justice, sommée par lui de l'accompagner au logis de sa femme, sur un soupçon, juste ou injuste, est contrainte de lui prêter secours, de faire chez elle une enquête, et le mari a, en tout cas, le droit de lui intenter un procès, qu'elle gagne, mais qui ternit sa réputation.

Le mari est-il plus heureux? Non! car la loi autorise la femme à garder le nom de son mari, l'eût-elle déjà flétri, ce nom, et dût-elle le flétrir encore! De façon qu'on peut dire que dans la séparation les époux ne sont plus unis qu'à la façon des forçats: Ils sont rivés au même boulet.

Tel est le sujet de mon drame. — Soit! direz-vous, mais quelle en est la conclusion? M. Émile Augier a conclu, lui, nettement, au rétablissement du divorce, concluez-vous de même? Votre pièce réclame-t-elle le divorce? Êtes-vous partisan du divorce ou de l'indissolubilité? Messieurs, je répondrai à ces délicates questions avec toute franchise. Selon moi, l'indissolubilité est le sceau suprême de l'institution conjugale. C'est vraiment le doigt de Dieu imprimé sur l'union humaine. C'est la grande idée de l'immuable introduite dans cette vie où tout change; c'est l'espérance

de l'infini déposée dans ces cœurs où tout s'éteint, et l'on peut mettre au défi poëtes et philosophes de représenter un type parfait du mariage et d'y placer le mot divorce! Mais ce type parfait, cet idéal, existe-t-il? L'indissolubilité véritable existe-elle? Non! puisque la séparation existe. Il s'agit donc de savoir lequel est le plus contraire à l'idéal du mariage, lequel porte le plus atteinte à la sainteté du mariage, lequel blesse le plus la morale, détruit le plus la famille, le divorce ou la séparation. Voilà la question! voilà ce que j'ai débattu un jour avec un ami dans un entretien que j'ai écrit, et que je vous demande la permission de vous lire.

A mes arguments, mon ami répondait :

— La séparation a un grand avantage : elle laisse au moins dans le mariage subsister le lien.

— Du tout! elle brise le lien, elle ne maintient que la chaîne.

— Le divorce fait de deux époux deux étrangers.

— Et la séparation en fait deux ennemis! Le modèle des gens qui se détestent, ce sont les époux séparés.

— Mon cher ami, s'écria mon adversaire, sachez que quand on ne connaît que d'honnêtes gens, on rencontre des époux séparés qui... quoique séparés...

— Ne se haïssent pas? C'est possible... au début! Ils sont si contents alors de ne plus se voir qu'ils trouvent tout parfait, même leur conjoint; c'est la lune de miel de la séparation. Mais après!...

— Eh bien, après?

— Après? ils passent leur vie à désirer mutuellement leur mort... Bienheureux quand ils ne font que la désirer! Au contraire, les époux divorcés ne se détestent plus, et quelquefois même ils se regrettent.

— Oui, reprit mon interlocuteur avec amertume, oui, s'ils se remarient, car votre droit au divorce n'est qu'un droit au remariage! Eh bien, répondez! Connaissez-vous rien au monde de plus révoltant, de plus immoral, de plus scandaleux qu'une femme entrant dans un salon au bras d'un homme qui est son mari, et se rencontrant avec un homme qui l'a été?

— Oui, certes, repris-je, je connais quelque chose de plus scandaleux! C'est une femme entrant dans un salon au bras de son amant, à la vue de son mari, et avec le nom de son mari, qui ne peut l'empêcher ni de le porter ni de le salir.

— Les femmes séparées quittent souvent le nom de leur mari pour reprendre le nom de leurs parents.

— Soit! mais si elles ne veulent pas le quitter, si elles ont un intérêt à ne pas le quitter, qui peut les y contraindre? Elles ont le droit de le traîner, ce nom honorable, à travers tous leurs scandales, de le mêler à tous leurs désordres, de le livrer même aux verdicts des tribunaux, et, comme toujours ce nom rappelle et représente le mari, il a sa part dans toutes ces hontes, il est éclaboussé par toutes ces souillures! En vérité, on peut presque dire que la séparation ne laisse entre

les époux qu'une communauté, la communauté du déshonneur.

Un peu troublé par ma véhémence, mon adversaire se rejeta sur la grande objection, sur l'objection religieuse :

« La majorité des Français est catholique, et vous n'avez pas le droit d'instituer le divorce, par cela seul qu'il offense la foi des catholiques.

— Qui les oblige à s'en servir?

— Il ne s'agit pas, reprit-il vivement, des individus, mais de la conscience publique; il ne vous est pas permis d'outrager nos croyances.

— Ne confondons pas les croyances et les droits civils; ce sont deux domaines distincts. Le mariage est à la fois un sacrement et un contrat. Comme sacrement, il ne dépend que de la loi canonique, mais comme contrat il ne relève que de la loi laïque. L'une n'a pas plus le droit d'imposer le divorce à ceux qui le rejettent que l'autre de le défendre à ceux qui l'acceptent. Libre à l'Église de ne pas bénir le mariage des époux divorcés; libre à l'État de le consacrer.

Battu encore sur ce terrain, mon adversaire se réfugia dans l'argument invincible en apparence... l'intérêt des enfants!

« Que les époux, s'écria-t-il, aient droit à toute pitié; que leurs souffrances soient affreuses et imméritées, je l'accorde. Mais, après tout, leur malheur est leur fait, parfois leur faute. Mais les enfants, que sont-ils eux? Rien que des victimes, et les plus innocentes des

victimes! Le législateur doit donc, avant tout, songer aux enfants. Eh bien, je vous le demande, quel est le sort des enfants dans la maison d'époux divorcés et remariés?

— Et quel est le sort des enfants entre deux époux séparés? La séparation conduisant trop souvent les parents à l'adultère, elle fait des enfants les témoins, les juges des fautes de leurs parents. La séparation les déprave ou les torture.

— Ce ne sont là que des phrases! s'écria mon ami.

— Vous voulez des faits! Eh bien, en voici! Une mère séparée, et contrainte par le jugement même à envoyer chaque semaine sa fille à son mari, ôtait à l'enfant, le jour de cette visite, sa jolie toilette de petite fille riche, l'habillait d'une robe sale et déchirée, et la faisait conduire ainsi vêtue, à pied, chez son père! Pourquoi? afin qu'elle souffrît d'aller chez son père, afin qu'elle fût humiliée en allant chez son père; et le père, pour pouvoir sortir avec elle, était contraint de lui préparer un autre habillement en arrivant chez lui, et qu'elle quittait avec de nouvelles larmes en en partant!... Eh bien, je vous le demande à mon tour, quelle impression peut produire sur l'âme d'un enfant un tel spectacle de haine?

— Ce n'est qu'une exception monstrueuse!

— Ce n'est pas une exception. Je pourrais vous citer vingt faits pareils. Les époux séparés n'aiment pas leur enfant simplement, naturellement; ils l'aiment avec émulation, avec jalousie! Ils ne se contentent

pas de le gagner, ils veulent l'enlever à l'autre. Il ne leur suffit pas de l'avoir, ils veulent que l'autre ne l'ait pas. Alors les récriminations, les accusations, parfois les calomnies. On ne se dit pas qu'on ébranle chez l'enfant toute notion du devoir, qu'on pervertit chez lui les sentiments naturels; on ne voit qu'une chose, c'est qu'on se venge! Écoutez ce que j'ai lu dans la *Gazette des Tribunaux :* un père, condamné par le tribunal à laisser à la mère son fils âgé de deux ans, enleva l'enfant, l'emmena en pays étranger, et, au bout de cinq ans, il revint avec deux autres petits garçons habillés comme son fils, élevés par lui comme son fils, et dit à sa femme : « Un de ces trois enfants est le vôtre; moi seul, je sais lequel, choisissez! » La mère n'osa pas choisir, de peur de prendre pour son fils un enfant trouvé, et elle les abandonna tous trois au père!... Sachez-le bien, dans la séparation, l'enfant n'est que le champ de bataille de deux haines. Seulement, ce n'est pas, comme dans les mêlées antiques, un cadavre que deux ennemis se disputent, c'est une âme vivante qu'ils déchirent. Ils accomplissent chaque jour un infanticide moral! »

Voilà ce que je dis à mon ami. En ai-je dit autant dans ma pièce? Non. D'abord, je n'ai pas prononcé une seule fois le mot de divorce. Pourquoi? Parce que je ne voulais pas conclure. Pourquoi? Parce que je voulais vous laisser conclure vous-mêmes. La question du divorce partage les meilleurs esprits. Interrogez les magistrats, les avocats, les notaires, les écrivains, les hommes de

loi ou d'étude, tous ceux que leurs fonctions ou leurs travaux rendent juges ou scrutateurs des discordes conjugales, vous les trouverez presque tous favorables au rétablissement, limité, sévère, mais formel, du divorce. Au contraire, ce qu'on appelle le monde le repousse. En vain cite-t-on l'exemple de l'Angleterre, de la Suisse, de la Belgique, de l'Allemagne, les mœurs françaises résistent. Les uns haïssent dans le divorce un souvenir de la Révolution, les autres le craignent comme une nouvelle cause d'ébranlement social. Chose singulière! les projets d'innovation ont bien plus de chances de réussir dans les temps calmes que dans les époques troublées. Après 1830, quand la France était en pleine prospérité, une loi sur le divorce fut proposée à la Chambre des députés par les personnages les plus considérables, votée à une forte majorité, et sans le *veto* de la Chambre des pairs elle passait. En 1848, pareille proposition fut repoussée presque unanimement. D'où cela vient-il? De ce que les règnes paisibles, bien réglés, les gouvernements rassurants laissent toute carrière à l'imagination, au romanesque, au chevaleresque; les peuples sont aventureux quand les gouvernements ne le sont pas; l'amour de l'inconnu les saisit. Mais quand la société est agitée, quand on est inquiet pour sa fortune, pour l'avenir, oh! alors, adieu tous les rêves, on redevient positif!... Les moindres secousses font peur dans les tremblements de terre!... C'est là où nous en sommes! On redoute le divorce comme un changement de plus à ajouter à tant de

changements. Eh bien, voilà pourquoi, au lieu de mettre en scène à la fois, ainsi que l'a fait Émile Augier, le mal et le remède, je me suis borné à peindre le mal. Parlant pour le divorce, j'aurais eu la moitié d'entre vous contre moi; parlant contre la séparation, j'espère vous avoir tous comme alliés; car je ne me pose pas en législateur, mais en moraliste ; je ne plaide pas une cause, je décris un fait!... et un fait qui doit soulever toutes les consciences honnêtes.

Resserré dans ce cadre, le sujet n'en reste pas moins très-difficile.

Toute séparation suppose une faute, un coupable. Or, quelle faute choisir? Quel coupable prendre? Généralement, on prend le mari. Est-ce parce que les femmes valent mieux? je n'oserais pas le dire, car, j'ai remarqué que dans les séparations, si les hommes sont plus méchants, les femmes sont plus mauvaises. Il y aurait donc parfois bien de l'avantage à prendre la femme. Quelle peinture plus poignante, plus dramatique, peut-être même plus comique, que celle d'un honnête homme obligé de suivre à la piste, à travers le monde, cette femme qui y promène son nom, resté souvent éditeur responsable de ses méfaits, toujours sous le coup d'une accusation... de réconciliation, car la loi suppose toujours la réconciliation possible... et voilà le pauvre mari forcé de multiplier ses preuves d'alibi, de démontrer qu'il n'a pas passé telle journée à Saint-Cloud, de peur de se voir appliquer la maxime : *Pater is est...* et... je m'arrête, de peur que cette

pièce imaginaire ne vous paraisse plus piquante que la véritable! Les pièces sont toujours si belles, quand elles ne sont pas encore faites.

J'ai pris la marche ordinaire. J'ai fait tomber la faute sur le mari. De plus, cette faute, je l'ai choisie inabsolvable, d'abord parce que je voulais que tout le monde donnât raison à la femme; puis, je trouvais là l'occasion de mettre en lumière un des traits les plus caractéristiques de cette loi, qui n'admet pas comme cause de séparation la plus affreuse des injures morales. Le mari était difficile à peindre; il y fallait beaucoup d'adresse ou beaucoup de rudesse; il y a trente ans, j'aurais essayé de l'adresse; alors, quand on créait ce qu'on appelle un rôle ingrat, l'art était de le faire passer; aujourd'hui l'art est de l'imposer. Le public d'aujourd'hui aime avant tout la vérité; il vous pardonne tout, même d'être brutal, si vous êtes vrai; j'en ai profité pour établir nettement mon personnage sur deux passions: l'une bonne, l'autre mauvaise; une vertu et un vice; sa passion pour l'argent et sa passion pour son fils. Le portrait est dur, mais je le crois vrai.

J'ai osé plus : j'ai mis en contraste deux jeunes gens, deux fils, l'un désespéré par la séparation, l'autre... je ne dirai rien sur l'autre; mais j'appelle votre attention sur sa gaîté

Il faut en convenir, tout cela ne constitue pas une pièce bien divertissante: la séparation de corps rentre dans la catégorie des sujets dangereux; dangereux

parce qu'ils sont pénibles; pénibles parce qu'ils sont trop vrais; trop vrais parce qu'ils sont légaux; il ne faut pas mettre trop de code dans les ouvrages de théâtre; cela réveille dans l'esprit des auditeurs des souvenirs d'examen à l'École de droit, qui tournent contre l'auteur.

Or, je suis devenu un auteur craintif. Quand on est jeune, on doit tout oser au théâtre; quand on est vieux, il faut tout craindre! Je ne suis plus à l'âge où l'on double le cap des tempêtes. J'aime les mers tranquilles. Eh bien, messieurs, vous l'avouerai-je, voilà pourquoi j'ai préféré, pour cette représentation, un public du matin à un public du soir; le public du soir est un être fiévreux, nerveux, impatient; il vient de dîner, de bien dîner; il demande avant tout à être amusé, et encore ne veut-il pas se donner de peine pour cela. Le public du matin, au contraire... vous, messieurs, vous êtes des gens calmes, patients, sobres; à Paris, le déjeuner est toujours un repas sommaire... Certes vous demandez qu'on vous divertisse, mais vous permettez qu'on vous instruise; on peut s'adresser à votre réflexion. Vous pardonnez à l'auteur de vous faire souffrir, s'il vous fait penser.

C'est à ce titre que j'ose compter sur votre indulgence, et un peu sur votre conversion, car plus vous réfléchirez plus vous verrez que le douloureux tabl[eau] que je vais vous offrir n'est qu'une faible image des effroyables conséquences de la séparation de corps, que la réalité est pleine de drames bien autrement

terribles, et qu'il est permis de désirer le divorce, non comme un bien, mais comme un moindre mal. Il faut avouer pourtant que nous tous, auteurs dramatiques, nous sommes des gens bien inconséquents! Nous jetons l'anathème à l'indissolubilité, et l'indissolubilité est une de nos meilleures ressources dramatiques. Que deviendront, je vous le demande, les auteurs futurs, si on rétablit le divorce! Plus moyen de s'apitoyer sur les femmes, ni de s'indigner contre les maris! L'abolition du duel ne leur ferait pas plus de tort! N'importe, je désire de vous convertir, et quant à nos successeurs dramatiques, si on leur enlève l'indissolubilité... Eh bien, une ressource leur restera, ils diront du mal du divorce!

PERSONNAGES

M. DELPIERRE	M. Dupont-Vernon.
MADAME DELPIERRE.	Mlle Delaporte.
FERNAND, leur fils	MM. Davrigny. / Gonzalès.
MADAME BONNEVILLE, mère de madame Delpierre	Mme Genat.
M. CLAVEL.	M. René-Didier.
M. MONVAL	M. Georges.
LA COMTESSE D'ORVILLE . . .	Mlle Renard.
ANDRÉ DE MIRBEL.	M. Paul Reney.
JULIE, femme de chambre de madame Delpierre	Mme Andréa.
VINCENT, domestique de M. Clavel. . .	
MADAME DE BERNON.	Mlle Delta.

UNE SÉPARATION

ACTE PREMIER.

Chez M. et madame Delpierre. — Salon simple, mais orné avec goût. Un petit canapé à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau FERNAND est assis devant une petite table, à jouer.

SCÈNE II.

FERNAND, MADAME BONNEVILLE entre et va embrasser Fernand en lui mettant les mains sur les yeux.

FERNAND.

Bonjour, grand'mère!

MADAME BONNEVILLE.

A quoi m'as-tu reconnue.

FERNAND.

A ta manière de m'embrasser.

MADAME BONNEVILLE.

Ce petit-là aurait dû naître fille! Il a un cœur... (Elle ôte son châle et son chapeau.) Eh! que fais-tu là, mon petit Fernand?

FERNAND.

Je joue avec mes beaux cadeaux, veux-tu que je te les montre ?

MADAME BONNEVILLE, *s'asseyant sur le canapé.*

Montre, mon petit.

FERNAND.

Grand'mère! Pourquoi, le jour de Noël, le bon Dieu ne met-il pas de cadeaux dans les souliers des papas et des mamans?

MADAME BONNEVILLE.

Pourquoi? Parce que les papas et les mamans ne mettent pas leurs souliers dans la cheminée.

FERNAND.

Pourquoi ne mettent-ils pas leurs souliers dans la cheminée?

MADAME BONNEVILLE.

Parce qu'ils n'y pensent pas!

FERNAND.

Pourquoi est-ce qu'ils n'y pensent pas?

MADAME BONNEVILLE.

Pourquoi? Pourquoi me demandes-tu tout cela?

FERNAND.

Pour quelque chose!

MADAME BONNEVILLE.

Oh! oh! du mystère!... (*Il vient s'asseoir sur ses genoux.*)

FERNAND.

Grand'mère!... Les petits enfants qui meurent deviennent des anges, n'est-ce pas?

MADAME BONNEVILLE.

Sans doute!

FERNAND.

Alors... ma petite cousine qui est morte... il y a quelque temps, il lui pousse maintenant des petites ailes! C'est peut-être elle qui m'a apporté mes cadeaux.

MADAME BONNEVILLE, l'embrassant.

Tiens! tu es trop gentil!

SCÈNE III.

LES MÊMES, MADAME DELPIERRE.

MADAME DELPIERRE.

Ah! voilà les deux amoureux ensemble!

MADAME BONNEVILLE.

Et voilà madame ma fille qui se moque de moi! La vérité est que tu ne connais pas cet enfant-là!

MADAME DELPIERRE.

C'est entendu! je ne lui rends pas justice! (A Fernand.) Viens embrasser ta marâtre!... (L'enfant court à elle et l'embrasse; à madame Bonneville) Ah çà! sais-tu que je vais être jalouse!... Tu ne me gâtais pas tant que cela dans mon temps!

MADAME BONNEVILLE.

Il faut bien que je le gâte un peu!... Tu es si raisonnable avec lui!

MADAME DELPIERRE, riant.

Il faut bien que je sois raisonnable, j'ai besoin de l'être pour trois! Son père et toi, vous me le gâtez! Son père surtout! C'est plus que de l'amour paternel, c'est de l'idolâtrie.

MADAME BONNEVILLE.

C'est que je vais te dire... (L'emmenant à gauche.) Je ne veux pas parler de lui... devant lui... pour ne pas lui donner trop d'amour-propre, mais, vois-tu, cet enfant-là est particulier ! une sensibilité exquise !... et avec cela honnête... honnête comme toi !

MADAME DELPIERRE, riant.

Ha ! ha ! Ce n'est pas peu dire !... Quand je pense que lorsque j'avais cinq ans, tu m'appelais déjà l'honnête homme !... (L'embrassant.) Tiens !... Je t'adore !... parce que tu es toujours la même. Tu n'as pas le sens commun.

MADAME BONNEVILLE.

C'est bon, c'est bon... je m'entends ! Sous ta gaieté perpétuelle... il y a une Romaine !

MADAME DELPIERRE, gaiement.

Autrement dit... une matrone ! Bien obligée.

MADAME BONNEVILLE.

Quelle rieuse !

MADAME DELPIERRE.

Eh ! qui rirait dans ce monde, sinon l'heureuse créature qui a une mère comme toi, un fils comme lui et un mari comme le mien ! Ah çà, tu dînes avec nous.

MADAME BONNEVILLE.

Très-volontiers !... Je ne sais pas pourquoi j'ai un chez-moi, je suis toujours chez vous.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE DOMESTIQUE, CLAVEL.

LE DOMESTIQUE.

Un monsieur qui demande à parler à madame.

MADAME DELPIERRE.

Son nom.

LE DOMESTIQUE.

M. Clavel.

MADAME DELPIERRE, avec un cri de joie.

Qu'il entre ! qu'il entre !

MADAME BONNEVILLE.

Eh ! quel est donc ce M. Clavel dont l'arrivée te cause tant de joie?

MADAME DELPIERRE.

Tu vas le savoir !... (Elle va à Clavel qui entre et l'amenant devant madame de Bonneville.) Maman ! que dirais-tu de ta fille... que tu as élevée avec tant de soin, si elle t'avouait... que la première fois qu'elle a vu Monsieur, il y a deux mois de cela, elle lui a sauté au cou ?

MADAME BONNEVILLE.

Hein !

MADAME DELPIERRE.

Et qu'elle l'a embrassé de tout son cœur.

CLAVEL.

Oui, madame ! et en pleine rue, s'il vous plaît, devant plus de cent personnes.

MADAME BONNEVILLE.

Ah çà, explique-moi...

MADAME DELPIERRE.

Oui! je vais te raconter ce que je n'ai jamais osé te dire encore. Il y a deux mois, nous étions comme tu sais à Houlgate. Un jour on projette une grande partie d'ânes, nous étions sur la place attendant le départ, et je venais de confier Fernand à un ânier... quand tout à coup j'entends un grand cri! je me retourne... et qu'est-ce que je vois?... un de ces maudits animaux emporté au triple galop... et un enfant renversé sur sa selle... la tête et les bras pendants, retenu seulement par son pied engagé dans un des étriers! Je m'élance comme une folle, j'avais reconnu Fernand, mais j'étais trop loin, et son front allait se briser contre les dalles du trottoir... quand un jeune homme se précipite sur la chaussée, saisit cette pauvre petite tête pendante, et, ne pouvant ni détacher le pied de l'enfant ni arrêter l'animal, se met à courir près de lui de la même vitesse que lui, au risque d'être broyé sur le chemin, et au bout de cinq minutes, épuisé, hors d'haleine, les jambes ensanglantées des coups de pied que lui avait lancés la bête affolée, il tombe enfin sur le gazon avec Fernand, qu'il avait fini par enlever de la selle! Eh bien, ce jeune homme, c'était monsieur!

MADAME BONNEVILLE, lui sautant au cou.

Ah! ma foi! il faut que je vous embrasse aussi!

MADAME DELPIERRE, à Fernand.

Embrasse ton sauveur. (Fernand l'embrasse. Madame Delpierre lui tend la main.)

CLAVEL, ému.

C'est trop! c'est trop!

MADAME BONNEVILLE.

Je n'ai qu'un regret, c'est de n'être plus jolie!

CLAVEL.

Eh! pourquoi donc?

MADAME BONNEVILLE allant s'asseoir sur le canapé.

Parce que cela vous aurait été plus agréable! tandis qu'un baiser de vieille femme...

CLAVEL, vivement.

Ne dites pas de mal des vieilles femmes devant moi, madame! J'ai été élevé par une vieille grand'mère dont la grâce, dont la tendresse ont mis au fond de mon cœur une conviction profonde, c'est que la présence de la vieille femme maintient seule dans le monde l'urbanité, la politesse, la déférence, le respect : qu'une maison n'est jamais complétement pleine quand le siége de l'aïeule y est vide, et madame votre fille me pardonnera, si je lui avoue que la sympathie de la plus jolie femme du monde m'aurait moins été au cœur que votre baiser de soixante ans.

MADAME BONNEVILLE.

Eh bien! vous ne ressemblez pas à tout le monde, par exemple!... Mais asseyez-vous donc! Ah çà, puisque nous sommes de vieux amis, pas de cérémonie!...vous dînez avec nous. Je ne suis pas chez moi!... n'importe, je vous invite!

CLAVEL.

Je voudrais accepter, mais, hélas! je pars! je pars ce soir.

MADAME DELPIERRE.

Quel regret! mon mari serait si heureux de vous revoir!

CLAVEL.

Je reviendrai dans l'après-midi, avant de partir, madame.

MADAME BONNEVILLE.

Partez-vous pour longtemps?

CLAVEL.

Pour trois ou quatre ans au moins!... Je vais faire le tour du monde.

MADAME DELPIERRE.

Le tour du monde!

CLAVEL.

Et je commence par la Russie! Cela vous étonne! ce n'est pas par choix, c'est par nécessité! mon compagnon de voyage est forcé d'être à Saint-Pétersbourg le 1er pour cause majeure... il ne s'agit pas moins d'une confiscation de biens et d'un exil en Sibérie! Mais j'y pense, madame, il a je crois l'honneur d'être connu de vous.

MADAME DELPIERRE.

De moi?

CLAVEL.

Vous avez dû le voir à Houlgate... un jeune seigneur russe, charmant, plein d'élégance, de grâce, le comte de Harden.

MADAME DELPIERRE.

Je l'ai vu en effet avec mon mari un jour sur la plage... que lui arrive-t-il donc?

CLAVEL.

Il a la tête un peu vive... il s'est imprudemment engagé dans je ne sais quelle coalition en faveur de la Pologne... et il a été dénoncé à Saint-Pétersbourg.

MADAME DELPIERRE.

Dénoncé?... Par qui?

CLAVEL.

Par un de ces mystérieux personnages qui fleurissent dans les hautes régions sociales, un de ces diplomates anonymes, qui, sous prétexte de veiller à la sécurité des souverains et à la sûreté des États, surveillent pour le compte des cours étrangères, les hommes considérables et suspects.

MADAME BONNEVILLE, naïvement.

Mais... Est-ce que cela ne s'appelle pas des espions?

CLAVEL.

Précisément... ou comme dit Ducis... « Ces mortels dont l'État gage la vigilance...» Mortels titrés;... ils sont tous barons! Mortels décorés;... ils sont chamarrés de croix jusqu'aux épaules! Mortels inconscients;... ils se croient les défenseurs de l'ordre européen. Ajoutez que cette classe honorable se partage en deux genres, le genre masculin et le genre féminin, et les femmes y jouent un rôle encore plus brillant que les hommes, parce qu'en général elles sont jolies, et que, faisant illusion à ceux qui ne les connaissent pas, elles font peur à ceux qui les connaissent : à quel sexe appartient le délateur de M. de Harden, je ne sais, mais...

MADAME DELPIERRE.

Mais il me semble, monsieur, que voilà votre voyage bien compromis!... Si votre ami M. le comte de Harden...

CLAVEL.

Rien de sérieux à craindre! Sa famille est très-puissante, il est parti depuis deux jours sur une lettre de sa mère qui espère parer le danger. Il en sera quitte pour une amende de quelques milliers de roubles, on en enverra une partie à l'officieux délateur..., avec une croix de Wladimir quelconque, pour ne pas le décourager... Et quant à mon ami, sa punition sera un ordre de voyage lointain. Nous en

profiterons pour nous lancer en Asie, en Amérique, en Afrique même... mais si loin que nous allions et si longtemps que nous voyagions, je ne retrouverai probablement nulle part, même sur les bords de l'Euphrate, rien d'aussi rare que ce que je vois ici, madame, un vrai coin du paradis terrestre!

MADAME BONNEVILLE.

Vous dites vrai! Mais comment avez-vous pu le deviner!

CLAVEL.

J'ai un moyen infaillible de savoir si une femme est heureuse.

MADAME BONNEVILLE.

A quoi le jugez-vous?

CLAVEL.

Au nombre de fois qu'elle dit *mon mari* en une heure; or je ne suis ici que depuis dix minutes et madame l'a dit déjà trois fois.

MADAME DELPIERRE, souriant.

Vous êtes fait pour voyager, monsieur, vous êtes observateur. A tout à l'heure, n'est-ce pas?

CLAVEL.

A tout à l'heure.

FERNAND.

Adieu, mon sauveur. (Clavel l'embrasse et sort.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, moins CLAVEL, puis LE DOMESTIQUE.

MADAME BONNEVILLE.

Charmant jeune homme.

MADAME DELPIERRE, sonnant le domestique.

Jean!

JEAN.

Madame!

MADAME DELPIERRE.

Quand monsieur rentrera... vous lui direz...

JEAN.

Monsieur vient de rentrer, madame, il est dans son cabinet. (Il sort.)

MADAME DELPIERRE.

Ah! je suis désolée. (On entend une voix dans la coulisse.)

DELPIERRE, dans la coulisse.

Ah! c'est trop fort.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, DELPIERRE.

MADAME DELPIERRE.

Qu'y a-t-il?

DELPIERRE, il a une pantoufle à la main.

Regarde-moi cette pantoufle!...

MADAME DELPIERRE.

Elle a l'air d'être brûlée.

DELPIERRE.

Je crois bien qu'elle en a l'air! Sais-tu où je l'ai trouvée? Posée délicatement sur mon feu allumé.

MADAME DELPIERRE.

Qui a pu la mettre là?

FERNAND.

C'est moi, maman.

MADAME DELPIERRE.

Toi ?

FERNAND.

Oui ! pour que le bon Dieu envoie aussi des beaux cadeaux de Noël à mon papa.

MADAME BONNEVILLE, enthousiasmée.

Quand je vous dis que cet enfant-là a des idées !

MADAME DELPIERRE, riant.

Est-ce que tu les trouves bonnes ?

FERNAND.

Est-ce que j'ai eu tort ?

DELPIERRE, en l'embrassant.

Non, mon petit!... non ! tu n'as pas eu tort !... seulement une autre fois attends que la cheminée soit sans feu.

MADAME BONNEVILLE.

Allons! je l'emmène et je vous laisse ensemble. (Elle sort avec Fernand.)

SCÈNE VII.

MADAME DELPIERRE, DELPIERRE.

MADAME DELPIERRE, s'asseyant sur le canapé.

Qu'est-ce qu'a fait aujourd'hui mon seigneur et maître, et pourquoi revient-il si tôt?

DELPIERRE.

Je ne fais qu'entrer et repartir.

MADAME DELPIERRE.

Et revenir, j'espère !... M. Clavel tient à te voir.

DELPIERRE.

Je serai ici dans un quart d'heure, mais... j'ai voulu auparavant...

MADAME DELPIERRE.

Qu'as-tu donc ? je te trouve un air souriant.

DELPIERRE, s'asseyant près d'elle et lui donnant un écrin.

Tiens.

MADAME DELPIERRE, l'ouvrant.

Oh ! le joli bracelet ! Pour qui ?

DELPIERRE.

Pour toi ! Pour ta fête...

MADAME DELPIERRE.

Il est trop beau !

DELPIERRE.

Est-ce que rien peut être trop beau...

MADAME DELPIERRE.

Pour moi. Non ! c'est entendu ! Mais pour notre bourse ! il doit être très-cher ! comment le paierons-nous ?

DELPIERRE.

Il est payé !

MADAME DELPIERRE.

Avec quoi ?

DELPIERRE.

Une gratification extraordinaire ! A quoi l'imprévu peut-il être mieux employé qu'à payer le superflu ?

MADAME DELPIERRE, regardant le bracelet.

Tu me gâtes trop !... Une belle plante et deux billets

pour les concerts populaires suffisaient bien!... Tu sais... la musique et les fleurs, voilà mon luxe à moi. Les beaux bijoux comme celui-là ne sont pas l'affaire de petites bourgeoises comme moi.

DELPIERRE, se levant.

Bourgeoise!... Toi!... Ne prononce pas ce mot! Il m'irrite! tu n'es pas une bourgeoise, tu es une duchesse née au quatrième étage.

MADAME DELPIERRE, riant.

Ah! la définition est admirable!

DELPIERRE.

Non, je dis ce qui est. Mes relations me conduisent parfois dans le monde officiel. Eh bien, quand j'y vois toutes ces grandes dames étincelantes de diamants, la rage me prend au cœur! Je me dis que c'est toi qui devrais être à leur place! Que si tu paraissais au milieu d'elles... tu les éclipserais toutes.

MADAME DELPIERRE, se levant.

Oh! je n'y tiens pas, mon lot me suffit. J'ai un mari qui m'aime...

DELPIERRE.

Trop! bien plus que tu ne m'aimes, toi!

MADAME DELPIERRE.

Oh! voilà notre vieille querelle qui recommence. Je ne t'ai épousé qu'avec un grand plaisir... et je ne t'aime que de tout mon cœur! voilà un mari bien à plaindre.

DELPIERRE.

Tu ris toujours.

MADAME DELPIERRE.

Surtout... quand tu me reproches d'avoir le cœur froid.

(Souriant.) Froid ! Vienne un jour, une circonstance où je puisse montrer tout ce qu'il y a là et nous verrons lequel aime le plus et le mieux ! Il est vrai que je ne suis pas ce qu'on appelle romanesque... mais, crois-moi, mon ami, les sentiments exaltés ne sont pas toujours les plus profonds. Je conviens que quand j'étais jeune fille, je voyais l'idéal du mariage dans un mari que j'aimerais bien et que j'estimerais beaucoup. Oh ! cela c'était le point essentiel !... mais cet idéal, tu l'as si bien réalisé ou plutôt dépassé, tu as ajouté à ton beau titre d'honnête homme, tant de qualités charmantes et brillantes... et enfin... enfin la naissance de mon fils a changé mon paisible bonheur en une telle ivresse, qu'à la seule idée qu'un malheur... un accident, pourrait renverser toute cette joie, alors ce cœur que tu accuses d'être froid... (Essuyant ses yeux.) Eh bien, voilà que je m'attendris ! Suis-je sotte, une femme sensée !... et le sermon que j'ai à te faire !... car j'ai à te gronder très-sérieusement.

DELPIERRE.

Et de quoi donc ?

MADAME DELPIERRE.

Ah ! d'un tort très-réel... car j'ai ri... là... pour m'empêcher de pleurer... il s'agit d'une chose grave... tu as un grand défaut.

DELPIERRE.

Lequel ?

MADAME DELPIERRE.

Tu aimes trop l'argent ! Ce n'est pas par avarice... je ne sais pas d'homme plus généreux que toi... ni même par vanité ! Tu ne te soucies pas assez peut-être de l'opinion des autres !... tu aimes la richesse pour la richesse. Ton rêve est de faire une grande fortune.

DELPIERRE, *vivement.*

C'est vrai ! (*Avec tendresse.*) Pour toi !... Pour mon fils ! cela me révolte de nous voir dans ce misérable petit appartement! J'y étouffe ! Est-ce que c'est là ta place ? Est-ce que je suis fait, moi, avec mon intelligence..., et mon ardeur, pour me consumer dans un bureau, dans un rôle d'employé : heureusement cela changera.

MADAME DELPIERRE.

Que dis-tu ?

DELPIERRE.

Ce que je t'expliquerai plus tard! Sache seulement que, grâce à ma capacité, j'atteindrai enfin... ce sans quoi on n'est rien dans ce monde !... la richesse !... Je veux être riche ! Je veux que Fernand soit riche ! Et nous le serons ! (*Il s'assied.*)

MADAME DELPIERRE, *allant à lui.*

Mais, malheureux !... tu l'es ! il l'est ! Qu'est-ce qui te manque? Est-ce que je te paraîtrais plus jolie avec un collier au cou ? Est-ce que tu aimerais mieux ton fils avec des habits de velours ! Non! eh bien alors !... O mon ami ! mon ami ! Je t'en prie ! ne tente pas le ciel ! ton rêve me fait peur pour notre chère et douce réalité ! mais songe donc que nous sommes des millionnaires, puisque nous avons ce que rien n'achète... ce que rien n'égale... et ce que rien ne remplace...

DELPIERRE, *riant.*

Oui... mais ce que la fortune complète ! Notre bonheur est un beau tableau, laisse-moi lui faire un beau cadre ! Eh bien, est-ce entendu ? sommes-nous raisonnables !... Oh ! quelle enfant ! Dieu me pardonne ! elle pleurerait volontiers d'avoir ce que les autres femmes désirent avec passion ! Eh bien, me promets-tu de te laisser être heureuse ?...

MADAME DELPIERRE.

Tu sais bien que je t'obéis toujours parce que j'ai foi en toi!

DELPIERRE.

Allons! je pars!

MADAME DELPIERRE.

Tout de suite! (Apercevant Fernand.) Voilà justement ton rival qui s'avance!... C'est le moment de t'éloigner!... Vas et reviens! (Il sort.)

SCÈNE VIII.

MADAME DELPIERRE, FERNAND.

FERNAND.

Maman, voilà une lettre...

MADAME DELPIERRE.

Bien importante, sans doute, puisque vous l'apportez vous-même, monsieur le facteur. (Fernand la regarde un peu étonné.) Vos petits enfants se portent bien, monsieur le facteur?

FERNAND.

Oui, madame.

MADAME DELPIERRE.

Vous a-t-on donné vos étrennes, monsieur le facteur. (L'interrompant.) Vraiment! je suis plus enfant que lui. (Tout en parlant, elle a décacheté la lettre et mis l'enveloppe sur la table, lisant.) « Vous recevrez aujourd'hui par lettre chargée une traite de trois mille roubles... » (Parlant.) Hein? (Lisant.) Et le brevet de l'ordre de Wladimir. (Riant.) Ce n'est pas pour moi, ni pour mon mari, donne-moi l'enveloppe! (L'enfant lui donne l'enveloppe.) A monsieur Delpierre! (Demi-riant.) Ah çà... qui peut envoyer

à mon mari l'ordre de Wladimir. (Tout à coup, comme frappée d'un trait de lumière) Wladimir! (Elle saisit la lettre, la lit, et, poussant un grand cri, elle tombe raide et étendue comme morte sur le canapé.)

FERNAND, courant dans la chambre.

Maman! maman! au secours!... ma maman est morte!... maman!... réveille-toi! c'est moi, ton petit garçon que tu aimes tant!... (Il est à genoux devant elle.)

MADAME BONNEVILLE, arrivant aux cris de Fernand.

Qu'y a-t-il? (Apercevant sa fille étendue.) Ciel!

FERNAND.

Elle rouvre les yeux!

MADAME DELPIERRE, comme égarée.

Qu'est-ce donc? Que s'est-il donc passé? (Elle regarde autour d'elle.) Je ne sais plus!...

FERNAND.

C'est cette lettre!...

MADAME DELPIERRE.

Ah!... (A Fernand.) Va-t'en! va-t'en!

FERNAND.

Oh! mon Dieu! et papa qui n'est pas là! (Il sort.)

SCÈNE IX.

MADAME DELPIERRE, MADAME BONNEVILLE.

MADAME BONNEVILLE.

Qu'est-ce que cette lettre?

MADAME DELPIERRE, parlant à peine et la lui tendant.

Tiens, lis!

MADAME BONNEVILLE prend la lettre et commence à lire.

Juste ciel !...

MADAME DELPIERRE.

Non ! ce n'est pas possible ! ce n'est pas vrai !... Donne !... (Elle reprend la lettre, lisant.) « Tous vos renseignements sur M. de Harden se sont trouvés exacts. »

MADAME BONNEVILLE.

M. de Harden !

MADAME DELPIERRE, lisant.

Il sera envoyé en Sibérie ! Ses biens seront confisqués et vous en aurez une part.

MADAME BONNEVILLE.

Quoi ? ce vil délateur ?...

MADAME DELPIERRE.

C'est lui ! c'est mon mari !... mon mari ! Qu'est-ce que je vais devenir maintenant ?

MADAME BONNEVILLE.

Oh ! ma fille ! tu me fais peur !

MADAME DELPIERRE.

Où me cacher !... il me semble que je suis coupable aussi !... O mon Dieu ! si je pouvais mourir.

MADAME BONNEVILLE.

Mourir !... Et ton fils !... Et moi !

MADAME DELPIERRE.

Oui !... Vous deux !... Vous me restez vous deux !... mais ce matin, je l'avais aussi... lui !... (Fondant en larmes.) Oh ! mon amour ! mon bonheur ! mon cher bonheur !... Il y a une seconde, la plus heureuse des créatures humaines, et à présent, la plus désespérée !... Tout écroulé ! détruit ! souillé !... Plus

rien!... plus rien! Oh! le malheureux! je ne peux plus même penser à lui!... Il a tout tué en moi, jusqu'à son souvenir!

MADAME BONNEVILLE, avec désespoir.

Mon enfant!

MADAME DELPIERRE, apercevant son bracelet et poussant un cri.

Oh! ce bracelet!... c'est le prix du crime! Et ces meubles! cette chambre! tout cela a été payé par la délation!... il y a de l'infamie sur tout cela!... Emmène-moi d'ici... partons!...

MADAME BONNEVILLE.

Ma fille!

MADAME DELPIERRE.

Emmène-moi! (S'attendrissant:) Tu rouvriras encore ta maison à ta pauvre enfant!... ma mère!... je reprendrai ma chambre de jeune fille! (Avec désespoir:) Hélas! je ne pourrai pas reprendre mon nom de jeune fille! Je suis madame Delpierre! Et mon fils, lui aussi!... Oh! va le chercher!... emmenons-le! Partons!

DELPIERRE, entrant.

Partir? où!...

MADAME DELPIERRE.

Lui!.. (Elle va à lui et lui montre la lettre.)

DELPIERRE.

Ah!

MADAME DELPIERRE.

Va tout préparer pour notre départ.

MADAME BONNEVILLE.

Mais...

MADAME DELPIERRE.

Laisse-nous seuls. (Madame Bonneville sort.)

SCÈNE X.

DELPIERRE, MADAME DELPIERRE.

DELPIERRE.

Vous partez!

MADAME DELPIERRE.

Oui!.. je retourne chez ma mère!..

DELPIERRE.

Vous quittez cette maison?

MADAME DELPIERRE.

Oui!

DELPIERRE.

Pour toujours?

MADAME DELPIERRE.

Oui!..

DELPIERRE.

Et Fernand?

MADAME DELPIERRE.

Je l'emmène avec moi?

DELPIERRE, avec explosion.

M'arracher mon fils!..

MADAME DELPIERRE.

C'est pour vous l'arracher à vous que je l'emmène.

DELPIERRE.

Je n'essaierai pas de me justifier. Je le pourrais, mais vous n'êtes pas plus en état de m'entendre que moi de vous parler... Que je sois ambitieux... passionné pour la richesse!... soit!... mais je suis autre chose encore, je suis père et mari!...

MADAME DELPIERRE.

N'invoquez pas des titres que vous avez profanés!

DELPIERRE, avec un peu d'irritation.

Profanés! profanés! Je ne me charge pas de concilier ce qui semble inconciliable!.. Comment un sentiment pur peut-il naître dans un cœur qui ne l'est pas? Comment peut-il pousser à une action blâmable? Je n'en sais rien!.. mais cela est! J'aime cet enfant avec passion! L'idée de le perdre me rend fou!.. Ce que j'ai fait je ne l'ai pas fait pour moi seul! Je l'ai fait pour... (Mouvement de madame Delpierre.) Je ne dis pas pour vous, ce serait vous blesser! Mais lui! lui!.. pendant sept ans, il a été par moi le plus heureux, le plus adoré des fils!.. Eh bien, au nom de ces sept ans... au nom de ce que j'ai encore de bon, et de ce que vous m'avez dû de bonheur, ne me réduisez pas au désespoir en vous éloignant!

MADAME DELPIERRE.

Au nom de ces sept ans, au nom de ce que j'ai été pour vous, ne me réduisez pas au désespoir en me forçant à rester!

DELPIERRE.

Prenez garde!.. Vous ne savez pas ce dont je suis capable pour vous retenir!

MADAME DELPIERRE, avec explosion.

Et vous ne savez donc pas, vous, ce dont je suis capable pour vous échapper!.. Vous ne voyez donc pas que je n'ai pas la force de regarder... que le seul son de votre voix me fait frémir? que... (Se remettant.) Épargnons-nous l'un à l'autre des paroles blessantes et inutiles!... Gardons du moins, dans cet instant suprême, la dignité des adieux!... Monsieur Delpierre, je vous demande l'autorisation de me retirer chez ma mère!...

DELPIERRE.

Eh bien!.. je vous la refuse!..

MADAME DELPIERRE.

De quel droit?

DELPIERRE.

Du droit que me donne la loi?.. La loi n'obéit pas à la passion!.. La loi ne brise pas à la légère un contrat deux fois sacré!... Si un homme est assez lâche pour injurier une femme ou pour la frapper... la loi lui arrache justement sa victime... mais en dehors de ces sévices ou injures graves... la loi se rappelle que le titre de mari et de père est un titre indélébile, et force l'épouse à se souvenir qu'elle est femme pour se soumettre... et chrétienne pour pardonner!...

MADAME DELPIERRE, avec explosion.

Pardonner!... J'aurais tout pardonné... tout supporté!... tout accepté!... Oui, Dieu m'en est témoin!.. Si vous aviez introduit une maîtresse sous le toit conjugal... j'aurais amèrement pleuré... mais je serais restée!... Si vous m'aviez adressé une parole outrageante, j'aurais été humiliée, blessée, indignée, mais je serais restée! Si vous aviez levé la main sur moi... tout mon cœur eût bondi de colère... mais je serais restée... Faut-il tout dire?... Hé bien! si dans un moment d'égarement, vous aviez commis un crime par vengeance, si vous aviez reparu ici avec du sang sur les mains... j'aurais frémi d'horreur... mais je serais restée! oui, restée près du criminel pour l'aider à se repentir... pour pleurer avec lui... pour le consoler... mais cela!... cela!... mais consentir à être votre complice en demeurant votre compagne... mais partager les bénéfices de votre infamie!...

DELPIERRE, avec colère.

Madame.

MADAME DELPIERRE.

Vivre de votre luxe de délateur...

DELPIERRE, avec fureur.

Madame!...

MADAME DELPIERRE.

Rester... la femme d'un...

DELPIERRE, hors de lui et marchant sur elle la main levée.

Madame!...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, CLAVEL.

CLAVEL, s'élevant entre eux.

Arrêtez... monsieur!... Frapper une femme!...

DELPIERRE, tombant accablé.

Oh! misérable... que je suis!... Un moment de folie!... Madame sait bien que je suis incapable d'une telle lâcheté.

MADAME DELPIERRE, avec force, à Clavel.

Monsieur, vous avez vu ce qui vient de se passer!... êtes-vous prêt à l'attester devant la justice!...

CLAVEL, éperdu.

Quoi?

DELPIERRE, se relevant violemment.

Madame.

CLAVEL.

Que dites-vous?

MADAME DELPIERRE.

Ce que je répète... Êtes-vous prêt à attester devant la justice ce que vous avez vu?

CLAVEL.

Sans doute... puisque je l'ai vu! mais...

MADAME DELPIERRE.

Il suffit... Je vous remercie... Dans une heure, ma mère

sera chez vous, pour vous prier de l'accompagner chez le magistrat.

CLAVEL, éperdu.

Quoi? Cette maison bénie! cette maison toute formée de joie et de bonheur!...

MADAME DELPIERRE.

Elle est brisée, Monsieur!

CLAVEL.

Et ce serait par moi!... Je serais l'instrument de cette affreuse séparation. (Mouvement de madame Delpierre.) Non, ce n'est pas possible!... je refuse!... vous ne me condamnerez pas à un tel regret! Vous n'oublierez pas sept années de bonheur pour un moment d'égarement.

MADAME DELPIERRE.

Monsieur!

CLAVEL.

Je vous en supplie au nom de votre fils!... de votre fils sauvé par moi!

MADAME DELPIERRE, avec angoisse.

Oh! taisez-vous!

CLAVEL, allant à elle.

Vous m'avez dit ce jour-là que vous m'accorderiez ce que je vous demanderais! Eh bien... je vous demande grâce pour ce père.

MADAME DELPIERRE.

Je ne peux pas! (Elle s'élance dans sa chambre. Delpierre est anéanti, Clavel courroucé. La toile tombe.)

ACTE II.

Chez madame Delpierre; appartement très-simple; porte au fond, porte à droite donnant chez madame Delpierre, porte à gauche donnant chez Fernand; porte au fond, donnant sur un escalier de service

SCÈNE PREMIÈRE.

VINCENT, JULIE.

VINCENT, entrant, une lettre à la main.

Bonsoir, ma femme !

JULIE.

Ah! c'est toi!... tu apportes une lettre de ton maître monsieur Clavel.

VINCENT.

Oui, le numéro 45 de la rue Bellechasse écrit beaucoup au numéro 46.

JULIE.

Cette lettre est pour madame Delpierre.

VINCENT.

Bien entendu! dis donc! est-ce que tu crois...

JULIE.

Écoute-moi! Ton maître est un homme charmant! riche!... instruit! ayant beaucoup voyagé.

VINCENT.

Je le crois bien!... Pendant huit ou neuf ans!... mais depuis son retour, depuis six ou sept mois, il vient sans cesse... ici... et...

JULIE.

Je t'arrête encore!... Que ton maître soit amoureux de ma maîtresse, je n'en doute pas. Que Madame aime ton maître, je n'en sais rien; mais, qu'aimé ou non, il perd son temps, ça, j'en suis sûre.

VINCENT.

Ta maîtresse est donc une vertu farouche?

JULIE.

Farouche?... non, mais solide? Oui, hors cela je ne sais rien. Ici tout est mystère. Madame est séparée de son mari depuis dix ans... Pourquoi? Mystère! Monsieur est riche et Madame est pauvre... par quel hasard? mystère! Madame a son fils avec elle, mais elle l'a perdu pendant quatre ans... Comment? Mystère. Au bout de quatre ans elle l'a retrouvé... Comment? Mystère. Madame ne me confie jamais rien! Et, vrai, elle a tort, car je l'aime beaucoup.

VINCENT.

C'est étonnant!... moi, je n'ai jamais aimé mes maîtres.

JULIE.

Oh! c'est que madame Delpierre est une mère comme il n'y en a pas. Si tu la voyais avec son fils!... Elle se refuse tout pour lui tout donner! et avec cela si adroite à lui cacher ses sacrifices! si aimable avec lui! si gentille pour lui! Le soir, elle lui chante de la musique d'Opéra; le matin, elle l'aide à préparer ses examens. Ils font bien, la mère et le fils, le plus gentil petit ménage... On dirait un frère et une sœur.

VINCENT.

Mais le fils?

JULIE.

Brave garçon! l'aimant beaucoup, mais un peu triste parfois, parce qu'il regrette son père qu'il ne voit qu'une fois par mois.

VINCENT.

Et ce père?... Le mari?...

JULIE.

Dis donc monsieur le baron!... car il est baron et très-riche, très-influent, très-ami avec des ministres! Il a un appartement superbe, boulevard Malesherbes!

VINCENT.

Pourquoi donc, alors, Madame n'est-elle pas baronne?

JULIE.

Toujours mystère!... Silence! madame.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MADAME DELPIERRE, puis FERNAND.

JULIE.

Ah! madame, je courais vous porter cette lettre de monsieur Clavel... Vincent dit qu'elle est pressée... et...

MADAME DELPIERRE, prenant la lettre, l'ouvrant.

Dites que c'est bien. (Appelant son fils.) Fernand! viens! (Fernand entre.) C'est de M. Clavel, à propos du bal que sa sœur donne ce soir (Lisant.) « Chère Madame, je monterai, si vous » le voulez bien, chercher Fernand à dix heures. Nous

» descendrons ensemble chez ma sœur. Je serai très-heureux » de lui faire faire son premier pas dans le monde! » (Julie sort avec Vincent.)

FERNAND.

Quel ami pour moi que M. Clavel! Quelle heureuse rencontre nous a rapprochés de lui après tant d'années!

MADAME DELPIERRE.

Et depuis six mois, depuis que j'ai, par hasard, loué ce petit entresol dans la maison de sa sœur, comme il m'aide à te diriger; et, ce qui n'est pas moins important, à t'amuser.

FERNAND.

Il m'a fait faire ce matin la plus jolie promenade à cheval.

MADAME DELPIERRE.

Aussi, en revanche, on n'a pas pris sa leçon de chimie... Voyons!... nous avons encore quelques instants à nous, gagne ton bal de ce soir. Travaille un peu à ton examen.

FERNAND.

Ambitieuse!

MADAME DELPIERRE.

Oui, je veux que tu sois un homme!

FERNAND, s'asseyant en face d'elle sur une petite table.

Interrogez donc, grand docteur, on vous répondra... Cela m'amuse tant de travailler avec toi! Tu sais, quand j'étais enfant, tout ce que tu m'expliquais, je le comprenais... Tout ce que tu m'apprenais, je le retenais... Tu as une manière d'entrer dans mon intelligence comme dans mon cœur... Ah! tu sais bien le chemin, va!

MADAME DELPIERRE, l'embrassant.

Oh! cher être tendre!

FERNAND, *lui tendant le livre.*

Voyons, interroge!

MADAME DELPIERRE, *lisant et gaiement.*

Oh! oh! c'est un peu rude! (*Lisant*) « De quoi se compose » le protoxyde de cuivre? »

FERNAND, *riant.*

Le protoxyde! la vérité est que ce mot dans ta bouche fait le plus drôle d'effet... car sais-tu une chose?... C'est que tu es toujours très-bien!

MADAME DELPIERRE, *gaiement.*

Cela ne répond pas du tout à la question : De quoi se compose le protoxyde? (*Fernand l'embrasse.*) (*Riant.*) Oui! oui! Tu paies le cachet avant la leçon pour que je ne te la donne pas!

FERNAND.

Ma foi! je ne suis pas en train de travailler ce soir.

MADAME DELPIERRE.

Eh bien! ne travaillons pas! Veux-tu que je te joue une mazurke de Chopin?

FERNAND, *l'embrassant,*

Tu es une mère adorée!...

MADAME DELPIERRE.

Tu as l'air heureux, ce soir.

FERNAND, *sérieux.*

J'aurais cet air-là tous les jours, si tu voulais.

MADAME DELPIERRE, *gaiement.*

Si je voulais te laisser aller au bal tous les jours?

FERNAND.

Tu me comprends bien!

MADAME DELPIERRE, *sérieuse.*

Fernand, je t'en prie...

FERNAND.

Je ne t'en parlerai plus! mais au moins, laisse-moi l'aller voir demain.

MADAME DELPIERRE.

Demain!

FERNAND.

Il y a plus d'un mois que je ne l'ai vu! et je l'aime tant... lui aussi!... C'est mon père...

MADAME DELPIERRE.

J'ai toujours peur quand tu vas chez lui.

SCÈNE III.

LES MÊMES, CLAVEL.

CLAVEL, *à madame Delpierre.*

Bonjour, chère madame!... Eh bien, est-on prêt? (*Apercevant sur la table un livre de chimie.*) Qu'est-ce que je vois là?... un livre de chimie!... aujourd'hui!... défendu!

MADAME DELPIERRE, *gaiement.*

Pour ce que nous avons fait!

CLAVEL.

C'est encore trop. (*Il s'est approché de Fernand et lui arrange son gilet, sa cravate.*) Un premier jour de bal! Il faut ne penser qu'à être jeune et charmant.

MADAME DELPIERRE.

Que vous êtes bon!

CLAVEL.

Du tout! je suis oncle!... Je suis né oncle! (A Fernand.) Tiens!.... est-ce que vous avez fumé?

FERNAND.

Oui.

CLAVEL.

Vous fumez donc?

FERNAND.

Oui... cela vous étonne?

CLAVEL.

Oui.

FERNAND.

Tout le monde fume.

CLAVEL.

C'est pour cela. Vous autres jeunes gens, vous êtes étonnants!... Vous ne visez qu'à l'originalité, et vous vous copiez tous... Oh! si j'avais vingt ans!

FERNAND.

Que feriez-vous?

CLAVEL.

Je ne jurerais pas; je ne jouerais pas; je ne parlerais pas argot; je ne dirais pas d'une femme qui a du charme qu'elle a du chic; je ne dirais pas d'un vieillard qui s'affaiblit : c'est un ramolli; je ne dirais pas d'une mauvaise pièce : c'est infect! ni d'une bonne : c'est splendide! Je me lèverais toujours quand une femme entre; je lui offrirais une place au théâtre si elle était sur le second rang; après le dîner, je n'empêcherais pas les autres convives de se chauffer en me campant au plein milieu de la cheminée; je ne serais ni fier de ce que je ferais de mal, ni honteux de ce que je ferais de bien; enfin je ne fumerais pas dans le salon de ma mère,

même si elle me l'avait permis, et toutes ces qualités négatives suffiraient à me rendre un être si extraordinaire qu'on dirait partout de moi : C'est un type!

MADAME DELPIERRE, lui prenant la main.

Merci!

FERNAND, gaiement.

C'est que vous, mon oncle, vous êtes un peu original.

CLAVEL, riant.

En quoi donc, monsieur mon neveu?

FERNAND.

D'abord, en neuf ans de voyages, avoir été quatre fois en Sibérie.

CLAVEL.

Oh! cela, c'était un devoir! un devoir de cœur. Un de mes plus chers amis, envoyé en exil sur une dénonciation (Mouvement de madame Delpierre.) et y languissant depuis dix ans sans savoir quand il en sortira, sans savoir qui l'a dénoncé... Mais il me semble que vous le connaissez, madame, M. de Harden... vous le rappelez-vous?

MADAME DELPIERRE, se contenant.

Je me le rappelle.

FERNAND.

Et vous avez été en Sibérie pour lui?

CLAVEL.

Toutes les fois qu'on me l'a permis, j'ai été lui conduire sa vieille mère, c'est sa seule consolation.

FERNAND.

C'est très-bien, je vous reconnais là, mon oncle! mais comment, depuis votre retour, et avec un cœur comme le vôtre, ne vous êtes-vous pas marié?

CLAVEL.

Parce que je ne serais plus oncle.

MADAME DELPIERRE.

Plaisanter n'est pas répondre; pourquoi, jeune encore, ne vous mariez-vous pas?

CLAVEL, sérieusement.

Pourquoi?... (Gaiement.) Parce que je serais un trop bon mari!

MADAME DELPIERRE, riant.

Oh! oh!

CLAVEL.

Oui, j'ai une manie : quand j'ai fait un serment, je le tiens. C'est ce qui m'a empêché d'être un homme politique.

MADAME DELPIERRE.

Mais, mari?...

CLAVEL.

Eh bien, si je m'étais marié, j'aurais juré de ne vivre que pour ma femme.

MADAME DELPIERRE.

Eh bien?

CLAVEL.

Eh bien, j'aurais tenu ma parole.

MADAME DELPIERRE, riant.

Eh bien?

CLAVEL.

Eh bien, si vous croyez que ce soit facile et commode avec certaines femmes, comme tout le monde en connaît!

MADAME DELPIERRE, gaiement.

N'écoute pas, Fernand, n'écoute pas!

CLAVEL.

Je me réduis donc à mon rôle d'oncle, ce qui fait, monsieur mon neveu, que je suis à vos ordres et que je vous attends. Allez passer votre habit!

FERNAND.

J'y vais! Ah! mère! une idée!... Veux-tu doubler le plaisir de ce bal pour moi? viens-y avec nous!

MADAME DELPIERRE, se récriant.

Y penses-tu?... au bal... moi?...

CLAVEL.

Ce n'est pas un bal! une simple soirée de printemps, une réunion d'amis. Quelques marches à descendre... et ma sœur serait si heureuse de vous recevoir!

FERNAND.

Et tu serais si fière, toi, de me voir valser. Je t'entends d'ici, disant tout bas: Dieu! quel charmant cavalier! comme ce jeune homme valse bien! (L'embrassant.) Et puis enfin, je meurs d'envie de valser avec toi.

MADAME DELPIERRE.

Ai-je une toilette seulement?

CLAVEL.

Toutes ces dames sont en robe de printemps. (Montrant un vase de fleurs qui est sur la table.) Une fleur dans vos cheveux et vous serez la mieux parée de nos danseuses.

FERNAND.

Je suis fier de toi, je veux te montrer, c'est mon premier bal, tu ne peux pas me refuser!... Je veux entrer en te donnant le bras!... (A Clavel.) Elle réfléchit, je vais m'habiller! Décidez-la... (Il entre dans sa chambre à droite.)

SCÈNE IV.

MADAME DELPIERRE, CLAVEL.

MADAME DELPIERRE, après un moment d'hésitation.

Non! c'est impossible!

CLAVEL.

Pourquoi?

MADAME DELPIERRE.

Parce que je suis...

CLAVEL, souriant.

Trop vieille?

MADAME DELPIERRE.

Non, trop jeune!

CLAVEL.

Comment?

MADAME DELPIERRE.

Il est un sujet que je n'ai jamais abordé avec vous, que je n'aborderai jamais... Il m'est trop douloureux... Sachez seulement que depuis dix ans, depuis ma séparation, je me suis fait une loi de ne pas retourner dans le monde.

CLAVEL.

Je ne voudrais pas être indiscret... mais cette résolution est-elle sage? Cette sévérité est-elle nécessaire?

MADAME DELPIERRE.

Plus que nécessaire!... (Avec agitation.) Vous êtes homme, vous ne pouvez comprendre quelle position nous est faite et quels sentiments nous sont imposés, à nous!...

CLAVEL.

N'exagérez pas des injustices que tout cœur droit réprouve.

MADAME DELPIERRE.

Je n'exagère rien, je dis ce que j'ai vu : La place d'une femme séparée n'est pas dans le monde ! Quand elle a cinquante ans... soit... mais jeune, tout la blesse ou tout la révolte ; s'entendre désigner tout bas quand on entre dans un salon, se sentir le point de mire de tous les regards, voir le monde se partager en deux classes : ceux qui vous évitent et ceux qui vous recherchent, et deviner plus de mépris dans l'empressement des uns que dans l'éloignement des autres...

CLAVEL, *se récriant.*

Du mépris !... Ah ! madame !

MADAME DELPIERRE, *avec douleur et amertume.*

Est-ce que vous tous hommes, vous n'êtes pas convaincus qu'une femme séparée vous appartient de droit ? Ne dites pas non ! Même innocentes, nous sommes toujours soupçonnées ou suspectées ; même quand nous imposons l'estime, nous n'obtenons qu'à demi la considération. Une mère ne confie pas sa fille à une femme séparée... Un mari interdit à sa femme l'amitié d'une femme séparée... Toujours la malignité nous prête une faute cachée, ou dans le passé ou dans le présent. Ma conduite est tracée ; quand on a cru devoir briser son mariage et le briser comme moi, pour toujours, on n'a qu'un parti à prendre : échapper à la calomnie par la solitude !... C'est quelquefois dur... Ce petit salon a vu bien des larmes, bien des révoltes... Raison de plus pour résister... Je n'irai pas à ce bal.

SCÈNE V.

LES MÊMES, FERNAND.

FERNAND.

Eh bien ?

MADAME DELPIERRE, avec tendresse.

Ne sois pas fâché contre moi, mon cher enfant, mais c'est impossible !

FERNAND, avec tristesse.

Ah !... (A Clavel.) Excusez-moi, près de votre sœur, monsieur Clavel, je n'irai pas non plus à ce bal.

MADAME DELPIERRE.

Pourquoi ?

FERNAND.

Je n'y ai plus le cœur.

MADAME DELPIERRE.

Tu es un enfant.

FERNAND, avec chagrin.

Hélas ! non, ma chère mère, je ne suis pas un enfant... C'est mon malheur, mais ce n'est pas ma faute !...

MADAME DELPIERRE.

Mais pourquoi te refuser ce plaisir ?

FERNAND.

Parce que ce n'est plus un plaisir. (Avec amertume.) Pour un jour, par hasard, où je me trouvais en train d'être gai... je n'ai pas de chance !... Après tout, je ne suis pas en ce monde pour être heureux !

MADAME DELPIERRE, vivement.

Reste un moment avec notre ami, je vais m'habiller.

FERNAND, avec joie, en l'embrassant.

Oh! je t'aime! (Madame Delpierre sort à gauche.)

SCÈNE VI.

CLAVEL, FERNAND.

CLAVEL.

Oui, je t'aime! je t'aime! et vous ne faites pas attention si vos paroles l'affligent.

FERNAND.

L'affliger, moi!

CLAVEL.

Qu'est-ce que c'est que cette vilaine phrase que vous venez de dire : « Je ne suis pas en ce monde pour être heureux? »

FERNAND.

Ne parlons pas de cela, je vous en prie.

CLAVEL.

Si, parlons-en!

FERNAND.

Pas aujourd'hui... vous allez me gâter mon bal.

CLAVEL.

Au contraire... vous danserez avec plus de plaisir quand vous aurez soulagé votre cœur et que je vous aurai bien grondé.

FERNAND.

Il ne faut pas me juger comme les autres; j'ai une position

si fausse!... Cela fausse même le cœur... On ne sait plus ce qu'on veut, ce qu'on sent. Ah! souvent je suis bien triste, allez...

CLAVEL.

Comment cela?

FERNAND.

Aimer ses parents, c'est pour tous les fils le plus simple, le plus doux des sentiments, c'est une joie renfermée dans un devoir. Pour moi, c'est une douleur, car je suis partagé entre mon père et ma mère.

CLAVEL.

Partagé!

FERNAND.

Je pourrais dire déchiré!... Savez-vous quand et comment je vois mon père?... Une heure par mois...

CLAVEL.

Qui vous empêche de le voir plus souvent?

FERNAND.

Ma mère! Mon Dieu, je ne l'accuse pas! Après ce qui s'est passé il y a sept ans!...

CLAVEL.

Que s'est-il donc passé?

FERNAND.

Après ce qu'il a fait!

CLAVEL.

Qu'a-t-il donc fait?

FERNAND, à voix basse.

Il m'a volé à elle.

CLAVEL.

Volé!

FERNAND.

Oui; on me conduisait chez lui deux fois par semaine. Dès que j'arrivais, c'étaient des transports de joie et de tendresse dont une mère seule semble capable, mais chaque fois aussi, mon départ le jetait dans de véritables accès de rage!... Se voir mesurer ma présence, être forcé de compter ses embrassements; ne me voir arriver que pour me voir repartir, lui était insupportable. Et un jour, dans un moment de désespoir et de folie, il m'enleva!

CLAVEL.

Où vous emmena-t-il?

FERNAND.

En Italie, en Allemagne, changeant de nom pour mieux nous cacher; et cette fuite dura quatre ans.

CLAVEL.

Quatre ans!

FERNAND.

Oui, pendant quatre ans, ma pauvre mère resta seule au monde... ma grand'mère était morte un mois après mon départ! Pendant quatre ans elle courut éperdue à travers la France jusqu'à ce qu'un hasard miraculeux me rendit à elle!... Eh bien, le croiriez-vous, quand j'étais avec mon père, je la regrettais, et maintenant que je suis avec elle, c'est lui que je regrette!... C'est affreux! c'est affreux!...

CLAVEL, avec affection.

Mon enfant!

FERNAND.

Peut-être tous les jeunes gens de mon âge n'éprouveraient-ils pas ce que j'éprouve. (Avec joie.) Mais comment ne l'éprouveraient-ils pas?... Appartenir à ses parents par moitié!...

Ne savoir lequel des deux aimer... lequel on doit suivre! ne pouvoir pas même penser librement à eux!... Car penser à eux, c'est les juger! C'est se dire l'un a tort, l'autre a raison...

CLAVEL vivement.

Connaissez-vous la véritable cause de leur séparation?

FERNAND.

Un motif de violence, dit le jugement, mais je n'y crois pas!... Il y a autre chose! Autre chose qui me tourmente... que je cherche, que je ne trouve pas! Et en attendant, cet affreux arrêt a son cours... Tiens, père de famille, voilà ta part de ton fils!... Tiens, mère, voilà la tienne! et toi, enfant, débats-toi comme un supplicié entre ces deux tendresses implacables qui t'écartèlent!... Ah! c'est le jugement de Salomon appliqué à une âme!

CLAVEL.

Silence! Votre mère!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MADAME DELPIERRE.

MADAME DELPIERRE.

Me voici! je n'y ai pas mis trop de temps, j'espère, pour une femme qui n'a pas fait de toilette depuis huit ans! (A Fernand.) Êtes-vous content, mon seigneur et maître?

FERNAND.

Tu as vingt ans.

MADAME DELPIERRE.

Oh! vingt ans! (Elle prend dans le vase qui est sur la table une

fleur qu'elle met dans ses cheveux, et tout en l'arrangeant :) Faut-il vous l'avouer, ce quart d'heure de toilette m'a amusée. Le malin esprit n'est jamais mort dans le cœur d'une femme; à mesure que je me parais, il me semblait que la vieille femme que je croyais être disparaissait, et que, comme dans les contes de fée, sous le coup d'une baguette magique, je redevenais... je redevenais...

CLAVEL.

Jeune.

MADAME DELPIERRE, gaiement.

Jeune... si vous voulez!... Qui m'aurait dit que j'étais encore coquette?

FERNAND.

Qu'arrivera-t-il tout à l'heure, quand chacun te dira tout haut ce que tu dis tout bas?...

MADAME DELPIERRE, montrant un médaillon.

Oh! j'ai mis mon amulette!... (Prenant le médaillon et le montrant à Clavel.) Voyez-vous ce médaillon? Il renferme, d'un côté, les premiers cheveux de ce méchant enfant-là, ses cheveux d'un an, et, de l'autre, son portrait... quand il commença à devenir un personnage... à deux ans et demi! (Elle regarde le portrait.) Il était bien gentil, dans ce temps-là!... Moi, j'étais bien heureuse!... Et si je vous disais ce que ce médaillon a été pour moi quand le malheur est venu!... Allons, n'entamons pas ce sujet, je suis armée pour le combat, partons! (A Julie qui est entrée derrière elle.) Je rentrerai dans une heure!

FERNAND, lui donnant le bras.

Nous verrons cela... (Ils sortent tous deux.)

CLAVEL, avant de sortir, à Julie.

Mademoiselle Julie, venez demain à midi, nous cueillerons des fleurs dans le jardin pour la jardinière de madame Delpierre.

SCÈNE VIII.

JULIE, seule.

Elle va à la fenêtre de droite et regarde pendant toute cette scène.
On entend la musique du bal.

Ah! voilà la serre qui se remplit de monde. Quelles jolies toilettes! Comme on entend bien la musique par cette fenêtre ouverte.... La valse commence. Il me semble que le bal se donne pour moi! Ah! madame entre dans la serre!... Elle est au bras de M. Fernand. La voilà qui fait un tour de valse avec lui!... C'est gentil à voir! M. Clavel s'approche d'elle... (Elle quitte la fenêtre et revient sur le devant de la scène. Qu'y a-t-il entre eux? M. Clavel ne serait pas aussi aimable pour le fils s'il n'était pas amoureux de la mère, c'est évident!... Mais elle! elle! il est impossible qu'elle ne s'aperçoive pas de cet amour! Alors, comment elle, si prudente, si réservée, ne le congédie-t-elle pas?... Car enfin, elle ne reçoit personne, et elle le reçoit, lui! Elle ne se montre en public avec personne, et elle le retrouve, lui, dans les musées, dans les monuments... Que je suis sotte! c'est tout simple, n'est-ce pas pour son fils? Il n'y a là, en fait de mystère, qu'un mystère d'amour maternel, car pour cette femme-là, tout se résume en un seul mot: son fils! (Retournant à la fenêtre). Tiens! c'est singulier! Madame a l'air de quitter le bal!... Oui! Elle sort par la petite porte de la serre... J'entends des pas sur l'escalier!... C'est elle sans doute!... Oui! La voici!

SCÈNE IX.

JULIE, MADAME DELPIERRE.

JULIE.

Madame rentre déjà! onze heures et demie viennent à peine de sonner.

MADAME DELPIERRE, soucieuse.

Je rentre trop tard, car je regrette d'être sortie.

JULIE.

Est-ce que madame se serait trouvée souffrante?

MADAME DELPIERRE.

Oui... un peu... Je ne suis plus habituée au monde et la fatigue, la chaleur... Préparez ma chambre à coucher. (Julie y entre. Madame Delpierre seule.) J'ai eu tort d'aller à ce bal!... On a beau faire, la jeunesse est toujours là prête à se réveiller. Il est certains sacrifices qui ne sont possibles qu'à la condition d'être absolus. On peut se plaire dans une cellule, mais il ne faut pas en sortir; on peut s'habituer à une prison, mais il ne faut pas y laisser entrer les rayons du soleil. Quand je me suis retrouvée au milieu du monde, quand j'ai revu ces lumières, cet orchestre, quand tous ces hommages, ces sourires m'ont entourée de nouveau, j'ai senti un plaisir, un orgueil.... (En parlant, elle commence à ôter les fleurs de ses cheveux et ses bracelets. — Avec angoisse. Où est donc mon médaillon? Je ne l'ai pas ôté, il me semble. (Le cherchant avec fièvre.) Est-ce que je l'aurais perdu? (Appelant.) Julie! Ce n'est pas possible. (Julie paraît.) N'avais-je pas mon médaillon quand je suis rentrée?

JULIE.

Je n'ai pas remarqué.

MADAME DELPIERRE.

Cherchez donc avec moi!... (Elle regarde sur la cheminée, sur les meubles, partout.) Il sera tombé quand je valsais! Oh! pourquoi ai-je valsé? (A Julie.) Descendez chez la sœur de M. Clavel... Je serais au désespoir de perdre ce médaillon... Faites demander mon fils, et dites-lui ce que j'ai perdu, qu'il le cherche, qu'il le fasse chercher. J'avais pour ce bijou un attachement... superstitieux... Allez!... (Julie va à la porte. On sonne.) Qui sonne à cette heure? (A Julie.) Voyez. (Julie va à la porte et ouvre.)

JULIE, revenant, avec joie.

Madame! madame! M. Clavel.

MADAME DELPIERRE.

Monsieur Clavel!

SCÈNE X.

LES MÊMES, CLAVEL.

CLAVEL, lui présentant le médaillon.

Me pardonnerez-vous, madame, de n'avoir pas attendu jusqu'à demain pour vous le rapporter?

MADAME DELPIERRE, avec effusion.

Si je vous pardonne!... Demandez à Julie si je vous pardonne!... (Julie sort.) J'allais vous l'envoyer. J'allais descendre moi-même!... J'aurais tout bouleversé chez vous pour le retrouver. (Prenant le médaillon et l'embrassant.) Oh! cher souvenir!... cher consolateur!... cher conseiller!

CLAVEL.

Que je suis heureux de vous voir si heureuse!

MADAME DELPIERRE.

Mais où était-il?... Où l'avez-vous retrouvé?

CLAVEL.

Aux pieds du fauteuil même où vous étiez assise. En reconduisant ma danseuse, j'ai vu briller ce bijou, je l'ai reconnu et, me rappelant quel prix vous y attachez...

MADAME DELPIERRE.

Pendant cette affreuse absence, voilà tout ce qui m'est resté de Fernand! Je n'avais plus rien de lui que cette petite mèche de cheveux et ce petit portrait que vous me rapportez! Tenez, il faut que je vous dise une fois que rien de ce que vous faites pour Fernand n'a été perdu! J'ai tout compris, tout deviné! Cet examen que vous l'aidez à préparer, ces plaisirs où vous l'associez si délicatement, ce mélange charmant de camaraderie et de fraternité paternelle, tout cela est écrit là. Aussi je vous aime bien, allez!

CLAVEL, avec émotion.

Ah! madame!...

MADAME DELPIERRE.

Ne me remerciez pas!... car c'est au moment même où je vous parle de ma gratitude et de mon amitié, que je suis forcée de vous affliger.

CLAVEL.

M'affliger!

MADAME DELPIERRE.

En vous annonçant une résolution douloureuse pour moi-même.

CLAVEL.

Laquelle?

MADAME DELPIERRE.

Je quitterai demain cette maison

CLAVEL, avec un cri.

Quitter cette maison!... Pourquoi?

MADAME DELPIERRE.

Parce que c'est la maison de votre sœur, c'est-à-dire presque la vôtre!

CLAVEL.

Eh bien?

MADAME DELPIERRE.

Eh bien, mon ami, depuis six mois, j'ai vécu sans réfléchir!... j'ai oublié que vous étiez jeune et que je le suis encore!... Mon estime pour vous, ma certitude de la pureté de mes sentiments, l'intérêt de mon fils... tout me fermait les yeux!... Un instant a suffi pour m'éclairer!

CLAVEL.

Que voulez-vous dire?

MADAME DELPIERRE.

En entrant dans ce bal à votre bras, j'ai senti tout à coup, comment... à quoi? je ne le sais, mais j'ai senti que notre amitié pouvait être calomniée.

CLAVEL.

C'est impossible!...

MADAME DELPIERRE.

Elle l'est peut-être déjà!.. Ce que j'ai vu, ce que j'ai deviné, ce que j'ai entendu m'a révélé le péril!

CLAVEL, avec force.

Mais quel péril? Que craignez-vous?

MADAME DELPIERRE, se laissant tomber sur un siége.

Quelqu'un que je n'ai pas besoin de vous nommer.

CLAVEL, s'asseyant aussi de l'autre côté de la table.

M. Delpierre?

MADAME DELPIERRE.

Oui! M. Delpierre!... Sachez-le... Depuis le jour où j'ai retrouvé Fernand par miracle, où je le lui ai repris...

CLAVEL.

Quand l'avez-vous retrouvé? Comment le lui avez-vous repris?

MADAME DELPIERRE.

Après quatre ans de désespoir, j'apprends, on m'assure que Fernand est caché depuis trois semaines à Lyon, dans une institution d'ecclésiastiques, sous un nom supposé. Je cours à Lyon, le premier président me donne un officier de justice pour m'accompagner. J'arrive chez le supérieur, et je réclame mon fils!... « — Son nom, Madame? — Je ne le sais pas, son père l'en a fait changer! — Je ne puis vous livrer un enfant que vous ne pouvez pas me nommer!... — Eh bien, mettez-moi en présence du dernier élève entré chez vous, je verrai bien si c'est lui! » Il accepte! Nous descendons dans une grande cour vide, les enfants étaient à l'étude... Asseyez-vous dans cet angle obscur, me dit le supérieur, et attendez! Au bout de cinq minutes, une petite porte s'ouvre à l'extrémité de la cour; le supérieur paraît... Puis, presque aussitôt derrière lui, un enfant. A peine a-t-il dépassé le seuil, que je ne peux plus en douter... Je le reconnais! très-grandi... un peu pâli... mais lui!... Je me lève vivement, je

m'élance... Puis tout à coup je retombe sur mon banc saisie d'une terreur affreuse! S'il ne me reconnaissait pas!... J'avais tant pleuré depuis quatre ans!... Si son père l'avait détaché de moi! s'il ne m'aimait plus! s'il ne voulait pas me suivre! Oh! toutes mes angoisses passées n'étaient rien, rien auprès de celle-là!... et cependant le supérieur tout en causant avec lui... l'entraînait peu à peu de mon côté!... Il approche!... Il approche!... Le voilà presque devant moi!... Oh! je n'y tiens plus!... Je relève brusquement mon voile!... Maman! s'écrie-t-il, et il se jette dans mes bras en fondant en larmes! Je l'avais reconquis!

CLAVEL.

Oh! vaillant cœur!

MADAME DELPIERRE.

Oui!... Mais depuis ce jour, M. Delpierre, fou à la fois de tendresse et de colère, ne cherche que le moyen légal de m'arracher Fernand.

CLAVEL.

Que peut-il? Votre séparation a brisé votre mariage.

MADAME DELPIERRE.

Comme lien, oui! comme chaîne, non! la loi lui laisse tant d'armes contre moi! Il m'entoure de regards qui m'épient!... d'ennemis qui me surveillent! Je me sens dans sa main!

CLAVEL.

Mais c'est donc un monstre?...

MADAME DELPIERRE.

Non! c'est un père exaspéré!... Vous le voyez, il ne suffit pas que je sois sans tache, il faut que je ne puisse pas même être soupçonnée. Mon devoir est donc tracé. Je quitterai cette maison demain. Il m'en coûtera... plus que je ne puis le dire... car j'y laisse les seuls souvenirs doux que je

compte depuis dix ans. (Avec une émotion qu'elle ne peut contenir.) et... et... vous êtes le seul avec qui je pouvais causer de ma mère... Elle vous aimait tant, la pauvre chère créature... Le jour même de sa mort, elle m'a dit... Allons, il ne faut pas s'attendrir! C'est encore un sacrifice à faire à Fernand, je le ferai!...

CLAVEL, avec une émotion contenue.

C'est juste. Un dernier mot seulement; bien des épreuves, bien des luttes peut-être vous attendent.

MADAME DELPIERRE.

Je le crois.

CLAVEL.

Promettez-moi que si vous avez besoin d'un appui, d'un conseil, vous vous adresserez à moi.

MADAME DELPIERRE.

Je vous le promets. (La pendule sonne deux heures.) Deux heures! (Elle frappe sur un timbre. Julie paraît. A Julie.) Éclairez M. Clavel! Adieu!

CLAVEL, à part en sortant.

Désormais ma vie n'a plus qu'un but: la défendre! (Il sort.)

SCÈNE XI.

MADAME DELPIERRE, seule d'abord, puis JULIE, puis MONSIEUR DE MONVAL.

MADAME DELPIERRE, après un moment de silence.

C'est dur! Allons! Je suis contente de moi! Je n'ai rien dit et il n'a rien vu. (Prenant le médaillon où est le portrait de son fils et l'embrassant avec passion.) Merci!

JULIE, rentrant avec un grand trouble.

Madame

MADAME DELPIERRE.

Qu'y a-t-il donc ?

JULIE

Un monsieur décoré.... (Monval paraît au fond. Julie tend une arte à madame Delpierre.) Voici son nom !

MADAME DELPIERRE, lisant.

« M. de Monval, substitut du Procureur général. » Qu'il entre. Qui vous amène, monsieur ?

MONVAL.

Une sympathie sincère, madame. Vous ne me connaissez pas, mais je vous connais... (Mouvement de madame Delpierre). J'étais à Lyon, substitut, quand vous y êtes venue... vous comprenez mon intérêt pour vous...

MADAME DELPIERRE.

Monsieur...

MONVAL.

Et aujourd'hui, sur une demande, M. le Procureur général m'a permis de précéder auprès de vous quelqu'un qui est là... quelqu'un dont le nom seul vous irritera, quelqu'un dont la vue vous aurait profondément blessée.

MADAME DELPIERRE.

Qui donc ?

MONVAL.

Un commissaire de police....

MADAME DELPIERRE.

Chez moi ! de quel droit viole-t-il le domicile d'une femme au milieu de la nuit ?

MONVAL.

Il n'exerce pas un droit, il exécute un ordre.

MADAME DELPIERRE.

Un ordre de qui?

MONVAL.

De votre mari!

MADAME DELPIERRE.

Mon mari n'a pas le droit d'entrer chez moi, malgré moi, même le jour; comment pourrait-il autoriser un agent de justice à y pénétrer la nuit?

MONVAL.

C'est la loi.

MADAME DELPIERRE.

La loi?... Quelle loi?...

MONVAL.

Une loi cruelle, une loi qui laisse sous la surveillance de son mari la femme qui n'est plus sous sa garde, une loi qui l'autorise à l'accuser, à la poursuivre et, s'il le faut, à la punir. M. Delpierre s'est armé de cette loi contre vous.

MADAME DELPIERRE.

Pourquoi? Comment?

MONVAL.

Il avait des soupçons sur vous, soupçons injustes, je le crois, mais il en avait. Depuis deux mois, vous n'avez pas fait un pas, vous n'avez pas reçu une visite, qu'il n'en ait été instruit. Il a été constaté que M. Clavel venait presque tous les jours chez vous, vous écrivait presque tous les jours.

MADAME DELPIERRE, se levant.

J'ai là ses lettres.

MONVAL.

Votre mari a les vôtres, qu'un domestique lui a vendues...

Rien de significatif dans les paroles, j'en conviens, sauf peut-être leur laconisme même : « Demain, à deux heures, au musée. »

MADAME DELPIERRE.

Pour y conduire mon fils !...

MONVAL.

« A cinq heures, à Saint-Germain-des-Prés. »

MADAME DELPIERRE.

Pour montrer les peintures de Flandrin à mon fils.

MONVAL.

Enfin, aujourd'hui, vous êtes descendue au bal un peu à sa prière. Vous y êtes restée à peine, vous êtes remontée ici, il vous y a suivie. Il est arrivé à minuit ; il en est reparti après deux heures.

MADAME DELPIERRE, avec une certaine émotion.

Eh bien, monsieur ?

MONVAL.

Eh bien ! l'officier de justice l'a vu sortir comme moi. Les apparences seules vous accusent, j'en suis convaincu, mais constatées sur un procès-verbal et portées devant le tribunal...

MADAME DELPIERRE, avec indignation.

Les tribunaux !.. un procès !

MONVAL.

Vous le gagneriez, je le crois, mais la réputation d'une femme ne sort jamais tout à fait pure de pareils débats.

MADAME DELPIERRE.

Mais, que puis-je faire ?

MONVAL.

C'est pour vous le dire que je suis venu. Si M. Delpierre

ordonne à l'officier de police de constater ce qu'il a vu, il est obligé d'obéir... Mais si votre mari se désiste de sa plainte, le commissaire n'a qu'à se retirer. Votre sort est donc dans vos mains : M. Delpierre est là, tâchez de le fléchir.

MADAME DELPIERRE, avec énergie.

Il est là?... qu'il entre!

MONVAL.

Soyez calme en pensant à votre fils. (Il va ouvrir la porte du fond. Delpierre paraît. A madame Delpierre :) Je vais attendre votre décision. (Il se retire dans la pièce du fond.)

SCÈNE XII.

DELPIERRE, MADAME DELPIERRE.

MADAME DELPIERRE.

Ce qu'on me dit est vrai?

DELPIERRE.

Oui, madame.

MADAME DELPIERRE.

Vous oseriez m'intenter un procès! un procès en adultère? Osez dire le mot!

DELPIERRE.

Oui, madame! cette séparation que vous avez voulue, voulue seule, nous met en face l'un de l'autre, non plus comme un mari et une femme, mais comme deux ennemis. Or les ennemis se font la guerre, je vous la fais.

MADAME DELPIERRE.

Ce n'est pas la guerre, c'est une lâcheté, car je vous défie de dire que vous croyez à cette accusation.

DELPIERRE, *avec impatience.*

Qu'importe que je le croie ou non? Les autres peuvent-ils le croire? voilà la question. Vous m'avez arraché ma femme et mon fils; je trouve pour les reconquérir un moyen extrême, je m'en sers.

MADAME DELPIERRE.

Voyons. Pas de détours, que voulez-vous?

DELPIERRE.

Vour forcer à rentrer chez moi avec Fernand.

MADAME DELPIERRE.

Vous savez bien que je n'y rentrerai jamais.

DELPIERRE.

Eh bien, alors, rendez-moi Fernand.

MADAME DELPIERRE, *avec explosion.*

Vous livrer mon fils!

DELPIERRE.

Dites donc aussi le mien, si vous le voulez bien.

MADAME DELPIERRE.

Qu'en avez-vous fait quand vous l'avez eu? Qu'était-il quand je vous l'ai repris?

DELPIERRE.

Ne récriminons pas. Vous aimez cet enfant à votre façon, je l'aime à la mienne. C'est une passion égoïste, aveugle, soit!... mais c'est une passion sans bornes, il faut qu'elle se satisfasse! Je veux mon fils! Voulez-vous me le rendre?

MADAME DELPIERRE, *avec explosion.*

Mais vous ne savez donc pas que je n'ignore rien de votre vie? Quels exemples lui offririez-vous? J'ai l'âme de cet enfant à ma charge, je ne vous le rendrai pas!

DELPIERRE.

Soit! la justice me le rendra. Un procès me le rendra.

MADAME DELPIERRE, avec force.

Vous ne ferez pas cela.

DELPIERRE.

Je le ferai.

MADAME DELPIERRE.

Vous ne ferez pas cela.

DELPIERRE.

Je vous dis que je veux mon fils.

MADAME DELPIERRE, avec désespoir et comme éperdue.

Eh bien donc, suivons notre destin! Déchirons à l'envi le cœur de cet enfant! Brisons en lui tout respect filial, tout sentiment de famille! Et puisque vous ne me laissez pour le sauver, d'autre moyen que de vous imiter, savez-vous ce que je ferai si vous me déshonorez à ses yeux?

DELPIERRE.

Que ferez-vous donc?

MADAME DELPIERRE.

Je lui dirai le vrai motif de notre séparation.

DELPIERRE, poussant un cri terrible.

Ah!

MADAME DELPIERRE.

Et alors il choisira entre nous.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MONVAL

MONVAL, à Delpierre.

Que résolvez-vous, monsieur?

DELPIERRE.

Je me désiste! (A part.) J'aurai ma revanche!

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, FERNAND.

FERNAND, entrant vivement.

Ma mère! ma mère! qu'y a-t-il? Que veulent ces hommes qui sont là au dehors? Pourquoi cet étranger? (Apercevant son père.) Ciel! c'est lui!... (Il court à son père.) Oh! je ne me trompe pas... ta présence ici!... vous vous réunissez donc enfin!

DELPIERRE, l'embrassant avec passion.

Adieu!... (Il s'élance au dehors.)

FERNAND, tombant sur une chaise.

Ah! la cause de cette séparation! la cause!

ACTE III.

A Trouville. — Petit salon donnant sur une large terrasse où sont assis quelques baigneurs. — A droite, au fond, une table avec des joueurs; à gauche, en avant, une petite table ronde avec des journaux. — Clavel est assis à cette table et lit. — Un vieux monsieur est assis en face de lui et lit aussi.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANDRÉ DE MIRBEL, entrant avec un programme de concert à la main et le lisant tout haut.

« Trouville, 17 juillet 187... Grand concert donné par l'administration aux abonnés! Grand caprice sur le piano. » (Riant.) Oh! du piano. (Il va à la table de jeu.)

LE VIEUX MONSIEUR, à Clavel.

Monsieur, *l'Univers*, après vous!

CLAVEL.

Et même avant, monsieur.

LE VIEUX MONSIEUR.

Je ne voudrais pas vous en priver, monsieur.

CLAVEL.

Cela ne me prive pas du tout, monsieur, je ne le lis jamais.

LE VIEUX MONSIEUR, à part.

Un matérialiste! (Il se lève et sort.)

MONSIEUR DE MONVAL, au garçon du Casino qui est au fond.

Joseph, les journaux sont-ils arrivés?

JOSEPH, indiquant la table.

Ils sont là, monsieur le Procureur général.

ANDRÉ, se retournant et allant à lui.

Procureur général, monsieur de Monval?

MONSIEUR DE MONVAL.

Oui, nommé à Pont-l'Evêque depuis quinze jours.

ANDRÉ.

Bel avancement que vous avez eu là!... Il est vrai que vous avez une fameuse touche de magistrat.

MONVAL.

Touche de magistrat! Ah çà, André, vous parlerez donc toujours cet affreux argot.

ANDRÉ.

C'est la langue maternelle de tous les jeunes gens.

MONVAL.

Une langue bête, inintelligible et toujours vieille, car le mot d'hier n'est déjà plus le mot d'aujourd'hui.

ANDRÉ.

Oui! mais quel bouquet! Voyons! que voulez-vous que je dise en parlant d'une jolie cocotte... qu'elle a de la grâce?... style de l'Empire?... Du piquant?... oh! feu Elleviou!... Du

style de l'Empire?... Du piquant?... oh! feu Elleviou!... Du montant!... c'est un peu mieux... mais toujours fade!... Tandis que du chic!... du zinc!... ou de la haute poisse!... Oh! à la bonne heure!... cela dit quelque chose.

MONVAL.

Vous êtes fou. (Il se dirige vers la table des journaux.)

UN JOUEUR, à la table de jeu.

Il manque deux louis.

ANDRÉ, vivement.

Je les... ah! j'oubliais! rasé.

LA COMTESSE D'ORVILLE, entrant.

Je les fais!

ANDRÉ, à part.

La jolie comtesse d'Orville, un rude montant. (Il s'approche d'elle et cause avec elle.)

MONVAL, bas à Clavel dont il s'est approché.

Vous ici!

CLAVEL.

Depuis hier.

MONVAL.

Savez-vous que madame Delpierre y est?

CLAVEL.

Je viens de l'apprendre.

MONVAL.

Écoutez-moi. Il y a sept semaines, quand madame Delpierre quitta la maison de votre sœur pour aller demeurer rue Las Cases, elle me chargea d'exiger de vous la pro-

messe que vous ne chercheriez jamais à la revoir. Cette promesse, vous me l'avez faite.

CLAVEL.

Et je l'ai tenue.

MONVAL.

Vous allez donc quitter Trouville.

CLAVEL.

Non ; car j'ai fait un autre serment, c'est de vouer désormais ma vie à madame Delpierre et à Fernand, de ne jamais lui parler puisque je pourrais la compromettre, mais d'accourir partout où lui et elle pourraient avoir besoin de moi.

MONVAL.

Eh bien?

CLAVEL.

Eh bien, un nouveau malheur la menace... peut-être.

MONVAL.

Lequel?

CLAVEL.

Je n'en suis pas encore assez certain pour vous le dire, mais le hasard m'a amené ici, j'y reste.

MONVAL.

De la prudence.

CLAVEL.

Soyez tranquille! (Ils remontent tous deux et on entend la musique au dehors.)

ANDRÉ.

Ah! la musique va commencer sur la terrasse. Voilà le cornet à piston qui s'essaye. (A la comtesse d'Orville.) Belle dame, voulez-vous me permettre de vous offrir le bras?

LA COMTESSE.

Tout à l'heure ; mais voyons arriver les baigneurs. (Elle descend la scène en lui donnant le bras. — Clavel sort parla gauche. Madame de Bernon, entrant par le fond avec sa fille et la gouvernante de sa fille, tout le monde s'empresse autour d'elle ; elle descend s'asseoir à droite.)

LA COMTESSE, à André sur le devant de la scène.

Quelle est donc cette dame encore jeune et auprès de laquelle tout le monde s'empresse?

ANDRÉ.

C'est Mme de Bernon! la souveraine de la plage! Oh! c'est le grand oracle! une femme sérieuse! genre honnête!

LA COMTESSE.

La connaissez-vous?

ANDRÉ.

Non. je ne travaille pas dans cette partie-là.

LA COMTESSE.

Impertinent! et moi, est-ce que je ne suis pas une femme comme il faut?

ANDRÉ, calinement.

Oh! vous êtes bien mieux, vous êtes une femme comme il en faut. (La comtesse d'Orville lui donne un coup d'éventail sur les doigts.) Merci! c'est toujours quelque chose que je tiens de vous. (La musique commence à jouer doucement. — Madame Delpierre entre par la gauche en donnant le bras à Fernand; elle descend du côté opposé à celui de madame de Bernon. Fernand va lui chercher une chaise et l'installe.)

LA COMTESSE, à André, en remontant vers le fond.

A qui donc votre ami, Fernand Delpierre, donne-t-il le bras?

ANDRÉ.

A sa mère, je crois; il doit me présenter à elle aujourd'hui.

LA COMTESSE.

C'est un charmant garçon, un peu timide; mais j'ai juré de l'apprivoiser et de faire sa conquête.

ANDRÉ.

A qui avez-vous juré cela?

LA COMTESSE.

A son père qui est un de mes bons amis et qui doit arriver aujourd'hui même.

ANDRÉ.

De qui dois-je être jaloux, du père ou du fils?

LA COMTESSE, riant.

Oh!... Si vous n'aviez que le père pour rival!... Mais le fils!

FERNAND, à sa mère.

Es-tu bien ainsi?

MADAME DELPIERRE, assise sur un canapé.

Très-bien; mais il faut que tu me promettes de ne plus aller si loin en mer en nageant.

FERNAND.

Oh! sois tranquille, je suis sûr de moi.

MADAME DELPIERRE.

Oui, oui, je sais bien, et quand tu t'es lancé, avec tant d'audace et de grâce, j'ai commencé par être très-fière; mais quand peu à peu je t'ai vu t'éloigner, puis quand je n'ai

plus aperçu que ta tête, puis quand je n'ai plus rien aperçu du tout, oh! alors la peur m'a prise; il me semblait que tu ne reviendrais plus!... tiens, je t'aime trop! va me chercher ton ami que tu dois me présenter. (Fernand remonte vers le groupe de la comtesse d'Orville et d'André.)

MADAME DE BERNON, bas à un jeune homme qui est près d'elle.

Pouvez-vous me dire le nom de cette dame qui est assise à notre droite?

LE JEUNE HOMME.

Je vais vous le savoir. (Il sort.)

MONVAL, qui est entré par le même côté que madame Delpierre, s'approche d'elle et lui tendant la main affectueusement.

Comment allez-vous aujourd'hui?

MADAME DELPIERRE.

Très-bien... Il est heureux... Il s'amuse...

MONVAL.

Cela me fait plaisir de vous voir sourire.

MADAME DELPIERRE.

Que vous êtes bon pour nous!

MONVAL, s'asseyant près d'elle sur une chaise.

Qui ne le serait pas? Rien de nouveau du côté de votre mari?

MADAME DELPIERRE.

Non! Depuis que je suis venue me cacher ici avec Fernand, je n'ai pas entendu parler de lui

MONVAL, avec étonnement.

Ah!

MADAME DELPIERRE.

Est-ce que vous savez quelque chose ?

MONVAL.

Rien du tout.

LA COMTESSE, au fond, à Fernand et à André.

Non, non, réglez les figures ensemble, et vous viendrez me retrouver sur la plage. (Elle se lève, les deux jeunes gens la suivent un moment au fond.)

MADAME DELPIERRE, qui s'est retournée au son de la voix de la comtesse d'Orville.

Quelle est cette jeune femme qui cause si familièrement avec Fernand ?

MONVAL.

La comtesse d'Orville, une des beautés de la plage.

MADAME DELPIERRE

Savez-vous qui elle est ?

MONVAL.

Oui ! une veuve qui n'a jamais été mariée et une comtesse qui pourrait aussi bien s'appeler marquise, car elle a autant de droit à un titre qu'à l'autre.

MADAME DELPIERRE.

Savez-vous quelque chose de plus sur elle ?

MONVAL, souriant.

Nous autres magistrats, nous savons toujours quelque chose de plus...

MADAME DELPIERRE.

Vous me faites peur !

MONVAL.

Pourquoi ?

MADAME DELPIERRE.

C'est que l'empressement de Fernand, auprès d'elle... son trouble en parlant d'elle... Silence! (André et Fernand descendent vers madame Delpierre).

FERNAND, à sa mère.

Mère, permets-moi de te présenter M. André de Mirbel, un de mes amis.

ANDRÉ.

Intimes!

MADAME DELPIERRE, souriant.

Depuis quand?

ANDRÉ.

Depuis hier et pour longtemps, j'espère.

MADAME DELPIERRE.

Que vous recommandait donc cette jeune dame si jolie? car elle est très-jolie!

FERNAND, vivement.

N'est-ce pas?

MADAME DELPIERRE.

Elle vous parlait de figures.

ANDRÉ.

Oui, de figures de cotillon.

FERNAND.

Qu'elle nous a chargés de régler pour ce soir.

ANDRÉ.

Au bal qu'elle donne dans son chalet.

MADAME DELPIERRE.

Grave mission dont je ne veux pas vous détourner.

FERNAND.

Mère, est-ce que tu nous permets?

MADAME DELPIERRE.

Va, va, mon enfant. (Gaiement.) A qui des deux dois-je confier l'autre?

ANDRÉ.

Ah! pas à moi, madame.

FERNAND.

Nous allons arranger cela tout de suite : là, sur cette table. (Les deux jeunes gens s'éloignent bras dessus bras dessous et se dirigent vers la table où sont les journaux.)

MADAME DELPIERRE, bas à Monval.

Avez-vous vu son émotion?

MONVAL, souriant.

Dame! il a dix-neuf ans!

ANDRÉ, à Fernand.

Très-chic votre mère, et l'air bonne femme.

FERNAND.

C'est la plus charmante des femmes. Votre mère est aussi à Trouville! vous me présenterez à elle.

ANDRÉ.

Oui.

FERNAND.

Ainsi qu'à votre père.

ANDRÉ.

Ah! cela! impossible!... Papa n'y est pas puisque maman y est.

FERNAND.

Eh bien?

ANDRÉ.

Eh bien! Ils ressemblent à Castor et Pollux. Ils ne brillent jamais ensemble à l'horizon. Dès que l'un paraît, l'autre s'en va!.. Ils sont séparés.

FERNAND.

Séparés! Comment?

ANDRÉ.

Parbleu! comme on est séparé dans la séparation! Art. ..., je ne sais pas. L'article... « Les époux... »

FERNAND.

Ah! que je vous plains!

ANDRÉ.

Pourquoi?

FERNAND.

Vous devez être si malheureux!

ANDRÉ, naïvement.

Pas trop, mon père et ma mère m'adorent!

FERNAND.

Et vous voilà partagé entre eux!.. ils se disputent.

ANDRÉ, gaiement.

Précisément!.. Ils se disputent mon cœur! c'est-à-dire qu'ils se disputent à qui me cajolera le plus! Je suis dans la position d'une jolie femme entre deux jeunes gens qui lui font la cour... Je ressemble à la comtesse d'Orville entre vous et moi! C'est un steeple-chase d'attentions... de surprises; s'ils étaient réunis, ils me feraient de la morale!... ils sont séparés, ils me font des cadeaux! (Allant à la table.) Allons! Occupons-nous des figures.

FERNAND, assis en face de lui.

Mais vous, que faites-vous vis-à-vis de vos parents?

ANDRÉ.

Moi, parbleu, je les encourage, je les aide même. Ah! je suis devenu d'une force pour pincer la fibre paternelle et maternelle!... C'est admirable! (Se levant.) Tenez, j'ai envie d'avoir un cheval? je vais le demander à papa. Il me refuse... parfait! je prends un air indifférent et je lui réponds: Je vais le demander à maman! — A ta mère? Je te le défends! Et il me le donne d'un air furieux qui me fait mourir de rire!.. Voyez-vous ce costume?.. Gentil, n'est-ce pas? C'est maman qui me l'a donné parce que je lui ai dit que papa voulait m'en faire la surprise!.. C'était une fiction!

FERNAND.

Mais c'est les tromper!

ANDRÉ.

Du tout! C'est leur faire plaisir. Moi, je les aime tous deux de tout mon cœur: mais chacun veut que je l'aime plus que l'autre; je leur en offre les moyens! Un cœur à louer, une place sur le premier rang! adjugé au dernier et plus fort enchérisseur!.. (Retournant à la table.) Allons! voilà qui est fait! les miroirs! les chapeaux, les bouquets... allons retrouver la comtesse. (Il le prend dessous le bras et ils s'en vont) Ah çà, quel air sombre avez-vous donc?

FERNAND, avec tristesse.

C'est que, moi aussi, je suis fils d'un père et d'une mère séparés...

ANDRÉ.

Toutes les chances pour lui! Est-il veinard! (Ils sortent tous deux par le fond, comme la comtesse.)

LE JEUNE HOMME, à madame de Bernon, vers laquelle il revient, à demi-voix.

Cette dame s'appelle madame Delpierre.

MADAME DE BERNON, à part.

C'est elle !

MADAME DELPIERRE, penchée sur son ouvrage et bas à M. de Monval.

Avez-vous entendu prononcer mon nom?

MONVAL.

Par qui? où?

MADAME DELPIERRE.

Là, à gauche, un peu derrière nous. Ayez l'air d'être très-occupé de notre conversation.

MONVAL.

Pourquoi ?

MADAME DELPIERRE.

Cette dame est madame de Bernon, une de mes anciennes camarades de pension. Nous ne nous sommes pas revues depuis dix ans, et elle s'est assurée qui je suis, afin de ne pas me reconnaître.

MONVAL.

Mais qui vous fait croire?

MADAME DELPIERRE, avec amertume.

J'y suis habituée, madame de Bernon est une personne d'une vertu très-austère et...

MONVAL.

Elle se lève et semble se diriger vers nous.

MADAME DELPIERRE.

Vous croyez?

MONVAL.

J'en suis sûr.

MADAME DELPIERRE.

Voudrait-elle me faire injure en ne me saluant pas?

MONVAL.

Ah! c'est impossible! (Il se retire un peu en arrière.)

MADAME DE BERNON, s'approchant de madame Delpierre.

Est-ce que tu ne m'as pas reconnue, Caroline?

MADAME DELPIERRE, troublée.

Si vraiment, mais si.

MADAME DE BERNON.

Pourquoi donc alors n'es-tu pas venue à moi?

MADAME DELPIERRE.

Je craignais que vous...

MADAME DE BERNON.

Vous, est-ce que nous ne nous tutoyons plus? je n'entends pas cela.

MONVAL, s'éloignant.

Je peux la laisser. Je vais retrouver M. Clavel.

MADAME DE BERNON, appelant sa fille qui est restée avec sa gouvernante.

Marianne!

MADAME DELPIERRE.

Tu appelles ta fille?

MADAME DE BERNON.

Oui, pour te la présenter. (La jeune fille est accourue.) (A sa fille.) Marianne, regarde bien cette dame-là, elle a été ma plus chère amie quand j'avais ton âge, et déjà dans ce temps-là, elle était si aimée et si estimée de nous toutes, que je ne formais qu'un vœu, celui de lui ressembler. Je lui envie

encore aujourd'hui ses qualités, mais c'est pour toi; prie-la de vouloir bien t'embrasser, cela te portera bonheur. (La jeune fille penche son front vers madame Delpierre qui l'embrasse avec une grande émotion.)

MADAME DE BERNON, à sa fille.

Maintenant, va, fillette, laisse-nous causer. (La jeune fille s'éloigne et retourne vers sa gouvernante.)

MADAME DELPIERRE, bas à madame de Bernon en lui prenant la main.

Que c'est bon, ce que tu as fait là! que c'est délicat! que c'est compatissant!

MADAME DE BERNON.

Mais, Dieu me pardonne, tu pleures?

MADAME DELPIERRE.

Ah! c'est que j'ai compris.

MADAME DE BERNON, très-affectueusement.

Eh bien! si tu as compris, causons de toi. Pauvre chère créature, je t'ai tant plainte, je suis si sûre que tu as eu tout à souffrir et rien à te reprocher.

MADAME DELPIERRE, avec une grande émotion.

Ah! l'estime! l'estime d'une femme de bien!

MADAME DE BERNON.

La femme de bien, c'est toi! Beau mérite à nous, créatures privilégiées, qui avons tous les bonheurs, de faire notre devoir; mais toi!... Voyons, où en es-tu de tes luttes! de tes épreuves!

MADAME DELPIERRE.

Les gens malheureux sont superstitieux. Quand ils espèrent, ils n'osent pas le dire, ils craignent que cela ne leur porte malheur! mais avec toi...

MADAME DE BERNON.

Eh bien?

MADAME DELPIERRE.

Eh bien, depuis dix ans, voilà la première fois que j'ai un peu confiance! Que je regarde l'avenir sans terreur! On a des pressentiments de joie, comme des pressentiments de chagrin, et quand tu t'es approchée et que tu m'as tendu la main, il m'a semblé que c'était le bonheur lui-même qui venait à moi.

MADAME DE BERNON.

Ah! que je te retrouve bien telle que tu étais. Ah çà! tu me présenteras ton fils, tu me l'amèneras à dîner demain.

MADAME DELPIERRE.

Très-volontiers.

SCÈNE II.

LE GARÇON DU CASINO, annonçant tout haut.

Messieurs et Mesdames, les joutes sur l'eau vont commencer. (Tout le monde se lève, la musique a cessé, la fille de madame de Bernon se rapproche d'elle avec sa gouvernante et deux messieurs qui causaient avec elle.)

MONVAL, qui vient d'entrer, bas et vivement à madame Delpierre.

Restez, j'ai à vous causer.

MADAME DE BERNON, à madame Delpierre.

Viens-tu?

MADAME DELPIERRE.

Je te rejoins, monsieur de Monval désire me parler.

LE JEUNE HOMME, s'adressant à madame de Bernon à qui il offre le bras.

Voulez-vous me faire l'honneur de me présenter à madame Delpierre?

UN AUTRE JEUNE HOMME.

Je réclame la même faveur.

MADAME DELPIERRE, bas à madame de Bernon.

Tout le monde me revient, grâce à toi.

MADAME DE BERNON, aux jeunes gens.

Vous dînerez demain avec elle chez moi. (S'éloignant.) A tout à l'heure. (Madame de Bernon sort avec sa fille et tous les baigneurs. Le garçon ferme les portes vitrées du fond.)

SCÈNE III.

MADAME DELPIERRE, MONVAL, CLAVEL.

MADAME DELPIERRE.

Qu'y a-t-il donc?

MONVAL.

Une nouvelle grave! (Allant à la porte par laquelle il est entré, il *dit.*) Venez! (Clavel entre.)

MADAME DELPIERRE.

Vous ici, monsieur?

CLAVEL.

Oui, madame. Vous vous rappelez ma dernière parole en vous quittant, il y a six semaines : Promettez-moi que si un danger vous menace, vous vous adresserez à moi.

MADAME DELPIERRE.

Eh bien?

CLAVEL.

Eh bien! le danger est venu et me voici.

MADAME DELPIERRE.

Mais quel est ce danger?

MONVAL.

Monsieur Delpierre vaincu, mais exaspéré le 6 juin, avait juré de prendre sa revanche; il la prend.

MADAME DELPIERRE.

Comment?

CLAVEL.

M. Delpierre est ici!

MADAME DELPIERRE, avec un cri.

Lui! Dans un quart d'heure je pars avec Fernand!

MONVAL.

Vous ne le pouvez pas.

MADAME DELPIERRE.

Qui m'en empêchera? Mon fils ne m'appartient-il pas?

CLAVEL.

Il ne vous appartient plus!

MADAME DELPIERRE.

Et mon droit! mon autorité!

MONVAL.

Voici un acte qui les annule.

MADAME DELPIERRE.

Qu'est-ce que cet acte?

MONVAL

Un acte judiciaire.

MADAME DELPIERRE.

Que contient-il ?

MONVAL.

Un arrêté du Tribunal déclarant que, sur la demande de son père, Fernand Delpierre est émancipé.

MADAME DELPIERRE.

Émancipé! c'est-à-dire maître de sa personne!

CLAVEL.

Oui.

MADAME DELPIERRE.

Maître de ses actions!

MONVAL.

Oui.

MADAME DELPIERRE, éperdue.

Comment, mon fils peut me quitter s'il le veut!

CLAVEL.

Il le peut!

MADAME DELPIERRE.

Si son père lui propose de l'emmener à deux cents lieues d'ici, en pays étrangers, il peut le suivre?

MONVAL.

Oui.

MADAME DELPIERRE, avec explosion.

Non, ce n'est pas possible! Fernand n'a pas dix-neuf ans.

MONVAL.

On peut émanciper un jeune homme à dix-huit.

MADAME DELPIERRE.

Le jugement a déclaré M. Delpierre incapable d'élever son fils, il ne peut pas rester capable de l'émanciper!

MONVAL.

Il l'est.

MADAME DELPIERRE.

Mais c'est monstrueux !

MONVAL.

C'est légal...

MADAME DELPIERRE, avec désespoir.

Légal!... légal!... ah! je serai donc toujours écrasée par cet horrible mot !

CLAVEL.

Du calme, il vous reste le cœur de Fernand.

MADAME DELPIERRE.

Ah! Dieu me garde de douter de son cœur ! mais ce cœur est à son père comme à moi ! Il aime son père autant que moi ! il le regrette même auprès de moi ! comment voulez-vous qu'il résiste quand son père l'appellera, l'entraînera ? (Mouvement de Clavel.) Mais ne comprenez-vous pas qu'il est riche et que je suis pauvre ! De son côté, tous les plaisirs !... Du mien, toutes les privations! Il m'arrachera Fernand!... Et qu'en fera-t-il quand il l'aura? Il en fera... ce qu'il est!

CLAVEL ET MONVAL.

Quoi!...

MADAME DELPIERRE.

Et j'assisterais, moi, impassible, à ce spectacle! Je deviendrais par mon silence complice de son malheur! (Avec énergie, relevant la tête.) Non, cela ne se peut pas, cela ne sera pas!

MONVAL ET CLAVEL.

Que dites-vous?

MADAME DELPIERRE.

J'ai un moyen de reconquérir Fernand, moyen terrible mais sûr.

CLAVEL, vivement.

Eh bien! quel qu'il soit, employez-le, car je ne vous ai pas tout dit. Le danger est plus pressant que vous ne le croyez.

MADAME DELPIERRE.

Comment!

CLAVEL.

J'étais présent à la rencontre de Fernand et de son père. La comtesse d'Orville y assistait aussi. Eh bien! je les ai vus! Je les ai entendus!... Fernand est amoureux de la comtesse.

MADAME DELPIERRE.

J'en étais sûre!

CLAVEL.

Et la comtesse est d'accord avec monsieur Delpierre, ils veulent emmener Fernand en Écosse.

MADAME DELPIERRE.

Ils ne l'emmèneront pas! Écoutez-moi tous deux, car je n'ai pas trop du conseil et de l'appui de deux hommes d'honneur pour la résolution terrible que je vais prendre. (Passant entre eux deux et à voix basse.) Je me suis séparée de M. Delpierre pour une action... abominable dont j'ai la preuve écrite. Tant qu'il n'a fait souffrir que moi, j'ai gardé ce secret, mais puisqu'aujourd'hui il s'agit du salut de mon fils, je n'y résiste plus, et je vais... (Elle s'élance vers la porte, puis s'arrêtant tout à coup.) Non, non, c'est impossible! Une mère ne peut pas déshonorer un père aux yeux de son fils! C'est un crime! (Fondant en larmes.) Mais c'est un crime aussi que de le livrer à sa perte. O mon Dieu! mon Dieu! Qu'ai-je donc fait pour mériter un tel martyre? (Elle tombe en sanglotant sur un siége.)

CLAVEL, apercevant Fernand qui paraît au fond avec André.

Le voilà!

MADAME DELPIERRE, se relevant avec désespoir.

Oh! emmenez-moi!... Partons! je lui dirais tout. (Ils sortent ous trois par la porte latérale, Fernand et André entrent par le fond.)

SCÈNE IV.

ANDRÉ et FERNAND.

ANDRÉ.

Ah! mon cher, vous avez la corde, elle vous préfère.

FERNAND.

Qui vous le fait croire?

ANDRÉ.

Ma jalousie, parbleu, vous donner une fleur de son bouquet!

FERNAND.

C'est vrai.

ANDRÉ.

Vous offrir la première valse chez elle.

FERNAND.

C'est vrai.

ANDRÉ.

Vous avez une rude chance.

FERNAND.

Je n'osais pas la regarder de près, ses yeux me donnaient le vertige.

ANDRÉ.

Je le crois bien, des yeux longs comme ça! et un sourire! et des dents! Ah! nom d'un pétard, moi qui aurais tant voulu être aimé d'une femme du monde! seulement faites bien attention à votre père, il est bien tendre avec elle, et il se pourrait bien...

FERNAND.

Oseriez-vous croire que mon père?

ANDRÉ, riant.

A une maîtresse? ma parole d'honneur!... vous êtes étonnant!... mais tous les maris séparés en ont! Et ceux même qui ne le sont pas, aussi!... Est-ce que vous croyez que papa n'en a pas? J'ai découvert l'histoire de la façon la plus comique!... Imaginez-vous qu'un matin, je rencontre papa, en voiture fermée, avec une petite dame charmante. Dès qu'il m'aperçoit, il se jette au fond de la voiture... compris!... Moi, comme je suis un bonhomme de fils, je détourne négligemment la tête et je fais semblant de ne pas les voir. Mais, un jour, nous nous trouvons tous les trois nez à nez à l'Exposition de peinture... Voilà papa qui devient rouge... la dame qui devient blanche, pas moyen d'éviter la présentation... « Madame, je vous présente mon fils. — André! Madame de Lignéul! — Madame! » Et je file!... Mais c'est le soir, à table! que la scène a été bonne!... « André? — Papa? — Comment as-tu trouvé cette jeune dame? — Ah! charmante! papa. — Elle est un peu notre

parente!... — En vérité! — C'est la veuve d'un de nos cousins très-éloignés, qui me l'a presque léguée en mourant. — Un legs, mon père, c'est sacré! — Du reste, mon fils, la vertu même! — Elle en a bien l'air. — Elle viendra peut-être dîner un de ces jours avec nous! » C'était le mot de la situation.

FERNAND.

Elle est venue!

ANDRÉ.

Et même revenue. Nous sommes très-bons amis! Je l'appelle ma cousine, ce qui l'enchante!... Elle me cajole; c'est dans son jeu!... Elle me donne même quelques conseils... et quand je suis à sec elle me fait voter des centimes additionnels...

FERNAND, *indigné.*

Comment!... vous ne comprenez pas ce qu'il y a d'affreux...

ANDRÉ, *riant.*

Ne voulez-vous pas que je monte en chaire et que je lui dise: Sachez, monsieur mon père, que votre conduite... Sa conduite!... sa conduite!... ma parole d'honneur, vous êtes inouï avec votre indignation! on dirait qu'il s'agit d'une mère!...

FERNAND.

D'une mère!...

ANDRÉ.

Sans doute!... oh! cela, c'est une autre affaire! Je ris de bien des choses, mais je comprends qu'un fils qui apprendrait que sa mère...

FERNAND.

Est-ce que c'est possible ?...

ANDRÉ.

Pour la mienne et pour la vôtre, non! mais pour les autres !... toutes des nids de contrebande... On m'a conté une jolie histoire qui est arrivée, il y a six semaines, parbleu !... dans votre quartier. Ne demeurez-vous pas avec votre mère, rue Las Cases ?

FERNAND.

Oui.

ANDRÉ.

Eh bien ! c'est rue Belle-Chasse, 46, je crois ?

FERNAND, vivement.

Rue Belle-Chasse, 46 ?... Il y a six semaines?

ANDRÉ.

Oui ! on m'a même dit le jour. C'était le 6 juin.

FERNAND, vivement.

Le 6 juin !

ANDRÉ.

Est-ce que vous connaissez l'histoire ?

FERNAND, se contenant.

Non ; la maison seulement. Qu'est-il arrivé?

ANDRÉ.

Il paraît qu'il y logeait une femme séparée, c'est-à-dire remariée.

FERNAND.

Comment ?

ANDRÉ.

Il y avait ce jour-là un bal dans la maison, au rez-de-chaussée. Elle y conduit son fils, puis au bout d'un moment s'éclipse et remonte chez elle, où son amant l'attendait.

FERNAND, avec indignation.

C'est une calomnie infâme !

ANDRÉ.

Attendez donc !... voilà le comique. Le mari arrive avec un commissaire de police.

FERNAND, avec un cri.

Un commissaire de police ! (Se contenant.) Qui vous a conté cette fable ?...

ANDRÉ.

Ah çà !..., mais qu'avez-vous ?... vous voilà tout tremblant.

FERNAND.

Non !... qui vous a conté cette fable ?

ANDRÉ.

La comtesse d'Orville, qui la tenait, je crois, de votre père !...

FERNAND.

De mon père !

ANDRÉ.

Ou plutôt d'un des élégants de la plage.

FERNAND.

Ah ! Et elle ne vous a pas dit le nom de cette dame ?

ANDRÉ.

Non, elle ne le sait pas ; mais il paraît que le héros de l'aventure est un des baigneurs de Trouville, un M. Clavel.

FERNAND, avec un cri.

M. Clavel !

ANDRÉ, touché.

Mais, vraiment!... vous m'épouvantez!... Votre pâleur!... Vos lèvres tremblantes...

FERNAND.

En effet... je ne me sens pas bien!...

ANDRÉ.

Voulez-vous que j'appelle!...

FERNAND.

Non! j'aime mieux être seul!... j'ai besoin d'être seul... laissez-moi, mon ami!

ANDRÉ.

Vous laisser dans un pareil état! Jamais!

FERNAND.

Je vous en prie... je me remettrai mieux... s'il n'y a personne autour de moi!... Voulez-vous? Merci!

ANDRÉ.

Comme vous voudrez! (A part, en s'en allant.) Pauvre garçon!... Il me fait mal. (Il sort.)

SCÈNE V.

FERNAND, seul.

Je n'y vois plus!... (Il laisse tomber la lettre en pleurant.) O mon Dieu! mon Dieu! quel abîme!... il me semble que tout s'effondre autour de moi!... Quoi!... mon malheur serait plus qu'un malheur!... Quoi!... tout ce que j'ai respecté... tout ce que j'ai adoré... ah! si ce n'est pas une calomnie infâme, j'aime mieux mourir. (Il tombe la tête sur la table en sanglotant.)

SCÈNE VI.

LE MÊME, MADAME DELPIERRE.

MADAME DELPIERRE, courant à lui.

Fernand!... mon fils! qu'as-tu?

FERNAND, relevant la tête.

Elle! sa voix! sa chère voix! (Courant à elle.) Oh! mon affreux cauchemar se dissipe. (L'amenant sur le devant de la scène.) Regarde-moi! regarde-moi bien! Remplis tout mon cœur de tes chers regards! (La regardant avec ivresse.) Oh! la pureté!... la clarté!... la sainteté!... et que m'importent leurs preuves?... La voilà, la vraie preuve, ce sont ces yeux qui ne mentent jamais! (Il l'embrasse avec passion.) O ma chérie! ma chérie!... (Il tombe à genoux devant elle.) Ma sainte!

MADAME DELPIERRE.

Mais qu'as-tu donc?

FERNAND, à genoux, et lui baisant les mains avec passion.

Rien!... j'expie!... je répare.

MADAME DELPIERRE.

Tu répares! tu répares!... Fernand! on m'a accusée près de toi! Tu l'as cru?

FERNAND.

Non!... non!... un instant de vertige!... mais comprends-tu maintenant que cet affreux mystère ne peut pas durer un jour de plus! qu'il faut... (Apercevant Delpierre qui paraît au fond.) Mon père!... Je saurai tout enfin!... (Il court à lui.)

SCÈNE VII.

DELPIERRE, MADAME DELPIERRE, FERNAND.

FERNAND.

Mon père, je ne peux plus rester dans l'état où je suis!... Depuis que je me connais, votre séparation a été pour moi une douleur, mais depuis ce matin, c'est une torture!... plus qu'une torture!... un sujet de honte et de remords! il y a un instant, j'ai failli accuser ma mère.

MADAME DELPIERRE.

Oui! m'accuser! Eh bien! monsieur, je viens vous adjurer et, au besoin, je vous ordonne de déclarer tout haut devant mon fils que j'ai droit au respect de tout le monde, surtout au vôtre!

DELPIERRE, après un court silence.

C'est vrai!

FERNAND, avec énergie.

Eh bien donc! alors, pourquoi êtes-vous séparés? Pourquoi restez-vous séparés? Il y a entre vous un mystère insupportable pour moi... Vingt fois j'ai supplié chacun de vous de me répondre... Toujours vous avez refusé! Mais puisque enfin, aujourd'hui... vous voilà tous deux réunis devant moi, je ne vous quitterai pas que je ne vous aie arraché ce secret!

MADAME DELPIERRE.

Fernand!...

FERNAND.

Oh! je sais bien que le langage que je tiens et le rôle que

je prends sont le renversement de toutes les lois naturelles; mais est-ce que nous ne sommes pas en dehors de tout ce qui est naturel et sacré! Non! non! cela ne peut pas durer ainsi. Il faut que vous parliez!... si l'un de vous est coupable, je veux le savoir pour pleurer avec lui, pour le plaindre, pour le justifier auprès de l'autre!... oui, quand je saurai à qui est la faute, je prierai tant l'innocent de pardonner, je le lui demanderai si ardemment, qu'il ne pourra pas me repousser, qu'il resserrera le lien rompu, qu'il me refera un foyer, car je n'en ai plus!... j'ai un père et une mère, et je suis orphelin!

MADAME DELPIERRE.

Oh! je ne peux plus y résister! Laisse-moi avec ton père.

FERNAND.

Ciel! se peut-il?

MADAME DELPIERRE.

Va! va!...

FERNAND.

Pardonnez-vous!... Pardonnez-vous!... Pardonnez-vous! (Il sort.)

SCÈNE VIII.

MADAME DELPIERRE, DELPIERRE.

DELPIERRE, à part.

Que veut-elle?

MADAME DELPIERRE, marchant agitée.

Il le faut! ce sera affreux pour moi! n'importe, je dois l'essayer! (Haut.) La douleur de cet enfant vous navre-t-elle

si profondément que vous soyez prêt, comme moi, à tous les sacrifices pour la faire cesser?

DELPIERRE.

Que voulez-vous dire?

MADAME DELPIERRE.

Je viens vous proposer de nous réunir.

DELPIERRE.

Vous!

MADAME DELPIERRE.

A une condition.

DELPIERRE.

Laquelle?

MADAME DELPIERRE.

Dépouillez-vous de tous les fruits de votre passé, faites-vous pauvre enfin, et je reviens à vous.

DELPIERRE.

Avec quoi vivrons-nous?

MADAME DELPIERRE.

Avec ma dot.

DELPIERRE.

Trois mille francs de rente pour trois? y pensez-vous?

MADAME DELPIERRE.

Ne me refusez pas, c'est moi qui vous en prie! Vous aimez votre fils?

DELPIERRE.

Si je l'aime!

MADAME DELPIERRE.

Eh bien! prouvez-le.

DELPIERRE.

Le prouver par une folie?

MADAME DELPIERRE.

Oui! une folie! mais la plus sage, la plus heureuse des folies. Faites ce sacrifice pour votre fils.

DELPIERRE.

Mais c'est pour lui-même que je ne veux pas le faire! A quelle vie allez-vous le condamner? Où irons-nous avec vos trois mille francs? Dans un trou de province où nous végéterons dans l'ennui et la misère.

MADAME DELPIERRE, *avec énergie.*

Il travaillera, vous travaillerez pour lui... pour moi!

DELPIERRE.

Travailler!... Travailler!... à quoi? Et où cela le mènera-t-il? Cet enfant n'est pas un caractère froid et un cœur maître de lui, comme vous. Il a des passions! Il a des besoins! Il lui faut de l'argent. Et vous voulez, lorsque j'en ai, que je l'en dépouille!... Vous voulez que je le condamne à gagner péniblement, pas à pas, une position à laquelle il n'arrivera peut-être jamais! Vous voulez que je le voie, que je le fasse pâtir, souffrir, peiner! C'est cruel et c'est absurde! Tout le monde ne partage pas vos idées! J'ai des amis! des protecteurs! Je compte et on compte avec moi!... Parce que tout homme qui a une capacité et une fortune est une puissance! Et si cette puissance est coupable? Eh bien! soit! La faute pour moi, le bonheur pour lui!... Je ferai de lui ce que je voudrai!... Qu'en feriez-vous avec votre héroïsme? un pauvre et un désespéré?

MADAME DELPIERRE, *froidement.*

Pour la dernière fois, acceptez-vous ce que je vous offre?

DELPIERRE.

Jamais.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, FERNAND.

FERNAND, rentrant et les interrogeant du regard.

Eh bien ?...

DELPIERRE.

Eh bien, mon fils ! ta mère refuse !

MADAME DELPIERRE.

Vous savez bien que je ne suis pas femme à vous trahir, et vous en abusez ; vous savez bien pourquoi je refuse. Ou plutôt, vous savez bien que c'est vous qui refusez.

FERNAND, s'écriant.

Assez !... assez !... ne parlez plus, ma mère ! ni vous non plus, mon père ! je ne veux rien entendre ! je ne veux rien savoir, car je ne veux pas être votre juge !... Et puisqu'il ne m'est pas permis de vous appartenir à tous deux, eh bien ! je n'appartiendrai ni à l'un, ni à l'autre !

MADAME DELPIERRE.

Où vas-tu ?

FERNAND.

Je pars pour l'Afrique ! je m'engage !

DELPIERRE.

Je te le défends ! tu n'as pas dix-neuf ans ! tu n'en as pas le droit.

FERNAND.

Vous m'avez émancipé! je suis libre!

MADAME DELPIERRE poussant un cri.

Ah!... (Fernand s'élance vivement au dehors. La toile tombe.)

ACTE IV.

La scène se passe à l'hôtel d'Angleterre, dans l'appartement de Delpierre. — Une table à droite. — Siéges. — Porte au fond. — Deux portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

DELPIERRE, *seul. — Il écrit.*

« Mon cher ami, Fernand part malgré moi pour Paris. Il veut s'engager. Je serai demain au ministère de la guerre avant dix heures. Veuillez obtenir pour moi une audience du ministre. »

SCÈNE II.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Un monsieur demande à parler à monsieur.

DELPIERRE.

Son nom?

LE DOMESTIQUE.

Il m'a dit que vous ne le connaissiez pas.

DELPIERRE.

Qu'il entre. *(Le domestique sort.)*

SCÈNE III.

DELPIERRE, puis CLAVEL.

DELPIERRE, cachetant sa lettre.

Avec cette lettre... (Il lève la tête et aperçoit Clavel qui paraît au fond.) Monsieur Clavel !

CLAVEL.

Moi-même.

DELPIERRE, avec irritation.

Vous, chez moi, monsieur !

CLAVEL.

Pas d'emportement, monsieur ; il est des hommes qui n'ont pas le droit de s'emporter l'un contre l'autre, parce qu'ils n'ont pas le droit d'aller plus loin. Une rencontre entre vous et moi n'est pas possible, vous le savez bien : veuillez donc imposer silence à votre irritation, et écoutez-moi.

DELPIERRE.

Je vous écoute.

CLAVEL.

Fernand n'est pas parti.

DELPIERRE, vivement.

Qui l'a retenu ?

CLAVEL.

Moi.

DELPIERRE.

Vous ?

CLAVEL.

Au sortir de son entretien avec sa mère et avec vous, il est accouru chez moi tout éperdu et s'est jeté dans mes bras, car il y a bien souvent trouvé consolation et bon conseil.

Son premier désespoir passé, je lui ai parlé le langage de la raison et je me suis adressé à son cœur. Je lui ai fait sentir qu'il manquait à tous ses devoirs de fils en s'engageant; que vous quitter tous deux c'était vous accuser tous deux; que quand on avait une mère comme la sienne, ajouter une peine à son immense fardeau de douleurs, c'était un crime; que je n'avais pas mission de vous défendre, vous, monsieur, auprès de lui, mais qu'enfin vous étiez son père, que votre tendresse pour lui était, de l'aveu même de sa mère, immense...

DELPIERRE.

Vous dites bien, monsieur, immense!

CLAVEL.

Que, par conséquent, après avoir tout fait pour vous réconcilier, il n'avait plus qu'un devoir, c'était de fermer les yeux sur un secret qui ne lui appartient pas, de s'en interdire absolument la recherche, puisqu'il ne vous convenait ni à l'un ni à l'autre de le lui révéler, et de consacrer sa vie à alléger des douleurs qu'il ne pouvait pas effacer et à panser des blessures qu'il ne pouvait pas guérir. A mesure que je parlais, je voyais se détendre sa figure et s'amollir son cœur... le pauvre garçon!... Je le connais si bien! Et je l'aime tant! Quand j'eus fini, il fondit en larmes, et me dit d'une voix brisée : Écrivez-leur que je reste!

DELPIERRE, avec émotion.

Ce que vous avez fait là est d'un bien galant homme, monsieur, et si certaines paroles n'étaient pas interdites entre nous, je vous dirais que je vous remercie.

CLAVEL se lève.

Attendez, monsieur, je n'ai pas achevé. A peine Fernand éloigné, j'allai aussitôt déposer chez madame Delpierre un

mot pour la rassurer, et je rentrais chez moi pour vous écrire, quand je trouvai quelques lignes de Fernand qui me déterminèrent à venir vous trouver moi-même.

DELPIERRE, inquiet.

Il vous a écrit après vous avoir quitté. Pourquoi ?

CLAVEL.

Voici sa lettre. (Lisant.) « Mon cher ami, je suis resté parce que vous l'avez voulu. Peut-être avez-vous eu tort de me retenir. Un événement qui pourrait devenir grave va m'obliger à recourir de nouveau à votre amitié. Je serai chez vous dans une heure. »

DELPIERRE.

Qu'est-ce que cela peut être ?

CLAVEL.

Je courus sur la plage dans l'espoir de l'y rencontrer... Personne ! mais j'appris là, d'un de mes amis, qu'une demi-heure auparavant il s'était élevé entre Fernand et deux messieurs...

DELPIERRE, vivement.

Une querelle ?

CLAVEL.

Une altercation du moins, une altercation de paroles, mais de paroles vives.

DELPIERRE, très-éperdu.

C'est un duel !

CLAVEL.

Calmez-vous...

DELPIERRE.

C'est un duel ! (Reprenant la lettre.) Voyez-vous les mots de cette lettre : « Un événement qui peut devenir grave...

J'aurai recours à votre amitié... » C'est comme témoin qu'il compte sur vous.

CLAVEL.

Silence! le voici!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, FERNAND.

DELPIERRE, courant à lui.

Tu te bats!

FERNAND, troublé.

Qui peut te faire croire?...

DELPIERRE, avec force.

Je te dis que tu te bats!

FERNAND, avec résolution.

Eh bien, oui, c'est vrai!

DELPIERRE, éperdu.

Et tu crois que je le souffrirai!... un enfant de dix-huit ans!... Comme si c'était possible!

FERNAND.

Mais...

DELPIERRE.

Y a-t-il eu des voies de fait? Non, je le sais. Il n'y a eu que des paroles... C'est moi qui irai trouver ton adversaire...

FERNAND.

Vous!

DELPIERRE.

Oui, moi! s'il a un père, une mère... je leur dirai... Je ne sais ce que je leur dirai! Mais ce que je sais, c'est que je ne

te permettrai pas... Quel est le motif de cette querelle?... Une affaire de femme, j'en suis sûr!...

FERNAND.

Non, mon père!

DELPIERRE.

Une querelle de jeu?

FERNAND.

Non, mon père!

DELPIERRE.

Quoi donc alors? Parle!

FERNAND.

Une question d'honneur!...

DELPIERRE.

D'honneur! d'honneur! à ton âge on voit de l'honneur partout. En quoi ce jeune homme... car je suis certain que c'est quelque enfant de ton âge!

FERNAND.

C'est un homme, et un homme grave et considérable.

DELPIERRE.

Et comment a-t-il pu attaquer ton honneur de dix-huit ans?

FERNAND.

Il ne s'agit pas de moi!

DELPIERRE.

De qui donc?

FERNAND.

De vous.

DELPIERRE, troublé.

De moi?

FERNAND.

Je vous le demande à tous deux: un fils peut-il entendre insulter sa père sans le venger?

DELPIERRE.

Insulter ?

FERNAND.

Je ne veux pas d'autre juge que toi !

DELPIERRE.

Explique-toi donc !

FERNAND.

J'étais assis sur la plage devant le Casino, je parcourais un journal, sans le comprendre, car j'avais le cœur tout plein de ce que m'avait dit notre ami. (Il tend la main à Clavel.) A une table voisine, trois messieurs lisaient entre eux, mais assez haut pour être entendus, la liste des baigneurs de Trouville. (A son père.) Arrive ton nom. « Monsieur Delpierre! s'écrie l'un d'eux ; s'il paraît au Casino, je l'en fais sortir ! » (Mouvement de Delpierre et de Clavel.) Je me lève, je cours à cette table, je me nomme, je somme celui qui avait parlé de s'expliquer. En entendant mon nom, il devint très-pâle, mais ne répondit pas. Je repris sans violence, quoique mon cœur bondît de colère : « Est-ce bien de monsieur Delpierre que vous avez parlé ? — Oui, monsieur. — Je suis son fils, je vous demande ou l'explication ou la rétractation de vos paroles. » Il me regarda un moment avec émotion et sans me répondre... puis enfin d'une voix troublée, mais ferme : « Monsieur, me dit-il, je regrette profondément le mot qui m'est échappé. Si j'avais su que vous fussiez là, je n'aurais certes pas parlé, mais ce qui est dit est dit, et quant à le rétracter, je ne le puis, ne le dois, ni ne le veux. » Ma réponse, tu la conçois ! je lui jette ma carte à la figure. Il me répond par la sienne, et rendez-vous est pris pour ce soir.

DELPIERRE.

Son nom ! Quel est son nom ?

FERNAND, lui tendant une carte.

Le voici!

DELPIERRE, avec un cri terrible après avoir lu

Ah! (Il reste éperdu et accablé.)

CLAVEL.

Qu'avez-vous donc?

FERNAND.

Oui! Qu'as-tu, mon père?

DELPIERRE, froidement.

J'ai... mon ami... j'ai... que tu as raison et que ce duel est inévitable

FERNAND, avec joie.

A la bonne heure!

DELPIERRE.

Seulement... tu l'as dit toi-même! cet événement peut être grave et il faut mettre toutes les chances de son côté. A quelle heure la rencontre?

FERNAND.

Ce soir à cinq heures.

DELPIERRE.

L'arme?

FERNAND.

Le pistolet!

DELPIERRE.

Les conditions?

FERNAND.

Marcher l'un sur l'autre et tirer à volonté. Je laisserai mon adversaire tirer sur moi; s'il me manque, et il me manquera, j'irai à lui, et quand j'aurai mon arme sur sa poitrine, je lui laisserai la vie, en lui demandant pour seul prix de rétracter ce qu'il a dit.

DELPIERRE, avec émotion.

Brave enfant! Tes témoins sont...

FERNAND.

M. Clavel, j'espère, et ton ami M. Derval, qui était présent à la querelle.

DELPIERRE.

C'est bien! (Tirant sa montre.) Nous avons quatre heures à nous : il faut les employer utilement. Ma boîte à pistolets est dans ma chambre, descends-la; M. Clavel et moi nous allons tout régler. Va, nous t'attendons.

FERNAND.

J'y vais. (Il sort à gauche.)

SCÈNE V.

DELPIERRE, CLAVEL.

DELPIERRE, tombant éperdu sur un siége.

Perdu!...

CLAVEL.

Du calme! c'est grave!... mais... non désespéré!... un duel n'est pas la mort!...

DELPIERRE, comme hors de lui.

Le châtiment!...

CLAVEL.

Je suis là!

DELPIERRE.

Rien à faire! La mort!... Plus que la mort!... Oh! ce nom! ce nom!

CLAVEL, lui demandant la carte.

Donnez-moi-le donc ce nom! (Lisant et poussant un cri terrible.) Harden!... Le comte de Harden!

DELPIERRE.

Oui

CLAVEL.

Harden le proscrit!

DELPIERRE.

Oui!

CLAVEL.

Harden! la victime de la délation!

DELPIERRE.

Oui!

CLAVEL.

Lui!... Ici!...

DELPIERRE.

Oui! oui! venu pour se venger, envoyé du ciel pour punir!

CLAVEL.

Punir... qui?... se venger de qui?...

DELPIERRE.

Ne comprenez-vous pas qu'il sait tout!... qu'il sait qui l'a livré?... qu'il vient frapper le père dans le fils!...

CLAVEL, avec un cri terrible.

Le père!... Le père!... mais ce délateur... c'est donc vous!...

DELPIERRE se tait.

Oui!...

CLAVEL, éperdu.

Quoi! ce bourreau!... ces dix ans de tortures!... sa famille

ruinée!... sa mère mourante d'épuisement et de douleur... tous ces crimes sont les vôtres!... mais vous ne savez donc pas, malheureux! que M. de Harden est mon ami le plus cher, que depuis dix ans j'ai été son seul consolateur! que sa mère m'appelle son fils!...

DELPIERRE, hors de lui.

Hé bien!... tant mieux... que mon sort s'accomplisse!... Unissez-vous donc à lui pour nous écraser!... soyez son témoin!... Aidez-le à tuer mon fils!... ou à le déshonorer!... car il voudra sa vengeance!... Il ne vient que pour cela!... Il jettera mon crime à la figure de mon fils! Il publiera notre honte!... Partez donc! Partez!... Allez avec lui sur le terrain!... Vous m'y retrouverez aussi!

CLAVEL, éperdu.

Non!... non!... c'est impossible!... La honte sur elle!... La honte sur lui! Oh! c'est atroce! Non!... cet affreux duel n'aura pas lieu!... (Mouvement de Delpierre.) O maudit que vous êtes!... Le ciel sait si je vous hais!... et si je voudrais vous punir! Mais qu'importent et votre crime et ma colère?... Il n'y a plus qu'une chose au monde pour moi!... Lui!... et elle!... Je cours chez M. de Harden!... Je le supplierai au nom de sa mère, au nom de tout ce que j'ai été pour lui depuis dix ans!... il m'écoutera!... il pardonnera!... il oubliera!... il se taira!...

DELPIERRE, avec une explosion de joie.

Le salut!

CLAVEL, apercevant madame Delpierre.

Madame Delpierre!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MADAME DELPIERRE.

MADAME DELPIERRE, dans le plus grand trouble.

Où est Fernand ?

CLAVEL.

Calmez-vous !

MADAME DELPIERRE.

Où est Fernand ?

CLAVEL.

Je réponds de tout ! Ce duel n'aura pas lieu !

MADAME DELPIERRE.

Je le sais, qu'il n'aura pas lieu ! mais ce n'est pas vous qui l'empêcherez ! C'est !... (Tombant en sanglotant.) O mon Dieu ! voilà le dernier coup ! voilà le comble ! Après le désespoir, l'infamie !

DELPIERRE, allant à elle.

Mais qu'y a-t-il ?

MADAME DELPIERRE.

Il y a que, dans une heure, votre crime sera public ! que l'on parle de vous expulser du Casino ! et que, cette fois enfin, vous me permettrez bien de reprendre mon fils, et que vous me laisserez l'arracher au spectacle de votre déshonneur... qui sera le nôtre !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, FERNAND.

FERNAND, entrant vivement.

Mon père...

MADAME DELPIERRE courant à lui

Viens!... viens!... Suis-moi!

FERNAND.

Non! je ne le puis!... (A son père.) Sais-tu ce qu'on vient de m'apprendre? Il y a une demi-heure, le directeur du Casino est venu te demander; c'était, a-t-il dit, pour une affaire pressante, il avait l'air embarrassé; et, depuis quelques instants, on voit circuler autour de l'hôtel des jeunes gens qui prononcent ton nom avec un accent de colère; est-ce que monsieur de Harden aurait eu la lâcheté?...

MADAME DELPIERRE, avec un cri.

Qu'as-tu dit? Monsieur de Harden? monsieur de Harden est ici?

FERNAND.

Tu le connais?

MADAME DELPIERRE.

Ah! je comprends tout!...

DELPIERRE, à part.

Le moment approche!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MONVAL.

MONVAL, à la cantonade.

C'est bien! Dites à ces messieurs que je les attends ici.

TOUS.

Monsieur de Monval!

MONVAL, allant à madame Delpierre

Du courage, madame!

TOUS, allant à lui.

Qu'y a-t-il donc?

MONVAL.

Une situation grave. (A Delpierre.) Et pour vous, monsieur, peut-être un réel danger.

DELPIERRE, relevant la tête.

Un danger? Je suis prêt à le braver.

FERNAND.

Je suis prêt aussi.

MONVAL.

Il est des sentiments publics qu'on ne brave pas; il y a aujourd'hui des noms qui, appliqués à un homme, suffisent pour soulever la foule contre lui; une accusation fatale terrible, circule partout contre vous! (Montrant un papier.) Et ce libelle, répandu contre vous dans toute la ville... (Delpierre s'avance pour prendre le papier, Fernand le saisit avant lui.)

FERNAND.

Je veux tout savoir.

DELPIERRE, avec force.

Ne lis pas!

FERNAND.

C'est mon droit aujourd'hui! et mon devoir. (Lisant et avec un cri terrible.) Oh! infamie!... Sais-tu ce dont on t'accuse!... Ils osent calomnier ta fortune!... Ils osent dire que tu as vendu M. de Harden!... Ils osent prononcer le mot de...

MONVAL, à Delpierre.

Croyez-moi, monsieur, éloignez-vous!

FERNAND.

Partir! fuir devant une telle accusation! ce serait l'accepter! Qu'importe cette calomnie? La vérité a un accent irré-

sistible! Le seul visage d'un honnête homme suffit pour le justifier! (A monsieur Delpierre.) Viens! mon père!... Et toi aussi, ma mère! tu ne refuseras pas de le suivre pour cela! Allons tous trois ensemble à ce Casino d'où l'on prétend te chasser, et quand on nous verra tous trois nous tenant par la main, et sommant les calomniateurs d'apporter leurs preuves, car il faut des preuves pour déshonorer un homme! allons!... (A son père qui lui refuse sa main.) Tu refuses! (A sa mère.) Et toi, ma mère... tu te retires... (Regardant autour de lui.) Et vous, monsieur Clavel, vous vous détournez... Et vous, Monsieur de Monval... vous baissez la tête... Qu'y a-t-il donc? est-ce que ce libelle...? (Avec des larmes. A sa mère.) Ma mère! ma mère!... c'est toi que j'adjure! Dis-moi donc que c'est une calomnie... Tu te tais! (Madame Delpierre tombe en sanglotant dans ses bras avec une explosion de désespoir.) Oh! la cause! Voilà la cause! nous sommes déshonorés! (Il tombe assis la tête sur la table en sanglotant.)

MONVAL, bas à monsieur Delpierre.

Les amis de M. de Harden vont venir! Croyez-moi, partez!

DELPIERRE, froidement.

Un moment encore! Il me reste quelques mots à écrire! (Il va à la table à droite, écrit rapidement quelques mots, et se dirige du côté de sa femme et de son fils. — Madame Delpierre, en le voyant s'approcher, a relevé la tête; elle lui montre Fernand qui sanglote en le suppliant de ne pas avancer. M. Delpierre continue à se rapprocher et remet à Madame Delpierre ce qu'il vient d'écrire.)

MADAME DELPIERRE, lisant.

C'est bien! (A son fils.) Tiens, lis.

FERNAND, lisant.

« Je charge mon fils et ma femme de restituer à M. de Harden la part de ma fortune qui lui appartient, et de donner

le reste aux hospices. » (D'une voix étouffée.) Ah ! je te reconnais ! je te retrouve !

CLAVEL, bas à Delpierre.

Hâtez-vous !

DELPIERRE, froidement.

Ne craignez rien ! je partirai à temps, laissez-moi leur dire une dernière parole avant de les quitter pour toujours.

FERNAND, relevant la tête.

Pour toujours !

DELPIERRE.

Oui ! c'est un adieu suprême que je t'adresse. Nous ne nous reverrons jamais. (Mouvement de Fernand.) Je me condamne à un exil éternel. (Fernand veut parler.) C'est résolu !... Seulement, avant de partir, je voudrais bien t'embrasser une dernière fois ! (Fernand se jette dans ses bras.) Je t'ai aimé bien profondément... mon fils ; mais je t'ai mal aimé. Je t'ai voulu riche avant tout ! ta mère te jugeait mieux ! Une fois du moins ma tendresse te servira à quelque chose... Adieu !

FERNAND, éperdu, se levant.

Non ! c'est impossible !... Je ne veux pas te laisser partir ainsi seul et désespéré !... Je connais ma mère ! Elle-même n'y consentira pas. Nous te suivrons !

MADAME DELPIERRE.

Je suis prête.

DELPIERRE.

A mon tour, je vous dis : C'est impossible ! Que deviendrions-nous tous trois en face l'un de l'autre ? Votre vue serait un éternel reproche pour moi !... la mienne, une éternelle honte pour vous !... Non ! il n'y a que ce dénoûment de possible !... Quand je ne serai plus là, vous pourrez oublier, vous consoler, recommencer une nouvelle vie, prendre un autre nom... (Mouvement de Fernand.) Celui de ta mère !... Je

l'exige!... Allons! c'en est fait! adieu! (S'approchant de madame Delpierre.) Adieu, madame! (Madame Delpierre lui tend la main sans le regarder, il la serre vivement.) Merci! (Il se dirige vers la porte et trouve Clavel.) Monsieur Clavel, j'ai été bien injuste envers vous maintenant que je vous connais, je vous offre le moyen de vous venger. (Montrant sa femme et son fils.) Veillez sur eux! Je vous les lègue!... (Il sort lentement par la porte de droite.)

LE DOMESTIQUE, paraissant au fond, à Monval.

Trois messieurs demandent M. de Monval.

MONVAL, à part.

Il était temps! (Trois messieurs paraissent au fond. On entend un coup de pistolet du côté où est sorti Delpierre.)

TOUS.

Ciel!

FERNAND pousse un cri, se précipite vers la porte.

Ah!

CLAVEL, qui est devant la porte.

N'approchez pas!

FERNAND.

Rien ne m'arrêtera!... (Il s'élance vers la porte et reste terrifié. Il pousse un cri terrible et tombe dans les bras de sa mère.) Ah! il ne me reste plus que toi! (La toile tombe.)

FIN

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY

DEUXIÈME ÉDITION

MISS SUZANNE

COMÉDIE EN QUATRE ACTES, EN PROSE

PAR

ERNEST LEGOUVÉ
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

MDCCCLXVIII

MISS SUZANNE

COMÉDIE

Représentée pour **la** première fois à Paris, sur le théâtre du Gymnase, le 3 décembre 1867.

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE A. BOURET.

MISS SUZANNE

COMÉDIE

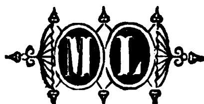
EN QUATRE ACTES, EN PROSE

PAR

ERNEST LEGOUVÉ

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

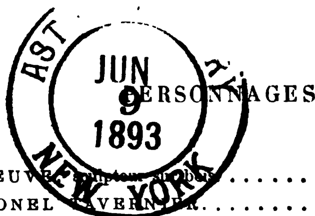
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1868

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés

-17207-



PERSONNAGES

VILLENEUVE, sculpteur .... MM. Landrol.
LE COLONEL TAVERNIER............ Arnal.
PAUL DE BRIGNOLES................ P. Berton.
JOSEPH DUPONT, élève de Villeneuve...... Porel.
SUZANNE, fille de Villeneuve .... Mmes Pierson.
MARTHE, sœur de Villeneuve............. Chaumont.
MADAME TAVERNIER, femme du colonel. . . Fromentin.
ÉDITH, sa fille...................... Barataud.
LA COMTESSE DE BRIGNOLES, mère de Paul. Pasca.
LAURENCE........................ Angelo.
JASMIN, domestique du colonel............ MM. Lefort.
ANTOINE, jardinier................... Ulric.
FRANÇOISE, domestique de Villeneuve....... Mmes Joséphine.
JEANNETTE....................... Jeanne.
Un Domestique.................... M.

En 1860.

Les trois premiers actes, à Paris; le quatrième, en Normandie.

MISS SUZANNE

ACTE PREMIER.

Une pièce de l'appartement de Villeneuve. — Ameublement simple, mais d'un goût artistique. Çà et là, sur les meubles et contre les murs, des objets d'art, des figurines en bois, des médailles de la renaissance. — Porte à droite donnant dans l'atelier. Porte au fond. Au milieu, une table chargée de petits objets d'art.

SCÈNE PREMIÈRE.

VILLENEUVE, puis JOSEPH.

VILLENEUVE, travaillant à son établi, qui est au fond à gauche.

Je n'y suis pas encore... c'est trop lourd! Il faudrait plus de délicatesse dans cette figurine... (Travaillant.) Cela vient!.., cela vient!... Allons, l'année 1860 sera bonne pour moi!

JOSEPH, entrant; il s'approche et salue avec une gravité affectée [1].

M. Villeneuve... notre illustre sculpteur sur bois?

VILLENEUVE, se levant.

C'est moi, monsieur... Mais, pardon... ne connaîtriez-vous pas M. Joseph Dupont... l'illustre élève de M. Villeneuve?...

JOSEPH, saluant avec gravité.

C'est moi, monsieur.

1. Villeneuve, Joseph.

VILLENEUVE, gaiement et affectueusement.

Allons, gamin! assieds-toi là et causons [1]!... Causons de notre art! Oh! notre art, c'est ce que j'aime le mieux au monde.

JOSEPH, assis.

Le mieux!... le mieux! après...

VILLENEUVE, vivement.

Après ma fille, parbleu! ma Suzanne! Elle a été si longtemps absente!... Je lui dois douze ans d'affection et les intérêts.

JOSEPH.

Et puis encore, après...

VILLENEUVE.

Après ma sœur, c'est clair! ma petite Marthe, qui, à la mort de ma pauvre Julienne, est venue s'installer ici, chez moi, et qui abuse de ce qu'elle est ma cadette de vingt ans... pour m'aimer à la fois comme une sœur et comme une fille!

JOSEPH.

Et puis encore, après...

VILLENEUVE.

Après... toi, peut-être?

JOSEPH.

Eh! c'est évident! Je voudrais bien voir que vous ne m'aimiez pas!

VILLENEUVE, riant.

Il est vrai que, toi et Suzanne...

JOSEPH, avec embarras.

Comment?

VILLENEUVE.

Allons!... Ne tremble pas... cela s'arrangera!... Tu sais que ma grande cheminée partira pour l'exposition de Londres?

JOSEPH, se levant [2].

Je crois bien! un chef-d'œuvre digne de Fourdinois.

1. Joseph, Villeneuve.
2. Villeneuve, Joseph.

VILLENEUVE, riant.

Diable de cheminée! elle va faire une descente en Angleterre!... Pourvu que nous battions les Anglais à cette exposition!

JOSEPH.

Battre l'Angleterre en fait de goût? Belle affaire! Un pays, où il n'y a, dit-on, de poli que l'acier, et de fruits mûrs que les pommes cuites.

VILLENEUVE.

Laisse là ces plaisanteries, mon enfant; tous les grands peuples se valent. (Changeant de ton.) Vas-tu demain au concert populaire?

JOSEPH.

Je crois bien! Je suis premier anabaptiste dans *le Prophète*, second peuple dans la prière de *la Muette*... et prétendant de Pénélope dans les chœurs d'*Ulysse!*

VILLENEUVE, pensif.

Oh! tu es né dans le bon temps, toi!... Les orphéons! les écoles primaires! les écoles de dessin!... Tandis que moi, fils de paysan, élève d'artisan...

JOSEPH.

Vous vous êtes formé tout seul, ce qui fait que vous êtes original.

VILLENEUVE, souriant.

Si original, qu'il n'y en a pas deux comme moi!.. Enfin... n'importe, je peux mourir, je laisse un chef-d'œuvre!

JOSEPH, vivement.

Votre cheminée!

VILLENEUVE, gaiement.

Niais!... Ma fille!... (Mouvement de Joseph.) Te voilà encore troublé... Sois donc tranquille... avec l'aide de Marthe, notre bon ange à tous....

SCÈNE II.

LES MÊMES, MARTHE[1].

MARTHE.

Qu'est-ce qui profite de mon absence pour m'appeler ange?

VILLENEUVE.

Parbleu! c'est moi! Quand je me suis vu tout seul, avec deux petits enfants... qui s'est chargé de les élever? est-ce toi?... Quand je les ai perdus... tous deux... en six mois..., qu'est-ce qui m'a soutenu?... est-ce toi?... Quand...

MARTHE, à Joseph[2].

Combien de fois vous a-t-il ráconté cela... hein?... Dieu! que les hommes sont bavards!... Enfin... voilà qui est convenu! je suis un ange! Une fois! deux fois! trois fois!... je suis un ange!... Soit!... mais, par le ciel!... n'en parlons plus! (Se tournant vers Joseph.) Parlons de celui-ci..., qui, en sa qualité d'homme, a aussi un terrible besoin qu'on le gouverne!...

VILLENEUVE, riant.

En sa qualité d'homme?... Et de quel droit nous maltraites-tu ainsi.

MARTHE.

Du droit que me donne la supériorité de mon sexe sur le tien!...

VILLENEUVE, riant.

Ah! ah!

MARTHE.

C'est évident!... L'homme le plus raisonnable n'atteint jamais au bon sens pratique d'une fille qui a passé vingt ans!... La preuve!... Tu as du talent, tu as du cœur, tu as du caractère, et, de plus, tu as cinquante ans; moi... j'en ai vingt-cinq sans que ça paraisse! Quelle est la bonne tête de la maison?... Est-ce

1. Marthe, Villeneuve, Joseph, qui remonte.
2. Joseph, Marthe, Villeneuve.

toi ?... ou moi ?... C'est moi !... Voilà qui est sans réplique... (Montrant Joseph.) Revenons à celui-ci, qui certes n'arrangera pas ses affaires si je ne m'en mêle pas.

JOSEPH.

Comment, mademoiselle ?

MARTHE.

Croyez-vous qu'on n'ait pas d'yeux ? Vous aimez beaucoup mon frère ?

JOSEPH, avec élan.

Si je l'aime !

MARTHE.

Oui, oui, mais je m'imagine que ce n'est pas pour mon frère... que vous inventez dix fois par jour des prétextes pour monter ici... quand il n'y est pas.

JOSEPH, avec trouble.

Vous avez remarqué...?

MARTHE.

Mon Dieu, oui ! j'ai remarqué !... Oh ! l'affaire ne sera pas facile et demandera du temps ! Suzanne est charmante... vous, vous n'êtes pas laid, si vous voulez... mais enfin... vous n'êtes pas beau !

JOSEPH.

Je le sais bien.

MARTHE.

Vous êtes comme tous les hommes !

VILLENEUVE, à Joseph [1].

Mais tu as ce que Suzanne, qui a voulu gagner sa dot elle-même, estime avant tout : du talent, et un bel avenir ! Les arts industriels n'étaient qu'un commerce autrefois... ils deviennent une des gloires de notre pays... Il faut que tu aies ta part dans cette gloire-là ; il faut que tu sois tout ce que je n'ai pas pu être.

JOSEPH.

Moi ?

1. Joseph, Villeneuve, Marthe.

VILLENEUVE.

Le sculpteur sur bois d'aujourd'hui, instruit, poli, lettré, peut être un artiste autant qu'un artisan. L'artisan d'hier, privé comme moi d'éducation première, empêtré dans son ignorance et sa grossièreté...

JOSEPH.

Ne vous calomniez donc pas ainsi!

VILLENEUVE.

Je me juge; il y a toujours en moi un vieux fond d'ouvrier, qui reste sous l'artiste... Tu ne sais donc pas qu'à trente ans je ne savais pas encore lire...

JOSEPH.

Comment?

MARTHE.

C'est vrai. Il avait déjà des cheveux gris quand il a eu le courage d'aller à l'école ; je me rappelle ça...

JOSEPH.

Mais comment se peut-il qu'un homme de votre intelligence...?

VILLENEUVE.

Comment?... comment?... Comment mon père a-t-il été forcé de tirer parti de moi à sept ans?... Comment, à dix, au lieu d'aller à l'école, m'a-t-il fallu mener les troupeaux au pacage pour gagner dix sous?... Comment, plus tard, ai-je dû prendre un état pour soutenir mes parents infirmes?... Le gain, toujours le gain!... car gagner, c'était manger... Le peu que je sais, le peu que je suis, il m'a fallu le conquérir tout seul, pied à pied... à force de labeurs...

JOSEPH.

Plaignez-vous donc après ce que vous êtes devenu.

MARTHE.

Bien dit!

VILLENEUVE.

Je m'en suis tiré, moi, parce que j'ai quelque énergie; mais combien d'êtres plus faibles périssent dans cette lutte!... Com-

bien d'intelligences délicates avortent dans ces épreuves!... Comment ne force-t-on pas les parents à instruire leurs enfants!... On a le droit légitime de prendre un fils à son père, pour en faire un soldat, on ne l'a pas pour en faire un homme! On peut l'envoyer sur un champ de bataille, on ne peut pas l'envoyer à l'école! On peut, on doit lui dire : « Paye à ton pays la dette du sang, » et on ne peut pas ajouter : « Paye-lui celle de l'intelligence! » Est-ce juste? Est-ce raisonnable? (Avec colère.) Mais, puisque vous avez des lois qui vous permettent de déposséder les propriétaires dans l'intérêt de l'État..., expropriez-nous donc de notre ignorance pour cause d'utilité publique!

SCÈNE III.

LES MÊMES, FRANÇOISE.

FRANÇOISE, annonçant.

Mademoiselle Édith Tavernier, l'élève de mademoiselle Suzanne, avec sa mère et une dame que je ne connais pas.

VILLENEUVE.

Je sais qui c'est.

MARTHE.

Je vais à mes affaires.

JOSEPH.

Je descends à l'atelier. (Ils sortent.)

SCÈNE IV.

VILLENEUVE, MADAME TAVERNIER, LA COMTESSE, ÉDITH[1].

MADAME TAVERNIER.

Bonjour, monsieur Villeneuve.

VILLENEUVE.

Madame, mademoiselle!...

1. Villeneuve, madame Tavernier, Édith, la comtesse.

MADAME TAVERNIER, nommant la comtesse à Villeneuve.

Madame la comtesse de Brignoles!... (Villeneuve salue et offre des siéges [1].)

ÉDITH, à Villeneuve.

Que je vous avais annoncée... Miss Suzanne est-elle ici?...

VILLENEUVE.

Elle avait ce matin une leçon à donner rue Montmartre, et une autre, je crois, rue Cassette. Je ne sais si elle est rentrée.

ÉDITH.

Il faut absolument qu'elle le soit!... Madame de Brignoles est si désireuse de la voir... de lui parler!... (Bas, à Villeneuve.) Une bonne leçon que nous vous amenons.

VILLENEUVE, souriant.

Nous nous en rapportons à vous... (Souriant, à la comtesse.) Seulement, madame, je dois vous prévenir que Suzanne prétend qu'il ne faut pas se fier aux renseignements de mademoiselle Tavernier sur elle.

ÉDITH.

Ah! miss Suzanne m'attaque?... Eh bien, amenez-la... et je vais lui répondre, moi! (Villeneuve sort.)

SCÈNE V.

LA COMTESSE, MADAME TAVERNIER, ÉDITH [2].

LA COMTESSE.

Ah çà! vous l'adorez donc?...

ÉDITH.

Si je l'aime!... Imaginez-vous que, depuis quatre mois..., depuis qu'elle me donne des leçons d'anglais et de musique...

LA COMTESSE, l'interrompant.

De musique aussi?...

1. Madame Tavernier, Édith, Villeneuve, la comtesse.
2. Madame Tavernier, Édith, la comtesse.

ÉDITH.

Elle fait, dit-elle, tout ce qui concerne son état!... Depuis quatre mois donc, elle a été notre bonne fée à tous, elle a métamorphosé la maison. Ainsi, me voilà, moi! J'étais inégale de caractère, ne sachant pas m'occuper..., fantasque..., enfant gâtée..., maussade...

LA COMTESSE.

Ne dites donc pas de mal de mes amies, mademoiselle!

ÉDITH.

N'est-ce pas, maman, que c'est vrai?...

MADAME TAVERNIER, souriant.

Il y a quelque chose, il y a quelque chose!...

ÉDITH.

Eh bien, maintenant... pourquoi est-ce que je suis très-gentille...?

MADAME TAVERNIER.

Tu te rattrapes!...

ÉDITH.

Eh bien, est-ce que ce n'est pas?... est-ce que je ne suis pas...?

MADAME TAVERNIER.

Oui, oui, ma fille, tu es très-gentille!...

ÉDITH.

Eh bien, qui a fait ce miracle?... Miss Suzanne. Elle m'a appris à m'intéresser à tout... Elle m'a donné le goût de l'étude... Voilà maman...

LA COMTESSE.

Votre maman aussi?...

ÉDITH.

Maman s'ennuyait très-souvent.

LA COMTESSE.

Hein!...

ÉDITH.

Papa nous laissait si souvent seules!... Eh bien, miss Su-

zanne a donné à maman l'idée de fonder une école... un ouvroir...

MADAME TAVERNIER, souriant.

Et maman n'est plus ennuyée ni ennuyeuse. Il y a quelque chose, il y a quelque chose!...

ÉDITH.

Voilà papa...

LA COMTESSE.

Votre père aussi?...

ÉDITH.

Papa s'endormait tous les soirs.

LA COMTESSE.

Le colonel?

ÉDITH.

Il ne veut pas en convenir; mais, l'autre soir, il ronflait si fort, qu'il a réveillé Pyrame. Eh bien, depuis que miss Suzanne vient quelquefois passer la soirée avec nous, il ne dort plus..., il...

LA COMTESSE.

Décidément, c'est donc une merveille! (On se lève [1].)

MADAME TAVERNIER.

Pas le moins du monde! mais, ce qui est rare en France, et surtout chez les jeunes filles, elle a un caractère. Revenue seulement depuis un an d'Amérique, où elle a été élevée...

LA COMTESSE, surprise.

Elle a été élevée en Amérique?

ÉDITH.

C'est pour cela que nous l'appelons miss Suzanne... C'est moi qui lui ai donné ce nom-là.

LA COMTESSE.

Comment son père l'a-t-il envoyée si loin?...

MADAME TAVERNIER.

Par nécessité. Pauvre et chargé alors de famille, il la confia

1. Édith, madame Tavernier, la comtesse.

à la tendresse d'une vieille parente, établie à New-York comme maîtresse de pension. Suzanne y reçut une éducation solide, et en rapporta une âme forte et habituée à une vie de travail et au gouvernement d'elle-même.

LA COMTESSE, gaiement.

Une petite Yankee, enfin!... *Help yourself!* Compte sur toi!... (Édith remonte.)

MADAME TAVERNIER.

Oui; mais cela, sans raideur, sans effort, gaiement, naïvement!... Nos filles sont naïves par ignorance. Elle l'est, elle, par droiture[1]. Édith l'appelle *miss Suzanne;* je l'appelle, moi, *miss Sincère!*... C'est une ingénue de vingt ans! Et elle traverse la rude existence de maîtresse au cachet, comme elle a franchi les douze cents lieues qui nous séparent de New-York, allant toujours droit devant elle, et ouvrant sur tout et sur tous ses grands yeux limpides, comme pour dire : « Oh! regardez! regardez! Il n'y a rien de caché là dedans!... »

ÉDITH.

La voici! (Courant à elle et l'embrassant.) Bonjour, chère miss Suzanne!...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, VILLENEUVE, SUZANNE[2].

VILLENEUVE, à Suzanne.

Oui, ma chère enfant, madame la comtesse de Brignoles veut bien, sur la recommandation de madame Tavernier...

LA COMTESSE, l'interrompant et allant à Suzanne[3].

Madame de Brignoles, mademoiselle, vient vous demande une faveur... c'est de lui consacrer quelques instants de votre travail.

1. Madame Tavernier, la comtesse, Édith.
2. Villeneuve, Suzanne, Édith, madame Tavernier, la comtesse.
3. Édith, Suzanne, Villeneuve, la comtesse, madame Tavernier.

SUZANNE, *souriant.*

Une faveur, madame? Oh! je vois que c'est mademoiselle Édith qui vous a parlé de moi! Je suis tout à vos ordres. (*Villeneuve fait asseoir les deux dames.*)

LA COMTESSE.

Voici ce dont il s'agit : vous savez très-bien l'anglais, n'est-ce pas?...

ÉDITH.

Si elle sait bien l'anglais! M. Turner dit n'avoir jamais connu personne qui le sût aussi bien.

SUZANNE, *la grondant doucement.*

Taisez-vous donc!... On croira que c'est moi qui vous apprends ces choses-là...

LA COMTESSE.

Mon mari, le général de Brignoles, a laissé des mémoires inédits sur sa campagne d'Espagne.

SUZANNE.

Dans la Corogne... oui! je sais.

LA COMTESSE

Comment!... Vous savez?...

SUZANNE.

J'ai souvent entendu parler à New-York de cette campagne à un général anglais qui avait plus d'une fois rencontré en face de lui M. de Brignoles...

LA COMTESSE, *avec émotion.*

Eh bien, que disait-il de lui?...

SUZANNE.

Deux mots qui m'ont frappée : « Je n'ai connu, quant à moi, que le général Joubert qui fût aussi brave que M. de Brignoles, et que le maréchal Suchet qui fût aussi honnête!... »

LA COMTESSE.

Jugez donc alors quel culte doit m'inspirer un tel souvenir!... Jugez quelle tâche à la fois douce et difficile m'est imposée!...

Ces mémoires sont le plus bel héritage de mon fils... (Avec un mélange de tristesse et de tendresse.) Car j'ai un fils!

MADAME TAVERNIER, à Suzanne.

Vous croyez que c'est au collége? Du tout! à l'armée! Un brave officier, décoré avant vingt-cinq ans, et qui sera digne de son père.

LA COMTESSE.

Merci de l'avoir dit pour moi!... Car je ne l'aurais pas osé peut-être!... Mais je suis si heureuse que tout le monde le sache!...

SUZANNE, Souriant.

Je le savais.

LA COMTESSE.

Comment?...

VILLENEUVE, qui travaille, prenant une carte sur son établi.

Voici la carte de M. de Brignoles.

LA COMTESSE, à Suzanne.

Comment! vous connaissez mon fils?

SUZANNE, gaiement.

Une connaissance qui n'est pas bien ancienne! Je l'ai rencontré une fois, par hasard; je l'ai obligé, par bonheur, et il a mis sa carte chez moi, par politesse... Voilà tout!

LA COMTESSE, avec émotion.

Eh bien, les mémoires de son père, la vie de son père, les exemples de son père peuvent seuls le protéger,... le défendre peut-être...

MADAME TAVERNIER.

Comment, le défendre?...

LA COMTESSE.

Oui, contre un grand danger!... Et mon plus sûr moyen de le sauver est le souvenir de son père!... Mais j'ai besoin d'un aide pour remplir ce devoir... et je compte sur vous, mademoiselle... (Elle se lève, ainsi que madame Tavernier[1].)

1. Édith, Villeneuve, Suzanne, la comtesse, madame Tavernier

SUZANNE.

Sur moi, madame?... Comment?...

LA COMTESSE.

J'ai un nombre considérable de documents anglais, lettres, dépêches originales... je vous en demanderai la traduction...

SUZANNE.

Je ferai de mon mieux pour vous satisfaire.

LA COMTESSE.

Je serai peut-être un peu exigeante...

SUZANNE.

Vous aurez bien de la peine à me le paraître, madame...

(Villeneuve remonte.)

LA COMTESSE.

Je ne me dessaisirai jamais de ces papiers; il faudra donc que vous veniez chez moi.

SUZANNE.

Je ne puis compter cela comme une peine.

LA COMTESSE.

Il reste une dernière question à vider, et, quoiqu'il soit toujours un peu embarrassant de parler d'argent...

SUZANNE.

Cela ne m'embarrasse en rien; puisque je vis de mon travail, il est tout simple que j'en reçoive le prix.

LA COMTESSE.

Eh bien, ce prix, c'est mademoiselle Édith qui le fixera.

ÉDITH [1].

C'est cela!... Je vous ferai payer très-cher!...

LA COMTESSE.

Ruinez-moi!... je ne m'en plaindrai pas!... (A Suzanne.) Quand commençons-nous?... Demain, à onze heures, chez moi, cela vous va-t-il?...

1. Suzanne, Édith, la comtesse, madame Tavernier.

SUZANNE.

Demain, à onze heures !...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, JOSEPH[1].

JOSEPH, à Villeneuve.

Une dame vient pour voir et acheter votre grand bahut ; peut-elle entrer ?...

VILLENEUVE.

Si ces dames le permettent...

MADAME TAVERNIER.

Nous vous laissons.

SUZANNE.

Je vais vous reconduire jusqu'en bas.

JOSEPH, à la cantonade.

Entrez, madame. (Au moment où madame Tavernier, Édith, la comtesse et Suzanne s'apprêtent à sortir par la droite, Laurence entre par le fond.[1]

LA COMTESSE, apercevant Laurence.

Ciel ! (Elle s'arrête. Madame Tavernier et Édith ont franchi la porte.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LAURENCE[2].

SUZANNE, à la comtesse, qui est restée en arrière.

Ne venez-vous pas, madame ?

LA COMTESSE.

Non ! veuillez prier ces dames de partir seules... J'ai un mot à dire à votre père... (Suzanne sort.)

1. Villeneuve, Suzanne, Joseph, Édith, madame Tavernier, la comtesse
2. La comtesse, Villeneuve, Laurence, Joseph, Suzanne.

JOSEPH, à part.

Quelle jolie toilette!... Elle ne doit pas donner des leçons au cachet, celle-là! (Il remonte.)

SCÈNE IX

LA COMTESSE, VILLENEUVE, JOSEPH, LAURENCE.

LA COMTESSE, à Villeneuve.

Occupez-vous de madame, je vous prie; j'attendrai, moi, en regardant un de vos petits chefs-d'œuvre. (Joseph lui donne un petit coffret qu'elle feint d'examiner avec beaucoup d'attention, tandis qu'elle cherche toujours à voir Laurence. Elle est assise à gauche [1].)

LAURENCE.

Monsieur, mon marchand de meubles m'a dit que vous aviez un bahut sculpté à vendre?

VILLENEUVE.

Oui, madame.

LAURENCE.

Est-il charmant, ce meuble?

VILLENEUVE.

J'ai fait de mon mieux!

LAURENCE, lorgnant partout.

C'est que je vous avertis que je suis fort difficile.

VILLENEUVE.

Les artistes aiment à placer leurs œuvres chez les connaisseurs.

LA COMTESSE, à part, cherchant toujours à la voir.

Est-ce bien elle?

LAURENCE, lorgnant et regardant partout, et prenant un couteau à papier sculpté sur la table.

Joli petit bibelot! (Tout en le regardant.) Et quel est le prix de votre bahut?

1. La comtesse, Joseph, Laurence, Villeneuve.

VILLENEUVE.

Quinze cents francs!...

LAURENCE, remontant.

Quinze cents francs!.. quinze cents francs!.. cela veut dire?..

VILLENEUVE, froidement.

Cela veut dire quinze cents francs, madame! (A part.) Où donc ai-je vu cette figure-là?

LAURENCE aperçoit la carte de Paul de Brignoles que Villeneuve a remise à la glace.

Ah! mais je suis en pays de connaissance, moi... Je vois là une carte... M. de Brignoles achète aussi chez vous?..

LA COMTESSE, à part.

Elle connaît mon fils!

VILLENEUVE, à Laurence.

Non, madame!

LAURENCE.

Eh! mais tant pis pour vous!... (Avec un sourire.) Il paraît que... il s'entend en... en jolies choses, M. de Brignoles...

LA COMTESSE, à part.

Il paraît!... Ce n'est pas elle!

LAURENCE, qui regarde, lorgne partout et touche à tout, apercevant un cadre sur un panneau.

Oh! le délicieux petit cadre! Et la photographie qu'il renferme donc!.. (A Villeneuve.) C'est un portrait?

VILLENEUVE.

Celui de ma fille!

LAURENCE.

Eh bien, vos meubles ne sont pas ce qu'il y a de plus joli chez vous, monsieur! Voyez-vous souvent M. de Brignoles?

VILLENEUVE.

Je ne l'ai jamais vu.

LAURENCE.

Ah!...

VILLENEUVE.

Mais si vous voulez regarder ce bahut, madame?...

LAURENCE.

Très-volontiers...

JOSEPH.

Je vous montre la route... (Il la conduit vers l'atelier, à droite.)

VILLENEUVE.

Madame... (Laurence entre dans l'atelier, suivie de Joseph.)

SCÈNE X.

VILLENEUVE, LA COMTESSE[1].

LA COMTESSE, à part, avec une grande agitation.

Est-ce bien elle?.. Je n'ose le dire, je l'ai entrevue... de si loin!.. sa voiture l'emportait si rapidement!

VILLENEUVE, qui a suivi de l'œil Laurence, redescendant la scène.

Mais où donc ai-je aperçu...? Oh! je me rappelle maintenant! (Allant à la comtesse, avec une voix émue.) Voulez-vous me rendre un bon office, madame?

LA COMTESSE.

Lequel?

VILLENEUVE.

Permettez-moi de dire que ce bahut est à vous!

LA COMTESSE.

Pourquoi?

VILLENEUVE, avec violence.

Parce que je ne veux pas que des ouvrages faits par moi tombent en de telles mains...

LA COMTESSE.

Comment?

VILLENEUVE, avec énergie.

Vous ne pouvez pas savoir quel sentiment nous inspire, à nous, hommes de travail, la vue de ces femmes...

1. La comtesse, Villeneuve.

LA COMTESSE, vivement, se levant.

Vous connaissez cette femme?

VILLENEUVE.

Je la reconnais!... On me l'a montrée au théâtre... trônant auprès de je ne sais quel millionnaire imbécile... éblouissante de diamants honteux.

LA COMTESSE, vivement.

Son nom? son nom? Est-ce Laurence?

VILLENEUVE.

Je ne sais!.. On ne m'a pas dit son nom!.. Mais vous-même, madame, d'où vient votre émotion?

LA COMTESSE.

C'est que, moi aussi, j'en connais une... est-ce celle-ci?... je ne peux le dire!... charmante... d'autant plus redoutable qu'elle joint plus d'une séduction de grâce et de talent à sa fatale beauté!.. Vous me parlez de votre indignation, à vous, en face de ces créatures maudites!... Que doivent-elles donc nous inspirer, à nous femmes, à nous mères?..

VILLENEUVE, avec force.

Rien de pareil à ce que nous éprouvons!.. car c'est de nos familles qu'elles sortent!

LA COMTESSE.

Et c'est dans les nôtres qu'elles entrent!... Elles nous prennent nos fils!... elles les avilissent! Celle-ci... est-ce celle-ci?... je ne veux pas la calomnier... cette Laurence a saisi une nouvelle victime!... Un jeune homme charmant... plein d'honneur! Il y a deux mois à peine qu'elle s'est emparée de lui... et déjà sa mére... je la connais!... sa mère ne le retrouve plus!... Confiance... épanchement... affection... tout a disparu!... Une expédition se prépare en Algérie : il hésite à partir à cause de cette femme!... C'est compromettre son avenir!... C'est presque manquer à son devoir!... Il oublie tout pour ne pas quitter cette femme.

LAURENCE. dans la coulisse.

C'est bien!

LA COMTESSE.

La voici. (A part.) Oh! à tout prix, il faut savoir la vérité!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LAURENCE, paraissant à la porte de l'atelier, à droite; puis SUZANNE, paraissant à la porte du fond.

LAURENCE, parlant à la cantonade.

Il est charmant! il me plait beaucoup!

SUZANNE, ouvrant la porte du fond [1].

Je viens de mettre ces dames en voiture!

LAURENCE, se tournant tout près de Suzanne.

Plus jolie que son portrait!.. (A Suzanne.) Mademoiselle, veuillez dire à...

VILLENEUVE, s'élançant vers sa fille et l'éloignant vivement de Laurence.

Éloigne-toi [2]!...

SUZANNE.

Comment?...

VILLENEUVE.

Je te défends de... de... Enfin, éloigne-toi!... (Suzanne sort par la gauche.)

SCÈNE XII.

LA COMTESSE, LAURENCE VILLENEUVE [3].

LAURENCE, à Villeneuve.

Vous avez du talent, monsieur le sculpteur; mais vous êtes un peu bizarre...

VILLENEUVE.

En effet... madame... on me l'a toujours dit!

1. La comtesse, Villeneuve, Suzanne, Laurence.
2. La comtesse, Villeneuve, Laurence.
3. La comtesse, Villeneuve, Laurence.

LAURENCE.

Enfin, je n'ai rien à faire avec vos petites scènes de famille!.. Il ne s'agit que de votre meuble... Il me convient, je le prends... Vous le ferez porter chez moi..., rue... (Mouvement de la comtesse.)

VILLENEUVE.

Cette adresse est inutile, madame.

LAURENCE.

Inutile!... et pourquoi?

VILLENEUVE.

Je me rappelle que ce meuble ne peut sortir d'ici!

LAURENCE.

Qu'est-ce que cela veut dire? Ce meuble est à moi. Vous me l'avez fait quinze cents francs... j'en donne quinze cents francs!... Il est à moi!...

VILLENEUVE, se contenant.

Pardon, madame!... je vous répète que je m'étais trompé, que je n'ai pas le droit de disposer de ce meuble.

LAURENCE.

Il y a une énigme là-dessous! On ne change pas ainsi d'idée en une seconde... C'est à moi que vous ne voulez pas vendre ce meuble? c'est chez moi que vous ne voulez pas qu'il vienne?... Pourquoi cela, mon cher monsieur, s'il vous plaît?

VILLENEUVE, éclatant.

Parce que je ne veux pas...

LA COMTESSE.

Assez, monsieur Villeneuve! je ne veux pas, moi, être plus longtemps la cause de ce débat!

LAURENCE[1].

Comment?

LA COMTESSE.

C'est à moi, madame, que ce meuble était promis; mais je

1. Villeneuve, la comtesse, Laurence.

puis en choisir un autre... et si M. Villeneuve veut disposer de celui-ci...

LAURENCE.

C'est trop de bonne grâce, madame; je devrais peut-être y répondre en me retirant à mon tour... mais je tiens beaucoup à ce meuble... il complète un ameublement dont j'ai besoin pour une circonstance importante!

LA COMTESSE.

Madame!..

LAURENCE, à Villeneuve [1].

Je vous prierai donc de me l'envoyer aujourd'hui, rue de Ponthieu... Madame Laurence Denham...

LA COMTESSE, à part.

C'est elle!...

LAURENCE, à Villeneuve.

Aujourd'hui, n'oubliez pas... car je pars peut-être demain...

LA COMTESSE, vivement.

Vous partez?

LAURENCE.

Pour un mois. Je vais à Bade.

LA COMTESSE, l'interrompant malgré elle.

A Bade?... Voyager seule... si jeune!...

LAURENCE, d'un air négligent.

Un hasard heureux me donne un charmant compagnon de route... dont nous prononcions le nom tout à l'heure.

LA COMTESSE, saisissant la carte de son fils avec angoisse.

Le nom qui est sur cette carte?

LAURENCE, avec un peu d'étonnement.

Peut-être... Mais...

LA COMTESSE, poussant un cri de douleur.

Ah!

1. Villeneuve, Laurence, la comtesse.

LAURENCE, avec surprise.

Ce cri... ces questions... Mais, pour m'interroger ainsi..., qui êtes vous donc, madame?

LA COMTESSE.

La comtesse de Brignoles.

LAURENCE.

Sa mère !... (Un silence.)

LA COMTESSE, allant à elle.

Ce que vous avez dit est-il vrai?

LAURENCE.

Probablement, puisque je l'ai dit !

LA COMTESSE.

Mon fils part avec vous?... mon fils ose affronter un tel scandale?

LAURENCE, avec un peu de hauteur.

Ah ! scandale... n'est ni courtois ni adroit ! Si j'ai un tel empire sur M. de Brignoles... et je l'ai !... il serait prudent peut-être de ne pas m'offenser... et il serait juste de se souvenir que je n'ai pas abusé de ce pouvoir !

LA COMTESSE.

Pas abusé?...

LAURENCE.

Une autre que moi eût bien facilement conduit votre fils à sa ruine !... L'ai-je fait?... Une autre eût fait éclat de cette liaison... J'en ai fait mystère... Il voulait donner sa démission pour me suivre... Qui l'en a empêché?... Moi !...

LA COMTESSE.

Vous?

LAURENCE.

Cela vous étonne; et moi donc ! Je ne sais comment expliquer ce qui se passe en moi, mais... quand je le vois si ensorcelé, je me surprends quelquefois à me dire : « C'est pourtant dommage !... Il n'était pas fait pour cet amour-là !... »

LA COMTESSE.

Comment?...

LAURENCE.

est si droit! si chevaleresque!... Il n'a pas un vice, ce garçon-là!...

LA COMTESSE, allant à elle.

Madame... si on m'avait dit ce matin que je vous rencontrerais aujourd'hui, et qu'au lieu de me détourner avec indignation... j'irais à vous... et que....

VILLENEUVE, à la comtesse[1].

N'oubliez pas qui vous êtes!

LA COMTESSE.

Je n'oublie rien!... je me rappelle... je me rappelle ce qu'elle vient de dire... (S'approchant de Laurence.) La femme capable d'un tel regret peut être égarée, mais ce n'est pas une femme perdue! Elle n'est pas implacable! elle entendra le cri de douleur d'une mère...

VILLENEUVE[2].

L'implorer!... vous!... la comtesse de Brignoles?... vous!... une femme de bien?

LA COMTESSE.

Il est des devoirs devant lesquels tout s'efface!...

VILLENEUVE.

Vous ne l'attendrirez pas!

LA COMTESSE.

Vous la calomniez! je le sens à son trouble... Quand elle m'entend, quand elle me voit m'approcher d'elle...

LAURENCE, retirant sa main avec une sorte d'émotion.

Madame...

LA COMTESSE, à Laurence.

Vous l'avez dit! vous seule pouvez l'arracher à vous! S'il vous suit à Bade, il est perdu; s'il part pour l'Afrique, il est sauvé... Laissez-le partir!... Une fois éloigné..., le charme maudit se rompra... (Se reprenant.) Maudit!... pardon!... Vous savez bien que je ne veux pas vous offenser!... Voyons!... Un bon mouvement! Écoutez cette voix qui vous a parlé quelquefois de regret... de remords... c'est vous qui l'avez dit... écoutez-

1. Laurence, Villeneuve, la comtesse.
2. Laurence, la comtesse, Villeneuve.

la!... Cette bonne action vous comptera aux yeux de Dieu... et des hommes!... Vous détournez la tête!... Vous ne m'écoutez pas!... (Avec un cri de désespoir.) O mon Dieu!... mon Dieu!... comment la toucher?... Que voulez-vous donc que je fasse?... Tout!... tout!... je suis prête à tout!... Faut-il que je vous supplie à mains jointes?... Faut-il que je proclame tout haut votre générosité?... Faut-il qu'un jour... en public... dans un théâtre... dans une promenade... j'aille à vous... que je vous donne la main?... (Éclatant en sanglots.) Oh! grand Dieu!... est-ce bien moi qui parle?... et jusqu'où la passion maternelle nous fait-elle descendre!... (Elle tombe sur un siége en pleurant à sanglots[1].)

VILLENEUVE, à Laurence.

Mais répondez donc! Un homme rude comme moi pleure en l'écoutant!.. Et vous vous taisez!

LAURENCE, d'une voix sombre.

Laissez-moi, vous!... Ne détruisez pas par vos menaces l'effet de cette voix sur mon âme!... (Un grand combat paraît se livrer en elle.)

LA COMTESSE, se levant.

Elle hésite!... je suis sauvée!... Eh bien?...

LAURENCE, relevant tout à coup la tête.

Eh bien, il est trop tard! le rôle des femmes qui se sacrifient n'est pas le mien!... Si je l'aime,... moi... pourquoi le quitterais-je?

VILLENEUVE[2].

Vous l'aimez!...

LAURENCE.

Oui!... je l'aime!... à ma manière, soit!... mais je l'aime!... C'est étrange... je le veux bien!... mais cela est!... Je l'aime comme je peux aimer... en égoïste!... Je ne suis pas une femme de dévouement, moi... Mais je l'aime et je ne vois pas pourquoi je refuserais le sacrifice que m'offre sa passion!... (Elle s'assied près de la table.)

LA COMTESSE, avec terreur.

Un sacrifice! Que vous offre-t-il donc, grand Dieu?...

1. La comtesse, Laurence, Villeneuve.
2. La comtesse, Villeneuve, Laurence.

LAURENCE.

Ce que j'hésite depuis un mois à accepter... ce que vos prières, vos larmes même m'ont un moment décidée à refuser! Mais, en m'examinant bien, je suis franche, je vois que tous ces sentiments généreux ne sont qu'à la surface !... Le fond de mon cœur est tout à mon intérêt... j'y cède !... Votre fils me propose de m'épouser !... j'accepte !

LA COMTESSE.

Vous épouser !

VILLENEUVE.

Lui !

LA COMTESSE.

Mon fils ! s'avilir à ce point !...

LAURENCE, avec hauteur.

Madame !... (Elle se lève.)

LA COMTESSE.

S'allier à vous!... lui! un Brignoles-Montluçon !

LAURENCE.

Des personnages qui le valaient bien ont épousé des femmes qui ne me valaient pas!

LA COMTESSE.

Mais vous ne savez donc pas ce qui arriverait ce jour-là?...

LAURENCE, avec hauteur et moquerie.

Il arriverait... il arriverait que vous seriez ma belle-mère... et c'est là pour moi un si grand honneur, madame, que je vais tout faire pour hâter ce moment! (Elle salue pour sortir.)

LA COMTESSE.

Non, madame !.. Si ce jour-là arrive, ce n'est pas mon nom que vous porterez.. c'est mon deuil... car, auparavant, je serai morte, de honte et de douleur !...

ACTE DEUXIÈME.

Un salon chez M. et madame Tavernier.—Au lever du rideau, Jasmin et Antoine sont occupés à disposer des fleurs dans un des angles du salon. Un canapé à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

JASMIN, ANTOINE.

JASMIN.

Le colonel ne sera pas content de ces jardinières, monsieur Antoine !

ANTOINE.

Il n'y a pourtant pas, dans toute l'avenue de la Muette, un seul hôtel où il y ait d'aussi beaux camellias que chez madame Tavernier, monsieur Jasmin.

JASMIN.

Oui; mais pourquoi n'avoir pas mis d'hortensias? Le colonel florissait en même temps que les hortensias ;... ce qui fait que, pour lui, le calendrier s'arrête là... Croiriez-vous qu'il veut que je m'appelle toujours Jasmin?... Jasmin, à mon âge!

ANTOINE.

Le fait est...

JASMIN.

Allez donc vite chercher des hortensias.

ANTOINE.

J'y vais !... (Regardant par la fenêtre.) Quelle jolie femme dans ce briskà !...

JASMIN.

C'est sans doute une Phryné...

ANTOINE.

Une Phryné? qu'est-ce que c'est que ça?

JASMIN.

Je ne sais pas; c'est le colonel qui, lorsqu'il voit passer dans l'avenue une de ces dames, très-jolies et toutes peintes, dit toujours : « Jolie Phryné! » (Il s'approche aussi de la fenêtre.) Tiens! c'est la fameuse Laurence.

ANTOINE.

Qu'est-ce que c'est donc que Laurence?

JASMIN.

Celle qui avait si bien ensorcelé M. de Brignoles.

ANTOINE.

Le capitaine?

JASMIN.

J'ai tout su par un domestique de la maison! Il y a six semaines, il voulait l'épouser!

ANTOINE.

Lui!

JASMIN.

Sa mère a failli en mourir de chagrin.

ANTOINE.

Il y a bien de quoi!

JASMIN.

Mais, aujourd'hui, elle est beaucoup moins tourmentée... D'abord, le capitaine n'a pas épousé... on dit même qu'il avait presque rompu!... Malheureusement, hier, il a rencontré la belle, à l'Opéra, au bras d'un jeune homme... Il s'en est suivi une scène de jalousie... qui pourrait bien amener un raccommodement, surtout si... comme on le croit, il y a un duel entre les deux jeunes gens! Rien ne raccommode avec une femme comme de se battre pour elle!... Nous savons cela, nous autres qui avons vieilli au service du petit dieu ailé, comme dit le colonel.

ANTOINE.

La comtesse! (La comtesse entre. Antoine sort.)

SCÈNE II.

JASMIN, LA COMTESSE[1].

LA COMTESSE.

Ah! c'est vous, Jasmin. Madame Tavernier est-elle chez elle?

JASMIN.

Tout le monde est sorti, mais pour quelques instants seulement. Madame est allée, avec mademoiselle Édith et le colonel, voir les serres de la marquise de Blinval.

LA COMTESSE.

Est-ce que mademoiselle Villeneuve n'est pas encore arrivée?

JASMIN.

Elle ne sera ici qu'à une heure, madame la comtesse...

LA COMTESSE.

Eh bien, je vais vous laisser un mot pour elle.

JASMIN.

Voici tout ce qu'il faut pour écrire. (Sortant.) Dès que ces dames rentreront, je leur dirai que madame la comtesse est ici!.....

SCÈNE III.

LA COMTESSE, allant à la table et s'apprêtant à écrire.

Que c'est bon de respirer! Qui me l'aurait dit il y a six semaines! J'étais désespérée... j'espère! J'étais sous le coup d'une malédiction, d'un déshonneur... je relève la tête... Oh! chère petite Suzanne!... comme je la bénis!... (Prenant la plume.) « Ne manquez pas de venir ce soir, ma chère enfant! je ne puis me passer de vous un seul jour!... Si vous saviez tout ce que je vous dois!... » (Parlant.) Vraiment, il y a des êtres qui ont autour d'eux... comme une atmosphère de pureté qui purifie tout ce qui les approche!... Suzanne a fait chez moi le même

1. La comtesse, Jasmin.

miracle que chez madame Tavernier : sous son influence... Paul redevient chaque jour lui-même... J'ai pourtant encore un sujet d'inquiétude... la rencontre de cette femme... hier... à l'Opéra... Ce que j'ai cru voir... ce que j'ai cru entendre... Mais... grâce à Suzanne... (Apercevant son fils.) Lui !...

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, PAUL[1].

PAUL.

Vous ici, chère mère ?

LA COMTESSE.

Toi-même... qui t'amène ?

PAUL.

Je viens parler d'une affaire assez grave avec le colonel... Et vous ?...

LA COMTESSE.

J'attendais miss Suzanne.

PAUL, gaiement.

N'oubliez pas de lui dire que je lui ai traduit trois pages d'anglais.

LA COMTESSE, avec joie ; ils s'asseyent sur le canapé.

Vraiment ! Comme je bénis ces leçons d'anglais qu'elle a consenti à te donner !... elles te permettent de travailler pour les mémoires de ton père !... elles te rapprochent de lui... de moi... elles t'apprennent tout ce qu'un Brignoles-Montluçon se doit à lui-même !...

PAUL, souriant.

Un Brignoles-Montluçon ! Ah ! quand vous avez prononcé ces deux mots...

LA COMTESSE.

Eh ! comment ne serais-je pas fière, orgueilleuse, si tu veux, de porter deux noms qui représentent à la fois ce que l'ancienne

1. Paul omtesse,

noblesse française a de plus illustre et ce que l'aristocratie de la gloire a de plus éclatant !

PAUL, la regardant.

Voyez un peu ces regards, cet accent : si on dirait que c'est une sainte qui parle ! Elle a tiré de cette union de l'ancien régime et de l'Empire un orgueil à double branche qui lui fait regarder l'héritier de ces deux grands noms... comme un être prédestiné.

LA COMTESSE.

Raille ! raille ! Tu ne sais pas ce qu'il y a de passion et de mystère dans le cœur maternel.

PAUL.

Je le devine... Mon pauvre père m'a raconté que, quand j'étais petit enfant, vous m'avez pris un jour dans vos bras en vous écriant : « O mon Paul ! ne me demande jamais un crime, car je crois que je le commettrais !... »

LA COMTESSE.

C'est pourtant vrai !

PAUL.

Comment !... vous avez dit cela ?

LA COMTESSE, se levant.

Tu ne le comprends pas ?... je ne le comprends pas moi-même !... On vante l'amour maternel comme le plus pur de tous les sentiments, et on a raison, car il est capable de tout ce qu'il y a de plus grand dans le monde... Mais, faut-il te le dire ? il peut être capable aussi de tout ce qu'il y a de plus petit ! (Paul se lève.) Pour sauver son fils, on sacrifierait sa vie avec ivresse... on irait au martyre en chantant... on jetterait au vent sa fortune... ses passions... ses besoins... Mais, pour sauver son fils, on mentirait, on s'abaisserait. Regarde dans le monde, combien de fois l'amour maternel veut-il dire vanité et petitesse !... Une mère qui veut pousser son fils, qui veut marier sa fille, dépasse tous les diplomates en manéges et en intrigues... N'as-tu pas vu des mères presque insensées à force d'idolâtrie pour la beauté de leur fille, la corrompant à plaisir par leurs

sottes louanges, la perdant par leur faiblesse ! L'amour maternel a son ivresse, sa folie ! notre pauvre cœur humain est si misérable, qu'il trouve moyen de faire un vice avec une vertu.

PAUL.

Oh ! ne vous confondez pas avec de pareilles mères !

LA COMTESSE, lui mettant les deux mains sur les épaules.

Moi ! moi ! Ah ! si je te disais ce qui se passait dans mon cœur et dans ma tête... quand je te voyais chaque jour prendre le chemin de cette fatale rue de Ponthieu...

PAUL.

Ma mère !...

LA COMTESSE.

Cette femme t'avait tellement subjugué, fasciné !...

PAUL.

Ma mère !...

LA COMTESSE.

Pardon !... pardon !... Ne parlons plus de ce passé... (Avec inquiétude.) Car c'est bien le passé, n'est-ce pas ?...

PAUL.

Je vous l'ai dit !...

LA COMTESSE.

Prouve-le-moi en pensant à l'avenir, au bonheur que tu pourrais trouver ici !...

PAUL.

Ici !...

LA COMTESSE.

Nous ne sommes pas riches, mon fils.

PAUL.

Vous oubliez mon majorat...

LA COMTESSE.

Dont tu m'abandonnes la moitié ?

PAUL.

Dites que vous voulez bien m'en laisser une part, ma mère !...

LA COMTESSE.

Un grand nom ne se soutient qu'avec une grande fortune !...

Or, mademoiselle Édith, quoique immensément riche, est délicieuse de naïveté et de pureté... Madame Tavernier ignore ou feint d'ignorer tes folies et désire notre alliance, le colonel te pardonne tout.

PAUL.

Oh! le colonel ne doit pas être sévère. Vous savez son discours à ses officiers?... « Allons, jeunes gens, friands de la lame!... et le cœur en écharpe!... » Il est d'un comique!

LA COMTESSE.

Lui! c'est un héros!

PAUL.

Parbleu! je le sais bien! mais c'est un héros comique! On cite de lui, dans la campagne de France, des traits de bravoure qui font presque peur!... et je vous réponds que c'est encore un rude homme dans un duel!... Mais il devrait se nommer Valcour!... Tendre comme un vieux vaudeville! Nous avons voyagé ensemble : il prenait la taille des filles d'auberge en les appelant friponnes! Et dans le monde!... quand il regarde une femme... c'est avec des yeux... des yeux de l'Empire...

LA COMTESSE[1].

Comment?

PAUL.

Oh! vous ne pouvez pas nier que ce ne soient des yeux particuliers dont l'espèce est perdue? On n'en trouve plus qu'au musée... dans les portraits de madame Lebrun... quelque chose de caressant, de luisant, d'insinuant... qui ne respecte ni le titre ni l'âge. (Il s'assied.)

LA COMTESSE.

Va, ris, ris; ta gaieté me fait tant de bien!

PAUL.

Oh! je ne riais pas ainsi, il y a deux mois, n'est-ce pas?

LA COMTESSE, debout près de lui, et lui prenant la tête.

Il est vrai! Ton front si sombre s'est éclairci! Je retrouve sur

1. La comtesse, Paul.

tes lèvres ton bon sourire d'autrefois! et tu as passé cette semaine deux soirées auprès de mon cher piano, avec Mozart et Suzanne! Et pourtant... (Avec émotion.) et pourtant... (Avec inquiétude.) si tout est rompu entre cette femme et toi, pourquoi donc, hier, à l'Opéra, sous le péristyle, t'es-tu approché d'elle?

PAUL, vivement.

Quoi! vous avez vu? vous avez entendu?

LA COMTESSE.

Entendu?... Non!... rien!... Quand je passai près d'elle, avec Suzanne, elle nous regarda, et prononça en ricanant quelques mots qui m'ont échappé!... mais, en me retournant, je t'ai vu, toi, t'approcher d'elle, lui parler...

PAUL, avec embarras, se levant[1].

Laissons ce sujet, ma mère, de grâce!...

LA COMTESSE, avec inquiétude.

Ah!...

PAUL, changeant de ton.

Vous n'avez pas vu le colonel?...

LA COMTESSE.

Il est chez la marquise de Blinval.

PAUL.

Permettez-moi d'aller l'y trouver..., il faut absolument que je lui parle. (Il fait un pas pour sortir.)

LA COMTESSE.

Dînes-tu avec moi, aujourd'hui?

PAUL.

Aujourd'hui..., non, chère mère!

LA COMTESSE, essayant de sourire.

Tu m'as déjà abandonnée hier...

1. Paul, la comtesse.

PAUL.

Hier, je n'étais pas libre...

LA COMTESSE.

Et demain?

PAUL.

Demain?... Je tâcherai!... Pourtant je ne puis en répondre. Vous permettez?... le colonel m'attend!... (Il sort.)

SCÈNE V.

LA COMTESSE, seule.

Qu'a-t-il?... Pourquoi ce trouble? Chez qui va-t-il ce soir? Chez qui a-t-il été hier?... chez qui ira-t-il demain? (Éclatant.) C'est chez elle!... Elle l'a ressaisi!... Ces maudites ont des reprises d'empire si soudaines et si terribles!... Que faire? L'ange seul peut combattre le démon!... (Elle va à la table, reprend la plume.) J'achève ma lettre : « Venez à quatre heures. Il faut que vous obteniez de lui une promesse, un sacrifice. Priez-le de ne plus retourner à l'hôtel de la rue de Ponthieu. Ce qu'est cet hôtel... quelle personne l'habite... ne me le demandez pas... Sachez... seulement!... » (Posant la plume.) C'est grave, ce que je fais là. Mêler directement cette jeune fille à de tels égarements! établir entre elle et mon fils une relation si intime! Ma plume s'arrête malgré moi. (Elle se lève.) Ce que je viens d'écrire..., je l'avais pourtant déjà demandé vaguement à Suzanne... Mais il y a dans l'écriture quelque chose de matériel qui donne un corps à nos pensées! Et pour la première fois..., une crainte..., un soupçon!... S'ils allaient s'aimer!... (Se moquant d'elle-même.) Je suis folle!... Suzanne est promise, dit-on, à l'élève de son père!... Elle l'aime puisqu'elle l'épouse!... Elle ne peut donc pas aimer mon fils!... Et, quant à Paul, puisque je redoute cette femme pour lui, je ne peux pas redouter Suzanne... (S'arrêtant.) N'importe! je n'enverrai pas cette lettre!... (Elle déchire la lettre.)

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, LE COLONEL, suivi de JASMIN, d'ANTOINE et d'UNE JEUNE FILLE qui porte des fleurs.

LE COLONEL.

Qu'est-ce qui m'a donné des imbéciles pareils!... Sacrebleu! mettez donc ces hortensias en place!... (Apercevant la comtesse.) Vous, belle dame?... Je vous cherchais. (Il lui baise la main.) Ma femme vous attend dans le jardin... J'espérais trouver ici le capitaine avec vous.

LA COMTESSE.

Vous ne l'avez pas rencontré?

LE COLONEL.

Je suis rentré par la petite porte... Il aura sans doute rejoint ces dames... Voulez-vous lui dire que je l'attends ici?... Nous avons à causer...

LA COMTESSE.

Quelque grosse affaire?...

LE COLONEL.

Mais oui..., assez sérieuse!... Dans la vie, tout n'est pas roses!... (Baisant la main de la comtesse.) Tout n'est pas vous. (La comtesse sort.)

SCÈNE VII.

LE COLONEL, JASMIN, ANTOINE, LA JEUNE FILLE, arrangeant les fleurs[1].

LE COLONEL.

Sacrebleu! marouffles que vous êtes!... allez donc plus vite, ou je vous coupe les oreilles. (Apercevant la jeune fille qui arrange des fleurs dans une jardinière.) Quelle est cette jeune Flore?

1. La jeune fille, le colonel, Antoine, Jasmin.

ANTOINE.

Qui? Jeannette? C'est ma fiancée, colonel.

JEANNETTE.

Oui, colonel.

LE COLONEL.

Ah! tu vas te marier? (Regardant la jeune fille.) Piquant minois! (S'approchant d'elle et lui prenant la taille.) Et où as-tu volé ces yeux-là, friponne? (Il l'embrasse.)

JEANNETTE.

Mais, colonel...

LE COLONEL.

Allons, file! Est-ce que tu voudrais m'empêcher de respirer les roses, sacrebleu!

JASMIN.

Il a un mêli-mêlo de sucreries et de jurons qui est incroyable!

JEANNETTE, à Antoine, en remontant.

Est-il aimable!

JASMIN, au colonel.

Vous serez donc toujours jeune?

LE COLONEL.

Est-ce que tu te sens vieux, Jasmin?

JASMIN.

Dame! colonel, nous étions à Montmirail.

LE COLONEL.

Eh bien, qu'est-ce que cela fait?

JASMIN.

Cela fait que vous avez soixante ans...

LE COL NEL.

Qui est-ce qui dit cela? Mon extrait de naissance! un imbécile auquel je n'ai jamais cru... ni les femmes non plus. (A Jasmin. Jasmin!

JASMIN.

Colonel, si cela vous était égal, j'aimerais mieux que vous ne m'appeliez plus Jasmin.

LE COLONEL.

Eh bien, appelle-toi Lafleur.

JASMIN, avec embarras.

Ah! oui, Lafleur! J'en aimerais mieux un autre encore... un autre qui ne soit pas, comme dit le jardinier, du règne végétal...

LE COLONEL.

Eh bien, est-ce que je ne t'appelle pas sans cesse animal? De quoi te plains-tu?... Jasmin, quel effet te produit la vue d'un mariage?

JASMIN.

Cela me donne envie de rester garçon.

LE COLONEL.

Eh bien, moi, cela me donne vingt ans.

JASMIN.

De plus?

LE COLONEL.

Maraud! vingt ans en tout!..

JASMIN.

Vous oubliez cet accès de goutte qui vous a pris à votre dernière escapade!

LE COLONEL.

Qu'est-ce que tu viens parler de goutte? Ce n'était pas la goutte! une névralgie comme on en a à tout âge, surtout dans la jeunesse!.. et comme... Chut!.. j'entends des pas... c'est peut-être ma femme... Silence! elle est si jalouse!

JASMIN.

Jalouse! je le crois bien! vous êtes trop jeune pour elle... Elle a déjà trente-deux ans!

LE COLONEL.

Mauvais plaisant!.. Mais non, c'est le capitaine!... Laisse-nous. (Jasmin sort avec Antoine et la jeune fille.)

SCÈNE VIII.

LE COLONEL, PAUL[1].

LE COLONEL.

J'ai vu notre homme.

PAUL.

Eh bien?

LE COLONEL.

Tout est entendu.

PAUL.

A quelle heure la rencontre?

LE COLONEL.

A deux heures.

PAUL.

L'arme?

LE COLONEL.

L'épée... Vous êtes fort?

PAUL.

Élève de Robert... Le lieu?

LE COLONEL.

A dix minutes d'ici, dans le petit bouquet de chênes avant le bois de Boulogne.

PAUL.

Bien!...

LE COLONEL.

Parbleu! si c'est bien! Ah çà! qu'est-ce qu'on me disait donc... que vous étiez devenus des Catons... que vous ne vous battiez plus... Tudieu! mais je n'ai rien fait de mieux!... votre gant sur le visage de votre adversaire en plein péristyle de l'Opéra... Il est vrai que la princesse est furieusement jolie.

1. Paul, le colonel.

PAUL, froidement.

Oui, très-jolie!

LE COLONEL.

Très-jolie! vous en parlez modestement, en propriétaire...

PAUL.

Vous me pardonnez, colonel, de ne pas vous dire le motif de cette querelle?

LE COLONEL.

Parbleu! elle s'explique de soi!... Vous étiez le numéro 1 de la belle Hélène... ce que nous appelons capitaine à l'ancienneté; vous rencontrez Hélène au bras du numéro 2, qui représente l'avancement au choix. Dépit du numéro 1, amour qui se réveille... Vous la trouvez charmante... d'autant plus charmante qu'elle en a choisi un autre... c'est dans la règle!... Vous vous approchez, vous faites le galant : la belle fait la coquette... le numéro 2 fait le jaloux... un regard amène un mot... un mot amène un geste! Et on jette son gant au visage de son rival... en s'écriant : « En lice! et que Vénus soit le prix du vainqueur!... » Est-ce cela?

PAUL, froidement.

Précisément! Où nous retrouverons-nous?

LE COLONEL.

Venez me prendre... Avez-vous des épées?

PAUL.

Non!

LE COLONEL.

Ne vous en occupez pas! j'emporterai *Vevette* et *Finette!*

PAUL, souriant.

Qu'est-ce que *Vevette* et *Finette?*

LE COLONEL[1].

Deux petites amies à moi... que j'ai là. (A la cantonade, à gauche.) Jasmin, passe-moi ces demoiselles. (A Paul.) Deux sœurs jumelles!

1. Le colonel, Paul.

qui savent leur métier comme pas une. (Jasmin apporte les épées.) Tenez, regardez-moi ça! celle-là, c'est *Finette!* Hein!... quelle souplesse, une couleuvre!.. Et *Vevette* donc! on dirait qu'elle comprend... Elle va se loger sous les côtes des gens... intrigante!

PAUL, regardant dans la coulisse, angle de droite.

Ces dames!

LE COLONEL, à ses épées, en les remettant en place.

Rentrez, mesdemoiselles... voici du monde!...

PAUL.

A deux heures!

LE COLONEL.

A deux heures! (Paul sort.)

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, LE COLONEL, MADAME TAVERNIER.

MADAME TAVERNIER, entrant avec la comtesse, qui tient un journal à la main.

Calmez-vous, chère madame!... Comment quelques lignes de journal peuvent-elles vous émouvoir à ce point?..

LE COLONEL.

Qu'est-ce donc?...

MADAME TAVERNIER.

Un article de la *Gazette des Tribunaux* que j'ai eu la maladresse de montrer à madame la comtesse et qui l'a jetée dans un état de douleur...

LE COLONEL, s'approchant de la comtesse.

En effet... des larmes...

LA COMTESSE, avec une explosion de douleur. Elle est assise sur le canapé.

Quel cœur maternel pourrait ne pas éclater de désespoir

devant un tel scandale!... (Montrant le journal.) Cet arrêt est la condamnation de toutes les mères!

LE COLONEL, regardant.

Ah! oui!... le procès de cette fille d'Opéra contre la marquise de Mouy!...

LA COMTESSE.

La pauvre mère croyait son fils sauvé!... Cette femme le ressaisit!... Il tombe malade, il se fait porter chez cette femme!... Il meurt... son dernier soupir est reçu par cette femme!... Sa mère réclame ses restes... on lui répond par le testament de son fils... Il avait légué son corps à cette femme!... (Se levant.) Oh!... les maudites!... Elles poursuivent nos fils jusque dans la mort... elles nous les arrachent jusque dans la mort... elles les déshonorent jusque dans la mort!

LE COLONEL.

Vous prenez les choses trop au tragique, belle dame!... Nos mères ne se troublaient pas tant autrefois... Au lieu de se désespérer pour des fredaines inévitables... elles s'arrangeaient pour qu'elles ne devinssent pas des folies [1]...

LA COMTESSE, vivement.

Comment cela?

LE COLONEL.

C'est bien simple!... Elles faisaient comme la marquise de Blossac!... Quand arrivait pour leur fils l'âge... des orages, elles mettaient un paratonnerre sur leur maison...

MADAME TAVERNIER.

Comment, un paratonnerre?... Quelle histoire allez-vous nous raconter?...

LE COLONEL, gaiement.

Une histoire dont nous avons grand besoin pour nous remettre un peu du sombre récit de madame la comtesse!... Or, donc, quand le petit marquis de Blossac arriva à l'âge périlleux, sa bonne mère fit venir de Brientz, à titre de demoiselle de compagnie... de lectrice..., le plus joli petit paratonnerre!...

1. Madame Tavernier, le colonel, la comtesse.

Dix-huit ans, tout au plus!... et un costume!... on portait encore des costumes dans ce temps-là... un corsage en velours noir... des yeux... en velours bleu... et des jupes d'un court!... d'un court!... un ange enfin!... Impossible que le jeune homme ne l'aimât pas!... plus impossible encore qu'il l'épousât!... De façon que... vous comprenez!... système de l'immortel Franklin!... la marquise fit tomber le tonnerre chez elle... pour empêcher son fils d'être foudroyé au dehors!... C'est de la physique appliquée à l'amour maternel!

LA COMTESSE, avec anxiété.

Mais la jeune fille?...

LE COLONEL, éclatant de rire.

Oh! voilà le plus piquant de l'histoire!... Elle s'amouracha d'un autre... d'un des amis de la maison!... Et comme le petit marquis de Blossac était encore fort gauche... fort naïf... fort timide... tandis que, moi... j'avais... déjà...

MADAME TAVERNIER.

Comment, vous?...

LE COLONEL.

Aïe!... aïe!... qu'est-ce que j'ai dit là?... (A la comtesse.) Ne le dites pas à ma femme!

SCÈNE X.

LES MÊMES, ÉDITH, puis SUZANNE [1].

ÉDITH.

La voici!... la voici!...

LA COMTESSE, à part.

Elle!...

SUZANNE, entrant.

Est-ce que je suis en retard?

MADAME TAVERNIER.

Dix minutes en avance... Nous avons le temps de causer!

1. Le colonel, madame Tavernier, Suzanne, Édith, la comtesse.

LE COLONEL.

Belle miss !...

SUZANNE.

Colonel !... (A la comtesse.) Je vous apporte une belle lettre de Wellington !...

ÉDITH, à Suzanne.

Avez-vous froid?... avez-vous chaud?... voulez-vous...?

SUZANNE.

Je ne veux rien, chère enfant, que nous mettre à l'ouvrage!

MADAME TAVERNIER, à Suzanne.

Sachez d'abord que je vous emmène en Normandie!...

LA COMTESSE, vivement.

Ne me l'enlevez pas!

LE COLONEL, riant.

Mais, vraiment, vous êtes merveilleuses, mesdames! vous vous disputez miss Suzanne!

MADAME TAVERNIER.

C'est tout simple... Nous l'exploitons!

LA COMTESSE.

L'exploiter!

MADAME TAVERNIER.

Sans doute!... moi, pour ma fille!... et vous...

LA COMTESSE.

Et moi?...

MADAME TAVERNIER.

Vous... pour les mémoires du général... Aussi, je vous promets de vous la rendre dans un mois... (On s'assied [1].)

SUZANNE, gaiement.

Il faut d'abord que je consulte le gouverneur.

MADAME TAVERNIER.

Le gouverneur!...

1. Le colonel, madame Tavernier, Suzanne, la comtesse, Édith.

LE COLONEL.

Qu'est-ce que cela, le gouverneur?

ÉDITH.

Je le sais, moi!... c'est le nom qu'en Amérique les enfants donnent à leur père.

LE COLONEL.

J'aime assez ce mot de gouverneur : cela représente l'autorité, la discipline.

ÉDITH, remontant derrière le canapé.

Mais pas du tout!... ce ne sont même pas les pères qui marient leurs filles!...

LE COLONEL.

Qu'est-ce qui les marie donc, alors?

SUZANNE, très-simplement.

Elles-mêmes.

LE COLONEL.

Elles-mêmes?... (A Suzanne.) Mais enfin, ce gouverneur... il faut pourtant lui demander son consentement.

SUZANNE.

Oh! oui! après.

LE COLONEL.

Comment, après? Après quoi? après le mariage?

SUZANNE, très-simplement.

Non, après que la jeune fille a fait son choix.

LE COLONEL.

C'est la jeune fille qui choisit?

SUZANNE.

Cela me paraît assez juste, puisque c'est elle qui s'engage.

LE COLONEL.

Oui! mais c'est le gouverneur qui donne la dot!

SUZANNE.

Une dot?... qui lui demande une dot?

LA COMTESSE.

Comment, en Amérique, les jeunes filles...?

SUZANNE.

En Amérique,... les jeunes filles ne sont pas forcées d'acheter... leur mari; un honnête homme les trouve assez richement dotées, quand elles lui apportent en mariage un cœur droit et une vie sans tache... Mais, ici, je ne peux pas m'empêcher de rougir quand j'entends parler mariage!... on se croirait à un marché!... toujours ce mot humiliant : « Combien a-t-elle? » Elle a... elle a ce qu'elle est!

MADAME TAVERNIER, à la comtesse, lui montrant Suzanne.

Quel noble regard!

SUZANNE, riant.

Je suis sûr que le colonel va trouver que je lui gâte sa fille!

ÉDITH.

Oh! par exemple!

LE COLONEL, redescendant.

Mais du tout!... du tout!... J'aime assez ce pays où les pères ne donnent pas de dot!...

MADAME TAVERNIER.

Et où les filles peuvent en gagner une!... (A Suzanne.) Est-il vrai qu'en Amérique il y a même des femmes médecins?

SUZANNE, gaiement.

Puisqu'il y a des femmes malades.

LE COLONEL.

Eh! mais, au fait!... de jolies femmes médecins... cela ne doit pas être désagréable!... Comme on doit les suivre dans la rue!

SUZANNE.

Les gens qui vont du même côté qu'elles... oui!

LE COLONEL.

Voyons, soyez franche! il est impossible...

MADAME TAVERNIER, à Édith.

Ma petite Édith! va préparer tes cahiers; miss Suzanne te rejoint! (Édith s'éloigne. Au colonel.) Vous pouvez aller, maintenant.

LE COLONEL, à Suzanne.

Je dis qu'il est impossible que quelque fringant cavalier, vous voyant, vous, par exemple, si jeune, si jolie et toute seule, n'ait pas pensé à vous le dire!...

SUZANNE, éclatant de rire.

Oh! quelle idée! (On se lève.)

LE COLONEL.

Comment! jamais on ne vous a fait de déclaration?... Ce sont donc des sauvages que ces Américains?

LA COMTESSE.

Colonel!

MADAME TAVERNIER.

Quoi! vrai!... jamais dans vos voyages, dans vos courses à travers New-York, jamais aucun homme, en vous voyant seule, ne vous a embarrassée... par aucun propos blessant?

SUZANNE.

Un homme manquer de respect à une femme! Mais tous ceux qui passent et qui ont des femmes, des filles ou des sœurs, accourraient à l'instant pour le punir et la défendre.

MADAME TAVERNIER.

Ils accourraient tous en masse... comme cela? On devrait bien profiter du libre échange pour importer cette habitude en France.

LE COLONEL.

Cela ne prendrait pas.

SUZANNE.

Je me rappelle pourtant...

LE COLONEL.

J'étais bien sûr qu'il y avait un *pourtant*...

SUZANNE.

C'était à un cours de botanique; nous n'étions guère que quatre ou cinq femmes sur trois cents personnes.

LA COMTESSE.

Et le reste, qu'était-ce?

SUZANNE, riant.

Des hommes!... Est-ce qu'il y a un autre genre que le genre masculin et le genre féminin?

MADAME TAVERNIER.

Vous étiez assises au milieu de trois cents hommes?...

SUZANNE.

Sans doute, puisque nous écoutions la même leçon. Tout à coup, pendant que je prenais des notes, je vois passer par-dessus mon épaule, et tomber sur ma manche, un papier plié en forme de lettre.

LE COLONEL.

Un billet doux!

SUZANNE.

Je le crois assez.

MADAME TAVERNIER.

Importation française!... Et que diront les quakers?

SUZANNE.

Il y eut une grande rumeur dans l'assemblée.

LA COMTESSE.

Et que fîtes-vous?

SUZANNE.

Moi, je continuai à écrire! Puis, quand le professeur eut fini, je levai le bras comme cela... et je soufflai sur le papier comme si c'était un petit insecte!... Tout le monde se mit à rire, à applaudir, et le jeune homme fut obligé de sortir au milieu des huées!... Voilà...

MADAME TAVERNIER.

C'est charmant!

LE COLONEL.

Elle est ravissante!

SUZANNE, regardant sa montre.

Onze heures; je vais retrouver Édith.

LA COMTESSE.

Lisez-moi donc d'abord cette lettre de Wellington. Madame Tavernier permettra bien...

MADAME TAVERNIER.

Vous êtes chez vous, madame...

LE COLONEL, s'éloignant.

Divine! (Le colonel et madame Tavernier sortent.)

SCÈNE XI.

SUZANNE, LA COMTESSE.

SUZANNE, cherchant dans son sac.

Je l'ai mise, je crois, dans ce sac.

LA COMTESSE, allant résolûment à elle.

Suzanne, il faut que vous voyiez mon fils!

SUZANNE.

Je l'ai vu!

LA COMTESSE.

Que vous lui parliez!...

SUZANNE.

De la rue de Ponthieu?... Je l'ai fait.

LA COMTESSE.

Comment?... quand?...

SUZANNE.

Hier... avant le spectacle! Nous étions seuls!... j'ai abordé la question.

LA COMTESSE.

Quoi! vous avez osé?...

SUZANNE.

J'avais vu que vous le désiriez tant!...

LA COMTESSE.

Mais qu'a-t-il dit?

SUZANNE.

Il a dit!... il a dit!... Il a commencé par bondir sur sa chaise; mais enfin, il m'a promis!...

LA COMTESSE, avec un cri.

Promis?... quoi?... Comment vous y êtes-vous prise?...

SUZANNE.

Oh! bien doucement d'abord et de bien loin!... Quoique je ne sois point craintive, j'avais un peu peur!... d'autant plus que ce que j'avais à obtenir de lui était un mystère pour moi... puisque vous n'avez pas voulu m'expliquer...

LA COMTESSE.

Je vous l'expliquerai, continuez!

SUZANNE.

J'ai donc commencé par le remercier de tout ce qu'il a fait pour moi ou à ma prière!... je lui ai fait de grands compliments sur son humeur moins sombre... Alors, l'expression de son visage m'enhardissant, poussée par ma propre émotion... par votre souvenir... je lui dis : « Eh bien, monsieur Paul, j'ai un nouveau sacrifice à vous demander... — Lequel?... — Ma prière va peut-être vous paraître indiscrète, mais elle ne sort pas seulement de ma bouche... C'est votre mère qui parle avec moi. Promettez-moi de ne plus aller rue de Ponthieu. » A ce mot, il se leva avec une violence qui m'effraya, il devint tout pâle... Puis, d'une voix tremblante : « Rue de Ponthieu! c'est vous qui me parlez de la rue de Ponthieu! — Ne m'interrompez pas, lui ai-je dit; car j'ignore moi-même ce que je vous demande; mais ce que je sais... c'est que j'ai vu pleurer votre mère, et que, si vous me faites cette promesse, votre mère et moi, nous vous bénirons. » Il a gardé un moment le silence... une grande agitation se montrait sur ses traits; puis il m'a pris la main et m'a dit : « Vous êtes un ange! » Il me semble que cela voulait dire oui.

LA COMTESSE, l'embrassant avec effusion.

Oh! que je vous aime!...

SUZANNE, gaiement.

Eh bien, maintenant, pour ma récompense, je voudrais bien savoir ce que c'est que cette terrible rue de Ponthieu?

LA COMTESSE.

Plus tard! plus tard! vous saurez tout! Je vous rends à Édith!

SUZANNE.

Toujours à ce soir, n'est-ce pas?

LA COMTESSE.

A ce soir!

SCÈNE XII.

SUZANNE, puis LE COLONEL.

SUZANNE. Elle redescend en scène et va chercher ses livres.

Voyons... où ai-je mis mon volume d'anglais, moi? Ah! le voilà.

LE COLONEL, paraissant, à part [1].

Elle est seule! (Au moment où Suzanne se retourne, elle se trouve vis-à-vis du colonel qui l'arrête.) Pas encore, pas encore, cruelle!

SUZANNE, très-simplement.

Eh! que me voulez-vous, colonel?

LE COLONEL, tenant un papier.

Soufflez-vous aussi sur les acrostiches?

SUZANNE.

Des acrostiches!... qu'est-ce que c'est que cela?...

LE COLONEL.

Mes regards ne vous le disent-ils pas?

SUZANNE, le regardant.

Vos regards?... Ils ne me disent rien du tout.

1. Le colonel, Suzanne.

LE COLONEL, lui montrant un billet.

Eh bien... ce papier vous le dira! (Lisant.)

ACROSTICHE.

Suzanne! à ce nom enchanteur,
Une invincible et douce flamme...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MADAME TAVERNIER.

LE COLONEL, l'apercevant.

Ma femme! (Bas, à Suzanne, lui donnant le billet.) N'ayez pas peur! on sait se tirer d'affaire. (Haut, à sa femme.) Arrivez donc, ma chère, je vous attendais.

MADAME TAVERNIER, froidement[1].

Vous n'en aviez pas l'air!...

LE COLONEL.

Venez m'aider!

MADAME TAVERNIER.

Vous aider?

LE COLONEL.

A déterminer mademoiselle Suzanne! J'épuisais mon éloquence à la supplier de venir avec nous en Normandie.

MADAME TAVERNIER, froidement.

Oh! cela se rencontre à merveille. J'apportais à mademoiselle ce portefeuille en la priant de le remettre à son père.

SUZANNE, à part.

Quel accent! Est-ce qu'elle me croirait capable...?

LE COLONEL.

Eh bien, je vous laisse! tâchez d'être plus heureuse que moi. (Il lui baise la main.) Vous êtes irrésistible quand vous le voulez... je le sais! je le sais trop! (A part, en sortant.) Voilà comment on les éblouit!

1. Suzanne, le colonel, madame Tavernier.

SCÈNE XIV.

SUZANNE, MADAME TAVERNIER.

MADAME TAVERNIER, lui tendant le portefeuille.

Eh bien, acceptez-vous ?

SUZANNE, un peu agitée.

A mon grand regret, je ne le puis...

MADAME TAVERNIER.

Pourquoi?

SUZANNE, hésitant.

Pourquoi? (Elle lui donne le billet.) Tenez, madame!

MADAME TAVERNIER, après avoir lu le billet.

Il n'y a que cela qui vous arrête?

SUZANNE.

Sans doute!

MADAME TAVERNIER, lui donnant le portefeuille.

Eh bien, prenez, et merci.

SUZANNE, stupéfaite.

Comment!

MADAME TAVERNIER

Ce qui est écrit là, je le savais.

SUZANNE, stupéfaite.

Vous le saviez!... Et vous qu'on dit si jalouse!

MADAME TAVERNIER.

Jalouse!...

SUZANNE.

Est-ce que vous ne l'êtes pas?

MADAME TAVERNIER, bas, après un silence.

Du tout! du tout! du tout!

SUZANNE, avec un cri de surprise.

Quoi?

MADAME TAVERNIER.

Chut! Pas si haut! ne me trahissez pas, car il faut qu'il

croie, lui, à ma jalousie, pauvre colonel! c'est mon seul moyen de le retenir un peu, et j'ai tant d'amitié pour lui!

SUZANNE.

Mais...

MADAME TAVERNIER.

Mais... vous n'y comprenez rien, n'est-ce pas?... Rien de plus simple, pourtant. J'avais seize ans quand j'ai épousé le colonel; il en avait, lui... devinez!... Je l'épousai... par estime, par reconnaissance; il avait été le meilleur ami de mon pauvre père... Je jurai de le rendre heureux et je n'eus pas de peine à tenir ma parole... il est si bon! et je lui dois ma fille. Seulement, il avait été très-beau. Cela vous étonne, peut-être?

SUZANNE.

Non, certainement.

MADAME TAVERNIER.

Vraiment? Eh bien, moi, cela m'étonne toujours! mais lui, il ne l'oublie jamais! Voyez-vous, ma chère enfant, pour un homme, avoir été beau, c'est comme avoir été ministre! Il croit toujours l'être! c'est indélébile comme un sacrement! si bien que je m'aperçus bien vite que le colonel... vous comprenez?

SUZANNE.

Comment! avec une femme charmante comme vous il a été...?

MADAME TAVERNIER.

Oui, oui, beaucoup, beaucoup!

SUZANNE.

Même depuis qu'il a pris sa retraite?

MADAME TAVERNIER.

Surtout depuis qu'il a pris sa retraite. C'est si terrible, un héros qui n'a rien à faire! Il avait des passions à vingt lieues à la ronde, dans tous les châteaux environnants, et j'en souffrais!

SUZANNE.

Oh! je le comprends!

MADAME TAVERNIER.

La passion, si loin, c'est très-fatigant! j'avais une peur qu'il ne se fît mal! je ne rêvais que pleurésie, chutes de cheval! — il devient très-lourd à cheval, — puis surtout le ridicule!... L'idée qu'il était un objet de risée... Mais, maintenant que je vous emmène, je ne crains plus rien.

SUZANNE.

Comment?

MADAME TAVERNIER.

Sans doute! amoureux à domicile d'une aimable fille qui ne se moquera pas trop de lui, n'est-ce pas? tout est bénéfice.

SUZANNE, riant.

Pour lui, peut-être... mais moi...

MADAME TAVERNIER.

Vous? qu'est-ce que cela vous fait?

SUZANNE.

Comment! qu'est-ce que cela me fait?

MADAME TAVERNIER.

Je vous défendrai!... Puis il n'est pas dangereux, allez! Il vous comparera à une rose, il vous appellera cruelle.

SUZANNE.

Je vous jure qu'il m'est impossible...

MADAME TAVERNIER.

Je ne vous demande que quelques jours de patience... Voilà les brouillards qui arrivent... il va avoir son accès de goutte, et, quand il a la goutte, il n'aime que moi! Ainsi, c'est convenu, vous viendrez?

SUZANNE.

Mais on n'a jamais demandé à une femme...

MADAME TAVERNIER.

Précisément! Il y en a tant qui le font sans qu'on le leur demande, vous pouvez bien le faire quand on vous en prie! Et puis vous êtes si utile à Édith!

SUZANNE.

Oh! vous me prenez par mon faible!

MADAME TAVERNIER, l'embrassant.

Je le sais bien!... Voyez-vous! nous autres mères, nous sommes toutes des Talleyrand... Allons, vous acceptez!... vous êtes gentille!... merci! merci!...

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LA COMTESSE, entrant vivement avec LE COLONEL, qu'elle entraîne.

LA COMTESSE.

Je l'ai entendu!...

LE COLONEL, se défendant.

Mais... belle dame...

LA COMTESSE.

Je l'ai entendu!

MADAME TAVERNIER.

Mais qu'y a-t-il donc?... Quel trouble sur votre visage!

LA COMTESSE.

Un duel!... mon fils se bat [1]!

SUZANNE.

Lui!

LA COMTESSE.

Le colonel est son témoin... (Au colonel.) Vous l'avez dit...

LE COLONEL.

Mais je vous jure...

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, JASMIN, avec les épées.

JASMIN.

Colonel, voici... (Apercevant les dames, il essaye de cacher les épées.)

1. Suzanne, le colonel, la comtesse, madame Tavernier.

LA COMTESSE.

Des épées!...

LE COLONEL.

Eh bien, oui, il se bat! Parbleu! la belle affaire pour un capitaine!

LA COMTESSE.

Oh! ce n'est pas le danger qui m'épouvante le plus!... Femme d'un général, mère d'un officier, je dois m'habituer à leur voir faire le sacrifice de leur vie... et, quand c'est le devoir qui l'ordonne, je me tais! Mais cela... cela!...

SUZANNE.

Mais pourquoi se bat-il donc?

LE COLONEL.

Pourquoi? pourquoi? Eh! parbleu! pourquoi un jeune homme de vingt-cinq ans se bat-il?

SUZANNE.

Comment?

LE COLONEL, à Suzanne.

Comme vous êtes pâle aussi, belle miss! Est-il heureux, ce coquin de capitaine!

LA COMTESSE.

Colonel!

LE COLONEL.

Allons! allons!... pas de larmes!... Qu'y a-t-il de plus agréable qne de se trouver en plein air, l'épée à la main, par un beau soleil, pour une jolie femme?...

SUZANNE.

Une femme!...

LE COLONEL, s'éloignant.

Soyez tranquille! dans un quart d'heure, je vous le ramène vainqueur.

MADAME TAVERNIER, suivant le colonel.

Mon ami... veillez bien..

LE COLONEL.

Soyez donc sans crainte.

SUZANNE, à la comtesse.

Quelle est cette femme?

LA COMTESSE, éperdue.

La femme de la rue de Ponthieu!... (Se jetant dans les bras de Suzanne.) Ah! je n'ai plus d'espoir qu'en vous!

LE COLONEL, chantant l'air de *Jean de Paris*.

Tout à l'amour, tout à l'honneur,
Du vrai Français c'est la devise.

ACTE TROISIÈME.

Même décoration qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

VILLENEUVE, **seul, parlant au fond, à la cantonade.**

Qu'est-ce que tu dis? hein?... Je te répète, moi, que c'est absurde!... (**Il rentre dans la chambre en fermant la porte avec impatience.**) Ce vieux Jenitel est fou... toujours ombrageux, soupçonneux. (**Regardant la pendule.**) Voilà pourtant deux heures et demie, et Suzanne n'est pas encore rentrée. J'ai beau faire!... cette parole me revient toujours à l'esprit: « L'intimité de Suzanne avec madame de Brignoles me déplaît... Nos filles ne sont pas faites pour être les amies des comtesses, surtout quand les comtesses ont des fils de vingt-cinq ans!... » C'est absurde!... Est-ce que je n'ai pas toute confiance en Suzanne?... Est-ce qu'elle n'est pas habituée à se gouverner elle-même?... Est-ce qu'elle ne sait pas mes projets sur Joseph et sur elle?... Allons! reprenons notre travail!... (**Il reprend son ciseau et travaille.**)

SCÈNE II.

VILLENEUVE, JOSEPH.

JOSEPH, **avec joie.**

Grande nouvelle!...

VILLENEUVE.

Quel air de triomphe!...

JOSEPH.

Je le crois bien! Sachez d'abord que votre cheminée qui est exposée en bas produit un effet!... il vient un monde pour la voir!... Enfin, savez-vous la nouvelle que madame de Brignoles...?

VILLENEUVE.

Madame de Brignoles!

JOSEPH.

N'est-elle pas la providence de cette maison? C'est elle qui vous a fait donner vos beaux travaux à l'hôtel de ville! Eh bien, elle m'annonce que je suis nommé, à l'École de dessin, maître adjoint.

VILLENEUVE, avec un cri de joie.

Toi?... Oh! quel bonheur!... Tu vas enfin oser te déclarer...

JOSEPH.

Oui.

VILLENEUVE.

Tu faisais certainement le plus étrange amoureux que j'aie jamais vu!

JOSEPH, troublé.

Comment?

VILLENEUVE.

Osant à peine regarder Suzanne, n'osant pas lui parler... ne te confiant pas même à moi!... Car il a fallu que je devine tout!...

JOSEPH.

Il est vrai!... Je n'osais pas dire ce que j'avais dans le cœur!...

VILLENEUVE.

Par délicatesse!... je le comprends maintenant!... parce que tu ne te trouvais pas digne d'elle!... Mais, aujourd'hui que te voilà attaché à une belle école d'art...

JOSEPH, avec effort.

Eh bien, oui!... Maintenant, je parlerai!... Mais...

VILLENEUVE.

De quoi as-tu peur?... Est-ce que tu serais jaloux?...

JOSEPH.

Jaloux !...

VILLENEUVE, l'observant.

Ce serait bien absurde... mais... qui dit jaloux, dit insensé... Jaloux de M. de Brignoles?...

JOSEPH.

Ah ! par exemple !...

VILLENEUVE.

N'est-ce pas?... (A part.) Le vieux Jenitel est fou !

SCÈNE III.

LES MÊMES, MARTHE[1].

MARTHE, entrant, des fleurs à la main.

Voilà pour fleurir la maison, le 1er mai... Suzanne est-elle rentrée?...

JOSEPH.

Pas encore, mademoiselle Marthe.

MARTHE, arrangeant les fleurs dans les vases sur la cheminée.

A trois heures !...

VILLENEUVE.

Tu sais bien qu'elle avait beaucoup à faire ce matin.

MARTHE.

Et où est-elle donc?

VILLENEUVE.

Chez madame Tavernier et chez la comtesse de Brignoles.

MARTHE.

Oh ! alors... elle reviendra tard ! (A Joseph.) Donnez-moi ces narcisses.

VILLENEUVE, avec inquiétude.

Tu en veux à madame de Brignoles.

1. Villeneuve, Joseph, Marthe.

MARTHE.

Moi ?

VILLENEUVE.

Elle si bonne pour Suzanne !

MARTHE.

Oh ! très-bonne !... (Arrangeant toujours ses bouquets.) Un peu d'ébénier.

VILLENEUVE.

Et son fils, M. Paul, l'élève de Suzanne.

MARTHE.

Et quel élève !... un capitaine !... (A Joseph.) Du muguet !...

VILLENEUVE, avec un peu d'inquiétude.

Ah çà ! qu'as-tu donc aujourd'hui ?

MARTHE.

J'ai.... j'ai... que je n'aime pas à voir Suzanne courir le cachet toute seule dans cet affreux Paris.

VILLENEUVE, essayant de sourire.

C'est le lot des filles qui n'ont rien !

JOSEPH.

Mais, vous-même, qui n'êtes guère que la sœur aînée de mademoiselle Suzanne, est-ce que...?

MARTHE.

Oh ! moi... c'est bien différent !... J'ai un talisman...

VILLENEUVE et JOSEPH, riant.

Un talisman ?

MARTHE.

Ma figure.

JOSEPH.

Comment ?

MARTHE, cessant de faire son bouquet, les mains sur la table.

Regardez-moi cette mine-là.

VILLENEUVE et JOSEPH.

Eh bien ?

MARTHE, gaiement.

Eh bien, je suis laide !... voilà !

JOSEPH.

Laide !.. osez-vous dire !

MARTHE.

Ce n'est pas moi qui le dit. (Montrant sa figure.) C'est elle !

JOSEPH, vivement.

Elle !... Elle dit qu'avec ce regard... avec cette physionomie, avec ce cœur, avec cet esprit...

MARTHE, tout bas et lui prenant la main.

Merci, mon neveu !...

JOSEPH.

Non ! cela m'indigne d'entendre dire qu'à votre âge...

MARTHE.

Mon âge !... mon âge !... Mais voilà où est le mérite !... Être laide à soixante ans... belle affaire !... mais à vingt-cinq ! le diable même n'en vient pas à bout.

VILLENEUVE.

Tu n'en parlerais pas aussi gaiement si tu le croyais...

MARTHE, mettant des fleurs sur une console.

J'en parle gaiement parce que cela m'enchante.

VILLENEUVE.

Ah ! par exemple !

MARTHE.

C'est si commode !... Quel est le plus beau rôle du monde ?... C'est d'être garçon et jeune !... Eh bien, une fille laide, c'est un garçon !... Elle fait tout ce qu'elle veut, elle va où elle veut... Est-ce que, si j'étais jolie, je pourrais prendre Joseph par-dessous le bras, et aller avec lui en promenade ? On dirait tout de suite : « Ah ! deux amoureux !... » Tandis que, quand on nous rencontre, que dit-on ? « Un frère et sa sœur !... » Une laide est toujours une sœur[1] !

1. Joseph, Marthe, Villeneuve.

VILLENEUVE.

Oui... une sœur qui ne vit que pour moi!... qui se sacrifie pour moi!

MARTHE.

Ah! nous y voilà! Le grand chapitre!... ma vie brisée... une vie sans amour!... Eh bien, vrai!... c'est providentiel... mais, quant à l'amour... rien... rien!... On en parle tant, qu'il faut bien qu'il existe! Mais, pour moi, je ne connais pas.

JOSEPH.

Comment... mademoiselle...

MARTHE.

Marthe, dite l'invulnérable!... et cela, sans peine, sans lutte, sans autre système de défense que de vous regarder tous, messieurs, et de me dire : « Comment ces têtes-là peuvent-elles en faire tourner d'autres? »

SCÈNE IV.

LES MÊMES, SUZANNE [1].

SUZANNE.

Me voici!

MARTHE.

Enfin!

SUZANNE.

Bonjour, père! Bonjour, Joseph! (*A son père.*) Allons, ne gronde pas!... J'ai été retenue chez madame Tavernier par un événement...

VILLENEUVE.

Bien heureux, ce me semble!... Tu as sur la figure une expression de joie... et en même temps de trouble...

SUZANNE.

Oui... tu dis vrai... j'ai été bien troublée... et je suis bien joyeuse! Un danger... un duel!... je ne puis vous dire ce qui

1. Joseph, Marthe, Suzanne, Villeneuve.

s'est passé, mais tout s'est dénoué si heureusement, qu'on a improvisé une fête, un concert!

MARTHE.

Quels étaient les invités?

SUZANNE.

Des amis de madame Tavernier! madame de Brignoles... son fils.

VILLENEUVE.

As-tu chanté?

SUZANNE.

Oui.

MARTHE.

Avec qui?

SUZANNE.

Avec M. de Brignoles. (Mouvement de Villeneuve.) Après la musique, on a voulu faire quelques tours de valse...

VILLENEUVE.

As-tu valsé?

SUZANNE.

Oui.

MARTHE.

Avec qui?

SUZANNE.

Avec M. de Brignoles. Puis, pour couronnement... un vrai bonheur!... Voyons, père, quel est ton plus grand désir?

VILLENEUVE, avec force.

Te marier! Il faut que tu te maries!

SUZANNE, gaiement.

Nous y songeons.

VILLENEUVE, avec joie.

Vrai?

SUZANNE.

Oui!... Mais d'abord... lis cette lettre de madame Tavernier. (Elle lui tend une lettre.) Elle m'offre mille francs pour aller passer deux mois dans sa terre, près de Dieppe... Les voici. Tu vas à

l'Exposition de Londres avec Marthe; tu vois tout. Au retour, tu débarques à Dieppe, tu viens passer deux jours avec moi, chez madame Tavernier, c'est convenu... Un mois après, je reviens ici... et...

VILLENEUVE.

Et alors nous parlons mariage...

SUZANNE, gaiement.

Sois tranquille... quand il en sera temps, on t'enverra un billet de faire part.

VILLENEUVE, bas, à Joseph.

Entends-tu?

JOSEPH.

Oui.

FRANÇOISE, ouvrant la porte.

Entrez, monsieur.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE COLONEL[1].

LE COLONEL, dans la coulisse.

Admirable! charmant!

SUZANNE, gaiement.

Quoi?

LE COLONEL.

La cheminée!... la grande cheminée! je l'ai vue! (A Villeneuve.) Ah! mon cher monsieur, admirable! Vous sculptez en bois aussi bien qu'en... (Regardant Suzanne.) qu'en... Enfin, je vous fais mon compliment.

VILLENEUVE.

Colonel!

LE COLONEL.

Ces dames sont en bas, à l'admirer... Elles s'écrient toutes

1. Joseph, Marthe, Suzanne, le colonel, Villeneuve.

comme au théâtre : « L'auteur! l'auteur! » Et je viens le chercher...

SUZANNE.

Veuillez d'abord me permettre de vous présenter ma tante, colonel. (Elle lui présente Marthe.)

LE COLONEL.

Votre tante?... Ce n'est pas votre tante.

SUZANNE.

Mais je vous jure...

LE COLONEL.

Une tante est quelque chose de vieux, qui a un bonnet... qui met des lunettes... Mais avec des cheveux comme cela! avec des yeux comme cela!... allons donc!

SUZANNE.

Mais...

LE COLONEL[1].

Tout ce que vous voudrez... mais pas une tante. Je gage que mademoiselle a une voix charmante... comme vous... une nichée de rossignols...

MARTHE.

Je chante un peu.

LE COLONEL.

Est-ce aux touches mobiles du clavecin ou aux accords vibrants de la harpe... que se marient les accents de votre voix?...

MARTHE, à part.

Qu'est-ce qu'il veut dire?

LE COLONEL, à Villeneuve.

Ah çà! vous nous donnez votre fille pour six semaines.

VILLENEUVE.

Mais...

1. Joseph, Suzanne, Marthe, le colonel, Villeneuve.

LE COLONEL.

Ce mot me suffit! (A part.) L'avoir chez moi en semestre! Vivat! (Haut.) Décidément, voilà une bonne journée... Ce matin, le duel de Paul...

VILLENEUVE.

Un duel?

LE COLONEL.

Comment!... miss Suzanne ne vous a pas raconté ça? Le retour du vainqueur, le bal improvisé... Ah! Paul lui a insinué le plus joli coup d'épée... Il est vrai qu'il avait *Finette*... Vous ne savez pas ce que c'est que *Finette?*... Aussi piquante que ces demoiselles... Allons, partons! J'enlève tout le monde!

VILLENEUVE, à Suzanne.

Viens-tu avec nous?...

SUZANNE.

Non! J'ai une lettre à écrire.

MARTHE.

Je reste aussi!

LE COLONEL, les saluant.

Belles dames, ne vous dérangez pas..., je vous en supplie!... Allons!...

SCÈNE VI.

SUZANNE, MARTHE[1].

MARTHE.

Je ne t'empêche pas d'écrire?

SUZANNE.

Nullement!... Ce n'est qu'un mot pour madame de Brignoles. (Marthe est au fond, rangeant des fleurs, Suzanne écrit sur le devant.) « Ce n'est pas pour elle qu'il s'est battu, c'est pour vous. Une parole moqueuse prononcée par elle, quand vous passiez, l'a fait bondir

1. Marthe, Suzanne.

d'indignation. Il a provoqué l'homme qui lui donnait le bras, pour la punir et pour se venger. Le charme est dissipé et c'est vous qui l'emportez. » (Parlant.) Voilà qui est fait. (A Marthe.) Tu permets que je donne cette lettre?

MARTHE.

Comment! Je vais appeler Françoise! (Françoise entre.)

SUZANNE.

Tout de suite chez madame de Brignoles. (Françoise sort.)

MARTHE, à part.

Allons, il n'y a plus à balancer, mais ce n'est pas facile.

SUZANNE, redescendant la scène.

Qu'as-tu donc à te parler toute seule?

MARTHE.

C'est que j'ai quelque chose de très-embarrassant à te dire...

SUZANNE, riant.

A moi?

MARTHE.

A toi! Mais d'abord une question. Comptes-tu épouser Joseph?

SUZANNE.

Moi? Je n'y ai jamais pensé.

MARTHE.

Il t'aime pourtant bien!

SUZANNE.

Il m'aime?

MARTHE.

Tu ne t'en es pas aperçue?

SUZANNE.

Jamais!... Oh! le pauvre garçon!

MARTHE.

Il suffit! il suffit!... Pauvre garçon dit tout!... Dès que tu le plains, son affaire est jugée!... A la tienne, ma petite Suzanne... Tu m'as entendue vanter les avantages d'être laide!...

Eh bien, sais-tu la seconde partie de cette vérité? C'est qu'il y a parfois de grands inconvénients à être jolie.

SUZANNE, souriant.

Je ne l'aurais pas cru.

MARTHE.

Entendons-nous. Pour une demoiselle du monde riche, fiancée à un homme riche comme elle, la beauté n'est qu'une dot de plus; mais, pour une fille pauvre, sans mari, que sa pauvreté force à s'aventurer seule, dans la rue, une jolie mine est un péril de tous les instants... Éh bien, ma petite Suzanne, tu es trop jolie pour être pauvre!

SUZANNE.

Je suis jolie?... Vrai? Eh bien, j'en suis bien aise!

MARTHE.

Il réussit bien, mon sermon!

SUZANNE.

Ah çà! mais où est donc ce grand péril?

MARTHE.

Il est dans l'accueil que tout le monde vous fait.

SUZANNE.

Je ne trouve que gens qui m'accueillent à bras ouverts.

MARTHE.

A bras ouverts! précisement!... Des gens t'accueillant comme cela... ah! tu n'en manqueras pas!... Nous ne sommes pas en Amérique ici!... et il y a dans tout Français un vieux fond de troubadour... qui fait que, dès qu'un homme se trouve seul avec une femme jolie, pauvre et libre... il n'a que deux pensées : la première de rarranger un peu sa cravate et de passer la main dans ses cheveux; la seconde de se dire : « Ah çà! il s'agit de faire la cour à cette petite dame-là. »

SUZANNE.

Mais je n'en reviens pas!.. qui t'a appris ces secrets?

MARTHE.

Mon talisman ! Toujours le même ! Comme on ne regarde jamais une femme laide, elle a tout le temps de regarder les autres. C'est ce que j'ai fait, et j'ai vu... Ainsi te voilà, toi mademoiselle Suzanne Villeneuve, institutrice; tu vas demander conseil à un avocat, à un médecin, à un savant; à ta première visite, il te fait des compliments; à la seconde, il t'appelle ma jolie cliente; et, à la troisième, selon la date de son extrait de naissance, il te glisse un billet doux, te prend la taille ou se jette à tes genoux... Les hommes de l'Empire se jettent encore à genoux, quitte à ne pas se relever.

SUZANNE.

Oui... de vieux fous dont tout le monde se moque.

MARTHE.

Du tout! ce sont les mœurs nationales! Tu vas en solliciteuse dans une grande administration d'industrie, de chemin de fer, n'importe. Tu ne trouves que des protecteurs, des apostilleurs... Au bout de deux jours, les surnuméraires te serrent la main, le chef du personnel t'embrasse... sur le front...

SUZANNE.

Comment... il m'embrasse?...

MARTHE.

Un chef du personnel! Veux-tu pas qu'il se contente des appointements de son inférieur?... Puis il te conduit chez le ministre [1]!

SUZANNE.

Quoi?... Est-ce que les ministres aussi...?

MARTHE.

Oh! non! non!... c'est bien différent! Les ministres sont bien au-dessus de ces petites faiblesses!... leur fonction est comme un sacerdoce. Ils se respectent! ils te respectent!... et tu n'as rien à craindre d'eux!... Mais, excepté eux, et les sénateurs peut-être, tous, vieux ou jeunes, beaux ou laids, riches

1. *Nota.* — Le mot *les ministres* a été remplacé à la censure par *les administrateurs généraux.*

ou pauvres, employés ou rentiers, industriels ou artistes, civils ou militaires; tous troubadours! troubadours! troubadours! et mendiants; car ils demandent toujours !... Troubadours et usuriers, car ils prêtent toujours à la petite semaine... deux cents pour cent d'intérêt, payables en... Pas un qui aime avec désintéressement... pas même un capitaine!

SUZANNE, troublée.

Un capitaine!

MARTHE.

Eh bien, oui! car, puisque le mot est lâché, il faut bien que j'arrive au but enfin! T'imagines-tu que, si M. de Brignoles grimpe si lestement et si souvent nos quatre étages, ce soit pour l'amour de la sculpture sur bois?... M. de Brignoles est amoureux de toi!...

SUZANNE, souriant.

Je le sais bien.

MARTHE.

Tu le sais?

SUZANNE.

Sans doute, puisqu'il me l'a dit.

MARTHE.

Et toi?

SUZANNE.

Moi? Je l'aime aussi...

MARTHE.

Et tu le lui as dit de même?

SUZANNE.

Saus doute, puisqu'il me l'a demandé.

MARTHE, à part.

Elle a des réponses qui vous renversent!... (Haut.) Tu as donc parlé de ton père?

SUZANNE.

Non, pas encore! C'est mon secret... j'al le droit de le taire.. C'est le secret d'un autre... je n'ai pas le droit de le dire.

MARTHE.

Tu n'as pas parlé à ton père de l'amour de M. de Brignoles?...

SUZANNE.

Il n'y a rien de mal?... J'en parlerai quand il en sera temps.

MARTHE.

Et quand sera-t-il temps?

SUZANNE.

Quand notre mariage sera fixé.

MARTHE, stupéfaite.

Votre mariage! Tu crois que M. de Brignoles veut t'épouser?

SUZANNE.

Sans doute!... puisqu'il m'a dit qu'il m'aimait.

MARTHE.

Hein?... Voilà tes preuves?

SUZANNE.

Quand un homme de cœur a dit à une jeune fille : « Je vous aime! » et qu'elle lui a répondu : « Je vous aime aussi! » c'est fini!

MARTHE.

Ils sont mariés!... Mariés! ah bien, si tous ceux qui se sont dit cela étaient... On voit bien que tu reviens de l'autre monde!

SUZANNE.

Mais quel pourrait être le dessein de M. Brignoles, s'il ne veut pas m'épouser?

MARTHE.

Son dessein?... son dessein?... Elle est inouïe!... Mais tu oublies donc que tu n'as rien?

SUZANNE.

Qu'importe?

MARTHE.

Et sa mère?

SUZANNE.

Oh! sa mère, c'est différent! Je suis sûre que ce mariage est son seul désir.

MARTHE.

Hein?

SUZANNE.

Elle me l'a dit de mille façons.

MARTHE.

Elle te l'a dit?

SUZANNE.

Pas en paroles, si tu veux, mais en faits. Pourquoi m'attire-t-elle sans cesse chez elle?

MARTHE.

Pourquoi?

SUZANNE.

Pourquoi me réunit-elle toujours à son fils?

MARTHE.

Pourquoi?

SUZANNE.

Pourquoi me mêle-t-elle à tout ce qui le touche?... Est-ce qu'on peut agir ainsi avec une autre femme que celle qu'on veut appeler sa fille?... Mais... qu'as-tu donc, Marthe?... qu'as-tu?... Tu pleures?

MARTHE.

Oui, je pleure! (L'embrassant.) Oh! Suzanne, que tu me fais de mal!

SUZANNE.

Mais dis-moi donc...

MARTHE, avec force[1].

Non! c'est impossible! non! je ne veux pas croire!... Une femme!... une mère! ce serait trop affreux! Mais, pour lui, c'est différent!... Les hommes sont capables de tout!... Et mon devoir est de le démasquer... de t'éclairer!... Suzanne, M. de Brignoles ne veut pas t'épouser!... M. de Brignoles ne t'épousera pas...

SUZANNE.

Paul, ne pas m'aimer!...

MARTHE.

Oh! je ne dis pas qu'il ne t'aime pas... Je crois, au contraire, qu'il est épris de toi comme un fou.

SUZANNE.

Eh bien, alors, que voudrait-il faire de moi?

1. Suzanne, Marthe.

MARTHE.

Ce qu'il veut faire de toi?... Allons, ce n'est plus le moment des demi-mots... Il veut faire de toi sa maîtresse!

SUZANNE.

Lui!

SCÈNE VII.

Les Mêmes, PAUL[1].

PAUL, à la cantonade.

Bien! si ces dames y sont... (A Suzanne.) Mademoiselle, me voici libre, et...

SUZANNE, allant à lui.

Monsieur de Brignoles, je vous ai toujours cru et je vous crois encore un homme incapable de mensonge.

PAUL.

Et vous avez raison, mademoiselle, mais que veut dire...?

SUZANNE.

Eh bien, je vous prie de répondre nettement à ma demande.

PAUL.

Parlez.

SUZANNE.

Est-il vrai qu'en venant ici et en me disant que vous m'aimiez, vous vouliez faire de moi votre maîtresse?

PAUL.

Quoi?

MARTHE, à part.

Oh! elle a des manières d'aborder les questions...

SUZANNE.

Répondez sans détour. Êtes-vous venu ici dans ce dessein?

PAUL, après un moment de silence.

Oui, mademoiselle!

1. Marthe, Paul, Suzanne.

MARTHE, à part.

Hein! Un homme sincère? Je n'y suis plus!

SUZANNE.

Merci de votre franchise, monsieur, et adieu!

PAUL.

Veuillez m'écouter, mademoiselle; je n'ai pas achevé et je désire que mademoiselle Marthe m'entende aussi. Vous avez sans doute oublié notre première entrevue, si prosaïque, si peu théâtrale; mais, moi, je ne l'oublierai jamais, car elle a décidé de ma vie. (A Marthe.) Je revenais de Courbevoie...; à peine monté dans la voiture, je m'aperçus, à ma grande confusion, que je n'avais pas ma bourse. Déjà j'allais donner mon nom au conducteur, quand j'entendis à mon côté une petite voix très-douce qui me disait : « Voulez-vous me permettre de payer pour vous, monsieur? »

MARTHE, à Suzanne.

C'était toi!

SUZANNE.

Sans doute! Je voyais quelqu'un dans l'embarras, je lui offrais de lui venir en aide.

MARTHE.

Il n'y a qu'elle au monde pour avoir des idées pareilles!

PAUL.

Vous dites bien, il n'y a qu'elle! Eh bien, le croiriez-vous? je ne compris pas. Nous autres jeunes gens, nous sommes si sottement vaniteux...

SUZANNE.

Je suis trop polie pour vous contredire.

PAUL.

Qu'au lieu de voir dans ces grands yeux limpides et sur ce candide visage tout ce qu'il y avait d'adorable ingénuité et d'aimable pitié dans cette action, ma fatuité ne trouva pas trop invraisemblable une de ces conquêtes de premier regard que nous croyons volontiers faites pour nous, fringants traîneurs de

sabre. Et, quand je demandai... quand j'obtins de venir ici acquitter ma dette, je me présentai en irrésistible.

SUZANNE, *avec dignité.*

Monsieur de Brignolles!...

PAUL.

Ne me reprochez pas de vous avoir ainsi calomniée, car mon erreur, à mesure qu'elle se dissipa... vint ajouter à ma tendresse tous les charmes de la surprise... Vous ne pouvez pas savoir l'effet que produisit sur moi ce mélange d'un esprit orné, d'une âme sans fard, et de ce caractère gaiement énergique, qui est le propre des êtres qui font leur vie eux-mêmes. Alors, chère Suzanne, je vous aimai pour votre origine, je vous aimai pour vous avoir méconnue, je vous aimai parce que vous m'aviez sauvé.

SUZANNE.

Moi!

PAUL.

Une seul regard de vous fit ce miracle! Ce que l'on éprouve en passant tout à coup d'un cloaque ténébreux dans un pays tout illuminé de la clarté du soleil... je l'éprouvai, moi, en sortant d'un cœur vil et corrompu, pour pénétrer dans le vôtre... Oui, je passai avec ravissement du plus affreux de tous les supplices... le supplice d'aimer ce que l'on méprise... à la plus pure de toutes les ivresses... la joie de respecter ce que l'on aime.

SUZANNE, *à Marthe.*

Entends-tu? entends-tu?

MARTHE.

Oui, j'entends! mais la fin? le dénoûment? (*A Paul.*) Votre mère?

PAUL.

Ma mère!... elle va venir, n'est-ce pas?

SUZANNE.

Oui.

PAUL.

Eh bien... c'est moi qui la recevrai... et je vais lui demander son consentement à notre mariage.

SUZANNE.

Quoi ?

MARTHE.

Hein!... là, tout de suite!... (A part.) Je n'y comprends plus rien!...

SUZANNE.

Une voiture!

PAUL.

C'est elle! Laissez-nous!

SUZANNE.

O Marthe!

MARTHE.

Eh bien, oui! c'est un brave garçon..., j'en conviens... Mais la fin?

PAUL.

Je l'entends... Allez et fiez-vous à moi. (Elles sortent toutes deux par la gauche.)

SCÈNE VIII.

PAUL, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, entrant.

Suzanne est là, n'est-ce pas?

PAUL.

Non, ma mère... Je viens de la prier de s'éloigner un moment.

LA COMTESSE.

Toi?

PAUL.

Oui, car j'ai à vous parler d'elle.

LA COMTESSE.

De Suzanne?

PAUL.

Asseyons-nous! (Ils vont pour s'asseoir; puis, après un moment de silence et d'hésitation.) Au fait, pour quoi hésiter?... Je n'ai à vous dire que

ce que vous savez et ce que vous désirez comme moi... (Avec simplicité.) Ma mère, j'aime Suzanne et je vous la demande pour femme!

LA COMTESSE, se levant vivement.

Suzanne?... Tu es fou!

PAUL.

Comment?

LA COMTESSE.

La fille d'un ouvrier!

PAUL.

D'un artiste! d'un artiste supérieur!

LA COMTESSE.

Soit! D'un artiste qui a un établi!

PAUL.

Mais. .

LA COMTESSE, se remettant.

– Voyons, calmons-nous. (Elle s'assied et fait signe à son fils de s'asseoir aussi.) Mon fils, je sais ce que vaut Suzanne, je sais ce que je lui dois... je l'estime... je l'aime... et, pour qu'elle soit heureuse, je suis résolue à tout faire, tout!... excepté le sacrifice de ce qui m'est plus cher et plus sacré que la vie... ton bonheur et mon devoir.

PAUL.

Votre devoir?

LA COMTESSE.

Tu le sais, la mémoire de ton père préside à toutes mes actions; cette chère mémoire, c'est ma conscience... Eh bien, s'il vivait, que ferait-il? Il te renierait plutôt que de consentir à ce mariage. Il te répondrait que de telles unions n'amènent jamais qu'humiliations et douleurs... Voilà ma règle!... Et c'est ton père qui parle quand je te dis : Jamais je ne nommerai Suzanne ma fille.

PAUL.

Pourquoi donc alors l'avoir rapprochée de moi, de vous?

LA COMTESSE, avec un peu d'embarras.

Pourquoi ? Parce que je la trouvais charmante de grâces, de talents... parce que son aide m'était précieuse.

PAUL.

Mais quand vous avez vu mon amour pour elle ?...

LA COMTESSE.

Comment m'effrayer ? Je te savais follement épris d'une autre femme.

PAUL.

Mais quand vous l'avez vue, elle, s'attacher à moi ?

LA COMTESSE.

Comment le croire ? Je la savais presque fiancée à M. Joseph Dupont.

PAUL, se levant[1].

Non ! non ! ce n'est pas possible ! Vous êtes femme... vous êtes mère... vos yeux n'ont pas pu se fermer à l'évidence ! vous avez dû lire dans notre cœur.

LA COMTESSE, se levant avec explosion.

Et oublies-tu donc ce qui se passait dans le mien ?... Oublies-tu que j'étais folle d'angoisse et de douleur !... Ah ! je te le jure, et Dieu m'en est témoin, il n'y eut en moi, quand je rencontrai Suzanne, ni calcul ni préméditation ! Et si, plus tard, quelque chose de ce que tu me dis m'apparut...

PAUL.

Eh bien ?

LA COMTESSE.

Eh bien, je repoussai ce soupçon comme injurieux pour Suzanne !... Je me réfugiai dans l'estime même que j'avais pour elle. Je me dis qu'elle comprendrait bien qu'elle ne pouvait t'aimer... je me dis que, toi-même, tu ne faisais que céder à un charme passager... et que... ou plutôt, je ne me dis rien ! Je ne vis rien que toi !... ton danger !... Tu étais tombé dans un abîme !... Je trouvais un moyen de t'en tirer, je m'y attachai en

1. La comtesse, Paul.

aveugle, en désespérée. Accable-moi donc si tu en as le courage, quand je n'ai rien fait que pour te sauver.

PAUL.

Me sauver!... Et si vous l'aviez perdue?

LA COMTESSE.

Oh! je la connaissais trop pour le craindre.

PAUL.

Si elle avait failli pourtant, que feriez-vous?

LA COMTESSE.

e m'interroge pas.

PAUL.

Si je venais vous dire aujourd'hui : « Elle est déshonorée... et déshonorée par votre faute! »

LA COMTESSE.

Oh! alors!...

PAUL.

Vous consentiriez?... (Avec force.) Et vous la repoussez, parce qu'elle est restée pure.

LA COMTESSE.

Eh bien, oui! c'est inique! c'est égoïste! égoïste et inique comme la passion!... Mais ce même amour pour toi qui a fait mon imprudence, m'en rend la réparation impossible! Si je cédais aujourd'hui, demain tu me maudirais! J'aime mieux être coupable et que tu ne sois pas malheureux! (Elle s'assied.)

PAUL.

Mais savez-vous le mot qui, hier au soir, à l'Opéra, est sorti de la bouche de cette femme quand elle vous a vue passer avec Suzanne?... « Quelle bonne mère, a-t-elle dit, elle fait monter dans sa voiture la maîtresse de son fils. »

LA COMTESSE, avec un cri de terreur.

Elle a dit cela!...

PAUL.

Refuserez-vous encore d'accepter pour fille celle dont l'honneur a été compromis par vous?

LA COMTESSE.

Mais c'est ton malheur que tu me demandes.

PAUL.

Non! c'est votre justification!

LA COMTESSE.

Assez! assez!... tu le veux, tu m'y forces par tes implacables reproches?... Eh bien, soit!... je la réparerai, ma faute... Tu peux épouser Suzanne... épouse-la!

PAUL.

Ciel!

LA COMTESSE.

Tu veux mon consentement?... Je te le donne.

PAUL.

Votre accent m'effraye!

LA COMTESSE.

Mais cette moitié de mon devoir remplie, je n'oublierai pas qu'il m'en reste une autre. Je n'oublierai pas que, s'il ne m'est plus permis de m'opposer à ce que je regarde comme ton malheur, je ne dois pas du moins le laisser s'accomplir sans une protestation morale.

PAUL, *avec angoisse.*

Que feriez-vous donc, grand Dieu?

LA COMTESSE.

Je n'ai de fortune que cette part de majorat que tu me donnes... Sans toi, je serais pauvre, et j'étais heureuse d'être riche par toi!... Mais, si tu contractes un mariage que ton père maudirait... si tu épouses Suzanne, je refuse tes dons... Choisis entre elle et moi!

PAUL.

Ah! ce serait sans pitié! m'enchaîner en me laissant libre! me donner votre consentement et me forcer à le refuser!... Est-ce bien là votre volonté immuable?

LA COMTESSE.

Immuable! comme ma tendresse pour toi...

PAUL.

Eh bien, donc... adieu!

LA COMTESSE.

Où vas-tu?

PAUL.

Me faire tuer en Afrique! (Il s'élance dehors.)

LA COMTESSE.

Mon fils!

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, SUZANNE[1].

LA COMTESSE.

Elle!

SUZANNE.

J'ai entendu vos dernières paroles, madame; mais cette condition était inutile, vous n'aviez rien à craindre.

LA COMTESSE.

Comment?

SUZANNE.

Il y a deux orgueils, madame: l'orgueil des familles riches ou titrées, qui repoussent comme indigne d'elles l'alliance d'une jeune fille qui n'a pour elle que son honneur. Mais il y a aussi l'orgueil du pauvre, qui rejette à son tour la main qu'on lui tendrait par pitié ou en rougissant. Soyez donc sans crainte, madame; j'établirai une telle barrière entre votre fils et moi, que votre tendresse n'aura plus à s'alarmer pour lui.

SCÈNE X.

LES MÊMES, VILLENEUVE, MARTHE, JOSEPH[2].

SUZANNE, essayant de sourire.

Viens donc, cher père; j'ai une heureuse nouvelle à t'annoncer.

1. Suzanne, la comtesse.
2. Joseph, Suzanne, Marthe, Villeneuve, la comtesse

VILLENEUVE.

Une nouvelle?

SUZANNE.

Pars pour Londres avec Marthe... Et, à ton retour, un grand bonheur t'attend.

VILLENEUVE.

Comment?

SUZANNE.

Ton vœu le plus ardent est de nommer Joseph ton fils!... (S'adressant à Joseph.) Et vous, cher Joseph, Marthe me parle sans cesse de votre affection pour moi!... (Après un court silence.) Mon ami, ma main est à vous!

JOSEPH, tombant sur un siége, à moitié évanoui.

Ah!

VILLENEUVE.

Quelle joie!

MARTHE, courant à Joseph, qui tombe sur le fauteuil.

Ah! le pauvre garçon! il se trouve mal de bonheur!

SUZANNE, bas à la comtesse[1].

Êtes-vous rassurée, madame?

1. Joseph, Suzanne, Villeneuve, Marthe, la comtesse.

ACTE QUATRIÈME.

Chez madame Tavernier, près de Dieppe. — Un salon de campagne. — Cheminée au fond, avec glace sans tain. Deux portes en pan coupé, donnant dans le jardin. Deux portes latérales, l'une donnant dans le cabinet du colonel, l'autre dans la chambre de Suzanne. — Piano à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COLONEL, MARTHE, SUZANNE, VILLENEUVE, ÉDITH. (Tout le monde est assis, Suzanne touche du piano.)

ÉDITH, à Villeneuve.

Du tout! du tout!... Vous nous appartenez, ainsi que mademoiselle Marthe, pour deux jours!

VILLENEUVE.

Mais!...

ÉDITH.

Comment!... débarqués tous deux à Dieppe ce matin, après vingt jours d'absence; arrivés chez nous à peine depuis deux heures, vous voulez déjà nous quitter, et nous emmener miss Suzanne?...

MARTHE.

Elle vous reviendra; mais il faut bien que nous la conduisions un peu au pauvre Joseph.

ÉDITH.

Mais il va venir, M. Joseph!

MARTHE.

Ici?...

ÉDITH.

Il arrive de Paris par le train d'une heure, la voiture va le chercher... Il a écrit à miss Suzanne... (On se lève.)

SUZANNE.

Oui, une lettre assez singulière, même!

MARTHE.

Je m'en rapporte bien à lui! Le plus drôle d'amoureux!... Le bonheur l'avait tellement attendri, qu'imaginez-vous, colonel, que, le jour de notre départ, il me faisait presque des déclarations, à moi!... Il me trouvait jolie... jugez!...

LE COLONEL, à part.

Elle a du montant, cette fille-là!... (Il remonte.)

ÉDITH.

Ainsi, voilà qui est convenu, vous nous restez!

VILLENEUVE, souriant.

Mais... je crains...

ÉDITH.

Oh! il n'y a pas à répliquer ici! Mon père est colonel!... Je commande à mon père!... donc, il faut m'obéir!... C'est de la discipline[1]!...

LE COLONEL.

Et puis il faut bien que vous nous parliez un peu de l'Exposition de Londres!... que nous disions du mal de ces scélérats d'Anglais!...

VILLENEUVE, riant[2].

Vous les détestez donc bien?... Mais ces grands champs de bataille de l'Industrie... cela rapproche. En voyant toutes ces machines utiles, on veut bien encore se battre, mais se battre à qui fera le plus de bien!... Les hostilités tombent! les haines s'effacent! le cœur s'élargit! on n'aime pas moins son pays, mais on ne déteste plus les autres!...

1. Marthe, Suzanne, le colonel, Villeneuve, Édith.
2. Marthe, Édith, Suzanne, le colonel, Villeneuve.

LE COLONEL.

J'ai toujours dit que ces expositions n'étaient bonnes qu'à démoraliser les masses!... (Tous rient.)

MARTHE.

Une médaille!... Je demande une médaille pour ce mot-là...

LE COLONEL, à part.

Piquante!... piquante!...

SCÈNE II.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

La voiture est avancée.

VILLENEUVE.

Colonel, voulez-vous me permettre d'aller chercher Joseph?...

LE COLONEL.

Nous vous mettons en voiture.

VILLENEUVE, à Suzanne.

A tout à l'heure, chère fille!... (Le colonel, Villeneuve et Édith sortent par le pan coupé à droite.)

SCÈNE III.

MARTHE, SUZANNE[1].

MARTHE.

Enfin! nous pouvons causer!... (Allant à Suzanne.) Eh bien, M. de Brignoles?...

SUZANNE.

Je ne l'ai pas vu depuis mon entretien avec sa mère.

MARTHE.

Comment?...

1. Suzanne, Marthe.

SUZANNE.

Une heure après votre départ, je partais avec madame Tavernier, en laissant ces mots pour lui : « Je vous rends votre parole, j'épouse M. Joseph Dupont ; c'est le désir de mon père et le mien. Quand vous recevrez cette lettre, je serai en route pour l'Angleterre avec mon père. Adieu! »

MARTHE.

Rien de plus? pas un mot pour te justifier?...

SUZANNE.

C'eût été créer une lutte entre lui et sa mère. Je ne veux être ni l'objet ni le prix d'un débat.

MARTHE.

Mais lui?...

SUZANNE.

Il devait partir pour l'Afrique; ma lettre reçue, il est parti...

MARTHE.

Tu en es sûre?

SUZANNE.

Oui; ainsi, ne parlons plus de ce triste passé... Parler me fait mal!...

MARTHE.

Soit! parlons de l'avenir, alors!... Es-tu toujours résolue à ce mariage?...

SUZANNE.

Plus que jamais!... Et si Joseph m'aime réellement...

MARTHE.

Je te réponds de lui!... pense à toi!

SUZANNE, avec force.

Moi?... Je n'ai qu'un désir!... fuir ce monde qui n'est pas le mien. J'ai hâte d'échapper, par un mariage honnête et obscur, où je trouverai le bonheur, sois-en certaine, comme je l'y porterai, à ces prétendus hommages, à ces fades ou blessantes galanteries, dont une jeune fille est l'objet!... Ah! tu l'as bien dit, les hommes...

MARTHE.

Les hommes! c'est une nation abominable!...

SUZANNE.

Il y a vingt jours à peine que je suis ici! eh bien, ils me font tous la cour, dans ce château...

MARTHE.

C'est bien cela!...

SUZANNE.

Le sous-préfet!... l'ingénieur du département!... le receveur général!...

MARTHE.

Toutes les autorités constituées, enfin!

SUZANNE.

S'il n'y avait qu'eux, encore; mais lui!

MARTHE.

Qui? le colonel?

SUZANNE.

Il me poursuit de ses déclarations. (Lui donnant une lettre.) Tiens!... voilà les lettres que je reçois.

MARTHE, lisant.

« Céleste Suzanne! » Juste! style 1811, année de la comète.

SUZANNE.

Dès que je suis seule cinq minutes dans le salon, il accourt.

MARTHE.

Et des paroles brûlantes!

SUZANNE.

Tu connais la violence ombrageuse de mon père... Que dirait-il s'il surprenait le colonel?

MARTHE.

A tes pieds... Tu as raison!... Eh bien, attends! attends!... je vais te débarrasser de ton troubadour!... (Elle remonte.

SUZANNE.

Comment?

MARTHE.

Je l'aperçois qui rôde par ici... Il vient chercher sa réponse. C'est moi qui la lui donnerai...

SUZANNE.

Mais...

MARTHE.

Laisse-moi avec lui!... Oh! je n'ai pas peur de la grande armée, moi!...

SUZANNE.

Que vas-tu faire?

MARTHE.

Il était colonel de hussards?... Eh bien, je vais lui faire une charge de cavalerie à fond de train.

SUZANNE.

Mais tu es folle?...

MARTHE, la poussant dehors.

Va donc!... (Suzanne sort par la gauche.)

SCÈNE IV.

MARTHE, LE COLONEL; il entre sur la pointe du pied sans voir Marthe.

MARTHE, allant à lui.

Savez-vous que c'est tout bonnement abominable, ce que vous avez fait là!...

LE COLONEL.

A qui en a-t-elle?...

MARTHE, disant les premiers mots de la lettre.

« Céleste Suzanne!... refuserez-vous d'ouvrir votre jeune âme...?

LE COLONEL.

Ma lettre!..

MARTHE.

Ah çà! pour qui nous prenez-vous?...

LE COLONEL.

Elle est originale!

MARTHE.

Et vous n'avez pas de honte... avec votre grade... avec vos épaulettes... avec une femme comme la vôtre... avec une fille adorable...

LE COLONEL, à part.

Quelle verve!... quels yeux!

MARTHE, frappant du pied.

Mais répondez donc!... Dites-moi s'il ne faut pas bien que vous soyez le plus... le plus... enfin, suffit!... de cette race maudite...

LE COLONEL.

Ah! ma foi!... elle est trop charmante!... (Allant à elle.) Gente eauté!...

MARTHE.

Qu'est-ce qu'il dit?...

LE COLONEL.

Je dis que je n'ai jamais vu minois si mutin que le vôtre!...

MARTHE.

Hein!...

LE COLONEL.

Regards si assassins!...

MARTHE.

Il est fou!...

LE COLONEL [1].

Oui! de vous!... Et ce petit sermon!... cette petite colère!... ces petits bras croisés!... ces petits pieds qui frappent la terre!... et ces grands yeux qui semblent vouloir tout dévorer!... tout cela est si gentil!... si friand!... que, ma foi!.., je n'y tiens plus!... Il faut que je vous embrasse!...

MARTHE.

Vous oseriez?...

1. Le colonel, Marthe.

LE COLONEL.

J'ose tout!... (Il l'embrasse.)

MARTHE[1].

Ah! le scélérat!... je l'ai!...

LE COLONEL, en s'éloignant et lui envoyant des baisers.

Adieu, Bossuet!... adieu, Massillon!... adieu, Bourdaloue!... Elle me plaît beaucoup, cette fille-là!

SCÈNE V.

MARTHE, puis SUZANNE.

MARTHE, hors d'elle.

Monstre!... insolent!... Je suffoque!...

SUZANNE, entr'ouvrant la porte[2].

Tu es seule? Eh bien, l'effet de ton sermon?

MARTHE.

Ah! il est joli... mon effet!...

SUZANNE, s'approchant.

Mais enfin, quel conseil me donnes-tu?

MARTHE.

Est-ce que je sais?... est-ce qu'il me reste des idées?... (Avec colère.) Mais c'est que je l'ai eu!... ma chère, je l'ai eu!...

SUZANNE.

Mais quoi?

MARTHE.

Quoi?... (Imitant le bruit d'un baiser.) Tiens!

SUZANNE, indignée.

Comment! il t'a...?

MARTHE.

Juste! Voilà ce que j'ai gagné à ton service... (Avec colère.) Et penser que je ne lui ai pas donné un soufflet! Il va l'avoir!...

1. Marthe, le colonel.
2. Suzanne, Marthe.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MADAME TAVERNIER[1].

SUZANNE, à Marthe.

Marthe! Marthe! (Marthe remonte au fond.)

MADAME TAVERNIER, avec grâce

Puis-je entrer?...

SUZANNE, souriant.

Chez vous?...

MADAME TAVERNIER.

Raison de plus pour ne pas vous déranger...

SUZANNE.

Nous déranger!...

MADAME TAVERNIER, prenant Suzanne par la main et la conduisant à droite.

C'est que j'ai un conseil à vous demander.

MARTHE[2].

Je m'éloigne, madame...

MADAME TAVERNIER.

Non, vous pouvez rester!... car vous connaissez aussi le jeune homme...

MARTHE, riant.

Ah! il y a un jeune homme?... (On s'assied.)

MADAME TAVERNIER.

Il s'agit d'un mariage!...

SUZANNE.

Pour Édith!... Voilà un homme qui sera bien heureux!...

1. Suzanne, Marthe, madame Tavernier.
2. Marthe, madame Tavernier, Suzanne.

MADAME TAVERNIER.

Je l'espère ! Un ancien projet de famille, qui se renoue... C'est M. de Brignoles.

SUZANNE, vivement.

M. de...?

MARTHE, bas.

Hum !...

MADAME TAVERNIER.

Depuis longtemps, ce mariage était le vœu de madame de Brignoles et le mien; mais son fils restait dans une réserve qui commandait la mienne... lorsqu'il y a trois jours, elle m'a fait dire qu'ils viendraient tous deux, aujourd'hui, causer avec moi de ce projet...

MARTHE.

Aujourd'hui !... Je le croyais en Afrique !...

MADAME TAVERNIER.

Non, il revient d'Angleterre...

MARTHE, à part.

Ah ! je comprends...

MADAME TAVERNIER.

Ils sont à Dieppe depuis avant-hier; mais voici ce qui m'inquiète : j'ai reçu au sujet du capitaine, ou plutôt d'une passion qu'il aurait eue...

MARTHE.

Une passion !...

MADAME TAVERNIER.

Une lettre anonyme dont je me tourmente un peu !... La lettre ne désigne personne, mais...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ÉDITH.

ÉDITH.

Le voici !... le voici !... (On se lève.)

MADAME TAVERNIER.

M. de Brignoles?...

ÉDITH[1].

Il vient de descendre de cheval à la grille!... (A Suzanne.) Maman vous a-t-elle dit...?

SUZANNE.

Quoi?

ÉDITH.

Que je ne veux rien faire sans votre conseil!...

SUZANNE.

Comment?...

ÉDITH.

Je ne croirai à mon bonheur que si c'est vous qui le faites!... Maman parle d'une lettre qui la tourmente... Je ne sais ce qu'est cette lettre, et je ne veux pas le savoir... (A Suzanne.) Mais je veux que vous la lisiez, vous!...

SUZANNE.

Moi?...

ÉDITH.

Je veux que vous soyez présente... que vous entendiez répondre M. de Brignoles si on l'interroge!... (Mouvement de Suzanne.) Je ne dirai oui que si vous me le conseillez!...

MADAME TAVERNIER, à Suzanne.

Vous entendez!...

ÉDITH.

Je me sauve et j'emmène mademoiselle Marthe.

MARTHE, bas, à Suzanne dont elle s'est rapprochée.

Du courage!

SUZANNE, bas.

J'en aurai!... (Marthe et Édith sortent par la droite.)

1. Marthe, madame Tavernier, Édith, Suzanne.

SCÈNE VIII.

MADAME TAVERNIER, SUZANNE, puis LE COLONEL et PAUL, entrant par le fond.

LE COLONEL, à Paul qu'il introduit par le pan coupé à gauche.

Arrivez !... arrivez !... on vous attend !...

PAUL, saluant madame Tavernier[1].

Madame !... (Apercevant Suzanne, à part.) La voici !... On me l'avait bien dit !...

MADAME TAVERNIER[2].

Comment! vous êtes seul ?... N'aurons-nous pas le plaisir de voir madame votre mère ?...

PAUL.

Je l'ai précédée à cheval de quelques instants !... (Descendant en scène et saluant Suzanne.) Mademoiselle !...

MADAME TAVERNIER.

Vous devez être surpris de trouver miss Suzanne ici ?...

PAUL.

Nullement; je l'ai crue d'abord en Angleterre, où j'ai vainement cherché à la rencontrer; mais j'ai appris, il y a trois jours, la présence de mademoiselle parmi vous, et je suis heureux d'arriver à temps pour la complimenter sur son mariage !... (A Suzanne.) Car, mademoiselle se marie, m'a-t-on dit ?...

LE COLONEL.

Son fiancé arrive aujourd'hui !...

SUZANNE.

Et mon mariage a lieu dans un mois. Elle remonte pour cacher son trouble.)

LE COLONEL, étourdiment.

On pourra faire les deux cérémonies en même temps !...

1. Le colonel, Paul, madame Tavernier, Suzanne.
2. Le colonel, madame Tavernier, Paul, Suzanne.

MADAME TAVERNIER, avec reproche.

Mon ami !...

LE COLONEL.

A quoi bon ce mystère ?... Mademoiselle Suzanne est au courant de tout !... Comment ! j'ai déjà une fille à marier ?... C'est incroyable[1] !...

MADAME TAVERNIER, souriant.

J'en ai bien une...

LE COLONEL.

C'est juste !... Ah çà ! j'ai fait part au capitaine de votre grand sujet de crainte... Cela n'a aucune valeur !.. aucune !...

PAUL.

Ah ! oui !... Cette accusation anonyme !... cette lettre !...

MADAME TAVERNIER.

Qui me tourmentait un peu, en effet... et dont je voulais causer avec vous, monsieur de Brignoles... mais plus tard...

PAUL, vivement.

Pourquoi pas à l'instant, madame ?

MADAME TAVERNIER.

Comment ! vous voulez ?...

PAUL.

Je ne saurais me justifier trop tôt.

SUZANNE, à part.

Ah ! je ne puis y résister !... (Elle veut sortir.)

PAUL, vivement.

Veuillez rester, de grâce !...

SUZANNE, essayant de sourire.

Il s'agit, ce me semble, de questions qui ne sont guère de ma compétence !

1. Le colonel, madame Tavernier, Suzanne, Paul.

MADAME TAVERNIER, gaiement, la conduisant à droite et lui donnant un album.

Mais non, ne partez donc pas. Vous êtes la fondée de pouvoir d'Édith. (Bas.) Restez et observez !...

PAUL, à part [1].

Allons !... c'est le seul moyen de lire dans son âme !...

SUZANNE, à part.

Il ne verra rien sur mon visage !...

LE COLONEL, tout en s'asseyant.

Parlez, ma chère... parlez !... Les femmes font des affaires de tout... (Tout le monde s'est assis, Suzanne à droite, Paul au milieu.)

MADAME TAVERNIER.

Eh bien, monsieur de Brignoles... cette lettre vous accuse !...

LE COLONEL.

Vous accuse d'avoir eu une passion ! La belle affaire ! Mais c'est absurde !... Faire subir un interrogatoire à un capitaine de chasseurs... pour savoir... Ah bien, si l'on m'avait... si l'on nous avait interrogés !...

MADAME TAVERNIER.

Mes scrupules ne sont ni déraisonnables ni excessifs !... Je sais très-bien que, nous autres femmes, nous devons toujours nous résigner à succéder à quelqu'un... Nous n'épousons jamais que des veufs !...

LE COLONEL, à part.

J'aime assez ce mot !...

MADAME TAVERNIER.

Je sais qu'un homme peut, et même doit, dit-on, avoir eu quelques aventures avant son mariage.

LE COLONEL.

Certainement !... certainement !... Cela fait qu'il n'y en a plus après...

1. Le colonel, Paul, madame Tavernier, Suzanne.

MADAME TAVERNIER.

Pas toujours!

LE COLONEL.

Hein?...

MADAME TAVERNIER.

Je dis : Pas toujours !

LE COLONEL, avec embarras.

En effet ! peut-être... quelquefois... mais c'est très-rare !...

MADAME TAVERNIER.

Mais, si j'en crois cette lettre, il s'agirait ici non pas d'une de ces affections légères qui s'évanouissent devant le mariage, mais d'un de ces liens funestes qui lui survivent... d'un de ces amours indestructibles... qui le détruisent...

LE COLONEL.

Je suis sûr qu'il n'y a pas de quoi fouetter un chat!... Enfin !...

PAUL.

Non, madame! Je n'ai pas eu une de ces passions que vous dépeignez si énergiquement.

LE COLONEL.

Quand je le disais!...

PAUL.

J'en ai eu deux!...

MADAME TAVERNIER.

Quoi?...

LE COLONEL, à part.

Deux!... Je me reconnais!... Il me plaît, ce gendre-là!...

PAUL.

Oui, deux!... L'une insensée, pour une créature indigne de ma mère et de moi; l'autre pour une jeune fille charmante, qui semblait l'image même de la pureté... (Avec douleur.) Eh bien, madame!... l'amour qu'il fallait craindre, c'était l'amour honnête!...

MADAME TAVERNIER.

Comment?...

SUZANNE, à part.

De la force!... de la force!...

PAUL.

Mille obstacles me séparaient d'elle! Je bravai tout pour l'appeler ma femme!... Interrogez ma mère... demandez-lui quels étaient ma douleur... mes transports!... demandez-lui si je ne lui ai pas arraché des larmes en me jetant à ses pieds pour obtenir son consentement!... demandez-lui si je ne l'ai pas épouvantée quand j'ai répondu à ses refus par des menaces... Oui... pour cette jeune fille, j'ai presque...

MADAME TAVERNIER, se levant.

Assez, monsieur! assez! Vous l'aimez encore!... (On se lève.)

PAUL.

Non, madame!

MADAME TAVERNIER.

Vous l'aimez encore!.. J'en appelle à tous les cœurs de femme!... à madame votre mère, à miss Suzanne elle-même!...

SUZANNE.

A moi!...

PAUL [1].

Eh bien, soit! J'accepte mademoiselle pour juge!... Qu'elle dise si l'on peut aimer encore après une action comme celle qui m'a percé le cœur!... (A Suzanne.) Au moment où je brisais tous mes devoirs pour cette jeune fille... une seconde après qu'elle m'avait juré un amour éternel... elle donnait sa main à un autre!...

LE COLONEL.

A un autre!... une seconde après!... (A part.) Sexe enchanteur, mais toujours volage!...

PAUL, à Suzanne.

Cela vous paraît bien cruel, n'est-ce pas?... Pourtant ce

1. Le colonel, madame Tavernier, Paul, Suzanne.

n'est rien encore; je l'ai revue depuis... (Avec une émotion mêlée de larmes.) Elle a été témoin de ma douleur!... Elle a entendu le cri de ma passion... Eh bien, elle est restée froide comme une statue! Je ne lui demandais pas d'amour, puisqu'elle en a choisi un autre... mais un geste de sympathie... de regret... (Suzanne reste immobile.) Un regard de compassion!... (Suzanne de même.) Rien... rien... (A madame Tavernier.) Ah! vous pouvez me confier sans crainte l'avenir de votre fille, madame; le passé est mort en moi... car c'est... c'est le mépris qui l'a tué[1]...

SUZANNE, à part.

Je meurs!...

PAUL, à part.

Rien... rien... sur son visage!... N'importe!... elle ne peut pas m'avoir trahi!...

LE COLONEL, au fond.

Ah! la voiture de madame la comtesse!...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ÉDITH, puis VILLENEUVE.

ÉDITH, entrant par le pan coupé à droite, et appelant.

Miss Suzanne!... miss Suzanne! venez!... votre père!.. (Villeneuve paraît pâle, défait.)

SUZANNE, courant à lui.

Mon père!... qu'as-tu?

MADAME TAVERNIER[2].

Comme vous êtes pâle!...

VILLENEUVE.

J'ai reçu un rude coup!

MADAME TAVERNIER.

Mais où est donc M. Joseph?

1. Paul, madame Tavernier, le colonel, Suzanne.
2. Paul, le colonel, Suzanne, Villeneuve, Édith, madame Tavernier.

VILLENEUVE.

Là! dans le jardin... avec Marthe!

SUZANNE.

Mais qu'y a-t-il, au nom du ciel?...

MADAME TAVERNIER.

Dites-nous, de grâce!...

VILLENEUVE.

Je ne puis parler qu'à madame de Brignoles!...

SCÈNE X.

Les Mêmes, LA COMTESSE[1].

LA COMTESSE, paraissant à gauche.

A moi?...

VILLENEUVE.

Oui, madame... un entretien est nécessaire entre vous et moi...

MADAME TAVERNIER.

Nous vous laissons.

VILLENEUVE.

Pour un instant seulement.

SUZANNE.

Et moi aussi, cher père?...

VILLENEUVE.

Et toi aussi! (Madame Tavernier, Édith, Paul, Suzanne et le colonel s'éloignent par le pan coupé à droite.)

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, VILLENEUVE.

LA COMTESSE.

Parlez, monsieur Villeneuve; je vous écoute!

1. Paul, le colonel, la comtesse, Villeneuve, Suzanne, madame Tavernier, Édith.

VILLENEUVE.

Madame, la réputation de ma fille est flétrie, sa vie est perdue !...

LA COMTESSE.

Flétrie !... perdue !...

VILLENEUVE.

On dit tout haut que ma fille est la maîtresse de votre fils... qu'elle n'a offert sa main à Joseph que pour couvrir sa liaison avec votre fils !...

LA COMTESSE.

Quelle infamie !...

VILLENEUVE.

Je l'ai entendu... moi... il y a une heure, à Dieppe, en plein jardin public, de la bouche de cette Laurence !

LA COMTESSE.

Qu'importent de telles calomnies ?... Qui les croira ?

VILLENEUVE.

Qui ?... Joseph !... Il les croit déjà !...

LA COMTESSE.

M. Joseph ?...

VILLENEUVE.

Il retire sa parole !...

LA COMTESSE.

Lui ?...

VILLENEUVE.

Comment ces bruits sont-ils arrivés jusqu'à lui ?... Cette femme l'a-t-elle averti ?... Je l'ignore !... mais ce que je sais, c'est que, quand Joseph est arrivé... quand je lui ai parlé de son mariage, il m'a déclaré qu'il lui était impossible d'épouser Suzanne... Ah ! il faut que je sache tout .. et c'est à vous de me répondre, madame...

LA COMTESSE.

Comment ?...

VILLENEUVE.

Il n'y a plus ici ni artisan ni grande dame. C'est un pere qui parle à une mère... qui interroge une mère!...

LA COMTESSE.

M'interroger... sur quoi?...

VILLENEUVE.

Sur elle!... sur lui!... sur vous!... Toute calomnie a un point de départ! Quels étaient les rapports de votre fils et de Suzanne?... Je les ignore; moi, je ne les voyais jamais ensemble!... Mais vous... vous les réunissiez souvent, vous les conduisiez ensemble au théâtre, aux promenades... Quelle était leur manière d'être l'un avec l'autre?

LA COMTESSE, avec embarras.

Celle de deux personnes du monde!... des relations amicales...

VILLENEUVE.

Rien de plus...?

LA COMTESSE.

Rien de plus!... Pouvez-vous croire...?

VILLENEUVE, avec violence.

Que ma fille soit coupable?.. Je l'aurais tuée si je le croyais! Non!... non!... Mais, sans aller jusqu'à une faute... c'est à votre conscience que je fais appel!... n'ont-ils pas pu aller jusqu'à l'amour?... N'avez-vous pas surpris entre eux...? (Avec larmes.) Ah! pardon!... pardon!... je vous offense!... Est-ce que, si vous aviez rien aperçu, vous ne m'auriez pas averti?... est-ce que vous n'auriez pas protégé ma fille contre votre fils?... contre elle-même? Oh! je suis un ingrat! Pardonnez-moi, mais je suis si malheureux!...

LA COMTESSE, très-émue.

Monsieur Villeneuve!...

VILLENEUVE.

Depuis un mois, je suis plein de soupçons... d'ombrages!... de craintes!... Et tenez, il n'y a pas jusqu'à votre attitude avec moi, maintenant, qui ne m'inquiète!...

LA COMTESSE.

Que voulez-vous dire?

VILLENEUVE, avec force et la regardant.

Pourquoi mes paroles semblent-elles vous embarrasser?... Pourquoi vos regards semblent-ils éviter les miens?... Pourquoi à ma première demande, au lieu de jurer...?

LA COMTESSE, vivement.

De vous jurer, quoi?... Que Suzanne est la plus noble créature que je connaisse?... Je le jure!... Que toute personne qui l'accuserait serait infâme?... Je le juré!... Que tout homme qui la repousserait serait un insensé et un lâche?... Je le jure!...

VILLENEUVE.

Eh bien, jurez-le donc à Joseph!...

LA COMTESSE.

M. Joseph?

VILLENEUVE.

C'est devant vous qu'il faut qu'il l'accuse... C'est devant lui qu'il faut que vous la défendiez... (Apercevant Joseph.) Le voici; je confie notre honneur au vôtre. — Approche, Joseph.

SCÈNE XII.

LA COMTESSE, sur le devant; VILLENEUVE, au fond; JOSEPH paraît, puis MARTHE, puis LE COLONEL, MADAME TAVERNIER, SUZANNE, ÉDITH, PAUL.

LA COMTESSE.

Que va-t-il dire?

VILLENEUVE, allant à la porte de la chambre de Suzanne.

Viens, Suzanne!

LE COLONEL.

Qu'y a-t-il? Mademoiselle Marthe stupéfaite...

MARTHE.

Et il y a bien de quoi!...

VILLENEUVE [1].

Vous allez tout savoir, colonel (A Joseph.) Joseph, tu m'as souvent parlé de ta gratitude et de ton affection !...

JOSEPH.

Elles ne mourront qu'avec moi, monsieur Villeneuve !...

VILLENEUVE.

Je ne t'en demande qu'une marque !...

JOSEPH.

Laquelle ?...

VILLENEUVE.

Une réponse franche.

LA COMTESSE, à part.

Je suis perdue !...

VILLENEUVE.

Pourquoi, après avoir accepté la main de Suzanne, la refuses-tu ?...

TOUS, avec un cri de surprise.

Que dites-vous ?

VILLENEUVE.

Ce qui est !... (A Suzanne.) Suzanne, ton mariage est rompu !...

SUZANNE et PAUL, avec un cri de joie.

Rompu !...

VILLENEUVE, à part, les regardant tous deux.

Quel cri de joie !...

ÉDITH, descendant.

Rompu !... Pourquoi ?... pourquoi ?...

MARTHE, descendant [2].

Ah ! je vous défie bien de le deviner, par exemple !... Joseph refuse d'épouser Suzanne parce qu'il en aime une autre.

1. La comtesse, Villeneuve, Suzanne, Joseph ; les autres au fond.

2. Le colonel, la comtesse, Villeneuve, Marthe, Suzanne, Édith, Joseph ; au fond, madame Tavernier, Paul.

VILLENEUVE.

Dis-tu vrai?...

LA COMTESSE.

Ciel!...

ÉDITH.

Une autre! en préférer une autre à mademoiselle Suzanne!... Et qui, grand Dieu?... qui?...

MARTHE.

Moi, mademoiselle, moi! Voilà ce qu'il vient de me déclarer à l'instant. Hein! faut-il que les hommes soient bêtes!

LE COLONEL.

Pas si bêtes! pas si bêtes!...

LA COMTESSE, à part.

Je suis sauvée!...

MARTHE.

Si vous l'aviez entendu, tout à l'heure, les yeux remplis de larmes, et la voix tremblante, me dire...

JOSEPH, vivement.

Vous dire que votre esprit, votre cœur!...

MARTHE.

Bon!... le voilà qui recommence!... Il redevient fou!... Il paraît, du reste, que c'est toujours ainsi quand les hommes s'avisent d'aimer une femme laide!

LE COLONEL, riant.

Ah! ah! ah!...

MARTHE.

L'effort immense qu'ils sont obligés de faire, car enfin... c'est contre nature..., transforme leur passion en une maladie aiguë. (Tous se mettent à rire, même Joseph.) Vous riez!... vous riez!... Au lieu de rire, vous allez demander pardon à Suzanne.

JOSEPH.

Je ne suis pas assez fat pour craindre les regrets de mademoiselle Suzanne!... Ce qu'elle perd vaut si peu!...

MARTHE.

Que ce que je gagne ne vaut pas grand'chose !... Eh bien, il est sincère, au moins!... Mais je n'ai pas encore dit oui...

JOSEPH, s'approchant d'elle.

Oh! je ne suis pas exigeant, je ne vous demande qu'une chose... Promettez-moi de m'épouser le jour...

MARTHE.

Le jour?...

JOSEPH.

Où vous me sauterez au cou.

MARTHE.

Ah! par exemple, j'accepte!...

VILLENEUVE, riant.

Où vas-tu?

JOSEPH.

Dans quelques instants, vous le saurez!... (Il commence à s'éloigner vers le pan coupé à gauche.)

MARTHE, le suivant avec Édith.

Et sur qui comptez-vous pour m'attendrir?...

JOSEPH, s'éloignant toujours, suivi de Marthe, Édith, le colonel et la comtesse qui remontent avec lui.

Sur moi! Je ne veux faire appel qu'à mes propres moyens de séduction.

MARTHE, riant.

Ah! monsieur le séducteur!

LE COLONEL, riant.

Il est digne d'elle!... (Joseph est au fond et déjà sorti de la chambre. Édith et Marthe sont près de lui. Le colonel et la comtesse sont sur le seuil de la porte. Villeneuve est un peu derrière eux.)

PAUL, s'approchant de Suzanne, qui est restée sur le devant et à demi-voix [1].

J'étais bien sûr que tu ne m'avais pas trahi!

1. Suzanne, Paul.

SUZANNE.

Monsieur Paul!...

VILLENEUVE, entendant le dernier mot de Paul et se retournant, à part

Trahi!...

PAUL, à Suzanne.

Mais regarde-moi donc avec ces yeux qui ne savent pas mentir!...

VILLENEUVE, descendant vivement entre eux.

Regarde-moi!...

SUZANNE.

Mon père!...

PAUL.

Ciel!...

VILLENEUVE.

C'était donc vrai, malheureuse?...

PAUL.

Monsieur!...

VILLENEUVE.

Cette Laurence avait donc raison?...

SUZANNE.

Mon père, écoutez-moi!...

VILLENEUVE.

Va-t'en!... va-t'en!...

TOUS, redescendant en scène.

Qu'y a-t-il?...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES. LE COLONEL, LA COMTESSE, MADAME TAVERNIER, ÉDITH et MARTHE paraissent successivement sur le seuil de la salle à manger, attirés par le bruit. — (Suzanne, voyant paraître madame de Brignoles, qui est entrée la première avec le colonel, s'est élancée vers elle.)

SUZANNE.

Il y a... qu'à la fin, mon cœur éclate!... Il y a que, depuis ce matin, je suis forcée de dissimuler... de mentir... Ah! tous

ces mystères... tous ces soupçons me pèsent, me révoltent, m'humilient. Il faut que la vérité se fasse jour enfin, et que je paraisse ce que je suis! Justifiez-moi, madame.

MARTHE[1].

A la bonne heure!...

SUZANNE, à la comtesse.

Est-il vrai que je n'ai jamais trahi aucun devoir?...

LA COMTESSE.

C'est vrai!...

SUZANNE.

Est-il vrai que j'ai pu croire que vous vouliez m'appeler votre fille?

LA COMTESSE, après un court effort.

C'est vrai!

SUZANNE.

Est-il vrai enfin que, quand j'ai su que vous me repoussiez... j'ai brisé ma vie pour mettre entre votre fils et moi une barrière éternelle?... que je me suis enfuie?...

VILLENEUVE, courant à elle et l'embrassant avec passion.

Oh! je suis un malheureux!... Pardonne-moi!... T'avoir accusée!... Pardon!... pardon!...

SUZANNE.

Mon père!...

ÉDITH.

Mais pourquoi donc avoir repoussé Suzanne?

VILLENEUVE, vivement.

Pourquoi?... C'est moi qui le dirai. Madame la comtesse a repoussé ma fille, parce qu'elle était ma fille... Ne croyez pas que je l'accuse... Elle a eu raison : de telles alliances ne sont bonnes ni pour l'aristocratie ni pour le peuple.

LE COLONEL.

Il a du bon sens, cet homme-là!...

1. Le colonel, la comtesse, Suzanne, Marthe, Villeneuve, madame Tavernier, Édith, Paul.

VILLENEUVE.

Refusez donc nos filles... vous en avez le droit!... Mais venir les prendre à notre foyer!... mais vouloir en faire les maîtresses de vos fils, pour défendre vos fils!... c'est profaner le plus pur de tous les sentiments!... c'est déshonorer l'amour maternel!...

PAUL, à Villeneuve[1].

Monsieur Villeneuve!...

LE COLONEL.

Il a trop de bon sens!

LA COMTESSE.

Laissez-le parler!...

VILLENEUVE.

Je parle comme on parle dans le monde où je vis. Dites-moi, vous, madame, comment pareille action s'appellerait dans la langue de votre monde?...

LA COMTESSE, après un silence, avec force.

Dans toutes les langues du monde, monsieur, cela s'appelle un crime!... Les mères me pardonneraient, j'espère; mais, quand une âme droite reconnaît qu'elle a commis un crime... il ne lui reste plus qu'une chose à faire!... le réparer!... Monsieur Villeneuve, je vous demande la main de votre fille pour mon fils.

TOUS.

Ciel!...

ÉDITH.

Quel bonheur!... Je suis abandonnée aussi!...

1. Le colonel, la comtesse, Paul, Villeneuve, Suzanne, Marthe, Édith, madame Tavernier.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, JOSEPH.

JOSEPH, une lettre à la main

Victoire!... victoire!...

TOUS.

Qu'y a-t-il?

JOSEPH.

Il y a?... il y a?... Tenez!... C'est de nos délégués... Voici leur lettre!...

MARTHE.

Que disent-ils?...

JOSEPH.

« Jury de l'Exposition!... Grande médaille de première classe : M. Villeneuve!... »

VILLENEUVE.

Quoi!... (Marthe saute au cou de Joseph.)

JOSEPH, avec un cri de joie.

Ah!...

MARTHE.

Ah! ma foi!... ça y est!...

LE COLONEL.

Il a gagné!...

ÉDITH, embrassant Suzanne.

Chère miss Suzanne!...

MADAME TAVERNIER, de même.

Chère enfant!...

LA COMTESSE[1].

Et moi ?... (Suzanne l'embrasse.)

LE COLONEL.

Et moi?... (Il l'embrasse.) Est-il heureux, ce coquin de capitaine!...

1. Paul, le colonel, Suzanne, la comtesse, Villeneuve, Joseph, Marthe, Édith, madame Tavernier.

FIN.

LES PÈRES ET LES ENFANTS

AU XIXe SIÈCLE

(ENFANCE ET ADOLESCENCE)

Par ERNEST LEGOUVÉ

de l'Académie française

UN VOLUME GRAND IN-18.

Dans le cours d'une vie littéraire déjà marquée par bien des succès, M. Legouvé s'est plu à entremêler ses compositions de toute sorte, poésies, romans, pièces de théâtre, d'études sur d'importantes questions sociales. Le mélange leur a également profité, les unes y gagnant en portée morale ce que les autres y gagnaient en mouvement, en vivacité, en intérêt dramatique.

Les questions qui attirent M. Legouvé n'ont rien de général ni d'abstrait; elles se rapportent à notre situation présente : ce sont celles qu'introduisent ou renouvellent les récentes transformations de notre société..... En pareille matière, les difficultés abondent : il est loin de se les dissimuler, de les éluder; il va même au-devant des objections et s'en fait officieusement le consciencieux avocat; mais il se réserve la réplique, qui est toujours animée, spirituelle, éloquente dans l'occasion, et avec un air piquant de paradoxe, très-persuasive. Ses habitudes littéraires lui font le plus souvent enfermer ces controverses dans le cadre d'un récit, d'une scène, d'un entretien, et revenir ainsi, sans que l'imitation y soit pour rien, à la forme du dialogue que

les anciens donnaient volontiers à leurs expositions didactiques. Son commerce habituel avec le théâtre a eu encore un autre effet : il ne s'est pas contenté du public des lecteurs, qu'il a trouvé cependant si empressé et si favorable ; il en a souhaité un autre avec lequel il pût entrer en communication plus directe, sur qui il pût d'abord, par un développement oral, éprouver ses idées. C'est ce qu'il lui a été donné de faire, non-seulement il y a trois ans, dans une chaire consacrée à des conférences privées, mais dans une chaire officielle, bien considérable, celle du Collége de France, dont lui permettait l'accès le souvenir qu'y avait laissé l'enseignement de son père. Là se sont produits avec éclat ses deux principaux ouvrages de morale : en 1848, l'*Histoire morale des femmes ;* en 1867, le livre qui est le sujet du présent article, *les Pères et les Enfants au* XIX*e siècle.*

Il y a entre les pères et les enfants des rapports naturels, une nécessaire correspondance de devoirs et de sentiments, dont le fond ne peut changer et doit se retrouver à peu près le même en tout temps et partout, dans les états de civilisation les plus divers. Ce n'est pas la recherche philosophique de ces rapports que s'est proposée M. Legouvé..... Son point de départ est précisément, ce que d'ailleurs il s'applique lui-même à décrire en judicieux et fin observateur, la constitution actuelle, le caractère nouveau de la famille, sous l'empire des principes d'égalité, de liberté, qui ont remplacé les maximes et les pratiques de l'ancien régime ; la famille, telle que l'ont faite les dispositions du code appelé désormais à nous régir. Cet état de choses, il l'accepte du mouvement irrésistible qui l'a établi et le maintiendra ; il l'accepte sans réserve, avec les côtés fâcheux qui peuvent s'y rencontrer, mais aussi avec les voies heureuses qu'il lui paraît ouvrir à l'amélioration sociale.....

« Ce livre n'est autre que le journal du père, c'est-à-dire sa biographie morale, racontée par lui-même, au fur et à mesure des événements de son existence à deux.

« J'ai donné à ce père une profession, la mienne ; non que ce récit soit en rien celui de ma vie ; mais j'ai espéré prêter ainsi plus de réalité à mon personnage, plus de force à ses sentiments.

« Au début du livre, le père a trente-cinq ans, son fils en a six ou sept. Le père, jusque-là, a subi, comme nous tous, cette douce loi qui rapproche de plus en plus les parents des enfants, mais sans réfléchir sur les conséquences profondes de ce rapprochement continu; il s'est laissé être heureux, rien de plus. Un des mille hasards de cette vie commune, une question jetée en l'air par l'enfant, crée entre eux un lien nouveau; le père entre dans son rôle d'éducateur, il ne prévoit guère, au commencement, où le conduira ce premier pas; il croit tenter seulement, avec son cher petit compagnon, une excursion dans le domaine des faits extérieurs, de la science usuelle; mais voilà qu'il est entraîné peu à peu du monde physique dans le monde moral, puis dans le monde de la pensée, puis dans le monde de la passion, puis dans le monde religieux, c'est-à-dire au delà du monde. A mesure qu'il marche, se lèvent devant lui, les uns après les autres, et sous toutes formes, les plus graves problèmes cachés dans cette vie de famille plus intime. C'est tantôt une loi morale à expliquer, tantôt une connaissance nouvelle à acquérir, tantôt une de ces rencontres pathétiques dont la vie abonde, et qui vous jettent tout à coup au cœur d'une question vitale... Il faut examiner ces difficultés; l'enfant est là qui en réclame la solution. Et cependant, tout en élevant son fils, le père s'élève lui-même; il s'améliore en améliorant et pour améliorer! Ainsi se produit peu à peu ce double fait, cette double action qui embrasse bientôt leur existence entière : l'éducation de l'enfant par le père, l'éducation du père par l'enfant. »

Je ne pouvais mieux faire que de transcrire cette analyse, où est si bien expliquée, non-seulement la pensée du livre, mais, pour emprunter encore un terme à la poétique du théâtre, l'action qui la développe. Je n'y ajouterai pas le détail des scènes; c'est dans le livre même qu'il faut les aller chercher; un exposé succinct leur retirerait trop de leur agrément. Il me suffira de dire, d'une manière générale, qu'elles sont heureusement imaginées, naturellement tirées des accidents de la vie ordinaire, étrangères à cet arrangement artificiel qu'on a justement blâmé chez Rousseau. L'habile auteur dramatique s'y fait recon-

naître à l'art du dialogue, à une progression d'intérêt qui accompagne toujours le progrès logique des idées, enfin à une disposition par laquelle est mis en contraste, à la fin du volume, avec les aimables et touchantes peintures qui, jusque-là, l'ont rempli, le sombre et effrayant tableau d'une impiété filiale trop commune dans les campagnes. Son *roi Lear de village* est l'image saisissante et très-vraie, bien qu'à dessein grossie par l'art, de tant de malheureux paysans, qui, par un imprudent abandon de leur bien, sont devenus les importuns créanciers, les hôtes négligés, maltraités même, d'enfants ingrats, comptant avec impatience des jours qui se prolongent trop à leur gré, quelquefois même, cette horreur s'est vue, les abrégeant.....

Un des principaux mérites, des principaux agréments de ce livre, c'est de nous offrir partout d'ingénieux parallèles entre l'ancienne société et la nouvelle, et, en même temps, des raisons de ne pas être trop mécontents de notre lot. Tel est, entre autres, le caractère d'un charmant chapitre intitulé : *la Politesse aristocratique et la Politesse démocratique*. Chacune y a son représentant, son défenseur, qui en font ressortir à l'envi, dans une discussion animée, semée d'observations fines et de traits délicats, le fort et le faible. La dispute finit par un sage compromis, un raisonnable traité de paix :

« ... Si notre politesse est plus pure dans son principe, la vôtre est plus gracieuse dans sa forme, plus chevaleresque dans son expression. Pour faire un homme parfaitement poli, il faudrait deux choses : les principes d'aujourd'hui et les manières d'autrefois. »

Si M. Legouvé, à qui n'échappent point plus qu'à tout autre les imperfections du temps présent, lui reste cependant favorable, il n'a pas un moindre optimisme à l'égard de la nature humaine. Il se fie à ses bons penchants ; et, alors même qu'elle se fourvoie et s'égare, il ne se hâte point d'en désespérer. Il eût pu trouver ce trait charmant de Térence : un de ces vieillards qu'a si bien peints, qu'a si bien fait parler l'aimable comique latin, s'écrie, en voyant rougir son fils adoptif, sur l'honnêteté duquel il a des doutes : « Il a rougi, nous sommes sauvés!... »

..... M. Legouvé n'en est, du reste, qu'à la moitié de sa tâche. Il ne s'est occupé dans ce volume, comme l'indique le titre, que de *l'enfance* et de *l'adolescence ;* un autre volume sera consacré à *la jeunesse;* là lui apparaîtront, il le prévoit, des questions plus graves et plus délicates encore que celles qu'il a traitées jusqu'ici. Nous pouvons prévoir, de notre côté, qu'il y montrera la même indépendance d'esprit, la même sagacité spirituelle d'observation, la même passion éloquente du vrai et du bon, le même talent de conteur, de poëte dramatique et d'écrivain.

PATIN.

(Extrait du *Journal des Savants,* août 1867.)

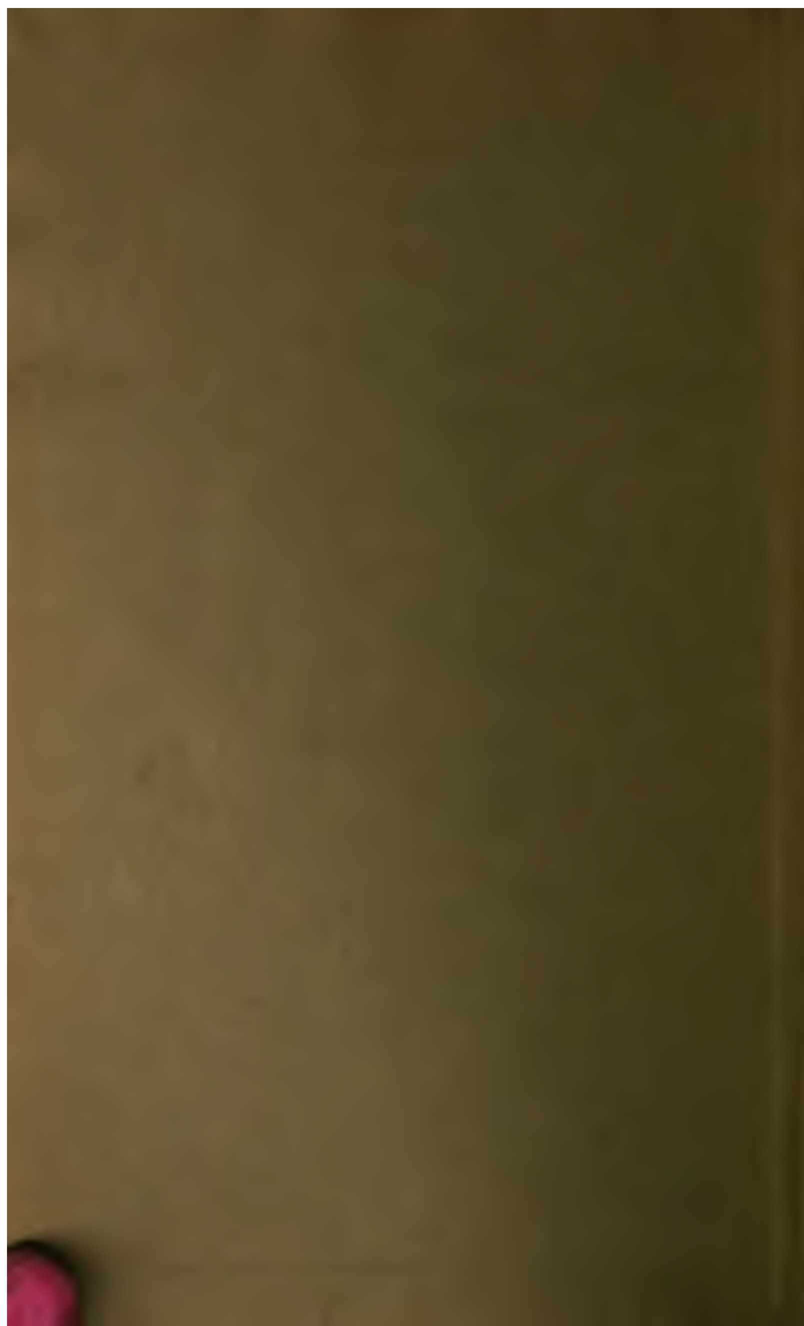
POISSY, TYP. ET STÉR. DE A. BOURET

EN VENTE CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

PIÈCES DE THÉATRE, BELLE ÉDITION, FORMAT GRAND IN-18 ANGLAIS

Les Yeux du cœur, comédie en 1 acte	1	»
Le Déluge universel, drame en 5 actes	»	50
Les Deux Sœurs, drame en 3 actes	4	»
Douglas le Vampire, drame en 5 actes	»	50
L'Amour qui tue, drame en 7 actes	»	50
La Gazette des Étrangers, folie en 1 acte	1	»
Fabienne, comédie en 3 actes	2	»
Jeanne Darc, opéra	»	50
Le Meurtrier de Théodore, com. en 3 act.	2	»
Le Paradis des femmes, drame en 5 actes	»	50
Les Blanchisseuses de fin, com.-vaud. en 5 actes	»	50
Les Parasites, drame en 5 actes	2	»
Pierrot héritier, comédie en vers	1	»
Le Roi de la lune, vaud. en 4 actes	»	50
L'Homme aux Figures de cire, drame en 5 actes	»	50
Le Tattersall brûle! comédie en 1 acte	1	»
La Marieuse, comédie en 2 actes	1	50
Les Douze Innocentes, opérette en 1 acte	1	»
La Meunière, drame en 5 actes	2	»
La Louve de Florence, drame en 5 actes	»	50
La Famille Benoiton, comédie en 5 actes	2	»
Le Médecin des pauvres, drame en 6 actes	»	50
Les Révoltées, comédie en 1 acte	1	»
Les Méprises de Lambinet, com. en 1 act.	1	»
Martha, opéra en 4 actes	1	»
Le Moine, drame en 4 actes	»	20
Les Bergers, opéra comique en 3 actes	2	»
Dernières Scènes de la Fronde, dr. en 3 act.	»	20
La Fiancée d'Abydos, opéra com. en 3 act.	1	»
L'Honneur dans le crime, drame en 5 act.	»	20
Malheur aux vaincus, comédie en 5 actes	2	»
L'Homme à la blouse, drame en 4 actes	»	40
Le Lion amoureux, comédie en 5 actes	2	»
Le Massacre des Innocents, dr. en 5 actes	»	20
La Consigne est de ronfler, com.-vaud. 1 ac.	1	»
Fior d'Aliza, opéra comique en 4 actes	1	»
Barbe-Bleue, opéra bouffe en 3 actes	2	»
Qui Femme a, Guerre a. proverbe, 1 acte	1	»
Cosima, drame en 5 actes	1	50
Le Chic, comédie en 3 actes	2	»
Le Mariage d'honneur, comédie en 1 acte	1	»
François le Champi, comédie en 3 actes	1	»
La Contagion, comédie en 5 actes	2	»
Gabriel Lambert, drame en 6 actes	2	»
Didon, opéra bouffe en 2 actes	1	50
Mangeur de fer, drame en 5 actes	2	»
Don Juan, opéra en 5 actes	1	»
La Dent de sagesse, comédie en 1 acte	1	»
Les joyeuses Commères de Windsor, opéra comique en 3 actes	1	»
Le Serment de Bichette, vaud. en 1 acte	»	40
La Colombe, opéra comique en 2 actes	1	»
Les Dragées de Suzette, op. com. en 1 act.	1	»
Le Malheur d'être belle, com. en 1 act.	1	»
Gringoire, comédie en 1 acte	1	50
La Bergère d'Ivry, drame en 5 actes	2	»
Le Pays des Chansonnettes, vaud. en 2 act.	1	»
Claudie, drame en 3 actes	1	»
Le Mariage de Victorine, com. en 3 actes	1	»
José-Maria, opéra comique en 3 actes	1	»
Les Don Juan de village, com. en 3 actes	2	»
Le Lis du Japon, comédie en 1 acte	1	»
Le Maître de la Maison, comédie en 5 act.	2	»
L'Amour d'une ingénue, com. en 1 acte	1	»
Le Sorcier, opéra comique en 1 acte	1	»
Nos bons Villageois, comédie en 5 actes	2	»
Les Amours de Paris, drame en 5 actes	2	»
La Vipérine, opérette en 1 acte	1	»
La Conjuration d'Amboise, dr. en 5 actes	2	»
Gredin de Pigoche, opérette en 1 acte	1	»
La Vie parisienne, pièce en 5 actes	2	»
Les Deux Sourds, comédie en 1 acte	1	»
Les Chaînes de fleurs, comédie en 1 acte	1	»
Nos bonnes Villageoises, parodie 2 actes	1	»
Mignon, opéra comique en 3 actes	1	»
Le Freischutz, op. fantastique en 3 actes	1	»
Mauprat, drame en 5 actes	1	»
Flaminio, comédie en 4 actes	1	»
Les Thugs à Paris, revue en 3 actes	1	50
Les Trois Curiaces, comédie en 1 acte	1	»
Maison neuve, comédie en 5 actes	2	»
La Reine Cotillon, drame en 5 actes	2	»
La Duchesse de Montemayor, dr. en 5 act.	2	»
Le Cas de Conscience, comédie en 1 acte	1	»
Toby le Boîteux, drame en 5 actes	»	50
Les Légendes de Gavarni, pièce en 3 act.	1	50
La Vie de Garnison, com.-vaud. en 2 act.	1	50
Maxwell, drame en 5 actes	2	»
Le Royaume de la Bêtise, fantaisie en 4 act.	»	50
Sardanapale, opéra en 3 actes	1	»
Les Brebis galeuses, com. en 4 actes	2	»
Galilée, drame en 3 actes	4	»
Les Idées de Mme Aubray, com. en 4 act.	2	»
Madame Patapon, comédie en 1 acte	1	»
Roméo et Juliette, opéra de *Gounod*	1	»
La Grande Duchesse de Gerolstein, opéra bouffe en 3 actes	2	»
Il ne faut pas courir deux lièvres à la fois, proverbe	1	»
Les Deux Jeunesses, com. en 2 actes	1	50
Les Roses jaunes, comédie en 1 acte	1	»
Le Père Gachette, drame en 5 actes	2	»
La Cravate blanche, com. en 1 acte	1	»
Le Casseur de pierres, drame en 5 actes	»	50
La Puce à l'oreille, com.-vaud. en 1 acte	1	»
La Vertu de ma Femme, com. en 1 acte	1	»
Tout pour les Dames. comédie en 1 acte	1	»
Albertine de Merris, com. en 3 actes	1	50
Les Bleuets, opéra comique en 3 actes	1	»
L'Homme masqué et le Sanglier de Bougival, folie	1	»
Le Roman d'une honnête Femme, comédie en 3 actes	2	»
Robinson Crusoë	1	»

IMPRIMERIE L. TOINON ET Ce, A SAINT-GERMAIN.



JAN 20 1930

